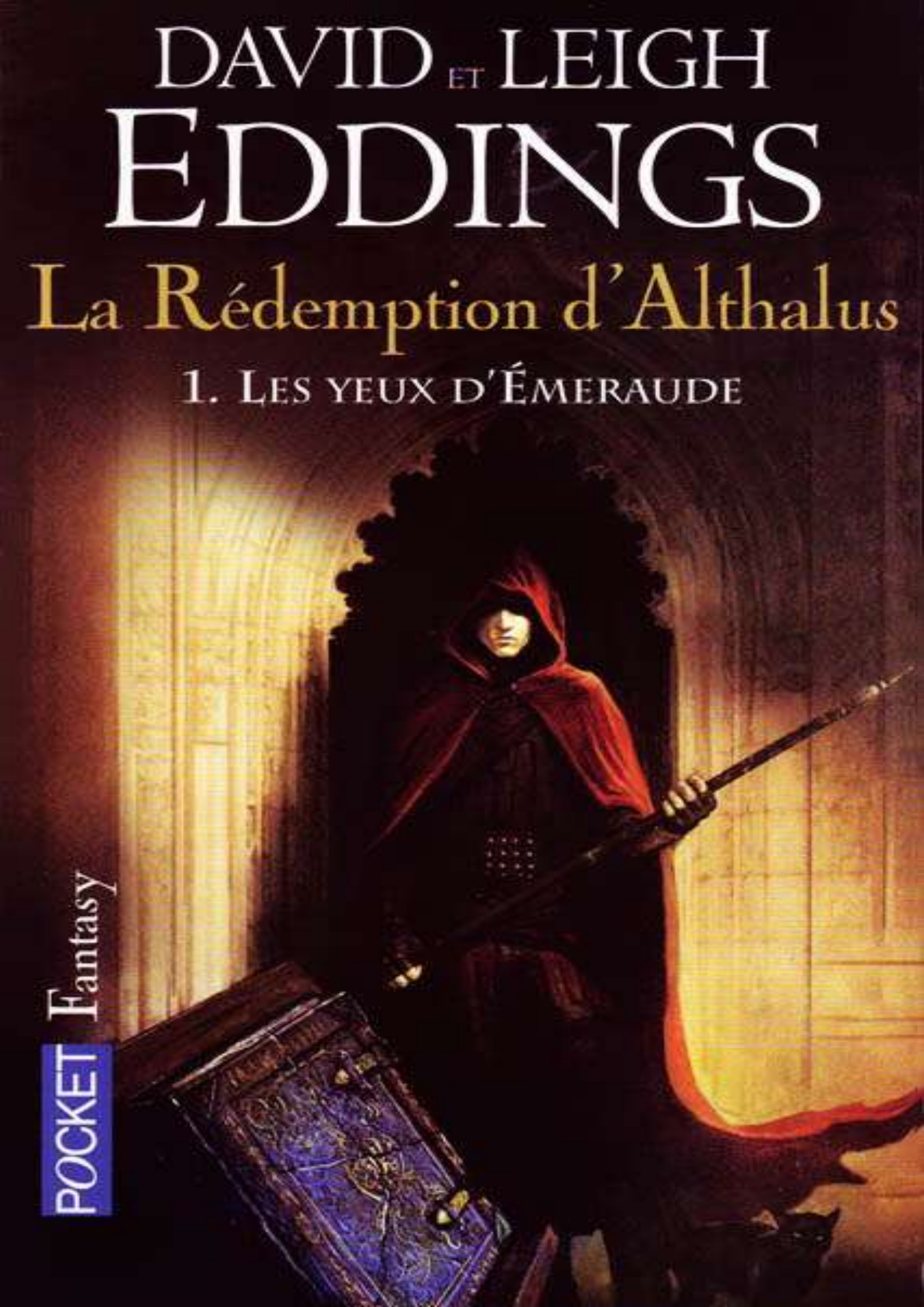
DAVID ET LEIGH

EDDINGS

La Rédemption d'Althalus

1. Les yeux d'Émeraude



POCKET Fantasy

DAVID ET LEIGH EDDINGS

LA RÉDEMPTION D'ALTHALUS 1

LES YEUX D'ÉMERAUDE

Traduit de l'américain par Isabelle Troin

POCKET

Pour les sœurs, Lori et Lynette,
qui ont rendu nos vies tellement plus agréables.

Merci, merci, merci, merci ! ! !

La Maison au Bout du Monde
GLACE
KUERON
MULE
GLACE
ANSU
NEKUEROS
ABUM
KAGUHER
REGUOS
PERQUAINE
EQUERO
UEKTI
TREBOREA
MEDYO
MEUSA
PLAKAND
· LA RÉDEMPTION D' ·
ALTHALUS
BEIGAS
DEIKA
LEVAN
KANTHON
PASO
RAPPO
MEIDA
LEIDA
ATIAL
EGGI
KAILO
PEILA
DWENOS
NARROS
KERDUNE
ARWAN
RAERDOU
AMES
BADYO
AYOS
EDEN

PROLOGUE

Avant le Commencement, le Temps n'existait pas, tout n'étant que Chaos et Ténèbres. Mais le Dieu-Ciel Deiwos s'éveilla… et le Temps fut.

Quand Deiwos posa son regard sur le Chaos et sur les Ténèbres, son cœur déborda d'un irrépressible désir. Il se leva pour créer tout ce qui fut créé et répandit l'envahissante Lumière dans le néant obscur de son frère, le Démon Daeva.

Mais Deiwos se lassa du labeur que le temps lui imposait et il chercha un endroit où se reposer. D'une pensée, il fit apparaître une formidable forteresse sur la frontière qui sépare la Lumière des Ténèbres, et le royaume du Temps jaillit de ce lieu où le Temps n'existait pas. Deiwos matérialisa cette abominable frontière en érigeant un mur de flammes destiné à éloigner les hommes des abysses de Daeva.

Puis il se retira dans sa forteresse et communia avec son Grimoire pendant que le Temps continuait son implacable avancée.

Le Démon Daeva entra dans une grandiose fureur en constatant que son domaine ténébreux était envahi par son frère Deiwos. Une haine éternelle brûla dans son âme, car la Lumière le faisait souffrir et la progression organisée du Temps lui était une torture.

Alors il se retira sur son trône glacial, dans les ténèbres du vide qui ne renvoie jamais d'écho. Là, il prépara sa vengeance contre la Lumière, contre son frère et contre le Temps.

Et leur sœur observa tout cela en silence.

Extrait de
Le Ciel et l'Abysse, Mythologie du Medyo Antique

À la décharge d'Althalus, notons qu'il était dans une situation financière précaire et dans un état d'ébriété avancé quand il accepta de se charger du vol du Grimoire. Sobre et en possession d'une bourse dont il n'aurait pas vu le fond, il aurait posé davantage de questions au sujet de la Maison au Bout du Monde, et exigé d'en savoir plus sur le propriétaire du Grimoire.

Ce serait pure folie que de vouloir dissimuler la véritable nature d'Althalus, car ses défauts sont du bois dont on fait les légendes. Comme chacun le sait, c'est un voleur, un menteur, à l'occasion un assassin, un vantard de première et, plus généralement, un homme dépourvu d'honneur. Ajoutons que c'est un ivrogne, un glouton et un client assidu des dames de petite vertu...

À sa façon, ce mécréant est assez charmeur, malin et très amusant. Dans certains cercles, on chuchote que s'il le voulait, Althalus pourrait faire pouffer les arbres et éclater de rire les montagnes.

Mais ses doigts agiles sont encore plus déliés que sa langue, et l'homme prudent gardera toujours une main sur sa bourse pendant qu'il rit de ses plaisanteries.

Si loin que remontent ses souvenirs, Althalus avait toujours été un voleur. Il n'avait pas connu son père et ne se souvenait pas du nom de sa mère. Élevé parmi les voleurs dans les rudes territoires frontaliers, sa malice lui valut dès l'enfance d'être le bienvenu parmi ces hommes qui gagnent leur vie en *transférant* les droits de propriété de divers objets de valeur. En échange de ses plaisanteries et de ses histoires, les voleurs le nourrissaient et lui enseignaient leur art.

Althalus était assez malin pour avoir conscience des limites de chacun de ses mentors. Certains étaient des brutes épaisses qui s'emparaient par la force de ce qui les intéressait. D'autres, petits et secs, s'en remettaient à leur discrétion. Alors qu'il approchait de l'âge adulte, Althalus comprit qu'il ne serait jamais un colosse. À l'évidence, une carrure imposante ne faisait pas partie de son héritage génétique. Il réalisa également une chose : quand il aurait atteint sa taille définitive, il ne serait plus capable de se faufiler par de petites ouvertures pour s'introduire

dans les endroits qui contenaient en général les choses intéressantes. Il serait de corpulence moyenne, mais se jura de ne jamais être médiocre. Comme il lui semblait que l'intelligence était supérieure à une force de taureau (ou à une discrétion de souris), il choisit de s'engager sur cette voie.

Au début, il acquit une modeste réputation dans les montagnes et les forêts qui bordent la civilisation. Les autres voleurs admiraient son esprit. Comme l'un d'eux l'affirma un soir dans une taverne de voleurs du Royaume de Hule : « Je jurerais qu'Althalus pourrait persuader les abeilles de lui apporter du miel, ou les oiseaux de pondre leurs œufs dans son assiette à l'heure du déjeuner. Croyez-moi, mes frères, ce garçon ira loin. »

De fait, Althalus devait aller très loin. Par nature, ce n'était pas un sédentaire, et il semblait doué – ou affligé – d'une curiosité sans bornes pour ce qui s'étendait de l'autre côté de toute colline, montagne ou rivière qu'il croisait sur son chemin. Mais sa curiosité n'était pas uniquement géographique : il s'intéressait aussi à ce que les sédentaires entassaient dans leur maison ou portaient dans leur bourse. Ces curiosités jumelles, combinées à la conscience instinctive qu'il s'était déjà attardé trop longtemps en un lieu donné, le poussaient constamment sur les routes.

Il avait déjà contemplé les prairies de Plakand et de Wekti, les collines ondoyantes d'Ansu, les montagnes de Kagwher, d'Arum et de Kweron. Et il s'était parfois aventuré dans le Regwos et dans le sud de Nekweros, malgré les horreurs censées se tapir dans les montagnes au-delà de la frontière.

Plus que le reste, c'était sa chance époustouflante qui distinguait Althalus des autres voleurs. Il gagnait chaque fois qu'il touchait une paire de dés, et où qu'il aille, en quelque royaume que ce soit, la fortune lui souriait toujours. Une rencontre due au hasard ou une conversation l'amenaient systématiquement vers l'homme le plus prospère et le moins méfiant d'une communauté ; quelque piste qu'il empruntât, elle le conduisait vers des bons coups dont aucun autre voleur ne bénéficiait jamais. À la vérité, Althalus était encore plus célèbre pour sa chance insolente que pour sa ruse ou ses talents.

Avec le temps, il se reposa sur cette chance. Puisque la fortune le favorisait, il finit par lui faire une confiance aveugle. Il croyait même qu'elle lui parlait dans les silences de son esprit. Le petit picotement qui l'avertissait que le moment était venu de quitter une communauté était, selon lui, une manifestation de la voix qui se manifestait quand des choses déplaisantes se profilaient à l'horizon.

Cette combinaison de ruse, de talent et de chance avait fait sa réputation, mais il pouvait aussi s'enfuir à toutes jambes si la situation l'exigeait.

S'il veut manger régulièrement, un voleur professionnel doit passer beaucoup de temps dans les tavernes à espionner les conversations des autres, car l'information est la matière première de son art.

Et il n'y a pas grand-chose à gagner en dépouillant les pauvres !

Althalus appréciait une bonne chope de cervoise autant que n'importe qui, mais il ne se laissait pas tourner la tête comme le font trop d'habitués de ces établissements. Un homme éméché commet des erreurs, et un voleur qui se trompe ne survit pas longtemps. Althalus était très doué pour repérer, dans n'importe quelle taverne, le client le plus susceptible de détenir des informations utiles ; grâce à ses plaisanteries et à sa générosité, il arrivait à le persuader de partager ces informations avec lui. Payer une tournée à un bavard en puissance était en quelque sorte un investissement professionnel. Althalus s'assurait que sa propre chope fût vide en même temps que celle de son interlocuteur, mais la plus grande partie de sa cervoise finissait sur le sol plutôt que dans son estomac.

Il voyageait de ville en village, régalant les piliers de tavernes de plaisanteries et d'alcool pendant quelques jours. Quand il avait repéré les nantis de la communauté, il leur rendait visite aux alentours de minuit. Au matin, le soleil levant le trouvait à des lieues de là, en route pour quelque autre ville frontalière.

Bien qu'Althalus s'intéressât d'abord aux informations locales, on racontait dans les tavernes des histoires ayant pour théâtre les plaines d'Equero, de Treborea ou de Perquaine, les

royaumes civilisés du Sud. Il écoutait certains de ces récits avec un profond scepticisme. Personne au monde ne pouvait être assez stupide pour paver d'or les rues de sa ville et, si une fontaine d'où coulent des diamants doit être une vision enchanteresse, elle ne peut servir aucun but pratique.

Mais ces histoires titillaient toujours son imagination, et il s'était promis qu'un jour, il irait dans les cités des plaines pour se rendre compte par lui-même.

Si les communautés frontalières étaient pour la plupart construites en rondins, on disait que les villes du Sud étaient en pierre. Cela seul aurait rendu intéressant ce voyage vers la civilisation. Althalus ne se passionnant pas vraiment pour l'architecture, il ne cessait de repousser sa visite.

Il changea d'avis à cause d'une histoire amusante qu'il entendit dans une taverne de Kagwher au sujet du déclin de l'Empire Deikan. Apparemment, la cause de cette déconfiture était une bévue si colossale qu'il semblait impossible qu'une personne douée de bon sens l'ait commise. Et moins encore trois fois d'affilée.

— Que les dents me tombent si je mens, lui assura le conteur. Les habitants de Deika ont une très haute opinion d'eux-mêmes : en apprenant que d'autres hommes avaient découvert de l'or ici, ils décidèrent aussitôt que Dieu le leur avait destiné – mais qu'il s'était trompé en le plaçant à Kagwher plutôt que dans un endroit où ils n'auraient eu qu'à se baisser pour le ramasser.

« Ils en voulurent à Dieu, mais furent assez sages pour ne pas lui faire part de leurs griefs. Au lieu de cela, ils envoyèrent une armée dans les montagnes pour nous empêcher, nous les pauvres ignorants, de nous remplir les poches. Evidemment, quand leurs soldats arrivèrent et entendirent parler de la quantité d'or qu'on y trouvait, ils décidèrent que la vie militaire ne leur convenait pas et désertèrent pour se l'approprier.

Althalus éclata de rire.

— Je suppose que c'était un bon moyen de se débarrasser d'une armée.

— Il n'en existe pas de plus rapide, lui assura le conteur. Quoi qu'il en soit, le Sénat qui gouverne Deik, déçu par son

armée, en envoya une seconde pourchasser la première et la punir de son manquement aux devoirs militaires.

— Vous n'êtes pas sérieux ! s'exclama Althalus.

— Oh que si ! C'est exactement ce qu'ils firent. Comme vous vous en doutez, la seconde armée décida qu'elle n'était pas plus bête que la première. Les soldats raccrochèrent leur épée et leur uniforme pour se mettre en quête d'or.

Althalus hurla de rire.

— C'est l'histoire la plus drôle que j'aie jamais entendue ! affirma-t-il.

— Et ce n'est pas fini ! Le Sénat ne parvint pas à croire que deux armées puissent ignorer ainsi leur devoir. Après tout, les soldats ne recevaient-ils pas la coquette solde d'une pièce de cuivre par jour ? Les Sénateurs enchaînèrent les discours jusqu'à en avoir le cerveau engourdi. Alors, ils repoussèrent une nouvelle fois les frontières de la stupidité en nous envoyant une troisième armée pour découvrir ce qui était arrivé aux deux premières.

— Est-il sérieux ? demanda Althalus à un autre client de la taverne.

— C'est ainsi que ça s'est passé, étranger, répondit l'homme. Et je sais de quoi je parle, puisque j'étais sergent dans la seconde armée. La cité-État de Deika gouvernait pratiquement tout le monde civilisé connu. Mais après avoir perdu autant d'hommes dans les montagnes de Kagwher, il ne lui en restait plus assez pour patrouiller dans ses propres rues, et encore moins pour les envoyer en terre étrangère. Notre Sénat continue à édicter les lois que les autres royaumes sont censés respecter, mais plus personne ne fait attention à elles. Comme nos Sénateurs ont du mal à le concevoir, ils continuent à imaginer de nouvelles lois, et les gens s'entêtent à les ignorer. Notre glorieux Empire est devenu un glorieux sujet de plaisanterie.

— J'ai peut-être trop repoussé mon voyage vers la civilisation, déclara Althalus. Si les Deikans sont aussi stupides, c'est pour moi un devoir professionnel que de leur rendre visite.

— Vraiment ? demanda l'ancien soldat. Et quelle est votre profession ?

— Je suis voleur, admit Althalus, et une cité bondée de riches crétins sera pour moi l'équivalent du paradis.

— Je vous souhaite bonne chance, l'ami, dit l'expatrié. Je n'ai jamais apprécié les Sénateurs qui passaient tout leur temps à inventer de nouveaux moyens de me faire tuer. Mais soyez prudent quand vous arriverez là-bas. Nos augustes Sénateurs achètent leur siège. Ça signifie qu'ils sont très riches et qu'ils édictent des lois destinées à protéger les riches plutôt que les gens du commun. Si vous vous faites prendre la main dans le sac à Deika, les choses risquent de mal tourner pour vous.

— Je ne me fais jamais prendre, sergent, assura Althalus. Parce que je suis le meilleur voleur du monde ! Et par-dessus le marché je suis aussi le plus veinard. Si la moitié de ce que je viens d'entendre est vraie, la chance de l'Empire Deikan vient de tourner… en ma faveur. Si vous avez l'occasion de parier sur le résultat de ma visite, misez sur moi : dans une situation pareille, je ne peux pas perdre.

Sur ces mots, Althalus vida sa chope, fit une révérence extravagante aux autres clients de la taverne et s'en fut contempler de ses propres yeux les merveilles de la civilisation.

PREMIÈRE PARTIE

LA MAISON AU BOUT DU MONDE

CHAPITRE I

Althalus passa dix jours sur les chemins de montagne de Kagwher avant d'atteindre la cité impériale de Deika. Au pied des collines, il passa devant une carrière où de misérables esclaves, sous la menace du fouet, s'échinaient toute leur vie à découper des blocs de grès avec de lourdes scies de bronze.

Althalus avait entendu parler de l'esclavage, mais c'était la première fois qu'il y était confronté. Se dirigeant vers les plaines d'Equero, il eut une petite conversation avec sa bonne fortune à ce sujet, et suggéra, si elle l'aimait vraiment, qu'elle fasse tout son possible pour l'empêcher de devenir esclave.

La cité de Deika se dressait sur la rive sud d'un grand lac, au nord d'Equero, et elle était encore plus splendide que dans les récits, avec son mur d'enceinte en blocs de grès bien découpés entourant des bâtiments eux aussi de pierre.

Les rues de Deika étaient pavées, et les constructions publiques s'élançaient vers le ciel. Tous les citoyens qui se croyaient importants portaient un splendide manteau de lin, et chaque demeure privée était identifiée par une statue de son propriétaire – si idéalisé que toute ressemblance avec le modèle était purement fortuite.

Althalus portait des vêtements adaptés à la vie sur la frontière. En conséquence, les passants lui jetèrent des regards peu amènes tandis qu'il observait les splendeurs de la cité impériale. Au bout d'un moment, il s'en lassa et chercha un quartier où les gens arboraient une tenue plus ordinaire et une expression moins condescendante.

Il localisa une taverne de pêcheurs, près de la rive du lac, et s'arrêta pour s'asseoir et écouter, car les pêcheurs du monde entier adorent parler. Sans se faire remarquer, il s'installa

devant un verre de piquette tandis que les hommes aux vêtements maculés de goudron parlaient boutique.

— Je ne crois pas vous avoir déjà vu par ici ! lança l'un d'eux à Althalus.

— Je viens d'arriver en ville.

— Vraiment ? D'où êtes-vous ?

— De là-haut dans les montagnes. Je suis venu jeter un coup d'œil à la civilisation.

— Alors, comment trouvez-vous notre cité ?

— Très impressionnante. Presque autant que certains de vos nantis pensent l'être.

Le pêcheur éclata de rire.

— Je suppose que vous êtes passé près du forum.

— Si vous parlez de l'endroit où se dressent tous ces bâtiments sophistiqués, la réponse est oui. Et je n'ai pas l'intention d'y retourner.

— Nos nantis ne vous ont pas plu ?

— Beaucoup moins qu'ils n'ont l'air de se plaire à eux-mêmes, c'est certain ! Les gens comme nous devraient éviter les riches : tôt ou tard, nous allons leur flanquer des problèmes de vue.

— Que voulez-vous dire ? demanda un autre pêcheur.

— Eh bien, tous ces nantis du forum – ceux qui portent des chemises de nuit en pleine rue – n'arrêtaient pas de loucher sur moi. S'ils continuent comme ça, les yeux vont finir par leur sortir de la tête.

Les pêcheurs éclatèrent tous de rire ; dans la taverne, l'atmosphère se détendit et devint plus amicale. Althalus ayant habilement introduit le sujet cher à son cœur, ils passèrent le reste de l'après-midi à parler des riches habitants de Deika. À la tombée de la nuit, Althalus eut mémorisé les noms des plus importants.

Il passa quelques jours à épurer sa liste, et finit par jeter son dévolu sur un marchand de sel nommé Kweso. Puis il alla sur la grand-place du marché, fit un tour aux bains publics tout de marbre parés, et puisa dans sa bourse pour s'acheter des habits conformes à la mode locale. Pour des raisons évidentes, le mot

clé d'un voleur qui se choisit une tenue de travail est « anonymat ».

Althalus alla ensuite dans les quartiers riches de la ville et passa quelques jours – et surtout quelques nuits – à observer les allées et venues de la maisonnée de Kweso, un chauve grassouillet aux joues roses et au sourire plutôt amical. À plusieurs reprises, Althalus put s'approcher suffisamment pour l'entendre parler. Il finit par concevoir une certaine affection pour le petit bonhomme rondouillard. Cela n'avait rien d'inhabituel, à bien y réfléchir car les loups apprécient sans doute beaucoup les daims.

Althalus parvint à saisir le nom d'un des voisins de Kweso. Un matin, il franchit le portail de la maison du marchand de sel, s'approcha de la porte et toqua au battant.

Un domestique vint lui ouvrir.

— Oui ? demanda-t-il.

— J'aimerais parler au seigneur Melgor, dit poliment Althalus. Je suis venu pour affaires.

— Je crains que vous ne vous soyez trompé de demeure, messire, l'informa le domestique. Celle du seigneur Melgor est deux portes plus bas dans la rue.

Althalus se frappa le front de la main.

— Ce que je peux être stupide ! s'excusa-t-il. Je suis navré de vous avoir dérangé.

Pendant ce temps, ses yeux ne perdaient pas une miette de ce qui s'offrait à eux. La serrure de Kweso n'était pas très complexe et plusieurs portes se découpaient dans le vestibule. Il baissa la voix.

— J'espère que mes coups n'ont pas réveillé votre maître.

— J'en doute fort. Sa chambre est à l'étage, à l'arrière de la maison. Et c'est à peu près l'heure à laquelle il se lève le matin. Il doit déjà être debout.

— Quelle chance ! fit Althalus. Vous dites que la demeure de Melgor est deux portes plus bas ?

— Oui. (Le domestique se pencha et tendit un index.) De ce côté. La maison avec une porte bleue. Vous ne pouvez pas la manquer.

— Merci beaucoup, mon ami, et encore une fois, navré de vous avoir dérangé.

Althalus regagna la rue avec un large sourire. La chance continuait à le serrer contre sa poitrine. Son petit mensonge lui avait permis d'obtenir plus de renseignements qu'il n'en espérait. Son charme avait poussé le domestique à lui raconter toute sorte de choses. Il était encore assez tôt, et si Kweso se levait déjà, c'est qu'il devait se coucher de bonne heure. Autrement dit, il dormirait profondément vers minuit. Le jardin qui entourait sa maison était en fleurs, rempli de grands arbres et de buissons luxuriants qui fourniraient la couverture nécessaire.

Il n'aurait pas de mal à s'introduire dans la maison, et il savait où était la chambre du propriétaire. Il ne lui restait plus qu'à se glisser chez lui en pleine nuit, à aller directement dans sa chambre, à le réveiller et à lui appliquer un couteau de bronze sur la gorge pour le persuader de coopérer. Toute l'affaire pouvait être rondement menée.

Hélas, les choses ne tournèrent pas du tout comme prévu. Le visage grassouillet et jovial du marchand dissimulait un esprit bien plus affûté qu'Althalus ne l'aurait cru. Peu de temps après minuit, le voleur escalada le mur d'enceinte de sa demeure, traversa le jardin à pas de loup et entra dans la maison. Il s'immobilisa dans l'entrée et tendit l'oreille. À l'exception des ronflements qui s'élevaient du quartier des domestiques, la maison était silencieuse.

Althalus gagna l'escalier et entreprit de monter les marches.

Alors, la maison de Kweso devint très bruyante. Les trois chiens étaient presque aussi gros que des poneys, et leurs aboiements rauques semblèrent ébranler les murs. Althalus modifia aussitôt ses plans. L'air nocturne des rues lui parut soudain infiniment attrayant.

Mais les chiens qui venaient de bondir au pied de l'escalier ne l'entendaient pas de cette oreille. Ils se ruèrent vers lui en révélant des crocs d'une taille respectable. Des cris résonnèrent à l'étage ; quelqu'un alluma une chandelle.

Althalus attendit que les chiens l'aient presque rejoint. Puis, avec un talent d'acrobate qu'il ne se connaissait pas, il les

survola d'un bond, roula au pied des marches, se releva et s'élança vers la porte d'entrée.

Tandis qu'il traversait le jardin avec les chiens sur ses talons, il entendit un sifflement tout près de son oreille gauche. Quelqu'un dans la maison – Kweso lui-même, au visage lunaire trompeur, ou peut-être un de ses domestiques à l'allure inoffensive – devait être un excellent archer.

Althalus escalada le mur tandis que les mâchoires des chiens claquaient sous ses chaussures et que plusieurs autres flèches s'écrasaient sur les pierres en projetant des éclats coupants. Puis il se laissa tomber dans la rue, de l'autre côté de la clôture.

Décidément, les choses ne s'étaient pas passées comme prévu. Sa chute dans l'escalier lui avait valu des égratignures et des contusions, et il avait réussi à se tordre méchamment la cheville en atterrissant dans la rue. Il s'éloigna, boitant et emplissant l'air de ses jurons.

Puis quelqu'un ouvrit le portail de chez Kweso, et les chiens déboulèrent du jardin. Ça, songea Althalus, c'était pousser le bouchon un peu loin. Il avait reconnu sa défaite en s'enfuyant mais, apparemment, Kweso ne se satisfaisait pas de cet aveu : il exigeait du sang.

Même s'il lui fallut revenir sur ses pas et escalader d'autres murs, le voleur finit par semer les chiens. Puis il se réfugia de l'autre côté de la ville pour mettre un maximum de distance entre lui et le trouble qu'il venait de semer.

Les hommes civilisés n'étaient pas aussi dociles qu'ils en avaient l'air ; Althalus décida qu'il avait assez vu la cité de Deika.

Mais ce qui l'étonnait le plus, c'est que sa chance ait négligé de le prévenir au sujet des chiens. Se pouvait-il qu'elle ait été en train de dormir ? Il faudrait qu'il lui en touche deux mots.

Althalus était d'une humeur massacrante pendant qu'il attendait dans l'ombre, près d'une taverne des beaux quartiers de la ville. Il se montra donc assez abrupt quand deux clients bien habillés sortirent de l'établissement.

Il les persuada de faire un petit somme en leur flanquant un bon coup sur l'arrière du crâne avec la poignée de sa courte épée

de bronze. Puis il effectua un « transfert de propriété » du contenu de leur bourse, plus quelques anneaux et un assez joli bracelet, et les laissa ronfler paisiblement dans le caniveau.

Estourbir des ivrognes dans la rue n'était pas vraiment son style, mais il avait besoin d'argent pour voyager. Les deux hommes lui étaient tombés sous la main les premiers, et le procédé étant assez routinier, il ne courait pas grand risque. Il avait décidé de cesser de s'en remettre au sort jusqu'à ce qu'il ait eu une petite conversation avec sa chance.

Alors qu'il se dirigeait vers la porte principale de la ville, il soupesa les deux bourses qu'il venait de dérober. Elles semblaient bien garnies, et cela l'incita à faire une chose qui ne l'aurait pas effleuré en temps normal. Après avoir quitté, peu après l'aube, la cité de Deika en boitant, il fit halte dans une ferme d'aspect prospère où il acheta – en le payant, donc ! – un cheval. C'était contre tous ses principes, mais jusqu'à ce qu'il ait eu cette fameuse conversation avec sa chance, il préférait jouer la carte de la prudence.

Althalus grimpa sur le dos de son nouveau destrier et, sans jeter un regard par-dessus son épaule, partit vers l'ouest. Plus tôt il aurait quitté Equero et l'Empire Deikan, mieux ce serait. En chevauchant, il se demanda vaguement si la géographie et la bonne fortune d'un homme pouvaient être liées. Et si la sienne ne fonctionnait que dans certains endroits ? C'était une pensée très troublante, et il rongea son frein en silence en continuant son chemin.

Deux jours plus tard, il atteignit la cité de Kanthon, à Treborea. Avant de franchir ses portes, il marqua une pause, histoire de s'assurer que la légendaire et interminable guerre entre Kanthon et Osthos n'était pas récemment redevenue d'actualité. N'apercevant aucun engin de siège, il se décida à entrer.

Le forum de Kanthon ressemblait comme un frère à celui de Deika, à la seule différence que les nantis qui venaient y écouter des discours ne semblaient pas aussi imbus que leurs cousins d'Equero par la notion de leur propre supériorité. Ainsi, Althalus ne fut pas offensé par leur simple existence. Il entra

même au forum pour écouter les discours. Ceux-ci se bornant à critiquer la cité-État d'Osthos, dans le sud de Treborea, ou à dénoncer les récentes augmentations d'impôts, ils l'ennuyèrent très vite.

Althalus se mit en quête d'une taverne dans un quartier modeste. Aussitôt entré dans un établissement miteux, il eut la conviction que la chance était de nouveau de son côté : deux clients, plongés dans une discussion animée, s'efforçaient de déterminer qui était le plus riche habitant de Kanthon.

— Omeso a largement plus d'argent que Weikor, dit le premier d'une voix forte. Il en a tant qu'il ne peut plus le compter.

— Forcément, imbécile ! Omeso ne sait pas compter au-delà de dix à moins d'enlever ses chaussures ! Il a tout hérité de son oncle, et n'a jamais gagné le moindre sou lui-même. Weikor a dû travailler pour s'enrichir et il sait gagner l'argent au lieu de se le faire remettre sur un plateau. L'argent d'Omeso coule de ses coffres aussi vite qu'il peut le dépenser, alors que celui de Weikor ne cesse d'y affluer. Dans dix ans, Weikor achètera Omeso… bien que je ne voie pas à quoi il pourra lui servir.

Althalus tourna les talons et sortit sans avoir commandé à boire. Il avait obtenu les informations qu'il désirait ; il était clair que la chance lui souriait de nouveau. Finalement, la géographie jouait peut-être un rôle dans ses décisions.

Il traîna dans la ville pendant deux ou trois jours, posant des questions sur Weikor et sur Omeso, et finit par placer ce dernier en tête de sa liste, essentiellement à cause de la réputation de son rival, qui semblait capable de protéger son argent durement gagné. Althalus n'avait aucune envie de rencontrer d'autres molosses affamés.

Le truc de la mauvaise adresse lui permit d'examiner la serrure de la porte d'entrée. Quelques soirées passées à filer sa proie lui apprirent qu'Omeso ne rentrait pratiquement jamais avant l'aube, et qu'il était alors tellement imbibé de boisson qu'il n'aurait sans doute pas remarqué que sa maison était en feu. Ses domestiques en profitaient pour passer toutes leurs soirées dehors ; au coucher du soleil, la demeure était pour ainsi dire déserte.

Peu avant minuit, par une tiède soirée estivale, Althalus entra dans la maison et commença ses recherches.

Il comprit aussitôt que quelque chose clochait. Vue de l'extérieur, la résidence d'Omeso était splendide, mais l'intérieur était meublé de chaises lacérées et de tables bancales qui auraient fait honte à un mendiant. Les draperies étaient en lambeaux, les tapis usés jusqu'à la corde et le plus beau chandelier en cuivre terni… Tout cela indiquait qu'Althalus n'était pas dans la maison d'un homme riche.

Omeso avait déjà dilapidé son héritage.

Découragé, Althalus continua sa fouille méticuleuse. Après avoir exploré chaque pièce de la maison, il abandonna. Il n'y avait absolument rien qui fût digne d'être dérobé. Le voleur sortit, en proie à un profond dégoût.

Comme il avait encore de l'argent dans sa bourse, il s'attarda à Kanthon quelques jours de plus, jusqu'à ce qu'il entre au hasard dans une taverne fréquentée par des artisans. Comme la plupart des établissements sis dans les basses terres, celui-ci ne servait pas de cervoise. Se contentant de nouveau de piquette, il promena son regard à la ronde.

Les artisans avaient de nombreuses occasions d'entrer chez les nantis…

— L'un de vous pourrait peut-être éclairer ma lanterne. L'autre jour, je me suis retrouvé pour affaires chez le sieur Omeso. Tout le monde en ville m'avait vanté sa richesse, mais quand j'ai franchi sa porte, je n'ai pu en croire mes yeux. Certaines de ses chaises n'avaient que trois pieds, et les tables semblaient si branlantes qu'un éternuement aurait suffi à les renverser.

— C'est la dernière mode à Kanthon, mon ami, répondit un potier aux vêtements maculés de glaise. Je n'arrive plus à vendre une cruche ou une marmite digne de ce nom, parce que tout le monde me réclame celles qui sont ébréchées ou amputées d'une poignée.

— Si tu trouves ça bizarre, tu devrais voir ce qui se passe dans ma boutique, dit un ébéniste. Autrefois, je jetais dans un coin les meubles brisés, mais depuis que le nouvel impôt est entré en vigueur, je pourrais *offrir* des meubles neufs sans que

les gens les prennent ! En revanche, ils sont prêts à payer n'importe quoi pour une vieille chaise cassée.

— Je ne comprends pas, avoua Althalus.

— Ce n'est pas si compliqué que ça, étranger, déclara un boulanger. L'ancien Aryo fondait son pouvoir sur les dîmes du pain, de sorte que tous ceux qui mangeaient finançaient le gouvernement. Mais il est mort l'an passé, et son fils, qui a pris sa succession, est un jeune homme très cultivé. Il a étudié auprès de philosophes qui lui ont fourré d'étranges idées dans le crâne. Ils l'ont persuadé qu'une taxe sur le bénéfice serait plus juste qu'une dîme sur le pain, car ce sont les pauvres qui achètent l'essentiel du pain et les riches qui réalisent l'essentiel du bénéfice.

— Quel rapport avec les meubles ? demanda Althalus, les sourcils froncés.

— Les beaux meubles servent à épater la galerie, mon ami, dit un maçon. Nos nantis tentent de convaincre les collecteurs d'impôts qu'ils ne possèdent rien. Bien entendu, ceux-ci ne sont pas tombés de la dernière pluie et font parfois des inspections surprises. Si un riche est assez stupide pour avoir un meuble de prix dans sa maison, les collecteurs lui envoient une équipe pour démonter son plancher.

— Son plancher ? Pour quoi faire ?

— C'est généralement là que les riches dissimulent leur argent. Ils descellent une ou deux dalles et creusent un trou qu'ils tapissent de briques. Puis ils y fourrent tout l'or qu'ils prétendent ne pas avoir, et scellent les dalles par-dessus.

« Au début, ils étaient si maladroits que le dernier des imbéciles repérait leur cachette au premier coup d'œil. Maintenant, je me fais plus d'argent en enseignant aux gens comment fabriquer du bon mortier que je n'en ai jamais gagné en montant des murs. Récemment, j'ai dû creuser un trou dans mon plancher, tellement je me suis enrichi !

— Pourquoi vos nantis n'engagent-ils pas des professionnels pour faire le travail à leur place ?

— Oh, ils ont essayé. Mais les collecteurs d'impôts ont offert une récompense à quiconque leur indiquerait une cachette. Après tout, c'était un devoir civique, avec à la clé une

récompense assez substantielle. Tous les nantis de Kanthon sont des apprentis maçons, mais bizarrement, aucun de mes élèves n'a un nom que je reconnais. Je suppose qu'ils craignent que je ne les dénonce aux impôts s'ils me donnent leur véritable identité.

Althalus réfléchit longuement à ces informations. Les lois du nouvel Aryo philosophe de Kanthon venaient de le mettre au chômage. Si un homme était assez intelligent pour dissimuler son magot aux collecteurs d'impôts et à leurs équipes de démolition, quelle chance avait un honnête voleur ? Il pouvait s'introduire facilement dans leur maison, mais l'idée de se faufiler entre des meubles délabrés en sachant que des richesses se dissimulaient peut-être sous ses pieds lui faisait froid dans le dos.

En outre, les demeures cossues se massaient les unes contre les autres, de sorte qu'un cri aurait suffi à alarmer tout le voisinage. La discrétion ne suffirait pas, et la menace non plus. Savoir tout cet argent à la fois si proche et hors de portée rongeait Althalus. Il décida qu'il ferait mieux de quitter la ville au plus vite, avant que l'avidité ne le persuade de rester. Finalement, Kanthon était encore pire que Deika.

Il s'en fut le lendemain matin et continua sa route vers l'ouest, chevauchant à travers les riches champs céréaliers de Treborea en direction de Perquaine. Le moins qu'on pût dire, c'était qu'il se sentait d'humeur massacrante. La civilisation regorgeait de richesses, mais ceux qui avaient été assez malins pour les entasser l'étaient assez pour les protéger. Althalus commençait à avoir le mal du pays, à regretter la frontière et à souhaiter ardemment n'avoir jamais entendu le mot « civilisation ».

Il traversa le fleuve et entra en Perquaine, un pays où on disait les plaines si fertiles qu'il n'y avait même pas besoin de semer. Tout ce que les fermiers devaient faire, au début de chaque printemps, c'était revêtir leurs plus beaux atours, sortir dans les champs et dire « du blé, s'il vous plaît », ou « de l'orge, si ce n'est pas trop demander », puis rentrer chez eux et se recoucher. Althalus pensait que les rumeurs étaient un peu

exagérées, mais il ne connaissait rien à l'agriculture. Pour ce qu'il en savait, ces récits avaient peut-être un fond de vérité.

Contrairement aux autres peuples du monde, les Perquaines vénéraient une divinité femelle. La plupart des gens, qu'ils soient civilisés ou vivent sur la frontière, trouvaient ça choquant et contre nature. Pourtant, cela obéissait à une certaine logique. Toute la culture de Perquaine reposait sur ses champs céréaliers, et les habitants étaient obsédés par la fertilité.

Quand Althalus atteignit la cité de Maghu, il découvrit que son plus grand et plus magnifique bâtiment était le temple de Dweia, la Déesse de la Fertilité. Il s'y arrêta pour voir à quoi ressemblait l'intérieur, et une statue colossale sembla lui bondir dessus. Le sculpteur avait dû être en proie à la folie ou à une insondable extase religieuse quand il avait créé cette monstruosité… Bien qu'elle présentât une certaine logique perverse, dut convenir Althalus. Fertilité égale maternité, et maternité égale allaitement. La statue suggérait que la déesse Dweia était équipée pour nourrir des centaines de bébés à la fois.

Le royaume de Perquaine avait connu un développement beaucoup plus récent que celui de Treborea ou d'Equero, et ses habitants manquaient du vernis qui les aurait fait ressembler aux gens raffinés de l'Est plutôt qu'à ceux de la frontière. Dans les quartiers mal famés, les tavernes étaient bien plus animées qu'à Deika ou à Kanthon, mais cela ne gênait pas particulièrement Althalus. Il erra en ville jusqu'à ce qu'il trouve enfin un établissement où les clients parlaient au lieu de se bagarrer, et s'assit dans un coin pour les écouter.

— La caisse de Druigor ne va pas tarder à exploser, dit un homme à ses compagnons. Je suis passé à son bureau l'autre jour. Sa caisse était grande ouverte, et tellement pleine qu'il a eu du mal à refermer le couvercle.

— Ça me paraît normal, répondit un autre homme. Druigor est dur en affaires. Il trouve toujours un moyen de tirer le maximum des gens avec qui il traite.

— J'ai entendu dire qu'il songeait à se présenter aux élections du Sénat, ajouta un type malingre.

— Il a perdu la tête, ricana le premier homme. Il n'est pas qualifié pour ça : il n'a pas de titre.

Son compagnon haussa les épaules.

— Il en achètera un. On trouve dans les parages un paquet de nobles dont la bourse ne contient plus que leur titre.

La conversation dériva vers d'autres sujets ; Althalus se leva et sortit discrètement. Il descendit l'étroite rue pavée et accosta un passant bien habillé.

— Excusez-moi, dit-il poliment, mais je cherche l'établissement d'un certain Druigor. Sauriez-vous où je peux le trouver ?

— Tout le monde à Maghu sait où il est, répliqua le passant.

— Je ne suis pas d'ici.

— Ah, dans ce cas… Druigor s'est installé près de la porte ouest de la ville. N'importe qui dans le quartier pourra vous indiquer son établissement.

— Merci, messire.

Althalus s'éloigna.

Le quartier qui jouxtait la porte ouest était occupé par des entrepôts pareils à des granges géantes. Un passant affable lui indiqua celui qui appartenait à Druigor. Des ouvriers allaient et venaient par la porte d'entrée, et des chariots remplis de sacs pleins à craquer attendaient près d'un quai de chargement, sur le côté. Althalus observa l'agitation ambiante pendant un bon moment. Le flot ininterrompu de clients indiquait que les affaires marchaient bien, ce qui était toujours bon signe.

Althalus continua son chemin et entra dans un autre entrepôt, plus calme. Un homme en sueur traînait des sacs sur le sol pour les empiler contre un mur.

— Excusez-moi, voisin, lança Althalus. À qui appartient cet endroit ?

— C'est l'entrepôt de Garwin, répondit l'ouvrier. Mais il n'est pas là en ce moment.

— Oh. J'en suis bien désolé. Je repasserai plus tard.

Althalus se détourna, sortit et revint vers l'établissement de Druigor. À l'intérieur, il rejoignit les autres clients qui faisaient la queue pour parler au maître des lieux. Quand son tour arriva,

il entra dans une pièce encombrée où un homme au visage dur attendait derrière un bureau.

— Oui ? demanda-t-il.

— Vous êtes très occupé, à ce que je vois, dit Althalus en étudiant la pièce.

— En effet. Je vous serais donc reconnaissant d'aller droit au but.

Althalus avait déjà repéré ce qu'il était venu voir. Dans un coin se dressait un coffre de bronze massif fermé par un cadenas élaboré.

— On m'a dit que vous étiez un homme juste, maître Garwin.

— Vous vous êtes trompé d'endroit, grogna l'homme derrière son bureau. Je suis Druigor. L'établissement de Garwin est quatre ou cinq portes plus au nord.

Althalus leva les bras au ciel.

— J'aurais dû me douter qu'on ne peut pas faire confiance à un ivrogne. L'homme qui m'a indiqué mon chemin tenait à peine debout. Je vais retourner le voir et lui faire ravaler ses informations d'un bon coup de poing. Navré de vous avoir dérangé, maître Druigor. Je nous vengerai auprès de ce crétin.

— Vous vouliez voir Garwin pour affaires ? demanda Druigor. Je peux vous faire un prix inférieur au sien sur à peu près n'importe quelle marchandise.

— Je suis terriblement confus, maître Druigor, mais j'ai les mains liées. Mon imbécile de frère a fait une promesse à Garwin, et je ne vois aucun moyen de m'en dédire. Dès mon retour, je pense que j'entraînerai cet idiot derrière notre maison pour lui fermer son clapet à coups de brique. Et la prochaine fois que je serai de passage à Maghu, nous pourrons avoir une petite conversation.

— J'attendrai ce moment avec impatience, maître… ?

— Kweso, improvisa Althalus.

— Seriez-vous parent avec le marchand de sel de Deika ?

— C'est le cousin de notre père. Mais pour l'instant, ils ne se parlent plus. Une de ces stupides querelles familiales… Je ne veux pas vous déranger plus longtemps, maître Druigor. Si vous voulez bien m'excuser, je vais aller punir cet ivrogne, puis je

rendrai visite à maître Garwin pour découvrir combien de possessions de notre famille mon demeuré de frère a engagées.

— Je vous reverrai vraiment lors de votre prochain passage à Maghu ?

— Vous pouvez y compter, maître Druigor. Althalus esquissa une courbette et partit.

Minuit était passé depuis longtemps quand Althalus passa la porte du quai de chargement. Sur la pointe des pieds, il traversa l'entrepôt qui embaumait le grain jusqu'à la pièce où il s'était entretenu avec Druigor l'après-midi même. La porte était verrouillée, mais ce ne fut pas un problème longtemps.

Dès qu'il fut dans le bureau, il sortit son briquet à silex et alluma une bougie posée sur la table de travail du négociant. Puis il examina la serrure complexe qui fermait le coffre de bronze. Familier de ce genre de mécanisme destiné à éloigner les curieux, il ne mit que quelques instants à ouvrir le coffre. Les doigts tremblants d'excitation, il souleva le couvercle et plongea un bras dedans.

Il ne contenait pas de pièces : seulement des morceaux de papier. Althalus en saisit une poignée et les examina. Il y avait dessus des dessins dont il ignorait la signification. Il les laissa tomber sur le sol et prit une autre poignée. Encore des images.

Althalus fouilla le coffre, ses mains ne se refermant sur rien qui ressemblât de près ou de loin à de l'argent. Ça n'avait pas de sens. Pourquoi un négociant se donnait-il autant de peine pour protéger des papiers sans valeur ?

Au bout d'un quart d'heure, Althalus abandonna. Il envisagea brièvement de vider tous les papiers sur le sol et d'y mettre le feu, mais renonça aussitôt. L'incendie risquait de se propager, et un entrepôt en proie aux flammes attirerait forcément l'attention. Après avoir marmonné quelques jurons triés sur le volet, il s'en alla.

Il songea à retourner à la taverne où il était le premier jour de son séjour à Maghu, car il avait deux mots à dire au type qui avait tant vanté le contenu de la caisse de Druigor. Mais il se ravisa. Les déceptions en chaîne subies pendant l'été le mettaient de fort mauvaise humeur, et il n'était pas certain de

pouvoir se retenir s'il se disputait avec quelqu'un. Vu sa morosité actuelle, une correction pourtant méritée risquerait de passer pour un meurtre aux yeux de certains.

Maussade, il regagna l'auberge où il avait laissé son cheval et passa le reste de la nuit assis sur son lit, à fixer l'unique pièce de papier qu'il avait emportée. Les images n'étaient vraiment pas terribles. Pourquoi Druigor se donnait-il tant de mal pour les protéger ?

Quand l'aube se leva enfin, Althalus réveilla l'aubergiste et régla sa note. Puis il plongea la main dans sa poche.

— Oh, je viens juste de me souvenir de quelque chose. (Il exhiba le morceau de papier.) J'ai trouvé ça dans la rue. Avez-vous idée de ce que c'est ?

— Évidemment, répondit l'aubergiste. C'est de l'argent.

— De l'argent ? Je ne vous suis pas. L'argent est fait de métal : de l'argent, justement, ou de l'or, parfois même du cuivre ou de l'étain. Mais ça, c'est juste du papier. Ça ne vaut rien, n'est-ce pas ?

— Si vous le portez à la trésorerie, derrière le Sénat, on vous donnera une pièce d'argent en échange.

— Pourquoi ferait-on ça ? C'est du papier ! s'entêta Althalus.

— Mais il porte le sceau du Sénat qui lui donne la même valeur que de l'argent. N'avez-vous jamais vu de billets ?

Écrasé par un sentiment de défaite absolue, Althalus alla à l'écurie récupérer son cheval. Sa chance l'avait abandonné. Il venait de passer le pire été de sa vie.

Sa chance ne voulait pas qu'il traîne dans le coin. Ces cités des plaines abritaient des richesses mais il n'avait pas pu mettre la main sur un butin. Se hissant en selle, il rectifia : la nuit précédente, dans l'entrepôt de Druigor, il avait tenu dans ses mains plus d'argent qu'il n'en verrait en cent ans, et il ne s'en était même pas aperçu.

À contrecœur, Althalus admit qu'il n'avait rien à faire dans les contrées civilisées. Les choses y étaient beaucoup trop compliquées.

Désenchanté, il alla jusqu'à la place du marché de Maghu pour échanger ses vêtements civilisés contre une tenue plus appropriée à la vie sur la frontière, où il retournait de ce pas. Le

tailleur le roula, mais il s'y attendait : rien ici ne pouvait tourner en sa faveur. Quand il sortit de la boutique, il ne fut pas surpris de découvrir qu'on lui avait volé son cheval.

CHAPITRE II

Son abattement explique pourquoi Althalus se montra un peu trop violent avec le premier homme qui passa devant sa cachette la nuit suivante. Il jaillit hors de l'ombre, saisit le malheureux par le dos de sa tunique et le projeta de toutes ses forces contre un mur.

L'homme s'affaissa dans ses bras, ce qui l'irrita encore plus. Pour une raison inconnue, il avait espéré une certaine résistance de sa part. Il laissa le type inconscient s'effondrer dans le caniveau et lui déroba promptement sa bourse. Puis, saisi d'une impulsion subite et irraisonnée, il traîna sa victime dans l'ombre et lui vola aussi ses vêtements.

Tandis qu'il descendait la rue obscure, il réalisa que ce qu'il venait de faire était stupide. Mais ça lui semblait pourtant approprié, résumant à merveille son opinion sur la civilisation. Cette absurdité le ragaillardit un peu.

Mais après qu'il eut parcouru une certaine distance, le ballot de vêtements fourré sous son bras commença à le gêner ; il s'en débarrassa sans même vérifier s'ils lui allaient.

Les portes de la ville étant ouvertes, Althalus quitta Maghu sans prendre la peine de dire au revoir. La lune était presque pleine, l'aidant à voir où il mettait les pieds. Il reprit le chemin du nord, se sentant un peu mieux à chaque pas. À l'aube, plusieurs lieues le séparaient déjà de Maghu et, loin devant lui, il apercevait les pics enneigés d'Arum sous la lumière du soleil levant.

Il y avait une longue marche entre Maghu et les collines d'Arum, mais Althalus ne traîna pas en chemin. Plus tôt il laisserait la civilisation derrière lui, mieux ça vaudrait. L'idée de descendre dans les basses terres avait été la plus mauvaise qu'il ait eue. Pas parce qu'il n'avait réalisé aucun bénéfice car l'argent

lui filait toujours entre les doigts. L'inquiétant, c'était que sa chance lui tourne le dos. Sa chance était tout ; l'argent ne signifiait rien.

Quand la fin de l'été arriva, Althalus était déjà dans les collines. Par un splendide après-midi, il fit halte dans une taverne de voyageurs minable, non parce qu'il mourait de soif, mais parce qu'il avait besoin de parler avec des gens qu'il puisse comprendre.

— Ma parole, tu ne me croirais pas si je te disais à quel point il est gras, racontait un type à demi soûl au tenancier de l'établissement. Je suppose qu'il peut se permettre de bien manger, vu que la moitié des richesses d'Arum doivent être enfermées dans sa chambre forte.

Ces mots eurent pour effet d'attirer immédiatement l'attention du voleur. Il s'assit près de l'ivrogne dans l'espoir d'en apprendre davantage. Le tavernier lui jeta un regard inquisiteur.

— Qu'est-ce que je vous sers, voisin ?

— Une cervoise, répondit Althalus.

Il n'avait pas bu une bonne chope de cervoise depuis des mois... Les habitants des basses terres ne semblaient pas connaître l'art de la brasserie.

— Une cervoise ! lança le tavernier en retournant derrière son comptoir.

— Je ne voulais pas vous interrompre, dit poliment Althalus au type éméché.

— Pas la peine de vous excuser, répliqua celui-ci. Je parlais juste à Arek d'un chef de clan du Nord qui est tellement riche qu'on n'a pas encore inventé de nombre pour compter les pièces qu'il garde dans son fort.

Le type avait le visage rougeaud et le nez en patate des ivrognes chroniques, mais Althalus ne s'intéressait pas à ses charmes. Son attention était rivée sur sa tunique en peau de loup, dont la capuche était encore ornée par les oreilles de l'animal. Un vêtement inhabituel mais très à son goût, décida-t-il.

— Comment avez-vous dit que s'appelait ce chef de clan ? demanda-t-il.

— Gosti Grosse-Panse, parce que son seul exercice physique consiste à remuer les mâchoires. Il mange sans interruption du matin jusqu'au soir.

— D'après ce que vous dites, je suppose qu'il peut se le permettre.

L'ivrogne se répandit en histoires au sujet de la richesse du chef de clan. Althalus feignit un grand intérêt, et commanda une nouvelle tournée chaque fois que sa chope était vide. Au coucher du soleil, son compagnon frôlait le coma éthylique, et une belle flaque s'étalait aux pieds d'Althalus.

D'autres clients remplirent peu à peu la taverne, où le volume sonore augmenta à mesure que la nuit tombait.

— J'ignore ce qu'il en est pour vous, mon ami, dit Althalus d'une voix suave, mais cette cervoise commence à me monter à la tête. Pourquoi ne sortirions-nous pas regarder les étoiles ?

L'ivrogne cligna de ses yeux hagards.

— Ch'est une merveilleuse idée, approuva-t-il. Moi auchi, la cervoise me dit d'aller regarder les étoiles.

Ils se levèrent, et Althalus dut saisir par le bras son compagnon.

— Pas si vite, mon ami ! lui conseilla-t-il.

Ils sortirent, Althalus soutenant à demi l'ivrogne.

— Par ici, l'invita-t-il en désignant un bosquet de pins tout proche.

L'homme trébucha en direction des arbres. Il s'immobilisa, haletant, et s'adossa contre un tronc.

— Ch'ai un peu la tête qui tourne, avoua-t-il.

Son menton s'affaissa sur sa poitrine. D'un geste vif, Althalus tira sa courte épée de bronze de sa ceinture et la saisit par la lame.

— Mon ami ? appela-t-il.

— Quoi ? marmonna l'autre en relevant la tête, l'air hébété.

Althalus le frappa au front avec la garde de son épée. L'homme glissa le long de l'arbre et bascula en avant. Au passage, Althalus ajouta un nouveau coup à l'arrière du crâne. Puis il s'agenouilla près du type et le secoua légèrement. L'ivrogne ronflait comme un sonneur.

— Ça a l'air d'aller, murmura Althalus.

Il posa son épée et se mit au travail. Après avoir récupéré sa nouvelle tunique en peau de loup, il s'empara de la bourse de l'homme. Elle n'était pas très bien garnie ; en revanche, ses chaussures semblaient en bon état, surtout comparées à celles d'Althalus, dont le voyage, depuis Maghu, avait achevé les semelles. L'homme portait également à la ceinture une dague de bronze neuve. L'un dans l'autre, Althalus estima qu'il n'avait pas fait une mauvaise affaire. Il traîna l'ivrogne à l'intérieur du bosquet, puis enfila sa nouvelle tunique et ses solides chaussures et baissa un regard presque attristé sur sa victime.

— Au temps pour les richesses innombrables, soupira-t-il. Me voilà de nouveau en train de voler des vêtements. (Il haussa les épaules.) Bah, si c'est ce qu'exige ma chance, je ferais aussi bien de me plier à ses caprices.

Il salua le ronfleur et s'en fut. Bien qu'il ne connût pas encore un bonheur délirant, il était de meilleure humeur que lors de son séjour dans les basses terres.

Il marcha toute la nuit, car il voulait pénétrer sur le territoire du clan voisin avant le réveil du précédent propriétaire de sa tunique. En milieu de matinée, quand il fut certain d'être hors de portée, il fit halte dans la taverne d'un petit village pour fêter sa chance retrouvée. La tunique aux oreilles de loup ne pouvait rivaliser avec les richesses mystérieuses de l'entrepôt de Druigor, mais c'était un bon début.

Alors il entendit mentionner le nom de Gosti Grosse-Panse pour la seconde fois.

— J'ai entendu parler de lui, déclara-t-il. Mais je ne comprends pas qu'un chef de clan laisse son peuple l'appeler ainsi.

— Il faut le connaître pour comprendre, dit un des clients. C'est vrai qu'un sobriquet pareil offenserait la plupart des chefs, mais Gosti est très fier de sa bedaine. Il raconte à qui veut l'entendre qu'il n'a pas vu ses pieds depuis des années.

— Je me suis laissé dire qu'il était très riche, glissa Althalus pour orienter la conversation vers le sujet qui l'intéressait.

— Oh, pour ça, il l'est, confirma un homme.

— Son clan aurait-il découvert une mine d'or ?

— Presque. Après que son père eut été tué, au cours d'une guerre de clans, Gosti prit la tête du sien, même si la plupart de ses semblables n'ont pas une très haute opinion de lui à cause de son obésité. Mais il a un cousin, Galbak, qui mesure à peu près sept pieds de haut et qui est plus vicieux qu'un serpent. Bref, Gosti a décidé de construire un pont en travers du fleuve qui traverse leur vallée pour lui faciliter la tâche quand il doit aller rencontrer les autres chefs de clan. Ce pont n'est pas une œuvre d'art, et il branle tellement qu'il est dangereux de poser un pied dessus. Mais aucun homme sain d'esprit n'essaierait de traverser le fleuve à la nage : le courant est assez rapide pour emporter votre ombre une demi-lieue en aval.

« Bref, ce foutu pont vaut presque une mine d'or, car il n'y a pas d'autre moyen de franchir le fleuve à moins de cinq jours de voyage dans les deux directions. C'est le cousin de Gosti qui surveille le passage et, croyez-moi, si vous avez la tête solidement vissée sur les épaules, vous éviterez de le contrarier de peur qu'elle ne le reste pas. Galbak réclame une petite fortune pour laisser traverser les gens, et c'est ainsi que Gosti a stocké une bonne partie des richesses d'Arum dans son fort.

— Comme c'est intéressant, lâcha Althalus.

Différentes cultures requièrent différentes approches… Dans les hautes terres d'Arum, le plan d'attaque standard du voleur avait toujours consisté à s'introduire dans la demeure des riches et des puissants grâce à ses histoires distrayantes et à ses plaisanteries outrancières. Évidemment, cela n'aurait pas marché dans les cités civilisées des plaines où les plaisanteries étaient hors la loi et le rire considéré comme de très mauvais goût.

Althalus savait que les récits glanés dans les tavernes comptent souvent une part d'exagération, mais la richesse supposée de Gosti Grosse-Panse indiquait que son fort devait contenir de quoi rentabiliser son voyage dans le Nord. Pour en avoir le cœur net, il alla sur les terres de son clan.

Tandis qu'il remontait vers le nord et s'enfonçait dans les montagnes d'Arum, il entendit parfois une sorte de gémissement monter des collines. Il ne put identifier l'animal qui le produisait. Semblant assez loin pour ne pas constituer

une menace immédiate, il l'ignora royalement. Mais la nuit, les gémissements se rapprochaient et le rendaient nerveux.

Il atteignit enfin le pont de bois branlant dont on lui avait parlé et fut arrêté par un colosse aux vêtements rudimentaires, dont les mains et les avant-bras étaient couverts des tatouages du clan de Gosti. Althalus faillit s'étrangler quand il apprit le montant du droit de passage, mais il paya sans rechigner car il considérait ça comme un investissement.

— C'est une bien belle tunique que tu as là, l'ami, dit le colosse en l'observant, l'air envieux.

Althalus haussa les épaules, l'air détaché.

— Elle me protège contre le froid.

— Où l'as-tu trouvée ?

— À Hule. J'ai croisé le chemin d'un loup prêt à me bondir dessus et à me déchirer la gorge pour faire de moi son souper. En temps normal, je n'ai rien contre les loups – je trouve même qu'ils chantent joliment –, mais je ne les aime pas assez pour leur fournir un repas à mes dépens. Comme j'avais sur moi des dés en os, j'ai persuadé ce larron qu'il serait plus intelligent de laisser la chance décider de l'issue de notre rencontre, au lieu de nous rouler sur le sol en essayant de nous déchiqueter. Nous avons établi les enjeux et commencé à lancer les dés.

— Quels enjeux ?

— Ma carcasse contre sa fourrure, évidemment. Le gardien du pont éclata de rire.

— Je suis le meilleur joueur de dés du monde, continua Althalus, s'échauffant peu à peu, et nous jouions avec mes dés. J'ai passé beaucoup de temps à leur apprendre à faire ce que je désire. Pour résumer la suite, le loup n'a pas eu beaucoup de chance. Ainsi, je porte désormais sa fourrure tandis qu'il erre en frissonnant dans la forêt de Hule.

L'homme tatoué se tenait les côtes de rire.

— Avez-vous déjà vu un loup nu qui a la chair de poule ? demanda Althalus avec une feinte sympathie. C'est pitoyable, croyez-moi. J'étais désolé pour lui, mais un pari est un pari, après tout, et il venait de perdre. Il n'aurait pas été très éthique de ma part de lui rendre sa fourrure après une victoire à la loyale, vous ne trouvez pas ?

Le colosse était désormais plié en deux d'hilarité.

— D'accord, je me sens un peu coupable à propos de cette histoire. Autant vous l'avouer, mon ami, j'ai triché pendant notre partie de dés. Pour compenser, j'ai laissé sa queue à Maître Loup – par pure décence, vous comprenez.

— Celle-là, elle est bien bonne ! s'exclama le gardien du pont en flanquant une claque retentissante dans le dos du voleur. Il faut absolument que Gosti l'entende !

Il insista pour accompagner Althalus de l'autre côté du pont branlant, jusqu'à un village de huttes en rondins au toit de chaume. Au centre se dressait un fortin imposant qui surplombait le village, le pont et le fleuve écumant.

Ils entrèrent dans le fortin et se dirigèrent vers le grand hall enfumé. Althalus ayant déjà visité les halls de nombreux clans des hautes terres d'Arum, il connaissait leur notion approximative de l'hygiène et de l'ordre. Mais Gosti avait élevé la saleté et le désordre au rang d'un art majeur. Le sol de terre battue, où on avait creusé une fosse à feu, était couvert de paille qui ne semblait pas avoir été changée depuis une dizaine d'années. Des ossements et d'autres détritus pourrissaient dans les coins, tandis que des chiens et des cochons se prélassaient partout. C'était la première fois qu'Althalus rencontrait des cochons traités comme des animaux domestiques.

Le devant de la pièce était occupé par une table grossière où se tenait le plus gros homme qu'Althalus eût jamais rencontré, occupé à enfourner de la nourriture dans sa bouche avec ses deux mains. Aucun doute n'était permis sur son identité, car Gosti Grosse-Panse méritait largement son surnom. Il avait de petits yeux porcins et sa lippe inférieure pendait plus bas que son menton. Un cuissot de porc rôti était posé devant lui sur la table graisseuse ; il en arrachait d'énormes morceaux pour les fourrer dans sa bouche. Derrière lui veillait une brute au regard dur et hostile.

— N'allons-nous pas le déranger en plein déjeuner ? murmura Althalus.

Son guide éclata de rire.

— Pas vraiment. Il est toujours difficile de dire quel repas est en train de prendre Gosti, parce qu'ils ont tendance à

s'enchaîner sans interruption. Bien que je ne l'aie jamais vu faire, on affirme qu'il mange même pendant son sommeil. Viens, je vais te présenter à lui… et à son cousin Galbak.

Ils s'approchèrent de la table.

— Ho, Gosti ! cria le gardien du pont pour attirer l'attention de l'obèse. Voilà Althalus. Demande-lui de te raconter comment il s'est procuré sa belle tunique en peau de loup.

— Très bien, répondit Gosti d'une voix basse avant de porter une corne à ses lèvres pour boire une gorgée de cervoise. (Il plissa ses petits yeux porcins pour dévisager Althalus.) Ça ne t'ennuie pas que je continue à manger pendant que tu me racontes ton histoire ?

— Pas du tout, Gosti, assura Althalus. Il me semble que vous avez un petit creux sous l'ongle de votre pouce gauche, et je ne voudrais pas que vous tombiez d'inanition devant moi.

Gosti cligna des yeux, puis éclata d'un rire tonitruant qui lui fit projeter de la graisse de porc partout sur la table. Galbak, lui, ne gratifia pas le voleur d'un sourire.

Althalus raconta l'histoire de sa partie de dés avec le loup, l'enjolivant jusqu'à ce qu'elle atteigne des proportions épiques.

À la tombée de la nuit, il était confortablement installé dans une chaise à côté de l'obèse. Après qu'il eut improvisé différentes versions de son histoire pour divertir les membres du clan qui allaient et venaient dans le hall, il en inventa d'autres sans jamais parvenir à dérider le géant Galbak.

Althalus passa l'hiver dans le village, fréquentant assidûment la table de Gosti, qui l'invita à boire sa cervoise et à déguster sa nourriture tant qu'il put lui raconter de nouvelles histoires distrayantes et improviser des plaisanteries. Les interventions occasionnelles de Gosti ennuyaient ses sujets, car elles se bornaient à rappeler combien d'or était stocké dans sa chambre forte. Ses hommes avaient entendu ça si souvent qu'ils avaient du mal à étouffer leurs bâillements. Même Althalus les trouva modérément fascinantes.

Quand le printemps arriva, il connaissait par cœur le hall de Gosti Grosse-Panse. La chambre forte ne fut guère difficile à localiser, car elle était toujours sous bonne garde. Elle se

dressait au bout du couloir de la salle à manger, trois marches conduisant à sa lourde porte garnie d'une serrure de bronze.

Althalus avait remarqué que les sentinelles qui montaient la garde la nuit ne prenaient pas leur travail très au sérieux. En général, aux alentours de minuit, elles dormaient profondément. Ça n'avait rien d'étonnant, considérant les ahurissantes quantités de cervoise qu'elles ingurgitaient pendant leur service.

Il ne restait plus qu'à attendre la fonte des neiges en restant dans les bonnes grâces de Gosti et de son géant renfrogné. Si tout se déroulait comme prévu, Althalus serait plutôt pressé de s'en aller. Et comme Galbak avait de longues jambes, mieux valait que les cols ne soient pas encombrés par une épaisse couche de neige qui risquait de ralentir sa fuite.

Althalus prit l'habitude de faire de petites promenades autour du village pour surveiller les modifications climatiques. Quand les dernières congères eurent disparu dans la passe la plus proche, il décida que le moment était venu de mettre son plan à exécution.

La chambre forte de Gosti ne l'était pas autant que l'obèse aimait à le croire. Une nuit, alors qu'il ne restait plus que des charbons ardents dans la fosse à feu, Gosti et ses sujets emplissant l'air de leurs ronflements avinés, Althalus longea le couloir, enjamba les gardes, crocheta la serrure et se glissa dans la pièce pour effectuer un transfert de propriété. Le centre de la chambre forte était occupé par une table et un banc ; des sacs de peau rebondis s'entassaient dans un coin. Althalus en traîna un jusqu'à la table et s'assit pour compter ses nouvelles richesses.

Le sac faisait la taille d'une tête d'homme. Il dénoua impatiemment les cordons, plongea une main dedans et en tira une poignée de pièces. Son cœur se serra en constatant qu'elles étaient en cuivre.

Il saisit une autre poignée. Cette fois, il trouva quelques pièces jaunes, mais en bronze, pas en or.

Il vida le sac sur la table… Toujours pas d'or.

Althalus empoigna sa torche et sonda la chambre forte. Gosti gardait peut-être son or dans une autre pile… Mais il n'y en avait qu'une seule. Althalus ramassa deux autres sacs et les

examina sans rien découvrir que des pièces de cuivre et quelques pièces de bronze. Furieux, il éventra le reste des sacs. Pas une seule pièce d'or. Gosti l'avait roulé dans la farine, comme toute la population d'Arum.

Althalus jura comme un charretier. Il venait de gaspiller un hiver à regarder bâfrer un obèse. Pis encore, il avait gobé tous ses mensonges.

Il résista à la tentation de regagner le hall pour lui trouer sa célèbre panse et entreprit de trier les pièces de bronze. Il savait qu'il ne rassemblerait pas de quoi le dédommager des mois passés au village, mais ce serait quand même mieux que rien.

Puis il se leva et renversa la table, faisant tomber sur le sol les pièces de cuivre dénuées de valeur, et s'en fut, maudissant sa propre naïveté et se reprochant de ne pas avoir jeté plus tôt un coup d'œil dans la chambre forte pour confirmer les vantardises de Gosti. La chance, cette déesse capricieuse, s'était jouée de lui une fois de plus.

Malgré son amertume, Althalus ne traîna pas en chemin. Il avait laissé une belle pagaille dans la chambre forte, et l'obèse ne tarderait pas à s'aviser qu'on l'avait cambriolé. Bon, il n'avait pas volé grand-chose... Mais il se sentirait plus tranquille après avoir franchi la frontière du territoire d'un autre clan. Galbak avait l'air d'un type rancunier, et Althalus préférait avoir une ou deux longueurs d'avance sur lui.

Après quelques jours de marche forcée, il jugea qu'il ne serait pas trop risqué de s'arrêter dans une taverne pour commander un repas décent. Comme tous les habitants de la frontière, il portait une fronde qu'il maniait habilement, et qui lui permettait parfois d'abattre un écureuil ou un lapin. Mais il avait l'estomac dans les talons, et envie d'un vrai souper, pour une fois.

Alors qu'il approchait d'une taverne délabrée, à l'orée d'un village, il s'immobilisa devant la porte en entendant quelqu'un dire : « ... Une tunique en peau de loup avec les oreilles encore attachées. »

Il recula d'un pas.

— Gosti Grosse-Panse ne décolère pas, continua l'homme qui venait de décrire sa tunique. Il semble qu'Althalus ait passé tout

l'hiver à boire sa cervoise et à manger sa nourriture et, pour toute gratitude, il s'est glissé dans sa chambre forte où il a dérobé deux sacs pleins d'or.

— C'est honteux, murmura quelqu'un d'autre. À quoi as-tu dit qu'il ressemblait ?

— Il est de taille moyenne et il a une barbe noire, mais cette description pourrait correspondre à la moitié des hommes d'Arum. C'est sa tunique qui le trahira. Galbak, le cousin de Gosti, offre une grosse récompense à qui lui ramènera sa tête.

« En ce qui me concerne, il peut la garder : ce sont les deux sacs d'or qui m'intéressent. Tu peux me croire, je vais le pourchasser et je ne prendrai même pas la peine de lui couper la tête pour l'envoyer à Galbak. (L'homme éclata d'un rire cynique.) Je ne suis pas cupide, les amis. Deux sacs d'or suffiront à me contenter.

Althalus contourna la taverne en jurant. Le plus énervant, c'était l'ironie de la situation. Gosti voulait désespérément que tout Arum le prenne pour un homme riche. L'absurde récompense qu'il offrait était un moyen d'appuyer ses vantardises. En ce moment, il devait s'étouffer de rire en continuant à s'empiffrer. Althalus lui avait dérobé quelques poignées de pièces de bronze, et il était obligé de fuir pour sauver sa peau. La réputation de Gosti était sauve, mais Galbak et la moitié des habitants d'Arum devaient déjà être à ses trousses, armés jusqu'aux dents.

Althalus allait devoir se débarrasser de sa splendide tunique. Il revint vers la porte de la taverne et regarda dans la salle pour identifier l'homme qui venait de le décrire. Tout ce qui lui arrivait était la faute de Gosti. L'obèse n'étant pas là pour subir son courroux, le client trop bavard aurait le privilège de payer à sa place.

Althalus grava les traits de l'homme dans son esprit, puis sortit du village pour attendre et observer.

Le crépuscule tombait sur les montagnes d'Arum quand le type sortit de la taverne et s'engagea en titubant sur la piste. Il portait une courte lance à la pointe de bronze et sifflait avec une affligeante absence de sens musical.

Il se tut quand Althalus se jeta sur lui pour l'assommer.

Le voleur traîna sa victime inconsciente dans les buissons qui garnissaient le bas-côté de la route et la retourna sur le dos.

— Je crois que vous me cherchiez, voisin, lâcha-t-il, sardonique. De quoi vouliez-vous donc me parler ?

Il lui enleva sa chemise de laine, se défit à regret de sa propre tunique et la laissa tomber sur son ex-futur assassin. Puis il enfila ses vêtements, lui déroba sa bourse et sa lance et s'éloigna sans tarder.

Althalus ne tenait pas en très haute estime l'homme qu'il venait de dépouiller. Il était certain que cet imbécile porterait la tunique en peau de loup, et que ça l'aiderait à brouiller les pistes. Le voleur de Gosti ayant été décrit avec une barbe noire, il s'arrêta le lendemain matin près d'une mare et se rasa péniblement avec sa dague en se mirant à la surface de l'eau.

Il jugea prudent de poursuivre son voyage vers le nord en passant par les crêtes plutôt qu'en longeant le fond des canyons. Son visage désormais glabre et ses nouveaux vêtements faisaient sans doute un déguisement suffisant pour tromper les chasseurs de primes en quête d'un barbu à la tunique en peau de loup, mais Gosti avait reçu de nombreux visiteurs durant l'hiver, et il ne voulait pas prendre le risque de tomber sur quelqu'un qui le reconnaîtrait. Et surtout pas sur Galbak, qui l'identifierait sûrement. Althalus savait que les Arums se borneraient à fouiller les canyons, car l'escalade des crêtes était rude, et il n'y avait pas beaucoup de tavernes au sommet pour étancher leur soif. Or, aucun Arum digne de ce nom ne s'aventure jamais à plus d'une lieue d'un débit de boissons.

À défaut de ses poursuivants, Althalus était talonné par l'amertume. Évidemment qu'il en réchapperait : il était trop malin pour se laisser prendre. Ce qui le faisait enrager, c'était que sa fuite accréditerait les vantardises de Gosti. Sa réputation d'homme le plus riche d'Arum serait confirmée, puisque le voleur le plus habile du monde avait fait le voyage jusqu'en Arum pour lui dérober son or.

Althalus en conclut que sa chance le boudait toujours.

En haut des crêtes, les restes boueux des congères ralentirent sa progression, mais il continua tant bien que mal sa route vers le nord. Comme il n'y avait pas beaucoup de gibier

dans les parages, il lui arriva de passer quelques jours sans manger.

Tandis qu'il cheminait d'un pas maussade, il entendit de nouveau l'étrange gémissement qu'il avait remarqué l'automne précédent, alors qu'il se dirigeait vers le fort de Gosti. La créature était toujours là. Il commençait à se demander si elle ne le suivait pas pour une raison qui lui échappait. Quoi qu'il en soit, elle était bruyante, et l'écho de ses plaintes se répercutant sur les parois des montagnes ajouta à la nervosité du voleur.

Ce n'était pas un loup, il en avait la certitude. Les loups se déplacent en meute et il s'agissait d'une créature solitaire. Ses gémissements avaient quelque chose de désespéré. Althalus supposa que ça devait être pour elle la saison des amours, et que ses cris lugubres étaient une invitation adressée à ses semblables pour qu'ils viennent lui tenir compagnie. Mais il souhaitait que la créature soit allée chercher un peu d'affection ailleurs, car elle lui tapait sur les nerfs.

CHAPITRE III

Althalus était de fort méchante humeur tandis qu'il pataugeait vers le nord le long des crêtes d'Arum. Il avait déjà subi des revers de fortune. Personne ne peut gagner à tous les coups mais, par le passé, sa chance n'avait jamais tardé à refaire surface. Cette fois, c'était différent. Tout ce qu'il entreprenait tournait mal. Sa chance ne se satisfaisait pas de l'abandonner : elle faisait son possible pour lui rendre l'existence misérable. Avait-il fait quelque chose pour se l'aliéner ? Cette pensée lugubre ne le quitta pas pendant qu'il redescendait des montagnes d'Arum et entrait dans les sombres forêts de Hule.

Hule était un refuge pour toutes les victimes d'injustices des royaumes voisins. Les pauvres bougres serviables qui avaient seulement « voulu dégourdir les pattes de votre cheval » ou « sorti ces pièces en argent de votre bourse pour les polir » venaient se réfugier à Hule, qui n'avait ni gouvernement ni lois. Par conséquent, la notion de crime y était sans objet.

Althalus fut soulagé quand il atteignit Hule. Il aspirait à la compagnie de gens de son espèce, avec qui il pourrait se montrer totalement ouvert. Il traversa donc la forêt en direction du camp permanent d'un nominé Nabjor, qui brassait de la bonne cervoise et la vendait à un prix raisonnable. Nabjor proposait également quelques donzelles bien roulées toujours prêtes à réconforter les clients qui se sentaient un peu seuls.

Un silence étouffant régnait dans les vastes forêts de ce royaume septentrional. Un voyageur aurait pu errer plusieurs jours d'affilée sous les épaisses frondaisons des arbres géants sans jamais apercevoir la lumière du soleil. Ces végétaux avaient pour la plupart un feuillage persistant ; leurs aiguilles mortes couvraient le sol d'un tapis odorant qui absorbait les bruits de pas, masquant toute trace du passage des hommes et des bêtes.

Le camp de Nabjor se dressait dans une petite clairière, sur la rive d'un joyeux torrent qui glougloutait entre des rochers bruns. Althalus s'en approcha avec une certaine méfiance, car un homme censé transporter deux pleins sacs d'or tend à se montrer prudent aux abords des établissements publics. Après avoir observé le camp un moment derrière un arbre abattu par la foudre, Althalus conclut qu'il n'y avait pas d'Arums dans les parages.

— Ho, Nabjor ! C'est moi, Althalus ! Pas la peine de t'exciter.

Nabjor gardait toujours à portée de main une hache de bronze dont il n'hésitait pas à faire usage face aux intrus et aux curieux.

— Ho, Althalus ! rugit-il. Bienvenue ! Je commençais à croire que les Equeros ou les Treboreans t'avaient attrapé et pendu au bout d'une jolie corde.

— Eh bien, non, répliqua Althalus. Jusqu'ici, j'ai réussi à garder les deux pieds plantés sur le sol, mais de justesse. Ta cervoise est-elle à point ? La cuvée que tu m'as servie lors de mon dernier passage était encore un peu verte.

— Viens donc y goûter, l'invita Nabjor, tu m'en diras des nouvelles.

Althalus entra dans la clairière et dévisagea son vieil ami. Nabjor était un homme trapu aux cheveux et à la barbe couleur sable. Un gros nez en patate et des yeux vifs, il portait une tunique en peau d'ours mitée. Homme d'affaires faisant le commerce de la cervoise et des charmes féminins, il achetait des marchandises sans poser de questions sur la façon dont ses fournisseurs se les étaient procurées.

Les deux hommes se serrèrent chaleureusement la main.

— Assieds-toi donc, mon ami. Je vais nous chercher de la cervoise, et tu me parleras des splendeurs de la civilisation.

Althalus se laissa tomber sur un rondin, près du feu où un cuissot de bison rôtissait en grésillant.

Nabjor remplit deux chopes en terre cuite de cervoise mousseuse.

— Comment ça s'est passé là-bas ? demanda-t-il en revenant vers Althalus.

— Très mal, répondit le voleur, l'air lugubre.

— À ce point ? s'étonna Nabjor en s'asseyant sur un deuxième rondin, de l'autre côté du feu.

— Pire encore ! Je ne connais pas de mot pour décrire la catastrophe. (Althalus but une longue gorgée de cervoise.) Pas mauvaise du tout, cette cuvée.

— Je pensais bien qu'elle te plairait.

— Tes prix sont toujours les mêmes ?

— Ne t'inquiète pas pour ça. Aujourd'hui, c'est la maison qui offre au nom de notre amitié.

Althalus leva sa chope pour porter un toast.

— À l'amitié, dans ce cas, dit-il avant de boire une autre gorgée. Sais-tu qu'ils ne brassent pas de cervoise dans les royaumes civilisés ? La seule chose qu'on peut boire dans leurs tavernes, c'est de la piquette.

— Et ils osent appeler ça la civilisation ?

Nabjor secoua la tête, l'air interloqué.

— Comment vont les affaires ? demanda Althalus.

— Pas mal du tout ! Mon petit établissement commence à se tailler une jolie réputation. Tout le monde à Hule sait maintenant que ceux qui veulent boire une bonne cervoise à un prix raisonnable n'ont qu'à aller au camp de Nabjor. Idem pour ceux qui recherchent la compagnie d'une donzelle peu farouche, ou ceux qui ont dégoté un truc intéressant qu'ils veulent revendre sans expliquer sa provenance.

— Tu vas t'éclater et mourir riche, mon vieux Nabjor !

— Si ça ne te fait rien, je préférerais vivre riche. Mais puisque je me tiens tellement à l'écart de tout, explique-moi ce qui se passe dans les basses terres. Je ne t'ai pas vu depuis plus d'un an. Tu dois avoir des tas de choses à me raconter.

— Modère ton enthousiasme, mon vieux, ce n'est pas une histoire très gaie.

Il lui décrivit en long et en large ses mésaventures en Equero, à Treborea et à Perquaine.

— Mais c'est affreux ! N'y a-t-il donc rien qui t'ait réussi ?

— Pas vraiment. Les affaires étaient si mauvaises que j'ai dû assommer des ivrognes au sortir des tavernes pour avoir de quoi me payer un repas chaud. La chance me boude, Nabjor. Tout ce que j'ai touché depuis un an et demi s'est changé en cendres

dans mes mains. J'ai d'abord pensé que ma chance ne m'avait pas suivi quand j'étais descendu dans les basses terres, mais elle n'a pas repointé son nez quand je suis revenu à Arum.

Althalus raconta son hiver passé dans le fort de Gosti Grosse-Panse.

— On dirait que tu as vraiment un problème, dit Nabjor. C'est la chance qui a assis ta réputation. À ta place, je ferais tout mon possible pour regagner ses faveurs.

— Encore faudrait-il que je sache comment m'y prendre ! Elle m'a toujours tellement favorisé que je ne m'étais jamais donné de mal pour la garder dans ma poche. Si elle avait un temple quelque part, je volerais une chèvre pour la lui sacrifier. Mais vu la poisse que je traîne depuis des mois, la chèvre me fendrait le crâne à coups de sabot avant que je puisse lui trancher la gorge.

— Ne déprime pas, mon vieil Althalus. Les choses finiront par s'améliorer.

— Je l'espère. De toute façon, je ne vois pas comment elles pourraient empirer.

À cet instant, il entendit de nouveau le gémissement désespéré, au loin dans la forêt.

— Sais-tu quel genre d'animal crie ainsi ?

Nabjor tendit l'oreille.

— Je n'arrive pas à l'identifier. Mais ça ne peut pas être un ours ?

— Je ne crois pas. Les ours ne se baladent pas dans les bois en chantant à tue-tête. Pendant que j'étais dans les montagnes d'Arum, cette bestiole a hurlé plusieurs jours d'affilée.

— Elle a peut-être entendu les mensonges de Gosti et elle te piste pour te dérober ton or.

— Très drôle, Nabjor, lâcha Althalus, sarcastique.

Son vieil ami retourna remplir leurs chopes.

— Tiens, dit-il en revenant vers le feu pour tendre la sienne à Althalus. Noie donc ton inquiétude dans l'alcool. Les animaux ont peur des flammes. Quel que soit celui qui hurle entre les arbres, il m'étonnerait beaucoup qu'il sorte de sa cachette pour venir trinquer avec nous.

Althalus et Nabjor vidèrent quelques chopes de cervoise. Puis le voleur remarqua que son ami avait une nouvelle pensionnaire aux yeux pétillants de malice et à la démarche provocante. Il décida qu'il aimerait bien faire sa connaissance, car il avait grand besoin d'amis.

Il demeura un certain temps chez Nabjor pour profiter des divertissements proposés par la maison. La cervoise coulait à flots ; il y avait toujours un cuissot de bison en train de rôtir au cas où quelqu'un aurait un petit creux, et la donzelle aux yeux malins était assez douée. Sans compter que d'autres voleurs – pour la plupart de vieilles connaissances – s'arrêtaient de temps à autre au camp pour vanter leurs exploits, parler boutique et faire quelques parties de dés.

Après l'année lamentable qu'il venait de passer, Althalus avait mérité de se détendre et de retrouver sa bonne humeur. Ses plaisanteries étaient sa marque de fabrique et son principal fonds de commerce, et un homme maussade a généralement du mal à faire rire les autres. Mais sa chiche réserve de pièces de bronze ne tarda pas à s'épuiser, et il comprit qu'il devrait bientôt se remettre au travail.

Vers la fin de l'été, par une journée venteuse où les nuages filaient dans le ciel, un homme aux yeux profondément enfoncés dans leurs orbites et aux cheveux noirs entra dans le camp de Nabjor monté sur un cheval gris efflanqué. Il se laissa glisser à terre et s'approcha du feu pour se réchauffer les mains.

— Une cervoise ! exigea-t-il d'une voix rauque.

— Je ne vous connais pas, l'ami, répondit Nabjor en caressant le manche de sa hache de bronze. Faites-moi d'abord voir votre argent.

Le regard de l'inconnu se durcit. Sans un mot, il secoua une bourse de cuir.

Althalus plissa les yeux pour le dévisager. Le gaillard portait un casque de bronze qui lui protégeait la nuque, et son pourpoint de cuir noir était renforcé de plaques du même métal. Il avait également une longue cape noire de belle facture ; Althalus était certain qu'elle lui irait à merveille si le type commettait l'erreur de boire trop de cervoise et de s'endormir.

Une lourde épée et une dague de bronze pendaient à sa ceinture.

Ses traits avaient quelque chose d'archaïque qui lui donnait un air pas tout à fait fini. Mais Althalus ne prêta guère attention à son visage ; il cherchait surtout les tatouages caractéristiques des Arums, dont il s'efforçait toujours d'éviter la compagnie. Comme les mains et les avant-bras de l'homme en étaient dépourvus, le voleur se détendit quelque peu.

Le type aux cheveux noirs s'assit en face de lui, de l'autre côté de la fosse à feu. C'était peut-être une illusion d'optique, mais on aurait dit que les flammes se reflétaient dans ses yeux. Althalus en conçut une certaine nervosité : on ne rencontre pas tous les jours des gens qui semblent avoir les prunelles en feu.

— Je vous ai enfin trouvé, dit l'homme avec un accent impossible à situer.

Il n'était pas du genre à tourner autour du pot.

— Vous me cherchiez ? demanda Althalus aussi calmement que possible.

Le type était bien armé et, pour ce qu'il en savait, sa tête était toujours mise à prix en Arum. Il fit glisser son épée le long de sa ceinture histoire que la poignée soit plus proche de sa main.

— Depuis un bon moment. J'ai suivi votre piste à partir de Deika. Là-bas, on s'émerveille encore de la vitesse à laquelle vous courez avec des chiens à vos trousses. Je suis passé après vous à Kanthon et à Maghu. Druigor n'a toujours pas compris pourquoi vous aviez répandu son argent sur le sol sans rien lui voler.

Althalus frémit.

— Vous ne saviez pas que c'était de l'argent, pas vrai ? lança l'inconnu avec un sourire narquois. Bref, je vous ai suivi jusqu'en Arum, et il y a là-bas un obèse qui vous cherche avec encore plus de ferveur que moi.

— Permettez-moi d'en douter, coupa Althalus. Gosti veut que les gens le croient riche, et je suis sans doute le seul à savoir que sa chambre forte ne contient que des sous de cuivre.

L'inconnu éclata de rire.

— Je me disais bien que quelque chose clochait dans son récit sur la façon dont vous l'aviez plumé.

— Et pourquoi avez-vous passé tout ce temps à me chercher ? demanda Althalus. Vos vêtements viennent de Nekweros, et je n'y ai pas mis les pieds depuis des années. Je suis certain de ne rien vous avoir dérobé récemment !

— Cessez de vous tourmenter, Althalus, et remettez cette épée dans votre dos, histoire que la poignée cesse de vous comprimer les côtes. Je ne suis pas venu pour ramener votre tête à Gosti. Seriez-vous intéressé par une offre d'emploi ?

— Tout dépend du travail.

— Je m'appelle Ghend et j'ai besoin d'un bon voleur qui connaisse le coin. Le territoire des Kagwhers vous est-il familier ?

— J'y suis allé quelquefois, répondit Althalus. Je n'aime pas beaucoup ces gens : ils semblent croire que tous les étrangers ne s'intéressent qu'à leurs mines d'or et veulent se remplir les poches à leur détriment. Que voulez-vous que je vole ? Vous semblez de taille à vous charger vous-même de ce genre de mission. Pourquoi payer quelqu'un d'autre ?

— Vous n'êtes pas le seul dont la tête est mise à prix, Althalus. Je n'ai aucune envie d'assister à la réception que me feraient les Kagwhers si je m'aventurais chez eux. Quoi qu'il en soit, j'ai certaines obligations envers un habitant de Nekweros, et ce n'est pas le genre de personne que je me risquerais à décevoir. Cet homme convoite un objet qui se trouve à Kagwher, et il m'a demandé d'aller le lui chercher. Vous comprendrez dans quelle position délicate je suis. Ne seriez-vous pas embêté si on vous chargeait d'aller voler quelque chose en Arum ?

— Je vois. Mais je préfère vous prévenir que je ne travaille pas pour rien.

— Je n'en attendais pas moins de vous. L'objet que convoite mon ami de Nekweros est très gros et très lourd ; je suis prêt à vous payer son poids en or si vous me le rapportez.

— Vous venez de gagner mon attention totale et dévouée !

— Êtes-vous aussi bon voleur que tout le monde l'affirme ?

Les yeux de Ghend semblèrent briller plus vivement.

— Je suis le meilleur, affirma Althalus.

— C'est la vérité, étranger, confirma Nabjor en apportant une chope de cervoise à son ami. Althalus peut voler n'importe quel objet qui a deux extrémités ou un sommet et un fond.

— C'est un peu exagéré, dit Althalus. Un fleuve a deux extrémités, et je n'en ai jamais dérobé. Un lac a un sommet et un fond, et je n'en ai jamais volé non plus. Quel est l'objet que votre ami de Nekweros désire au point de le payer en or ? Un joyau, peut-être ?

— Rien de tel ! Ce qu'il recherche – et qu'il est prêt à payer en or – c'est un Grimoire. Un livre, si vous préférez.

— Vous venez de prononcer de nouveau le mot magique : « or ». Je pourrais rester assis toute la journée à vous écouter en parler, mais nous n'avons pas que ça à faire. Commencez donc par m'expliquer ce qu'est un livre.

Ghend le dévisagea, surpris, et les flammes projetèrent dans ses yeux une lueur écarlate.

— Voilà pourquoi vous avez jeté l'argent de Druigor sur le sol ! Vous ignoriez que c'était de l'argent parce que vous ne savez pas lire.

— La lecture, c'est bon pour les prêtres, et j'évite de me frotter à eux autant que possible. Tous ceux que j'ai rencontrés me promettent une place à la table de leur dieu… à condition que je leur remette le contenu de ma bourse. Je suis certain qu'on mange très bien à la table d'un dieu mais, s'il faut mourir pour recevoir une invitation, je crois pouvoir me serrer la ceinture un petit moment encore.

Ghend se rembrunit.

— Ça risque de compliquer les choses… Un livre est un ensemble de pages que les gens peuvent lire.

— Peu importe que j'en sois incapable ! Pour le voler, tout ce dont j'ai besoin, c'est de savoir à quoi il ressemble et où il est.

Ghend lui jeta un regard inquisiteur.

— Vous avez peut-être raison, murmura-t-il. Il s'avère que j'ai un Grimoire sur moi. Si je vous le montre, vous saurez ce que vous devez me ramener.

— Parfait, dit Althalus. Sortez-le donc, et j'y jetterai un coup d'œil. Je n'ai pas besoin de comprendre ce qu'il raconte pour le voler, pas vrai ?

— Je suppose que non…

Il se leva, se dirigea vers son cheval, plongea les deux mains dans une sacoche de selle et en sortit un objet carré qu'il ramena près du feu.

— C'est plus gros que je ne le croyais, dit Althalus. On dirait une boîte.

— L'important, c'est ce qu'il y a à l'intérieur, fit Ghend en ouvrant le couvercle.

Il sortit une feuille cassante qui ressemblait à du cuir craquelé et la tendit à Althalus.

— Voici à quoi ressemble l'écriture. Quand vous trouverez une boîte comme celle-là, vous l'ouvrirez pour vous assurer qu'elle contient bien des pages, et non des boutons ou des outils.

Althalus observa la feuille.

— Quel genre d'animal a une peau aussi fine ?

— On prend un morceau de cuir de vache et on le fend avec un couteau pour obtenir des pages, expliqua Ghend. Puis on les aplatit avec des poids et on les sèche pour qu'elles raidissent. Ensuite, on écrit dessus pour que d'autres puissent lire…

— Faites confiance aux prêtres pour tout compliquer, marmonna Althalus. (Il étudia les lignes proprement espacées sur la feuille.) On dirait un peu des images…

— C'est la base de l'écriture, dit Ghend. (Il saisit un bâton et traça une ligne incurvée dans la poussière du sol.) Voici le symbole qui signifie « vache ». Il ressemble à une paire de cornes.

— Je croyais qu'apprendre à lire était difficile, dit Althalus. Mais nous en parlons depuis quelques minutes, et je sais déjà !

— Tant que vous ne vous intéressez qu'aux vaches…, grommela Ghend.

— Je ne vois rien à leur sujet sur cette page, dit Althalus.

— Vous la tenez à l'envers.

— Oh !

Le voleur retourna la feuille et l'étudia un moment. Pour une raison obscure, certaines images, soigneusement dessinées, le firent frissonner.

— Je ne comprends pas grand-chose, avoua-t-il, mais ce n'est pas important. Tout ce que j'ai besoin de savoir, c'est que je cherche une boîte noire avec des morceaux de cuir dedans.

— Celle que nous voulons est blanche, corrigea Ghend, et un peu plus grosse que la mienne.

Il brandit son Grimoire, dont la couverture portait des symboles rouges qui firent frémir Althalus.

— Plus grosse comment ?

— Disons qu'elle est à peu près aussi longue et aussi large que votre avant-bras, et aussi épaisse que votre pied. Assez lourde, aussi. (Ghend reprit la page et la rangea respectueusement dans sa boîte.) Alors ? Êtes-vous intéressé par ma proposition ?

— J'aurais besoin de quelques précisions supplémentaires. Où est ce… Grimoire, et comment est-il protégé ?

— Il est dans la Maison au bout du Monde, à Kagwher.

— Je sais où est Kagwher, mais j'ignorais que le monde y finissait, avoua Althalus. Dans quelle direction ?

— Tout au nord, dans cette région où le soleil ne brille pas en hiver et où il n'y a pas de nuits en été.

— Quel drôle d'endroit pour vivre !

— Absolument. Mais le propriétaire du Grimoire n'y habite plus, donc personne ne devrait s'interposer quand vous entrerez chez lui.

— Très commode. Pouvez-vous m'indiquer des points de repère ? J'irai plus vite si je sais où je vais.

— Contentez-vous de longer le bord du monde. Quand vous apercevrez une maison, vous saurez que c'est la bonne : il n'y en a qu'une là-haut.

Althalus finit sa cervoise.

— Ça paraît assez simple. Après avoir volé le Grimoire, comment vous retrouverai-je pour me faire payer ?

— C'est moi qui vous retrouverai, Althalus. (Le regard de Ghend se fit plus brûlant que jamais.) Croyez-moi, je vous retrouverai.

— Je vais y réfléchir.

— Vous acceptez ?

— J'ai dit que j'allais y réfléchir. Et maintenant, pourquoi ne pas demander à Nabjor de nous resservir, puisque c'est vous qui régalez ?

Althalus ne se sentait pas très bien le lendemain matin, mais quelques chopes de la cervoise de Nabjor calmèrent les tremblements de ses mains et éteignirent le feu de son estomac.

— Je vais m'absenter un moment, mon ami. Dis au revoir de ma part à la donzelle aux yeux malins.

— Tu vas vraiment le faire ? Tu voleras ce livre pour Ghend ?

— Tu nous as écoutés !

— Évidemment ! Es-tu certain de ce que tu fais ? Ghend n'a pas arrêté de parler d'or, mais je ne me souviens pas qu'il t'en ait montré. Il est facile de prononcer un mot…

— S'il ne me paye pas, je ne lui remettrai pas son Grimoire, voilà tout. (Par-dessus son épaule, Althalus regarda son commanditaire, pelotonné sous sa cape de laine.) Quand il se réveillera, dis-lui que je suis parti à Kagwher et que je vais voler le livre.

— Tu lui fais vraiment confiance ?

— Absolument pas ! Le genre de paye qu'il m'a promis s'accompagne en général de types munis de longs couteaux quand on vient la chercher. Et quand quelqu'un me propose de l'argent pour voler quelque chose, tu peux être certain que l'objet en question vaut dix fois plus que ce qu'il m'en offre.

« Non, je ne fais pas confiance à Ghend. La nuit dernière, quand il ne restait plus que des braises dans le feu, des flammes dansaient encore dans ses yeux. Des flammes écarlates, qui ne devaient rien à un reflet. Et il y a la feuille de cuir qu'il m'a montrée… La plupart des dessins étaient ordinaires, mais certains brillaient comme son regard. Ils sont censés représenter des mots, et je ne voudrais surtout pas que quelqu'un me les lise à voix haute.

— Si telle est ton opinion, pourquoi acceptes-tu ce boulot ?

— En temps normal, j'aurais refusé. Je ne fais pas confiance à Ghend, et je ne l'aime pas. Mais ma chance m'a tourné le dos, et je suis obligé de prendre ce qui se présente jusqu'à ce qu'elle retombe amoureuse de moi. Cette mission est assez simple :

tout ce que j'ai à faire, c'est aller à Kagwher, trouver une maison vide et voler une boîte de cuir blanc.

N'importe quel imbécile en serait capable, mais c'est moi que Ghend a voulu engager, alors je ne vais pas faire la fine bouche. Un boulot facile, une paye alléchante… Ça ne sera pas dur, et si je réussis, ma chance changera peut-être d'avis et recommencera à m'adorer.

— C'est une très étrange religion que tu t'es dégotée, mon vieil ami.

— Mais elle me convient parfaitement, et je n'ai pas besoin de prêtre pour intercéder en ma faveur… ni réclamer la moitié de mes bénéfices en échange. (Il jeta un autre coup d'œil à Ghend.) Comme je suis distrait… J'ai failli oublier ma nouvelle cape.

Il se dirigea vers son commanditaire, le délesta habilement de sa cape et s'en enveloppa d'un geste théâtral.

— Alors, qu'en penses-tu ? demanda-t-il en prenant la pose.

— On dirait qu'elle a été taillée pour toi, admit Nabjor.

— C'est sans doute le cas. Ghend me l'aura volée pendant que j'avais le dos tourné. (Althalus puisa quelques pièces de bronze dans sa bourse.) Rends-moi un petit service, Nabjor. Ghend a beaucoup bu hier soir, et j'ai remarqué qu'il ne tenait pas bien l'alcool. Il aura très mal au crâne en se réveillant. Donne-lui autant de cervoise qu'il pourra en boire, et s'il ne va pas mieux demain matin, recommence. Oh, et change de sujet s'il demande ce qu'est devenue sa cape.

— Tu comptes aussi lui voler son cheval ? Ce sera plus facile que de marcher.

— Le jour où je serai trop faible pour me déplacer par mes propres moyens, je mendierai sur le bord des routes. Un cheval m'encombrerait. Soûle Ghend pendant une semaine, si tu peux. J'aimerais être déjà haut dans les montagnes de Kagwher quand il reprendra ses esprits.

— Il a dit qu'il avait peur d'aller là-bas.

— Je ne le crois pas. Il connaît le chemin de la maison, et je parie que c'est d'elle qu'il a peur, pas de Kagwher. Je ne veux pas qu'il se tapisse dans les buissons quand je sortirai avec le

Grimoire sous le bras. Il ne faut pas qu'il me suive ! Je compte sur toi pour le retenir ici.

— C'est toute ma raison de vivre, Althalus, assura Nabjor. Je suis l'ami des soiffards et des migraineux. Ma cervoise est le meilleur remède au monde. Elle peut guérir un jour de pluie, et si je trouvais un moyen d'en faire avaler à un cadavre, je suis sûr qu'elle le guérirait de la mort.

— Bien trouvé !

— Tu m'as toujours dit que j'avais le sens de la formule.

— Et celui du brassage. Donc, je compte sur toi pour devenir l'ami de Ghend. Guéris-le de ses regrettables envies de me courir après. Je n'aime pas qu'on me colle aux basques pendant que je travaille. Garde-le ici ivre mort, et je n'aurai pas besoin de le laisser mort tout court quelque part dans la montagne.

CHAPITRE IV

L'été touchait à sa fin dans les forêts profondes de Hule, permettant à Althalus de progresser plus rapidement qu'il ne l'eût fait en une saison moins clémente. Les arbres géants gardaient le sous-bois dans une pénombre perpétuelle, et l'épais tapis d'aiguilles étouffait les herbes folles.

Althalus se montrait toujours prudent quand il traversait Hule. Cette fois, il s'entoura d'un luxe de précautions supplémentaires, comme le doit un homme dont la chance a tourné. D'autres voyageurs se déplaçaient dans la forêt, et bien qu'ils fussent aussi des hors-la-loi, Althalus les évita soigneusement. S'il n'existait pas de lois en ce royaume, il y avait tout de même des règles de conduite qu'il était très malsain d'ignorer. Quand un homme armé recherche la solitude, l'importuner n'est généralement pas une bonne idée.

Althalus n'était pas très loin de la frontière occidentale du territoire des Kagwhers quand il rencontra certains habitants de la forêt de Hule. La situation resta tendue pendant quelque temps car une meute de grands loups avait senti son odeur. Althalus ne comprenait pas bien leur réaction. La plupart des animaux ne perdent pas de temps à pister les créatures trop difficiles à attraper et à manger, mais les loups semblaient apprécier ce défi, et il leur arrivait parfois de suivre une proie pendant des jours pour le plaisir de la chasse.

Althalus fut soulagé d'atteindre enfin les hautes terres de Kagwher, à l'endroit où les arbres s'espaçaient suffisamment pour que les loups lui hurlent un dernier salut et s'en reviennent sur leurs pas.

Comme chacun sait, le sol de Kagwher contient une grande quantité d'or, d'où une certaine difficulté à s'entendre avec ses habitants. Althalus avait remarqué que l'or produisait un

curieux effet sur les gens. L'homme le plus affable du monde quand sa bourse ne contient que quelques pièces de cuivre, tend à devenir méfiant dès qu'il entre en possession d'une pépite, et il ne se préoccupe plus que des bandits susceptibles de la lui dérober.

Les Kagwhers avaient conçu un moyen aussi charmant que direct d'éloigner les voyageurs de leurs mines et des torrents dont les cailloux bruns truffés de paillettes affleuraient la surface. Tout étranger qui découvrait dans le sol un pieu planté orné d'un crâne nu savait qu'il approchait d'un territoire interdit. Certains de ces crânes avaient appartenu à des animaux, mais la plupart semblaient humains. Bref, le message était limpide.

Mais les Kagwhers n'avaient aucune raison de redouter Althalus. L'extraction de l'or nécessitait un labeur pour lequel il se jugeait beaucoup moins bien taillé que les mineurs. Et il avait l'intime conviction que travailler honnêtement pour gagner son pain était contraire à l'éthique de sa profession.

Si les indications de Ghend manquaient un peu de clarté, Althalus savait qu'il devrait en premier lieu localiser le bord du monde. Le problème, c'était qu'il n'imaginait pas très bien à quoi pouvait bien ressembler le bord en question. Ce pouvait être une région envahie par la brume où les voyageurs imprudents tomberaient dans un abîme et chuteraient éternellement parmi les étoiles indifférentes à leur sort. Mais le mot « bord » suggérait une limite matérielle : peut-être une frontière séparant la terre du vide, un mur infranchissable ou un escalier céleste conduisant au dieu qui régnait sur Kagwher.

Althalus n'avait pas de système de croyances bien défini. Il se savait le fils de la chance, et même s'ils n'étaient pas en très bons termes pour le moment, il espérait se blottir de nouveau contre son sein accueillant un jour très prochain. Le Maître de l'univers lui paraissait un peu distant, et il avait depuis longtemps décidé de laisser Dieu – ou quel que fût son véritable nom – se concentrer sur la gestion des levers et des couchers de soleil sans le distraire par ses suggestions incongrues. L'un dans l'autre, Althalus et Dieu s'entendaient plutôt bien – à force d'indifférence mutuelle.

Ghend ayant affirmé que le bord du monde était au nord, Althalus se dirigea vers la gauche au lieu de s'enfoncer dans les montagnes qui abritaient les mines d'or et une quantité non négligeable de Kagwhers belliqueux. Il rencontra bien quelques autochtones barbus aux vêtements grossiers, mais ils semblèrent peu enclins à lui indiquer le chemin au bord du monde. À l'évidence, ça faisait partie des sujets qu'ils n'étaient pas censés aborder avec les étrangers. Ce genre de réaction avait toujours irrité Althalus. Refuser de parler d'une chose n'allait pas la faire disparaître ! Si elle était là, elle était là, et aucune acrobatie verbale ne pourrait rien y changer.

Il continua son chemin. La température baissa petit à petit, et les villages s'espacèrent jusqu'à se volatiliser. Le voleur se retrouva seul dans les étendues sauvages du nord de Kagwher. Une nuit, alors qu'il serrait étroitement sa nouvelle cape autour de lui tout en se réchauffant aux dernières braises de son feu de camp, il aperçut quelque chose qui lui donna à penser qu'il touchait à son but. À l'est, l'obscurité descendait tout juste sur les montagnes mais, vers le nord, à l'endroit où les voiles de la nuit s'étaient déjà abattus, le ciel flamboyait.

On eût dit un arc-en-ciel trop exubérant qui avait échappé à son créateur. Au lieu de former la traditionnelle arche multicolore, il se présentait sous la forme d'un rideau ondoyant et scintillant. Althalus n'était pas superstitieux mais ce genre de vision suffirait à ébranler le plus rationnel des hommes.

Alors il révisa ses plans. Ghend lui avait parlé du bord du monde, mais il avait négligé de mentionner que le ciel y était en flammes. Quelque chose dans cet horizon chatoyant effrayait Ghend, qui ne semblait pourtant pas du genre à prendre peur facilement. Althalus entendait continuer sa quête : il y avait de l'or à la clé, et surtout une occasion de se débarrasser de la poisse qui lui collait aux basques depuis plus d'un an. Mais cette vision du ciel en feu déclencha une alarme sonore dans sa tête. Le moment était venu de prêter une attention minutieuse à chaque détail. Si trop de phénomènes inhabituels se produisaient encore autour de lui, il se trouverait autre chose à faire. Peut-être à Ansu ou dans les plaines de Plakand, pourvu que ce soit loin de là.

Le lendemain matin, peu avant le lever du soleil, il fut réveillé par une voix humaine : une seule, mais qui semblait tenir une conversation, comme si elle posait des questions et s'interrompait pour écouter des réponses muettes. Althalus roula sur lui-même et tendit une main vers sa lance.

La voix appartenait à un vieillard rabougri qui se traînait en s'appuyant sur un bâton. Ses cheveux et sa barbe étaient d'un blanc aussi crasseux que le reste de sa personne ; il portait une tunique de fourrure mal tannée dont les morceaux ayant appartenu à diverses créatures étaient assemblés avec des boyaux séchés. Le visage buriné et creusé de rides, il gesticulait en parlant, et jetait de fréquents regards pleins d'appréhension au ciel désormais incolore.

Althalus se détendit. Même s'il semblait un peu dérangé, cet homme ne constituait pas une menace. Les humains avaient une espérance de vie assez précise, et quand ils manquaient leur rendez-vous avec la mort, leur esprit tendait à prendre une étrange tournure. Cette condition était plus fréquente chez les vieillards, mais on la rencontrait parfois chez des gens beaucoup plus jeunes ayant manqué le fameux rendez-vous. Certains affirmaient qu'ils étaient sous l'emprise d'un démon ; Althalus préférait sa théorie, qui avait le mérite d'être moins compliquée.

Les fous étaient simplement des gens ordinaires qui avaient vécu trop longtemps. Continuer à errer alors que vous êtes censé reposer six pieds sous terre aurait de quoi perturber le ciboulot de n'importe qui. Comme ils n'étaient généralement pas dangereux, Althalus leur fichait la paix. Les gens qui aimaient se mêler des affaires des autres trouvaient toujours quelque chose à objecter à la présence des fous, mais Althalus avait conclu depuis longtemps que la plupart de ses semblables étaient cinglés d'une façon ou d'une autre. Il les traitait donc tous de la même façon.

— Holà, grand-père ! lança-t-il. Je ne vous veux aucun mal, alors pas la peine de vous exciter.

— Qui est là ? demanda le vieillard, empoignant son bâton à deux mains pour le brandir, l'air vaguement menaçant.

— Je suis juste un voyageur égaré.

Le vieillard se détendit.

— On n'en rencontre pas beaucoup par ici. Il semble que notre ciel ne leur convienne pas.

— Hier soir, j'ai remarqué qu'il était bizarre. À quoi est-ce dû ?

— Nous sommes au bord du monde. Ce rideau de feu marque la fin de toute chose. De ce côté, tout est bien défini, plein de montagnes, d'arbres, d'oiseaux, d'insectes et de gens. Le rideau est l'endroit où commence le rien.

— Le rien ?

— C'est tout ce qu'il y a de l'autre côté, voyageur : du rien. Dieu n'a pas encore décidé ce qu'il voulait en faire.

— Dans ce cas, je ne suis pas aussi perdu que je le croyais, puisque je cherche le bord du monde.

— Pourquoi ?

— Je veux le voir. J'en ai entendu parler, et je désire le contempler de mes propres yeux.

— Il n'y a rien à contempler.

— L'avez-vous jamais vu ?

— Des tas de fois. C'est là que je vis, et là que je dois m'arrêter quand je me dirige vers le nord.

— Comment puis-je m'y rendre ?

Le vieillard pointa son bâton vers l'horizon.

— Marchez dans cette direction pendant à peu près une demi-journée.

— L'endroit est-il facile à reconnaître ?

— Vous ne pouvez pas le manquer… Ou du moins, vous avez *intérêt* à ne pas le manquer. Mieux vaut être très prudent dans le coin, parce que si vous faites un seul faux pas en arrivant au bord du monde, la suite de votre voyage durera beaucoup plus d'une demi-journée. Si vous tenez vraiment à le voir, traversez cette prairie et passez entre les deux collines, à l'autre bout. Quand vous serez en haut du chemin, vous verrez un gros arbre mort. Il se dresse pile au bord du monde. Vous ne pourrez pas aller plus loin… À moins que vous connaissiez un moyen de vous faire pousser des ailes.

— Puisque j'ai fait tout ce chemin et que je suis si près, je vais aller jeter un coup d'œil.

— Comme il vous plaira, voyageur. Moi, j'ai mieux à faire que de perdre mon temps à observer le rien.

— À qui parliez-vous à l'instant ?

— À Dieu. Dieu et moi, nous avons toujours des tas de choses à nous raconter.

— Vraiment ? Lors de votre prochaine conversation, transmettez-lui toutes les amitiés.

— Je n'y manquerai pas… Sauf si j'oublie.

Le vieillard rabougri s'éloigna en continuant sa conversation avec le vide.

Althalus rebroussa chemin jusqu'à son camp, ramassa ses affaires et se mit en route vers les deux collines basses que lui avait indiquées son interlocuteur. Le soleil se leva au-dessus des pics enneigés de Kagwher, et le froid de la nuit se dissipa.

Une sombre forêt couvrait les collines, et une piste serpentant entre elles à l'endroit où les sabots des cerfs et des bisons avaient usé l'herbe sèche. Althalus avançait prudemment, s'arrêtant souvent pour examiner le sol à la recherche d'empreintes inhabituelles. Cet endroit bizarre pouvait être peuplé de créatures non moins bizarres suivant un régime alimentaire encore plus bizarre. Mais il n'entendit aucun son plus étrange que le chant des oiseaux et le bourdonnement paresseux de quelques insectes qui s'éveillaient à peine.

Quand il atteignit le sommet de la passe, il s'immobilisa pour regarder longuement vers le nord : non parce qu'il y avait quelque chose à voir mais, parce qu'il n'y avait *rien* à voir. La piste continuait jusqu'à l'arbre mort mentionné par le vieillard, puis s'interrompait abruptement. Au-delà, il n'y avait rien. Pas de pics lointains, pas de nuages… Juste le ciel.

L'écorce de l'arbre était blanche comme les ossements d'un squelette, et ses branches torturées semblaient envoyer une supplication muette au ciel matinal indifférent.

Cette vision perturba Althalus, qui sentit la nervosité le gagner. Il avait traversé la prairie rocailleuse très lentement, en se retournant parfois pour jeter un coup d'œil derrière lui. Il n'avait rien aperçu de menaçant jusque-là, mais il ne voulait pas courir le moindre risque.

Quand il atteignit l'arbre, il agrippa une excroissance du tronc pour se retenir et se pencha prudemment sur ce qui ressemblait au bord d'un précipice. Mais il n'y avait rien en bas, sinon des nuages.

Althalus avait l'habitude de se balader en montagne, et il s'était assez souvent retrouvé au-dessus des nuages pour que les contempler d'en haut ne le trouble pas plus que ça. Ces nuages-là, toutefois, s'étiraient vers le nord, sans qu'un sommet ne vienne jamais les crever. Le monde s'achevait bien ici.

Althalus fit un pas en arrière et regarda autour de lui. Il souleva une pierre grosse comme sa tête et la jeta aussi loin qu'il le put dans le vide, puis écouta. Mais il n'entendit rien.

— D'accord, murmura-t-il. Je dois être au bon endroit.

Restant à une distance prudente du gouffre, il le longea en direction du nord-est.

Des glissements de terrain avaient visiblement projeté des gravats dans le précipice, et Althalus se demanda si ces avalanches impromptues avaient fait sursauter les étoiles. Les imaginer en train de s'égailler comme une couvée de poules terrorisées l'amusait : il avait toujours trouvé leur indifférence irritante.

En fin d'après-midi, il saisit sa fronde et ramassa quelques cailloux ronds dans le lit asséché d'un torrent. Il avait aperçu des lièvres et des marmottes dans le coin, et un peu de viande fraîche améliorerait son ordinaire. À la longue, on finissait par se lasser de la venaison séchée et trop salée qu'il avait emportée.

Althalus n'eut pas longtemps à attendre.

Les marmottes sont des animaux curieux, dotés de la regrettable habitude de se dresser sur leurs pattes arrière pour observer les voyageurs. Althalus avait l'œil vif, et il était doué pour le maniement de la fronde. Dans un petit bosquet de pins, il alluma un feu et fit rôtir l'imprudente. Après son souper, il demeura immobile à contempler à l'horizon le feu divin multicolore. Puis, saisi d'une brusque impulsion, il bondit sur ses pieds juste après le lever de la lune et se rapprocha du bord du monde.

La lune effleurait le sommet des nuages et leur conférait un éclat iridescent. Althalus avait déjà contemplé ce spectacle, mais

cette fois, c'était différent. Sur son passage, la lune absorbe toutes les couleurs de la terre, de la mer et du ciel, mais elle ne pouvait éponger la couleur des flammes de Dieu qui venaient également se refléter à la surface des nuages. On eût dit que les deux lumières – la première, pâle et blanche, la seconde, vive et changeante – se pourchassaient amoureusement dans l'étendue cotonneuse. Stupéfait par la clarté surnaturelle qui l'enveloppait, Althalus s'allongea dans l'herbe douce et, le menton posé dans les mains, observa l'étrange ballet.

Puis, très loin parmi les pics déchiquetés du territoire des Kagwhers, s'éleva de nouveau le gémissement solitaire qu'il avait entendu en Arum et aux abords de chez Nabjor. Il jura, se releva et regagna son camp. Visiblement, la créature le suivait.

Cette nuit-là, Althalus dormit d'un sommeil troublé. Le feu divin qui illuminait le ciel et les gémissements désespérés devaient être liés, mais il avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas de quelle façon. L'aube se levait presque quand ses songes peuplés de flammes et de cris furent chassés par une nouvelle vision.

Ses cheveux avaient la couleur de l'automne et ses membres étaient façonnés avec une perfection douloureuse. Elle portait une tunique courte d'un autre temps, et des tresses élaborées encadraient son visage d'une sérénité surnaturelle. Pendant son incursion dans les royaumes civilisés du Sud, Althalus avait contemplé d'antiques statues, et sa visiteuse leur ressemblait, son nez droit prolongeant la ligne pure de son front. Ses lèvres sensuelles, rouges comme des cerises, avaient une courbe délicieuse, et quand elle plongea ses immenses yeux verts dans ceux d'Althalus, il lui sembla qu'elle contemplait son âme. Un sourire effleurant ses lèvres, elle lui tendit la main.

— Viens, dit-elle d'une voix douce. Viens avec moi. Je m'occuperai de toi.

— J'aimerais bien, répondit Althalus. (Il maudit sa langue qui avait parlé toute seule.) Ce serait avec plaisir, mais il est si dur de s'en aller.

— Si tu m'accompagnes, il n'y aura pas de retour, car nous marcherons parmi les étoiles et ta chance ne te trahira plus

jamais. Tes jours seront remplis de soleil et tes nuits d'amour. Viens avec moi, mon bien-aimé. Je m'occuperai de toi.

Elle lui fit signe et se détourna pour lui montrer le chemin. Stupéfait, il lui emboîta le pas. Ils marchèrent parmi les nuages, et la lune et le feu divin les accueillirent et bénirent leur amour.

Quand il se réveilla, un vide béant s'était ouvert à la place de son cœur, et le monde avait un goût amer.

Althalus continua en direction du nord-est pendant plusieurs jours, espérant distinguer un pic ou une ombre émergeant des nuages pour lui prouver que ce n'était *pas* le bout du monde. Mais il ne vit jamais rien, et dut admettre à contrecœur que l'abîme qu'il longeait marquait bien la fin de toute chose.

Les jours raccourcirent, et la température baissa encore. Althalus affrontait la perspective d'un hiver très déplaisant. S'il ne découvrait pas très vite la maison, il devrait renoncer, se chercher un abri et constituer des réserves de nourriture. Il décida que le premier flocon qui toucherait son visage serait le signal de repartir vers le Sud, en quête d'un endroit où se réfugier jusqu'au printemps. En poursuivant son chemin, il regarda de plus en plus souvent vers le sud, à la recherche d'une trouée entre les montagnes.

Peut-être à cause de sa distraction, il n'aperçut pas la maison avant d'avoir le nez dessus, ou presque. Elle était faite de pierre, une chose inhabituelle sur la frontière où les gens construisaient plutôt des huttes de branchages et de rondins. Même les demeures des nantis du Sud étaient en grès. Mais celle-ci avait été bâtie avec des blocs de granit, si durs qu'ils auraient rongé les dents des scies de bronze utilisées par les esclaves pour les tailler.

Althalus n'avait jamais vu de maison comme celle-là. Elle était plus grande que le fortin de Gosti Grosse-Panse en Arum ou le temple d'Apwos à Deika. Tellement gigantesque, en fait, qu'elle aurait pu rivaliser en taille avec les pics qui l'entouraient.

Ce fut seulement en apercevant ses fenêtres qu'Althalus comprit qu'il s'agissait bien d'une maison. Après tout, n'arrive-t-il pas que des formations rocheuses naturelles adoptent des formes géométriques surprenantes ? Mais une formation

rocheuse naturelle avec des fenêtres, voilà qui n'était pas très vraisemblable.

Il était à peu près midi, par une courte journée d'automne, sous un ciel plombé, quand Althalus aperçut pour la première fois la maison de granit qui se dressait au bord du monde. Il s'en approcha avec prudence. Ghend lui avait dit qu'elle était vide, mais sans doute ne s'était-il jamais aventuré à l'intérieur, car Althalus restait convaincu qu'il avait peur de cette maison.

Le bâtiment se dressait sur un promontoire jaillissant de l'abîme ; le seul moyen d'en approcher était de traverser le pont-levis qui enjambait le vide pour le relier au bord du monde.

Si la maison était bien déserte, son propriétaire aurait sûrement imaginé un moyen de relever ce pont-levis avant son départ. Mais celui-ci était baissé, comme pour inviter les visiteurs à entrer. Quelque chose clochait. Althalus se tapit derrière un rocher moussu pour se ronger l'ongle du pouce en réfléchissant.

La journée était bien avancée. Il devait décider s'il allait entrer benoîtement ou attendre la nuit, alliée naturelle des voleurs. Mais dans les circonstances présentes, ne serait-il pas plus avisé de traverser le pont-levis en plein jour ? La maison ne lui était pas familière, et ses éventuels occupants auraient la part belle s'ils tentaient de le surprendre à la faveur de l'obscurité. Ne vaudrait-il pas mieux traverser ouvertement le pont-levis et crier un salut à l'invisible propriétaire, pour le persuader qu'Althalus n'était animé par aucune mauvaise intention ? Le voleur avait suffisamment de dons de baratineur pour persuader le propriétaire de ne pas le jeter dans le vide.

— Je suppose que ça vaut le coup d'essayer, marmonna-t-il dans la barbe qu'il n'avait plus.

Si la maison était vide, il ne gaspillerait que son souffle. Il en avait encore en réserve, mais entrer par effraction en pleine nuit risquait de l'en priver à jamais. Vraiment, une démonstration d'amicale innocence serait la meilleure approche…

Partant de ce principe, Althalus se redressa, saisit sa lance et se dirigea vers le pont-levis sans faire d'effort pour se dissimuler. Si le propriétaire de la maison l'observait, sa démarche nonchalante le convaincrait mieux que toutes les

belles paroles du monde qu'il n'était pas animé de mauvaises intentions.

Le pont-levis conduisait à une arche immense. Au-delà s'étendait une cour au sol pavé de pierres plates entre lesquelles foisonnaient les mauvaises herbes.

Althalus se redressa de toute sa hauteur et serra sa lance un peu plus fort.

— Holà ! cria-t-il. Holà, de la maison !

Pas de réponse.

— Il y a quelqu'un ? essaya-t-il encore.

Rien d'autre qu'un silence oppressant.

La porte d'entrée avait l'air massive. L'ayant piquée en plusieurs endroits avec la pointe de son arme, Althalus constata qu'elle en avait aussi la chanson. Une fois encore, une alarme se déclencha dans sa tête. Si cette maison était vide depuis aussi longtemps que Ghend l'avait suggéré, le battant aurait dû pourrir. Visiblement, beaucoup de règles en vigueur dans le reste du monde n'avaient pas cours ici.

Althalus empoigna l'énorme anneau métallique et tira.

— Il y a quelqu'un ?

Il attendit, mais n'obtint pas plus de réponse que précédemment.

Devant lui s'étendait un large couloir qui s'enfonçait dans la maison et que d'autres passages traversaient à des intervalles réguliers. Des portes s'y découpaient de chaque côté. Mettre la main sur le Grimoire risquait de prendre plus longtemps que prévu.

À l'intérieur de la maison, la lumière déclinait rapidement, et Althalus avait la conviction que le crépuscule descendait sur le monde. Il n'allait pas tarder à tomber à court de clarté. Pour le moment, la priorité était de dénicher un endroit sûr où passer la nuit. Il commencerait ses fouilles le lendemain.

Jetant un coup d'œil dans un des passages perpendiculaires, le voleur aperçut à son extrémité un mur incurvé trahissant la présence d'une tour. Une pièce haut perchée serait plus facile à défendre. Et la notion de sécurité ne lui avait jamais semblé aussi importante que dans cet étrange lieu.

Althalus traversa le couloir et s'arrêta devant une porte. Il frappa avec la garde de son épée.

— Holà, il y a quelqu'un là-dedans ?

Comme de bien entendu, il ne reçut pas de réponse.

La porte était fermée par une barre de bronze conçue pour se glisser dans un trou creusé dans le mur de granit. Althalus tapa dessus avec le pommeau de son épée jusqu'à ce qu'il réussisse à la déloger. Puis il glissa la pointe de sa lame dans l'interstice entre le battant et le chambranle, poussa et fit un bond en arrière en brandissant son arme.

Il n'y avait personne de l'autre côté.

Un escalier conduisait vers le haut.

La probabilité que ces marches soient *par hasard* derrière une porte qu'il avait remarquée *par hasard* était minime. Le voleur se méfiait des choses qui tombaient trop bien. Ce qu'on prenait pour un heureux hasard était généralement un piège, et là où il y avait un piège, le braconnier ne devait pas être loin.

Mais il n'y avait plus beaucoup de lumière, et Althalus n'avait pas envie de faire de mauvaise rencontre nocturne. Il prit une profonde inspiration, puis sonda la première marche avec le bout de sa lance pour s'assurer que son poids ne déclencherait pas la chute de quelque objet nuisible à la bonne continuation de son existence. Malgré le temps que cela lui prit, il procéda ainsi jusqu'à ce qu'il ait atteint le sommet de l'escalier. Que les dix premières marches aient été sûres ne garantissait en rien que la onzième le serait aussi. Comme sa chance se désintéressait de lui depuis un bon moment…

Althalus s'immobilisa devant une porte, au sommet de l'escalier. Cette fois, il décida de ne pas frapper. Il fourra son épée sous son bras gauche et tira lentement sur la barre de bronze pour la désengager du mur. Puis il empoigna de nouveau son arme et poussa le battant du genou.

Il découvrit une grande pièce circulaire au sol luisant comme de la glace. Toute la maison était bizarre, mais cette pièce remportait la palme, avec ses murs lisses et brillants qui s'incurvaient pour former un dôme au-dessus de sa tête. Les maçons qui avaient exécuté ce travail disposaient de techniques inconnues dans le reste du monde.

Une douce tiédeur régnait dans la pièce. Le voleur regarda autour de lui, mais n'aperçut pas de cheminée. Pourtant, il faisait assez chaud pour qu'il puisse ôter sa cape.

La raison lui soufflait que cet endroit n'aurait pas dû bénéficier d'une température aussi clémente, *primo* en l'absence de feu et *secundo* en la présence de quatre larges fenêtres dépourvues de vitres, à chaque point cardinal. De l'air froid aurait dû envahir la pièce. Pourtant, ça n'était pas le cas. Ce n'était pas normal du tout ! L'hiver approchait, et un vent mordant soufflait déjà dehors. Pour quelle raison n'entrait-il pas ici ?

Debout sur le seuil, Althalus observa prudemment cette pièce étrange. De l'autre côté, un immense lit de pierre s'appuyait contre le mur. Il était couvert d'épaisses fourrures de bison. Au centre, une table de pierre polie se reposait sur un piédestal, flanquée par un banc de pierre sculptée. Dessous, il vit le Grimoire décrit par Ghend.

Althalus approcha prudemment. Il appuya sa lance contre la table et, serrant son épée de la main droite, tendit le bras gauche pour s'emparer de son butin. Quelque chose dans la façon dont Ghend lui avait remis son Grimoire noir, au camp de Nabjor, l'avait averti que les livres étaient des objets à manier avec prudence. Du bout des doigts, il effleura le doux cuir blanc de la boîte, puis retira vivement sa main et saisit sa lance car il avait entendu un léger bruit.

C'était un murmure de contentement qui semblait provenir du lit couvert de fourrures. Il n'était pas tout à fait continu ; son intensité variait comme celle d'un souffle humain.

Avant qu'Althalus puisse enquêter, quelque chose se produisit qui détourna son attention. Dehors, la nuit tombait mais l'obscurité n'envahissait pas la pièce. Stupéfait, le voleur leva les yeux. Au-dessus de lui, le dôme brillait de plus en plus, de façon à compenser la perte de clarté.

Mais la seule autre source de lumière que le soleil, la lune et le rideau divin qui délimitait le bord du monde était le feu ; pourtant, le dôme ne semblait pas être en proie aux flammes.

Le bruit qui montait du lit se fit plus insistant.

Althalus distingua enfin sa source. Il cligna des yeux et faillit éclater de rire. Un chat ! Un simple chat dont le pelage ras presque noir lui permettait de se confondre avec la fourrure de bison.

Le petit animal reposait sur le ventre, la tête dressée et les yeux clos. Ses pattes antérieures étendues devant lui pétrissaient une couverture, et le bruit qui avait interloqué Althalus était un ronronnement.

Puis le chat ouvrit les yeux. Si la plupart des félins qu'Althalus avait rencontrés avaient des iris jaunes, ceux du petit animal étaient d'un vert brillant.

Il se leva, s'étira, bâilla et fit le gros dos. Puis il s'assit sur son arrière-train et fixa Althalus de son regard vert pénétrant comme s'il l'avait connu toute sa vie.

— Eh bien, tu en as mis du temps pour arriver ! lâcha-t-il d'une voix indubitablement féminine. Mais puisque te voilà, pourquoi n'irais-tu pas refermer la porte que tu as laissée grande ouverte ? Elle laisse rentrer le froid, et je *déteste* le froid.

CHAPITRE V

Althalus regarda la chatte avec une intense stupéfaction. Puis il lâcha un soupir lugubre et se laissa tomber sur le banc, vaincu par le désespoir. Sa chance ne s'était pas satisfaite de tous les malheurs qu'elle lui avait infligés : voilà qu'elle retournait le couteau dans la plaie !

Ainsi, c'était donc pour ça que Ghend avait engagé quelqu'un afin de dérober le Grimoire. La Maison au Bout du Monde n'avait pas besoin de gardes ni de pièges dissimulés : elle protégeait le Grimoire en rendant fous les malheureux qui y entraient.

Althalus adressa à la chatte un regard lourd de reproche.

— Oui ? demanda-t-elle avec l'agaçant air de supériorité qu'affichent tous les félins. Tu allais dire quelque chose ?

— Ce n'est plus la peine de faire ça, fit Althalus. Toi et cette maison, vous avez rempli votre devoir. Je suis complètement cinglé.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Les chats ne parlent pas. C'est impossible ! Tu n'es pas en train de me parler, et maintenant que j'y pense, tu n'es probablement même pas réelle. Je te vois et je t'entends parce que je suis devenu fou.

— Fou, je ne sais pas. Mais ridicule, sûrement.

— Les gens fous sont forcément ridicules. J'ai rencontré un vieillard en venant ici, et il se baladait en conversant avec Dieu. Des tas de gens parlent à Dieu, mais lui, il croyait que Dieu lui répondait. Ça ne sera sans doute plus très long. Maintenant que je suis fou, je ne tarderai pas à me jeter par la fenêtre et à tomber à jamais entre les étoiles.

— Qu'entends-tu par « tomber à jamais » ?

— Cette maison se dresse au bord du monde, pas vrai ? Si je saute par la fenêtre, je tomberai dans le vide jusqu'à la fin des temps.

— Qui t'a donné l'idée ridicule que c'était le bord du monde ?

— Les gens de Kagwher ne veulent même pas en parler tellement ça les effraie ! J'ai jeté un coup d'œil en bas, et tout ce que j'ai vu, ce sont des nuages. Ils font partie du ciel, donc ce précipice marque sûrement la limite entre le monde et le ciel.

— Pas du tout, le détrompa la chatte en se léchant distraitement une patte pour se laver le museau. Il y a quelque chose en bas. Beaucoup, beaucoup plus bas, mais il y a quelque chose quand même.

— De quoi s'agit-il ?

— De l'eau, Althalus, et ce que tu as vu en te penchant était du brouillard. Le brouillard et les nuages sont la même chose, sinon que le brouillard reste plus près du sol.

— Tu connais mon nom ?

— Évidemment que je connais ton nom, niquedouille. On m'a envoyée ici pour te rencontrer.

— Vraiment ? Qui donc ?

— Tu as déjà assez de mal à garder la raison. N'abusons pas en te révélant des choses que tu n'es pas encore prêt à accepter. Tu ferais mieux de t'habituer à moi, Althalus, parce que nous allons rester ensemble pendant très longtemps.

Le voleur réagit enfin.

— Non, dit-il. Je commence à en avoir assez. C'était agréable de discuter avec toi, mais si ça ne te fait rien, je crois que je vais prendre le Grimoire et partir. J'adorerais rester pour bavarder encore un peu, mais l'hiver va déjà me coller au train sur le chemin du retour…

— Et comment comptes-tu t'en aller ? demanda calmement la chatte en commençant à se laver les oreilles.

Althalus fit volte-face. La porte par où il était entré avait disparu.

— Comment as-tu fait ça ?

— Nous n'en aurons plus besoin… Enfin, pas avant un petit moment, et elle laissait rentrer le froid puisque tu as été trop paresseux pour la refermer à ton arrivée.

La panique serra la gorge du voleur. Il était pris au piège. Le Grimoire l'avait attiré dans cet endroit, la chatte l'y avait emprisonné, et il n'avait plus aucun moyen de le quitter.

— Je crois que je vais me suicider, annonça-t-il.

— Ça m'étonnerait beaucoup, répliqua la chatte en passant à la toilette de son estomac. Essaye si ça te chante, mais ça ne marchera pas. Tu ne peux pas t'en aller, tu ne peux pas sauter par la fenêtre, et tu ne peux pas non plus t'embrocher avec ta lance ou ton épée. Tu ferais mieux de t'y habituer, Althalus. Tu vas rester ici avec moi jusqu'à ce que nous ayons fait ce que nous sommes censés faire.

— Et ensuite, je pourrai m'en aller ?

— Tu seras *forcé* de t'en aller. Nous avons des choses à faire ici, puis il y en aura d'autres à faire ailleurs, et tu devras t'en occuper.

— Que sommes-nous censés faire ici ?

— Je dois t'enseigner, et tu dois apprendre.

— Apprendre quoi ?

— Le Grimoire.

— Apprendre à lire, tu veux dire ?

— Ce sera un bon début. (Pliant une patte, elle s'en servit pour porter sa queue à son museau.) Après avoir appris à le lire, tu devras apprendre à l'utiliser.

— À l'utiliser ? répéta Althalus.

— Nous en reparlerons le moment venu. Tu as déjà suffisamment de mal à t'adapter à la situation.

— Écoute-moi bien ! s'emporta le voleur. Il est hors de question que j'accepte les ordres d'un chat !

— C'est pourtant ce que tu finiras par faire, même si ça te prend un peu de temps. Ce n'est pas grave, puisque nous disposons de tout le temps du monde.

L'animal s'étira et bâilla, puis inspecta son pelage, l'air approbateur.

— Parfait. As-tu d'autres déclarations ineptes à me faire ? Parce que moi, j'en ai terminé avec ce que j'avais à te dire.

Au-dessus de leur tête, la lumière du dôme baissa.

— Que se passe-t-il ?

— Maintenant que ma fourrure est propre, je crois que je vais faire une petite sieste.

— Tu viens juste de te réveiller !

— Et alors ? Puisque tu n'es pas prêt à faire ce que tu dois faire, autant que j'en profite pour piquer un somme. Quand tu auras changé d'avis, réveille-moi, que nous puissions commencer.

La chatte s'allongea de nouveau sur les couvertures en peau de bison et ferma les yeux.

Althalus continua à râler un moment, sans réussir à faire frémir une oreille de l'animal. Finalement, il abandonna et s'enroula dans sa cape près de l'endroit où s'était dressée la porte.

Puis il s'endormit aussi.

Il tint le coup plusieurs jours, mais sa profession lui avait donné la bougeotte, et l'inactivité forcée dans un lieu clos lui porta sur les nerfs. Il fit plusieurs fois le tour de la pièce et regarda par les fenêtres. Il n'avait aucun mal à y passer la main ou même la tête, mais chaque fois qu'il essayait de se pencher, une barrière invisible le retenait : sans doute celle qui empêchait le vent de rentrer.

Tant de choses lui paraissaient incompréhensibles que sa curiosité finit par l'emporter.

— Très bien, dit-il un matin. J'abandonne. Tu as gagné.

— Évidemment que j'ai gagné, répondit la chatte en ouvrant ses yeux verts brillants. (Elle bâilla et s'étira.) Et si tu t'approchais pour que nous puissions parler ?

— Je peux parler d'où je suis, fit Althalus, méfiant.

Cette bestiole était capable de faire des choses curieuses, et il n'avait pas envie qu'elle recommence à user de sa magie sur lui.

Les oreilles de la chatte frémirent et elle se rallongea.

— Fais-moi savoir quand tu auras changé d'avis, dit-elle.

Elle ferma de nouveau les yeux.

Althalus lâcha quelques jurons bien choisis, puis capitula. Il se leva du banc et se dirigea vers le lit. Il s'y assit, tendit une main hésitante et toucha le pelage de la chatte pour s'assurer qu'elle était bien là.

— Tu as fait vite, constata-t-elle en rouvrant les yeux.

— Inutile de m'entêter, puisque c'est toi qui mènes la danse. Tu voulais parler ?

Elle lui fourra son museau dans la main.

— Je suis ravie que tu comprennes. Je n'essaye pas de te dresser, Althalus. Mais pour le moment, je suis un chat, et les chats ont besoin qu'on les touche. Il faut que tu sois près de moi pendant que nous parlons.

— Dois-je en déduire que tu n'as pas toujours été un chat ?

— Combien de chats qui parlent as-tu rencontré ?

— J'ai beau me creuser la tête, je ne me souviens pas de la dernière fois.

Elle éclata de rire, ce qui fut loin de déplaire à Althalus. S'il pouvait la faire rire, c'est qu'elle ne maîtrisait pas entièrement la situation.

— Il n'est vraiment pas très difficile de bien s'entendre avec moi, tu sais. Il suffit de me caresser, de me gratter entre les oreilles de temps en temps, et tout se passera bien. As-tu besoin de quelque chose ?

— Il va bientôt falloir que je sorte chasser…

— Tu as faim ?

— Pas encore. Mais je suis certain que ça ne tardera pas.

— Quand tu auras faim, je veillerai à ce que tu aies à manger. (Elle le regarda.) Tu ne croyais pas t'en tirer à si bon compte ?

— Ça valait le coup d'essayer.

Il prit la chatte et la posa sur ses genoux.

— Tu n'iras nulle part sans moi. Habitue-toi à l'idée que je resterai avec toi le reste de ta vie… Et tu vas vivre pendant très longtemps ! Tu as été désigné pour faire certaines choses, et moi pour m'assurer que tu les fasses convenablement. Ton existence deviendra beaucoup plus facile une fois que tu l'auras accepté.

— Pourquoi avons-nous été choisis, et par qui ?

La chatte leva une patte et tapota la joue du voleur.

— Nous y viendrons plus tard. Il se peut que tu aies des difficultés à l'accepter, au début. Et maintenant, pourquoi ne pas commencer ?

Elle sauta du lit, se dirigea vers la table et bondit sur sa surface polie.

— Il est temps de se mettre au travail, chaton. Viens ici et assieds-toi pour que je t'apprenne à lire.

La lecture consistait à traduire des images stylisées comme celle du Grimoire de Ghend. Chacune représentait un mot. C'était assez facile pour les choses concrètes comme « arbre », « pierre » ou « cochon ». Mais celles qui représentaient des concepts tels que « la vérité », « la beauté » ou « l'honnêteté » paraissaient plus ardues.

Bien qu'Althalus eût de grandes facultés d'adaptation – une obligation professionnelle chez les voleurs –, il éprouva quelque difficulté à se faire à la situation. De la nourriture apparaissait sur la table quand il avait faim. Les premières fois, cela le fit sursauter. Au bout d'un moment, il n'y prêta plus attention. Même les miracles cessent d'étonner quand ils se produisent trop souvent.

L'hiver arriva au bord du monde ; tandis qu'il s'installait, le soleil disparut, cédant la place à la nuit perpétuelle. La chatte lui expliqua patiemment ce phénomène, mais Althalus ne comprit pas grand-chose. Il avait beau l'accepter intellectuellement, il lui semblait étrange que le soleil ne tournât pas autour de la terre. L'obscurité permanente lui avait fait perdre la notion du temps. À bien y réfléchir, les journées n'existaient plus. Il cessa donc de regarder par la fenêtre. De toute façon, il neigeait toujours, et la neige le déprimait.

Il progressait. Après avoir rencontré la même image assez souvent, il la reconnaissait aussitôt.

Les mots devinrent vite le centre de son attention.

— Tu n'as pas toujours été une chatte, n'est-ce pas ? demanda-t-il à sa compagne un jour où ils se reposaient sur le lit après avoir mangé.

— Il me semblait te l'avoir déjà dit.

— Qu'étais-tu avant ?

— Tu n'es pas encore prêt à entendre cette information. Tu as fini par te calmer, et je ne veux pas que tu recommences à sauter au plafond comme quand tu es arrivé ici.

— Avais-tu un nom avant de devenir une chatte ?

— Oui, mais tu n'arriverais sans doute pas à le prononcer. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Parce que ça me fait bizarre de continuer à t'appeler « chatte ». C'est comme dire « âne » ou « poulet ». Ça t'ennuierait que je te donne un nom ?

— Pas si c'est un *joli* nom. J'ai entendu les mots que tu utilises quand tu crois que je dors. Je n'aimerais pas un de ceux-là.

— Je pensais à « Émeraude », à cause de tes yeux.

— Je crois que ça me plairait, oui. J'avais une très belle émeraude autrefois, avant de venir ici. Souvent, je m'amusais à faire jouer dessus la lumière du soleil.

— Donc, tu avais des bras et des mains avant de devenir un chat !

— En effet. Maintenant, veux-tu deviner combien, et à quels endroits de mon corps ils se rattachaient ? (Elle lui jeta un regard hautain.) Cesse de me harceler, Althalus ! Un jour, tu découvriras qui je suis vraiment, et tu seras sans doute surpris. Pour l'instant, tu n'as pas besoin de le savoir.

— Peut-être pas, répliqua le voleur avec un sourire malicieux, mais de temps à autre, tu laisses échapper une information, et je note tout. Bientôt, j'aurai une assez bonne idée de ce que tu étais.

— Pas avant que je ne sois prête à te le révéler. Pour l'instant, il faut que tu te concentres, et si je reprenais ma forme véritable, tu en serais incapable.

— À ce point ?

Elle se lova contre lui et ronronna.

— Tu verras bien, chaton. Tu verras bien.

Malgré son attitude hautaine – qui devait faire partie de sa nature non féline, soupçonnait Althalus –, Émeraude était une créature affectueuse qui cherchait toujours le contact physique avec lui. Quand il dormait sur les épaisses fourrures de bison, elle se blottissait contre lui en ronronnant de bonheur.

Au début, cela ne lui plaisait guère, et il avait pris l'habitude de s'envelopper étroitement dans sa cape de laine. Émeraude restait assise au pied du lit et l'observait en silence. Puis, tandis qu'il sombrait dans le sommeil, elle remontait jusqu'à sa tête et lui collait son museau froid dans le cou. Althalus frémissait, et elle en profitait pour se glisser sous sa cape.

Comme ses ronronnements produisaient sur lui un effet apaisant, il se moqua vite qu'elle vienne se pelotonner contre lui. Mais leur petit jeu semblait beaucoup l'amuser ; aussi continua-t-il à s'envelopper dans sa cape pour qu'elle puisse le surprendre dans son sommeil. Ça ne coûtait pas grand-chose, et si ça pouvait lui faire plaisir…

Émeraude avait une mauvaise habitude dont Althalus aurait bien voulu qu'elle se débarrasse. Trop souvent à son goût, elle était prise d'une irrésistible envie de lui laver le visage à coups de langue, généralement pendant qu'il dormait. Il se réveillait en sursaut pour découvrir qu'elle lui tenait la tête entre ses pattes et le léchait du front au menton avec sa langue humide et râpeuse.

Les premières fois, il tenta de se dégager mais, dès qu'il remua, elle sortit ses griffes, et il se ravisa aussitôt. Cette toilette impromptue ne lui plaisait guère, mais il apprit à la subir. Deux créatures qui vivent ensemble doivent faire des concessions, et cette détestable habitude mise à part, Émeraude n'était vraiment pas embêtante.

Bien que la nuit permanente qui enveloppait le grand nord eût aboli toute notion de jour, Althalus était à peu près certain que leur rythme de vie coïncidait avec le lever et le coucher du soleil dans le Sud. Cette conviction ne s'appuyait sur rien de précis, et il n'avait aucun moyen de la vérifier, mais elle le réconfortait…

Il passait le plus clair de ses « journées » à la table, le Grimoire ouvert devant lui et Émeraude assise à côté. Leurs conversations étaient assez limitées : il désignait un symbole qu'il ne connaissait pas encore et demandait : « Et celui-là, qu'est-ce qu'il signifie ? » Elle le lui disait, et il continuait à déchiffrer tant bien que mal jusqu'à ce qu'il voie un nouveau symbole inconnu.

Les feuilles de parchemin n'étaient pas reliées dans la boîte en cuir blanc, et Émeraude s'énervait quand il ne les remettait pas dans le bon ordre.

— Ça n'a plus aucun sens si tu les ranges comme ça !

— Ça n'a pas tellement de sens de toute façon !

— Remets-les dans l'ordre où tu les as trouvées.

— D'accord, d'accord. Pas la peine de te faire des nœuds à la queue pour ça.

Cette remarque déclenchait toujours une parodie de dispute : les oreilles en arrière, elle s'aplatissait sur ses pattes avant et agitait sa queue de manière faussement menaçante. Puis elle bondissait sur sa main et faisait mine de l'avaler. Mais elle ne sortait pas les griffes et, même si elle grognait, jamais elle ne le mordit.

Althalus, lui, la caressait à rebrousse-poil de sa main libre. Elle semblait détester ça, parce qu'il lui fallait toujours une éternité pour tout remettre en place avec sa langue.

Émeraude étant un chat – au moins, pour le moment –, elle avait un odorat très développé, et insistait beaucoup pour qu'Althalus se lave fréquemment… Chaque fois qu'il levait le petit doigt, lui semblait-il. Une large baignoire émaillée remplie d'eau fumante apparaissait près de leur lit ; au bout de quelque temps, Althalus prit l'habitude de soupirer avant de se lever et de se déshabiller sans plus de protestations. Il avait découvert qu'il était plus facile de prendre un bain que de se chamailler avec Émeraude. Au fil du temps, il en arriva même à apprécier de mariner chaque soir dans de l'eau chaude avant de souper.

Une curieuse idée s'empara de lui, sans doute à cause de l'obscurité perpétuelle qui régnait dans la pièce. Althalus n'était toujours pas convaincu de ne pas être fou. Selon sa conception des choses, cela impliquait qu'il avait manqué son rendez-vous avec la mort… Comme le vieillard sénile qui conversait avec Dieu.

Mais peut-être ne l'avait-il pas manqué. Et si quelqu'un s'était glissé derrière lui pendant qu'il traversait la forêt de Hule ou les montagnes de Kagwher pour le décapiter d'un coup de hache ? Pour peu que ça se soit passé assez vite, il ne s'en serait pas aperçu, et son fantôme aurait continué à marcher sans s'apercevoir que son corps gisait quelque part avec la cervelle qui lui coulait par les oreilles. Dans ce cas, il n'avait jamais rencontré le fou qui parlait à Dieu, n'avait pas découvert le bord du monde ni contemplé le rideau de feu divin : c'était juste une histoire que son fantôme avait inventée.

À présent, il avait atteint sa destination finale, et il était destiné à demeurer éternellement enfermé dans cette pièce avec Émeraude et le Grimoire. Si sa théorie était bonne, il était passé dans l'autre monde et chacun sait que celui-ci est rempli de choses étranges. Il n'y avait donc pas de quoi s'exciter à propos d'une pièce qui demeurait chaude et bien éclairée en l'absence de feu, ni de quoi rugir « Impossible ! » chaque fois qu'un événement inhabituel se produisait.

Tout bien considéré, il n'avait pas non plus de quoi se plaindre. Il était nourri et logé, et il avait Émeraude pour parler. Il n'aurait pas craché sur un peu de cervoise, ou sur une visite de la donzelle au regard effronté. Au fil du temps, ces considérations perdirent de leur importance. Althalus avait entendu des récits terribles sur l'autre monde mais, si sa situation n'empirait pas, il pourrait apprendre à vivre… non, à être mort avec.

La seule chose qui l'ennuyait, c'était de ne pas pouvoir traquer son assassin. Devenu un ectoplasme, il ne pourrait pas le tailler en pièces. Puis il s'avisa qu'à défaut de le massacrer, il pourrait le hanter, et que ce serait peut-être encore plus amusant.

Althalus se demanda s'il réussirait à persuader Émeraude de le laisser faire. Il pourrait lui promettre de revenir ici, dans son autre monde privé, après avoir rendu fou son assassin. Mais il était certain qu'elle n'accorderait pas de crédit à la parole d'un homme dont les talents de menteur faisaient la célébrité. Après quelque réflexion, il décida de ne pas mentionner cette idée devant sa compagne.

Quand le soleil revint sur le toit du monde, l'éventualité de sa propre mort lui sembla de moins en moins crédible. Si les éternelles ténèbres collaient avec son concept d'autre monde, le retour du soleil lui donnait l'impression de ressusciter.

Il lisait assez bien, et trouvait le Grimoire de plus en plus intéressant. Cela dit, une chose le tourmentait. Par une fin d'après-midi printanière, il posa sa main sur la boîte de cuir blanc et regarda Émeraude, qui semblait dormir, le menton posé sur les pattes avant.

— Quel est son véritable nom ? demanda-t-il.

Elle ouvrit ses yeux verts ensommeillés.

— De qui parles-tu ?

— De celui qui a écrit le Grimoire. Jamais il ne se présente.

— C'est Dieu, Althalus.

— Je sais bien, mais lequel ? Chaque royaume que j'ai visité a le sien, ou les siens, et ils ont des noms différents. Est-ce Kherdros, le dieu des Wektis et des Plakands ? Ou peut-être Apwos, le dieu d'Equero ? Quel est son nom ?

— Deiwos, bien sûr.

— Deiwos ? Le dieu des Medyos ?

— Tu en connais plusieurs ?

— Émeraude, les Medyos sont le peuple le plus stupide du monde !

— Et alors ?

— Les gens qui vénèrent le Dieu véritable pourraient avoir un peu plus de bon sens.

— C'est toujours le même Dieu, Althalus. Tu ne t'en es pas encore aperçu ? Les Wektis et les Plakands l'appellent Kherdhos parce qu'ils s'intéressent essentiellement à leurs troupeaux, et les Equeros Apwos parce qu'ils ne se préoccupent que de leurs lacs. Mais les Medyos sont le peuple le plus ancien de cette partie du monde, et ils ont apporté le nom avec eux quand ils sont venus s'y installer.

— D'où arrivaient-ils ?

— Du Sud, où ils avaient appris à élever les moutons et à planter le grain. Après avoir vécu un temps à Medyo, ils se sont répandus dans tous les endroits où les gens ont changé le nom de Dieu. (La chatte se leva, s'étira et bâilla.) Et si on mangeait du poisson au dîner de ce soir ?

— On en a déjà mangé hier soir, et le soir d'avant.

— Et alors ? J'aime le poisson, pas toi ?

— Je n'ai rien contre, mais on s'en lasse un peu après en avoir mangé trois fois par jour trois semaines d'affilée.

— Tu n'as qu'à préparer ton propre souper !

— Tu sais très bien que j'en suis encore incapable.

— Dans ce cas, je suppose que tu devras manger ce que je ferai apparaître sur la table.

— Du poisson ?

— Quelle merveilleuse idée, Althalus ! Je suis ravie que tu y aies pensé !

Althalus ne comprenait pas nombre de concepts du Grimoire. Émeraude et lui passèrent maintes soirées à en débattre. Et aussi à jouer, car Émeraude était un chat, après tout. Elle s'y employait avec un sérieux étudié qu'Althalus trouvait absolument adorable. De temps en temps, elle faisait une chose si ridicule qu'elle semblait presque humaine. Althalus y avait beaucoup réfléchi, et conclu que seuls les humains étaient capables de ridicule : les animaux se prenaient beaucoup trop au sérieux pour soupçonner qu'ils pouvaient l'être.

Un jour, alors qu'il se concentrait très fort sur le Grimoire, Althalus capta un mouvement du coin de l'œil et s'avisa qu'Émeraude approchait furtivement, comme pour le surprendre. Il ne lui avait guère prêté attention depuis un petit moment, et elle ne pouvait le laisser faire une chose pareille.

Mais Althalus l'avait vue et il était prêt quand elle bondit. Il se retourna à demi et la rattrapa au vol. Comme d'habitude, ils firent semblant de se battre. Puis Althalus l'empoigna à deux mains et enfouit son nez dans le pelage de son ventre.

— Oh, Emmy, si tu savais combien je t'aime ! soupira-t-il.

Elle sursauta et eut un mouvement de recul.

— Emmy ? siffla-t-elle. Emmy !

— La plupart des gens font ça. Quand ils sont ensemble depuis un certain temps, ils se trouvent un diminutif affectueux.

— Repose-moi !

— Pas la peine de monter sur tes grands chevaux !

— Emmy, franchement ! Repose-moi, ou je t'arrache une oreille à coups de griffes !

Il était à peu près certain qu'elle bluffait, mais il la posa quand même avec une petite tape sur la tête.

Elle se détourna, le poil hérissé et les oreilles aplaties. Puis elle siffla entre ses dents.

— Quel langage, Emmy ! s'exclama Althalus. Je dois dire que je suis choqué.

Elle jura, ce qui le surprit vraiment.

— Ma parole, mais tu es en colère !

Elle siffla encore, et il éclata de rire.

— Oh, Emmy, Emmy, Emmy, dit-il affectueusement.
— Oui, Althie, Althie, Althie ? cracha-t-elle.
— Althie ?
— Bien fait pour toi !
Et elle s'en alla bouder sur le lit.

Althalus fut privé de dîner, mais il eut le sentiment que ça en avait valu la peine. Désormais, il disposait d'un moyen de pression quand elle commençait à prendre ses grands airs. Un seul « Emmy » effaçait aussitôt son expression hautaine. Il rangea cette carte dans sa manche pour un usage futur.

Le lendemain, la vie reprit son cours normal. Ce soir-là, Émeraude fit apparaître un banquet en guise d'offre de paix, et Althalus prit garde à la complimenter jusqu'à la dernière bouchée. Après qu'ils se furent couchés, elle lui nettoya la figure pendant un bon moment.

— Tu pensais vraiment ce que tu as dit hier ? ronronna Émeraude.
— De quoi parles-tu ?
Aussitôt, ses oreilles s'aplatirent sur son crâne.
— Tu as dit que tu m'aimais. Tu le pensais ?
— Oh, ça… Evidemment que je le pensais. Pas besoin de me poser la question.
— Ne t'avise surtout pas de me mentir.
— Me crois-tu capable d'une chose pareille ?
— Et comment ! Tu es le plus grand menteur du monde.
— Merci beaucoup, mon cœur.
— Ne m'énerve pas, Althalus. Je tiens ta tête entre mes pattes en ce moment. Tu ferais mieux de te montrer très gentil… À moins que tu veuilles que je te défigure ?
— Je serai sage, promit-il.
— Dans ce cas, dis-le encore.
— Dire quoi, mon cœur ?
— Tu sais très bien quoi !
— D'accord, petite chatte : je t'aime. Là, tu te sens mieux ?
Elle frotta son museau contre le nez d'Althalus et ronronna.

Les saisons se succédèrent comme elles le font toujours, bien que les étés soient plus courts et les hivers plus longs sur le toit

du monde. Peu à peu, le passé devint un souvenir de plus en plus vague.

Althalus cessa de prêter attention au défilement des jours pendant qu'il se débattait avec le Grimoire. Il passa de plus en plus de temps à observer le dôme scintillant tandis qu'il réfléchissait aux étranges révélations du Grimoire.

— Quel est ton problème ? lui demanda Émeraude, irritée de le voir assis devant le Grimoire ouvert, fixant un point dans le vide. Tu ne fais même pas semblant de lire !

Althalus désigna la page posée sur la table.

— Ça dit quelque chose que je ne comprends pas. J'essaye d'y trouver un sens.

— Dis-moi ce que c'est et je te l'expliquerai. Tu ne comprendras toujours pas, mais je te l'expliquerai quand même.

— Sais-tu que tu peux être vexante ?

— Évidemment, je le fais exprès. Mais tu m'aimes quand même, pas vrai ?

— Oh, je suppose.

— Tu supposes ?

Il éclata de rire.

— Je t'ai fait peur, non ?

Elle rabattit les oreilles.

— Sois gentille, lui recommanda Althalus, tendant la main pour la caresser entre les oreilles. (Puis il étudia la phrase problématique.) Si j'ai bien lu, ça dit que toutes les choses que Deiwos a créées ont la même valeur à ses yeux. Cela signifie-t-il qu'un homme ne compte pas davantage qu'un insecte ou un grain de sable ?

— Pas exactement. Ce que ça veut dire, c'est que Deiwos ne compartimente pas sa création. C'est l'ensemble qui importe à ses yeux. Un homme n'en représente qu'une toute petite partie, et il n'est pas là pour très longtemps. Il naît, vit et meurt si vite que les montagnes et les étoiles ne le remarquent pas.

— Voilà une pensée réjouissante ! Alors, nous ne signifions rien ? Nous ne manquerons même pas à Deiwos après notre extinction ?

— Oh, je pense que si. Il se rappelle toujours les autres espèces disparues.

— Pourquoi les a-t-il laissées s'éteindre, dans ce cas ?

— Parce qu'elles avaient fait tout ce qu'elles étaient censées faire. Elles avaient atteint leur but, alors Deiwos les a laissées partir. Imagine, si tout ce qui a vécu vivait encore, il n'y aurait plus de place pour de nouvelles créatures.

— Tôt ou tard, c'est ce qui m'arrivera aussi, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas entièrement sûr, Althalus. Les autres créatures prennent le monde comme elles le trouvent, mais l'homme influe sur son environnement.

— Deiwos le guide-t-il ?

— Pourquoi ferait-il ça ? Deiwos ne s'immisce pas dans nos affaires, chaton. Il amorce le mouvement et il passe à autre chose. Les erreurs que tu commets, tu ne les dois qu'à toi-même. N'en blâme pas Deiwos.

Althalus tendit la main et ébouriffa le pelage d'Émeraude.

— J'aimerais bien que tu ne fasses pas ça. Ça me prend une éternité pour me repeigner !

— Ça t'occupe entre tes siestes, Emmy, lâcha le voleur avant de reprendre l'étude du Grimoire.

CHAPITRE VI

Le passé s'éloigna encore dans les souvenirs d'Althalus et le Grimoire s'empara totalement de lui. Désormais, il pouvait le lire du début jusqu'à la fin, et il l'avait fait si souvent qu'il était capable de réciter des passages entiers par cœur. Plus le texte imprégnait sa mémoire, plus il altérait sa perception du monde. Les choses qui lui semblaient très importantes avant son arrivée dans la Maison au Bout du Monde n'existaient plus pour lui.

— Étais-je vraiment si petit, Em ? demanda-t-il à sa compagne lors d'une soirée d'automne de ces interminables années.

— De quoi veux-tu parler, chaton ? demanda-t-elle en se lavant distraitement les oreilles.

— J'étais convaincu d'être le plus grand voleur du monde mais, sur la fin, je n'étais guère plus qu'un bandit de grand chemin qui assommait les gens pour leur voler leurs frusques.

— Ça te définit assez bien, oui. Où veux-tu en venir ?

— J'aurais pu faire bien davantage de ma vie, non ?

— C'est pour ça que tu es ici, chaton. Que ça te plaise ou non, tu *vas* en faire bien davantage ! J'y veillerai. Et je pense qu'il est temps pour toi d'apprendre à utiliser le pouvoir du Grimoire.

— Qu'entends-tu par « utiliser » ?

— Faire arriver certaines choses. D'où crois-tu que vient ton souper chaque soir ?

— C'est ton boulot, Em. Il ne serait pas poli de mettre mon nez là-dedans.

— Poli ou pas, tu vas apprendre ! Certains mots du Grimoire portent en eux des actions : « couper » ou « creuser », par exemple. Si tu sais comment l'utiliser, tu peux faire toutes ces choses avec le Grimoire plutôt qu'avec tes mains. Au début, il te faudra le toucher en même temps. Mais quand tu auras acquis

un peu de pratique, ce ne sera même plus nécessaire. L'idée du Grimoire servira le même but que le Grimoire.

— Le Grimoire restera toujours ici, pas vrai ?

— C'est le principe, mon cœur. Il doit rester ici. Il serait imprudent de l'introduire dans l'univers. Or, tu as des choses à y faire.

— Vraiment ? Quel genre de choses ?

— Des broutilles comme sauver le monde, maintenir les étoiles dans le ciel, t'assurer que le temps continue à défiler… Ce genre de trucs.

— Essayes-tu de faire de l'humour ?

— Même pas. Mais nous y reviendrons plus tard. Commençons par les plus faciles. Enlève une de tes chaussures et jette-la près du lit. Puis ordonne-lui de revenir.

— Je ne crois pas qu'elle m'écoutera, Emmy.

— Si, à condition d'utiliser le bon mot. Tout ce que tu dois faire, c'est poser ta main sur le Grimoire, regarder la chaussure et dire « Gwem ». Comme pour rappeler un chiot.

— C'est un mot si ancien !

— Justement : c'est un des premiers ! Le langage du Grimoire a engendré celui des hommes. Contente-toi d'essayer, chaton, tu veux bien ? On pourra parler étymologie une autre fois.

Sceptique, Althalus ôta sa chaussure et la lança près du lit. Puis il posa sa main sur le Grimoire et marmonna : « Gwem ».

Rien ne se produisit.

— Je me doutais bien que ça foirerait !

— Il faut que tu lui donnes un ordre, Althalus, soupira Émeraude. Crois-tu qu'un chiot t'écouterait si tu le rappelais sur ce ton ?

— Gwem ! cria Althalus à sa chaussure.

Ne s'attendant pas à ce qu'elle réagisse, il se laissa prendre par surprise… et reçut la chaussure dans la figure.

— Une bonne chose que nous n'ayons pas commencé par ta lance, constata Emmy. En général, il vaut mieux tendre les mains devant soi avant de donner un ordre. Pour que la chaussure sache où elle doit aller.

— Ma parole, mais ça marche ! s'exclama Althalus, stupéfait.

— Évidemment. Tu ne m'avais pas crue ?

— Eh bien… D'une certaine façon, mais… Je ne pensais pas que ça marcherait si vite. Et je m'attendais à ce qu'elle revienne en rampant sur le sol, pas à ce qu'il lui pousse des ailes !

— Tu l'as juste dit un peu trop fort et un peu trop fermement, chaton. Le ton est très important.

— Je m'en souviendrai. Me faire donner un coup de pied par ma chaussure est un excellent moyen de m'enfoncer une leçon dans le crâne. Pourquoi ne m'as-tu pas averti ?

— Parce que tu n'écoutes jamais, Althie. Te prévenir est un gaspillage de salive. Essaye encore.

Les semaines suivantes, la chaussure gauche d'Althalus parcourut des dizaines de lieues, tandis qu'il s'entraînait à moduler le ton de sa voix. Il découvrit également que d'autres mots lui faisaient accomplir différentes choses. Par exemple, « Dheu » la faisait s'élever du sol et flotter dans les airs et « Dhreu » la forçait à retomber.

Althalus s'entraînait par une journée estivale quand une idée diabolique lui traversa l'esprit. Il regarda Émeraude, qui se lavait soigneusement les oreilles sur le lit. Concentrant son attention sur elle, il posa une main sur le Grimoire et dit : « Dheu. »

Émeraude s'éleva dans les airs jusqu'à hauteur de sa tête. Elle continua à se frotter les oreilles comme si elle n'avait rien remarqué.

Puis elle lui lança un regard très dur et très froid.

— Bhlag ! siffla-t-elle.

Un coup jailli de nulle part cueillit Althalus à la pointe du menton et le projeta à l'autre bout de la pièce.

— On ne va pas se faire ce genre de choses, n'est-ce pas, chaton ? demanda Émeraude. À présent, repose-moi.

La vision d'Althalus était brouillée comme si ses deux yeux n'arrivaient plus à s'entendre. Il s'en couvrit un d'une main pour voir Emmy et articula « Dhreu » sur un ton d'excuse.

La petite chatte retomba mollement sur le lit.

— C'est beaucoup mieux, approuva-t-elle. Vas-tu te lever, ou comptes-tu rester allongé par terre jusqu'à demain ?

Puis elle continua à nettoyer ses oreilles.

À partir de ce moment, Althalus comprit qu'il existait des règles qu'il valait mieux ne pas enfreindre. Il comprit également qu'Émeraude venait de lui montrer comment utiliser le Grimoire sans le toucher.

Il continua à s'entraîner avec sa chaussure, plus familière que ses autres biens, et dépourvue de bords coupants. Juste pour le plaisir, il lui fit littéralement pousser des ailes et la regarda voleter dans la pièce en se cognant de partout.

Il songea alors qu'une chaussure volante aurait fait sensation dans le camp de Nabjor ou le fortin de Gosti Grosse-Panse. Mais c'était il y a si longtemps…

Il s'efforça d'estimer le nombre d'années passées dans la Maison au Bout du Monde. En vain.

— Depuis combien de temps suis-je ici, Em ?

— Un bon moment. Pourquoi me poses-tu la question ?

— Par curiosité, je suppose. Je me souviens à peine de ma vie d'avant.

— Le temps ne signifie pas grand-chose dans cette maison, chaton. Tu es ici pour apprendre, et certains enseignements du Grimoire sont très complexes. Il t'a fallu longtemps pour seulement les appréhender. Quand tu butais sur l'un d'eux, je laissais tes yeux se fermer pendant que ton esprit continuait à fonctionner. C'était beaucoup plus tranquille : tu te disputais avec le Grimoire, pas avec moi.

— Voyons si j'ai bien compris : tu prétends que je me suis parfois endormi pour me réveiller une semaine après ?

Émeraude lui adressa un de ses regards suintant de supériorité qui avaient le don de le mettre en rogne.

— Un mois ? suggéra-t-il, incrédule.

— Continue.

— Tu m'as laissé dormir pendant des années ?

— Le sommeil est bon pour toi, mon cœur. Et l'avantage de ces siestes-là, c'est que tu ne ronfles pas.

— Combien de temps, Emmy ? Combien de temps ai-je passé enfermé ici avec toi ?

— Suffisamment pour que nous puissions bien nous connaître. Tu dois apprendre à écouter quand je te dis quelque chose, Althalus. Tu es ici depuis assez longtemps pour savoir

lire le Grimoire… Bien que ça ne soit pas ce qui ait pris le plus de temps. Le plus difficile pour toi a été de réussir à le comprendre. Tu n'y es pas encore tout à fait parvenu, mais tu es sur la bonne voie.

— Ça signifie que je suis très vieux, n'est-ce pas ? (Il saisit une mèche de ses cheveux et tira dessus pour la regarder.) Je ne peux pas l'être tant que ça. Mes cheveux ne sont pas devenus blancs.

— Pourquoi feraient-ils une chose pareille ?

— Je ne sais pas. C'est comme ça, c'est tout. Quand un homme vieillit, ses cheveux deviennent blancs.

— Althalus, tu n'as pas vieilli. Rien ne change dans cette maison. Tu as le même âge que quand tu es arrivé.

— Et toi ? As-tu toujours le même âge ?

— N'est-ce pas ce que je viens de dire ?

— Si mes souvenirs sont exacts, tu m'as raconté que tu n'avais pas toujours été ici.

— Pas toujours, non. J'étais ailleurs il y a très longtemps, puis je suis venue t'attendre. (Par-dessus son épaule, elle étudia les pics qui se profilaient par la fenêtre sud.) Ils n'étaient pas là quand je suis arrivée…

— Je croyais les montagnes éternelles.

— Rien n'est éternel, Althalus. Moi exceptée, bien sûr.

— Le monde devait être très différent avant leur apparition. Comment vivaient les gens à cette époque ?

— Ils ne vivaient pas. Il n'y en avait pas ! On rencontrait d'autres créatures, mais elles sont mortes depuis. Elles ont accompli ce qu'elles étaient censées accomplir, alors Deiwos les a laissées partir. Mais elles lui manquent encore.

— Tu parles toujours de Deiwos comme si tu le connaissais.

— Nous sommes assez proches, oui…

— L'appelles-tu « Deiwos » quand tu lui parles ?

— Parfois. Quand je veux vraiment attirer son attention, je l'appelle « frérot ».

— Tu es la sœur de Dieu ?

— En quelque sorte.

— Je ne veux pas pousser mes investigations plus loin ! Revenons au sujet précédent, Em. Depuis combien de temps suis-je ici ? Donne-moi un chiffre.

— Deux mille quatre cent soixante-sept ans la semaine dernière.

— Tu inventes, pas vrai ?

— Non. Y avait-il autre chose ?

— Certaines de ces siestes ont duré beaucoup plus longtemps que je ne le pensais… Ce qui fait de moi le plus vieil homme du monde.

— Pas tout à fait. Un certain Ghend qui est un peu plus âgé que toi.

— Ghend ? Il ne m'a pas semblé si vieux. Les yeux verts d'Émeraude s'arrondirent.

— Tu le connais ?

— Évidemment. C'est lui qui m'a engagé pour venir ici voler le Grimoire.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— J'ai dû le faire.

— Pas du tout. Imbécile ! M'avoir caché une chose pareille pendant près de deux millénaires et demi !

— Calme-toi, Emmy. L'hystérie ne nous mènera nulle part. Je crois qu'il est temps que tu me racontes exactement ce qui se passe. Et cette fois, n'essaye pas d'éluder mes questions en prétendant que je ne comprendrai pas ou que je ne suis pas prêt à entendre certaines choses. J'exige de savoir ce qui se passe et pourquoi c'est si important.

— Nous n'avons pas le temps pour ça.

Il se cala confortablement sur le banc.

— Eh bien, nous allons le prendre, chaton. Tu me traites comme un animal familier depuis un bon moment. J'ignore si tu t'en es rendu compte, mais je n'ai pas de queue et, même si j'en avais une, je ne l'agiterais pas chaque fois que tu claques des doigts. Tu ne m'as pas complètement domestiqué, Em, et je te promets que nous n'irons pas plus loin tant que tu ne m'auras pas expliqué de quoi il retourne.

Elle lui jeta un regard glacial.

— Que veux-tu savoir ?

Il posa une main sur le Grimoire.

— Laisse-moi réfléchir… Pourquoi on ne commencerait pas par… tout ? Ensuite, on verra.

Elle le fixa sans rien dire.

— Plus de secrets ténébreux, Emmy. Parle ! Si les choses sont aussi sérieuses que tu le prétends, agis comme quelqu'un de sérieux.

— Peut-être es-tu prêt à découvrir la vérité. Que sais-tu au sujet de Daeva ?

— Ce que raconte le Grimoire… Je n'avais même jamais entendu parler de lui avant mon arrivée ici. Je suppose qu'il est très en colère contre Deiwos. Deiwos en est désolé mais ça ne l'empêchera pas de continuer à faire ce qu'il fait, que ça plaise à Daeva ou non. Sans doute parce qu'il n'a pas le choix…

— C'est une interprétation intéressante, avoua Émeraude. (Elle parut réfléchir.) Maintenant que j'y pense, elle contient plus qu'un fond de vérité. D'une certaine façon, tu es parvenu à redéfinir le Mal. De ton point de vue, il n'est rien de plus qu'un désaccord au sujet de la conception des choses. Deiwos pense qu'elles devraient être d'une certaine façon, et Daeva d'une autre.

— C'est ce que je viens de dire, oui. Donc, c'est la création du monde qui a provoqué le conflit ?

— C'est un peu plus compliqué que ça, mais ça s'en rapproche. Deiwos crée des choses parce qu'il le doit. Le ciel et la terre n'étaient pas complets avant qu'il n'intervienne. Il l'a compris, mais Daeva ne l'entend pas de cette oreille. Quand Deiwos fait des choses pour rendre le ciel et la terre plus complets, il les modifie. Daeva considère ça comme une violation de l'ordre naturel. Il ne veut pas que les choses changent.

— Comme c'est ennuyeux. Mais il n'y peut rien, non ? Toute modification est irréversible ?

— Il semble croire que oui…

— Le temps ne s'écoule que, dans un sens, Emmy. Personne ne peut revenir en arrière et annuler un événement parce que le résultat ne lui convient pas.

— Daeva pense en être capable.

— Dans ce cas, il se fourre le doigt dans l'œil ! Le temps n'inversera pas son cours juste pour lui faire plaisir. Les océans peuvent s'assécher et les montagnes s'effondrer, mais le temps coule du passé vers le futur. C'est la seule chose qui ne changera jamais.

— Espérons que tu aies raison, Althalus, parce que, dans le cas contraire, Daeva gagnera. Il défera tout ce que Deiwos a fait et le ciel et la terre retourneront à leur état originel. S'il peut inverser le cours du temps, les choses qu'il fait maintenant changeront celles qui se sont produites dans le passé, et s'il change suffisamment le passé, nous n'existerons plus.

— Qu'est-ce que Ghend a à voir avec tout ça ? demanda Althalus.

— Ghend faisait partie des primitifs qui arrivèrent dans cette partie du monde il y a environ dix millénaires. C'était avant que les hommes apprennent à faire fondre certaines pierres pour obtenir du cuivre, et à le mélanger avec de l'étain pour en faire du bronze. Tous leurs outils et toutes leurs armes étaient en pierre, et le chef de Ghend lui a ordonné de couper des arbres pour que la tribu puisse planter du grain. Ghend détestait ça. Alors Daeva l'a approché et l'a persuadé de renoncer à Deiwos. Daeva sait se montrer extrêmement persuasif quand il veut. Aujourd'hui, Ghend est le grand prêtre du Démon Daeva et le maître absolu de Nekweros.

Émeraude leva la tête. Puis elle se laissa glisser du lit, traversa la pièce et sauta sur le rebord de la fenêtre nord.

— J'aurais dû m'en douter, lâcha-t-elle d'une voix irritée. Il recommence.

— Il recommence quoi ?

— Viens voir par toi-même.

Althalus se leva et s'approcha de la fenêtre. Il se pétrifia, les yeux écarquillés. Dehors, il y avait quelque chose qui n'était pas censé y être. Le monde ne semblait plus prendre fin ici.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en désignant ce qui ressemblait à une montagne blanche.

— De la glace, répondit sa compagne. C'est la première fois que ça arrive. De temps en temps, Daeva et Ghend recourent à

ce moyen pour ralentir les choses. En général, c'est quand ils pensent que Deiwos prend trop d'avance sur eux.

— Ça fait un gros paquet de glace, Em. Quand je suis arrivé ici, les nuages étaient beaucoup plus bas. L'eau s'est-elle mise à monter au fond du précipice ?

— Non, elle a gelé il y a bien longtemps. La neige qui tombe dessus tous les hivers ne fond plus. Elle s'entasse, durcit et se transforme en glace à son tour.

— Quelle est son épaisseur ?

— Environ deux lieues… Peut-être trois.

— Je parlais de son épaisseur, Em, pas de la distance qui nous sépare d'elle.

— J'avais bien compris ! Bientôt, elle dépassera le niveau de ce que tu appelles le bord du monde. Puis elle se mettra en mouvement. Elle pulvérisera les montagnes et se répandra dans les plaines. Rien ne l'arrêtera, et l'homme ne pourra plus vivre dans cette partie du monde.

— Cela s'est-il déjà produit à ta connaissance ?

— Plusieurs fois. C'est le seul moyen dont disposent Daeva et Ghend pour perturber Deiwos. Nous allons devoir modifier nos plans.

— J'ignorais que nous avions un plan !

— Bien sûr que si, mon cœur. Je n'avais pas encore eu l'occasion de t'en parler, voilà tout. Je pensais que ça n'était pas pressé.

— Tu as déjà attendu deux millénaires et demi, Em. Combien de temps croyais-tu avoir encore ?

— Probablement deux autres millénaires et demi. Si tu m'avais parlé de Ghend plus tôt, j'aurais pu procéder à des… ajustements. Maintenant, nous allons devoir tricher. J'espère juste que Deiwos ne sera pas en colère contre moi.

— Ton frère est très occupé. Nous ne devrions pas l'accabler avec de simples détails…

Elle éclata de rire.

— C'est exactement ce que je me disais, chaton. Nous sommes faits l'un pour l'autre.

— Ne me dis pas que tu viens de t'en rendre compte ! Le meilleur moyen de tricher serait que j'aille à Nekweros pour tuer Ghend, non ?

— C'est une façon extrêmement grossière de présenter un plan, Althalus !

— Je suis un homme direct, Em, tu le sais bien. Tourner autour du pot nous fera perdre du temps, parce qu'il faudra en arriver là ! Ghend voulait que je vole le Grimoire pour le détruire. Mais si je le tue, c'est nous qui pourrons détruire son Grimoire, et Daeva n'aura plus qu'à tout recommencer.

— Comment as-tu découvert l'existence du Grimoire de Daeva ? demanda Émeraude.

— Ghend me l'a montré dans le camp de Nabjor.

— Ne me dis pas qu'il le garde sur lui dans le monde réel ! À quoi pense-t-il donc ?

— Ne me demande pas de lire dans l'esprit de quelqu'un d'autre. À mon avis, il savait que j'ignorais à quoi pouvait ressembler un Grimoire. Il l'avait apporté pour me le montrer. Mais les images du sien ne ressemblent pas du tout aux nôtres.

— Tu ne l'as pas touché ?

— Le Grimoire, non. Il m'a juste tendu une page.

— Les pages sont le Grimoire, Althalus ! Tu en as touché une à mains nues ? demanda Émeraude en frissonnant.

— Oui. Ça pose un problème ?

— Les Grimoires sont des *absolus*, Althalus. La source du pouvoir ultime. Le nôtre incarne le pouvoir de la lumière pure, et celui de Ghend, le pouvoir des ténèbres infinies. Quand tu as touché une page, elle aurait dû te corrompre.

— J'étais déjà corrompu, si tu t'en souviens bien. Mais nous pourrons en reparler plus tard. Que penses-tu de mon idée ? Je peux franchir discrètement la frontière de Nekweros, sans que personne ne me voie. Dès que j'aurai éliminé Ghend, je brûlerai son Grimoire, et tout sera terminé.

— Oh, mon cœur, soupira Émeraude.

— C'est la solution la plus simple ! insista Althalus. Pourquoi se compliquer la vie quand on peut faire autrement ?

— Parce que tu n'aurais pas le temps de parcourir plus d'une lieue au-delà de la frontière, chaton. Ghend a environ sept cent

cinquante ans d'avance sur toi. Il sait utiliser à fond son Grimoire. C'est un processus très compliqué. Il faut s'y immerger totalement pour que les mots te viennent automatiquement… M'aimes-tu vraiment, Althalus ?

— Bien entendu. Pas besoin de poser la question ! Quel rapport avec le sujet en cours ?

— C'est crucial, Althalus. Tu dois m'aimer totalement. Sinon, ça ne marchera pas.

— Qu'est-ce qui ne marchera pas ?

— Je crois que je connais une façon de tricher. Me fais-tu confiance, chaton ?

— Te faire confiance, après les centaines de fois où tu as tenté de me sauter dessus par-derrière ? Ne sois pas ridicule !

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— Que tu es rusée, petite chatte. Je t'aime, mais je ne suis pas assez fou pour te faire confiance.

— Ce n'était qu'un jeu. Ça ne compte pas.

— Quel rapport entre l'amour, la confiance et se débarrasser de Ghend et de son Grimoire ?

— Je sais comment me servir du nôtre et tu l'ignores, mais tu peux agir dans ton monde, alors que j'en suis incapable.

— Je suppose que ça résume assez bien le problème. Comment allons-nous y remédier ?

— En abolissant les barrières entre nous. Mais ça passe par une confiance mutuelle et totale. Il faut que je me glisse dans ton esprit pour te dire ce que tu dois faire et quel mot du Grimoire tu dois utiliser pour ça.

— Dans ce cas, je n'ai qu'à te fourrer dans ma poche et aller tuer Ghend.

— C'est un peu plus compliqué que ça, Althalus. Tu comprendras mieux, je crois, quand chacun de nous aura pénétré dans l'esprit de l'autre. La première étape, c'est de faire le vide dans ton esprit. Ouvre-le-moi pour que je puisse y entrer.

— De quoi parles-tu ?

— Pense à la lumière, aux ténèbres ou au vide. Éteins ton esprit.

Althalus tenta d'obéir, mais sans succès. L'esprit est comme un enfant désobéissant : quand on lui ordonne de s'arrêter, il redouble d'ardeur.

— Il va falloir essayer autre chose, soupira Émeraude. Peut-être… (Elle hésita.) Approche-toi de la fenêtre sud et observe les montagnes de Kagwher, au sud. Choisis la plus proche et compte les arbres.

— Compter les arbres ? Pour quoi faire ?

— Parce que je te le demande. Ne pose pas de questions stupides ! Contente-toi d'obéir.

— Très bien, Em. Pas la peine de t'exciter !

Il se leva et s'approcha de la fenêtre sud. Le pic le plus proche n'était distant que d'une lieue, et il commença à compter les arbres couverts de neige en partant du sommet. Mais leurs contours blancs imprécis ne lui facilitaient pas la tâche.

— Pousse-toi un peu.

Il lui avait semblé qu'Émeraude murmurait dans son oreille droite, et il sursauta. S'il ne le sentait pas sur son épaule, il percevait la chaleur de son souffle sur sa joue.

La chatte était revenue vers le lit, une dizaine de pieds plus loin. Sa voix résonna de nouveau dans la tête d'Althalus.

— Je t'ai demandé de te pousser, chaton. J'ai besoin d'un peu de place.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Chut. Je suis occupée.

Il sentit quelque chose remuer à l'intérieur de son esprit.

— Cesse de t'agiter, lui ordonna la voix d'Émeraude. Je ne prends pas tant de place que ça.

Puis la sensation d'intrusion diminua et il entendit un ronronnement à l'intérieur de son esprit.

— À présent, tu es à moi, se félicita-t-elle.

— Que se passe-t-il ?

— Tu n'as plus besoin de parler à voix haute, chaton. Maintenant que je suis là, j'entends tes pensées, et tu entendrais les miennes si tu prenais la peine d'écouter.

— Comment as-tu fait ?

— Contente-toi de penser les mots, Althalus. Sinon, ça produit un écho épouvantable à l'intérieur.

— Tu es vraiment dans ma tête ?

— Ma conscience y est. Elle est également sur le lit, mais il est facile d'être dans deux endroits à la fois avec son esprit. (Il sentit un picotement au-dessus de son oreille gauche.) Il y a davantage de place que je ne le pensais. Tu es plus intelligent que je ne l'aurais cru, et assez poète en fin de compte.

— Veux-tu bien arrêter de fouiller ?

— Dommage pour toi, mon cœur. Les chats sont curieux de nature. L'ignorais-tu ?

— Comment as-tu réussi à entrer si vite ? J'étais persuadé que ça prendrait du temps.

— Moi aussi, pour être honnête. J'ai commencé à pousser la barrière avant que tu te mettes à compter. Mais je n'arrivais pas à la franchir. Dès que tu as compté, elle est tombée toute seule.

— Ça signifie que je devrai dire « un deux trois » chaque fois que je voudrai converser avec toi de la sorte ?

— Plus maintenant, chaton. Je suis à l'intérieur de ton esprit, et tu ne te débarrasseras jamais de moi.

— Il va me falloir du temps pour m'y habituer. Je n'avais encore jamais eu quelqu'un dans ma tête.

— Est-ce si déplaisant ?

— Pas vraiment.

— À présent, je t'accompagnerai partout où tu iras.

— Je ne serais pas parti sans toi, Em. Je voulais t'en parler. Je n'irai nulle part sans toi, petite chatte, même si le monde risque de s'écrouler. Le monde ne m'importe pas. Toi, si !

— Ne dis pas des choses pareilles, Althalus. Après, il devient trop dur de réfléchir.

— Oui, j'ai remarqué. Mais quand on y pense, nous nous dirigions vers ce moment depuis mon arrivée ? Tu as commencé par me parler à voix haute, et un chat doué de parole n'est pas la chose la plus naturelle du monde. Nous venons de faire un pas supplémentaire, pour que tu n'aies pas besoin de passer des millénaires à m'enseigner l'utilisation du Grimoire. Si l'hiver n'approchait pas, nous pourrions nous mettre en route sur-le-champ.

Il la fixa en haussant un sourcil.

— Maintenant que tu as ouvert une porte, toutes sortes de choses s'y engouffrent, dit-il à voix haute. Je ne veux pas me montrer critique, Em, mais tu ne devrais pas avoir ce genre de pensées, tu sais.

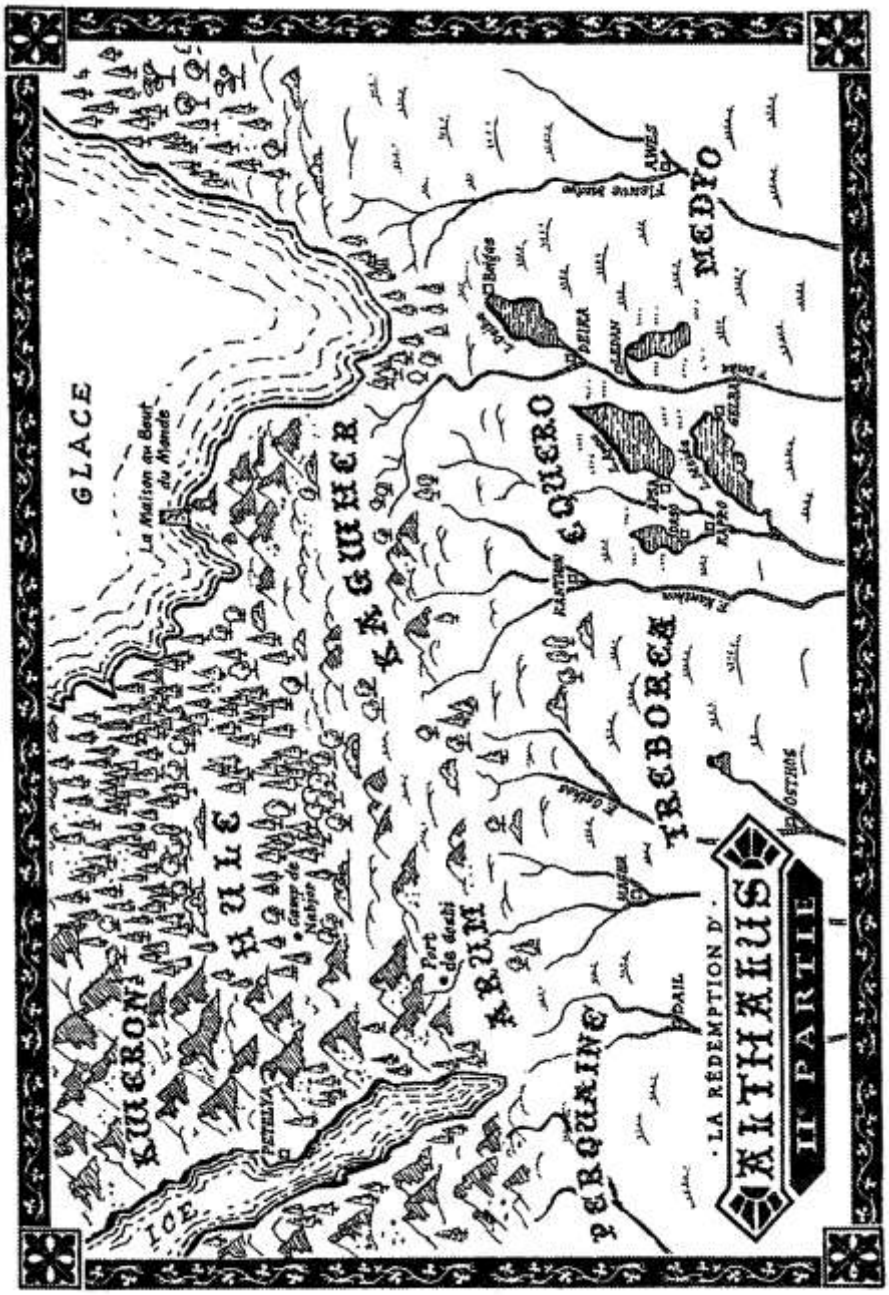
Elle soutint son regard un moment. Puis elle sauta du lit et s'éloigna.

— Tu rougis, Em ? demanda Althalus sur un ton détaché.

Elle se retourna vers lui et siffla entre ses dents.

DEUXIÈME PARTIE

LE RASSEMBLEMENT



CHAPITRE VII

— Reste dehors, Althalus ! Ce qui se passe à l'intérieur de ma tête ne te regarde pas !

— C'est toi qui as ouvert la porte, Em. Ça marche dans les deux sens, tu sais.

— Occupe-toi de tes oignons et cesse de m'espionner. Apprends à te concentrer davantage. Quand je te dis quel mot utiliser, je t'envoie une image mentale de ce qu'il accomplira. Tu dois avoir les deux en tête : le mot et l'image. Le mot seul n'est qu'un bruit, chaton. Rien ne se produira si tu te contentes de faire du bruit. Maintenant, essaye de nouveau.

— Combien de temps avant que nous soyons obligés de partir ?

— Environ un mois... Six semaines dans le meilleur des cas. Dès l'arrivée du printemps, nous nous en irons, que nous soyons prêts ou pas.

— Devrons-nous passer prendre quelque chose en Arum ?

— Oui : le Couteau.

— Celui dont je me servirai pour tuer Ghend ?

— Arrête avec ça !

— Mais c'est le but, non ? Ghend combat Deiwos, donc je suis censé nous débarrasser de lui. Ce n'est pas si choquant, Em. Je l'ai déjà fait. De formation, je suis un voleur, mais je peux devenir un assassin si la paye est bonne. Je pensais que c'était ce que tu voulais.

— Certainement pas !

— C'est la solution la plus simple, et tu n'aurais même pas besoin de salir tes jolies petites pattes. Nous allons en Arum pour chercher le Couteau. Puis je vais à Nekweros pour égorger Ghend avec.

— Ce n'est pas à ça qu'il doit servir ! Des choses sont écrites sur la lame. Nous allons avoir besoin de certaines personnes, et nous les reconnaîtrons parce qu'elles seront capables de les lire.

— Tu ne trouves pas ça un poil compliqué, petite chatte ? Demande à ton frère de te révéler leur identité, pour que nous ayons seulement à leur mettre la main dessus.

— Ça ne fonctionne pas ainsi ! Les situations évoluent. Si les choses se passent d'une certaine façon, nous aurons besoin de certaines personnes. Si elles se passent d'une façon différente, nous aurons besoin de personnes différentes. Les circonstances décideront de leur identité.

— Cela veut-il dire que l'inscription sur la lame change en fonction des circonstances ?

— Non. Ce n'est pas l'écriture qui change, chaton, seulement la lecture.

— Une minute ! L'écriture ne signifie-t-elle pas la même chose pour tout le monde ?

— Bien sûr que non. Tous les gens qui lisent une chose donnée l'interprètent d'une façon qui leur est propre. Quand tu observeras la lame du Couteau, tu y liras un certain mot. D'autres gens y liront *tous* un mot différent. La plupart ne verront que des enjolivures, mais ceux que nous cherchons reconnaîtront un mot et le prononceront à voix haute.

— Comment saurons-nous qu'ils ont lu correctement ?

— Nous le saurons, chaton. Crois-moi, nous le saurons.

L'hiver se traîna encore pendant un mois. Une nuit, un vent tiède remonta du sud-ouest, faisant fondre la majeure partie de la neige avant le lever du soleil.

Debout devant la fenêtre sud, Althalus regardait les torrents boueux qui débordaient de leur lit, dévalant le flanc des montagnes de Kagwher.

— C'est toi qui as fait ça, Em ? demanda-t-il.

— Fait quoi ?

— Invoqué le vent qui fait fondre la neige.

— Je ne me mêle pas du climat, Althalus. Deiwos déteste ça.

— Si nous ne lui en parlons pas, peut-être qu'il ne s'en rendra pas compte. Qu'importera une petite entorse supplémentaire au

règlement ? Nous devrions nous pencher un peu sur la question. Tu m'apprends à utiliser le Grimoire ; en échange, je t'apprends à mentir, à tricher et à voler.

— Ce n'est pas drôle, Althalus ! s'emporta Émeraude.

— Moi, j'ai bien aimé. Et si on pariait sur lequel réussira à corrompre l'autre le premier ?

— Laisse tomber.

— La corruption, c'est très amusant. Es-tu certaine de ne pas vouloir essayer ?

— Arrête ça !

— Réfléchis-y, Em, et préviens-moi si tu changes d'avis.

Ils passèrent la semaine suivante dans un état de grande nervosité en attendant que les coulées printanières se tarissent. Après que les torrents eurent regagné leur lit, Althalus rassembla ses armes, et ils s'apprêtèrent à partir.

Il jeta sa cape sur ses épaules et regarda autour de lui.

— Je suppose que c'est tout, déclara-t-il. Cet endroit va me manquer. La première fois que j'avais une vraie maison ! Crois-tu que nous pourrons y revenir un jour ?

— Je le crois, oui. Y allons-nous ?

Il ramassa la petite chatte, passa une main dans son dos et ouvrit sa capuche.

— Ça ne te dérange pas de voyager là-dedans, Em ? Une fois dehors, j'aurai besoin d'avoir les deux mains disponibles.

— D'accord, murmura la voix d'Émeraude dans sa tête.

Elle grimpa sur son épaule et se laissa glisser dans la poche formée par sa capuche.

— Ça devrait aller.

— Les humains pourront-ils te voir quand nous serons dehors ?

— Si nous le voulons… Dans le cas contraire, non.

Il leva les yeux vers le mur incurvé et vit que la porte était réapparue.

— Pas de questions ni de commentaires ?

La voix d'Émeraude trahissait sa déception.

— Oh, désolé. Que penses-tu de ça ? (Althalus fit un bond en arrière et imita une expression stupéfaite.) Ça alors ! s'exclama-t-il. On dirait qu'il y a une ouverture dans ce mur, et quelqu'un a

même pris la peine de l'obstruer avec une porte ! C'est incroyable !

Émeraude siffla dans son oreille.

Althalus éclata de rire, ouvrit la porte et descendit l'escalier.

— N'oublie pas d'éteindre la lumière derrière toi, recommanda-t-il.

Alors qu'ils traversaient le pont-levis, quelque chose lui revint en mémoire.

— Ça ne veut peut-être pas dire grand-chose, mais je préfère t'en parler quand même, puisque tu te fais toujours des nœuds à la queue quand j'oublie de mentionner des détails qui me paraissent insignifiants. Une espèce d'animal me suivait quand je suis arrivé ici. Je ne l'ai jamais vu, mais Deiwos sait si je l'ai entendu !

— À quoi ressemblait son cri ?

— Une sorte de gémissement assez proche d'un hurlement de loup. Je l'ai entendu souvent pendant mon voyage.

— Un cri désespéré, comme celui que pousserait un homme qui vient de tomber d'une falaise ?

— On pourrait le décrire ainsi. Mais il n'avait rien d'humain.

— Il ne l'était probablement pas.

— Aurais-je dû me dissimuler pour tenter de voir la créature ?

— Crois-moi, tu n'aurais eu aucune envie de la contempler. C'est Ghend qui l'a envoyée pour te suivre, afin de t'assurer que tu remplissais ta mission.

— Un de ces quatre, Ghend et moi allons avoir une petite discussion à ce sujet. Cette chose nous attendra-t-elle de l'autre côté du pont-levis ?

— Peut-être. Et si c'est le cas, nous n'y pourrons pas grand-chose.

— Je la débusquerai et la tuerai, dit Althalus.

— Impossible car c'est un esprit ! Le meurtre est-il toujours ta réaction en cas de problème ?

— Pas systématiquement. Mais quand la situation l'exige, je suis capable de tuer sans faire trop de sentiment. Ça fait partie de mon boulot. Si je le fais bien, je n'ai pas besoin de me salir les mains ; dans le cas contraire… Tant pis.

— Tu es terrible, Althalus.

— Je sais. N'est-ce pas pour ça que tu m'as engagé ?

— Engagé ? répéta Émeraude.

— Tu veux que j'accomplisse une mission pour toi, pas vrai ? Un jour prochain, nous devrons discuter de mon salaire.

— De ton salaire ?

— Je ne travaille jamais pour rien, Em. Ce ne serait pas professionnel.

Il continua à avancer sur le pont-levis, sa lance à la main.

— Je suppose que tu voudras de l'or ? lança Émeraude.

— Oh, je n'ai rien contre, mais je préférerais être payé en amour. L'amour ne se compte pas... J'en déduis qu'il vaut davantage que l'or.

— Tu m'embrouilles, Althalus.

— J'espère bien, je me donne assez de mal pour ça !

— Tu te moques de moi, n'est-ce pas ?

— Tu me crois vraiment capable d'une chose pareille ? Je suis vexé, Em.

Ils atteignirent l'autre extrémité du pont-levis. Althalus s'immobilisa et tendit l'oreille, guettant le cri de la sentinelle postée par Ghend. Mais la forêt et les montagnes demeurèrent silencieuses.

— Elle a dû en avoir marre, en déduisit Althalus.

— Peut-être, murmura la voix d'Émeraude, sceptique.

Il se détourna pour regarder une dernière fois la Maison au Bout du Monde, mais elle avait disparu.

— C'est toi qui as fait ça ? demanda-t-il.

— Non, elle s'en charge elle-même. Tu l'as vue à ton arrivée parce que tu étais *censé* la voir. Personne d'autre n'en a besoin, donc personne d'autre ne le peut. Allons en Arum, chaton !

Émeraude s'agita dans sa capuche jusqu'à ce qu'elle trouve une position confortable et s'endormit.

Ils parcoururent environ dix lieues ce jour-là, en longeant le précipice qu'Althalus considérait toujours comme le bord du monde malgré les glaciers qui se dressaient maintenant au nord. À la tombée de la nuit, ils s'abritèrent dans un bosquet où Althalus alluma un feu. Puis Emmy lui indiqua les mots nécessaires pour faire apparaître du pain et un poulet rôti.

— Pas trop mal, commenta-t-elle en mordillant une aile, mais il n'est pas un peu trop cuit ?

— Je ne critique jamais ta cuisine, Em, fit Althalus.

— C'était une suggestion, chaton, pas une critique.

Il s'adossa à un arbre et étendit ses jambes vers le feu.

— Je ferais mieux de te prévenir, Em, dit-il au bout d'un moment de réflexion. Avant que Ghend ne m'engage pour dérober le Grimoire, je traversais une mauvaise passe. J'avais la poisse ! Elle m'a peut-être lâché les basques depuis mais, à l'époque, rien ne se passait plus comme prévu.

— Je sais. La monnaie en papier dans la caisse de Druigor était une touche de génie, pas vrai ?

— C'était toi ? C'était ta faute ?

— Évidemment. Si ta chance ne t'avait pas tourné le dos, tu n'aurais pas envisagé d'accepter la proposition de Ghend.

— Et avant, tu étais aussi responsable de la bonne fortune qui a fait toute ma réputation ?

— Bien sûr. Si tu n'en avais jamais eu, comment te serais-tu aperçu qu'elle s'était enfuie ?

— Avoue-le, Em : tu es la déesse de la chance.

— C'est une activité secondaire, chaton. Nous influons tous sur la chance de certaines personnes. C'est un moyen de les pousser à coopérer.

— Je te vénère depuis des années, Emmy.

— Je sais, et j'adore ça.

— Attends un peu ! Tu as prétendu ignorer que c'était Ghend qui m'avait engagé pour dérober le Grimoire. Si tu étais perchée sur mon épaule en train de manipuler ma chance, comment cela a-t-il pu t'échapper ?

— Je n'étais pas aussi près. Je savais que quelqu'un te confierait cette mission, mais pas que ce serait Ghend en personne. Je pensais qu'il déléguerait cette tâche à un de ses sous-fifres : Argan ou peut-être Khnom. En tout cas, je me doutais que ça ne serait pas Pekhal.

— Qui sont ces gens ?

— Les sous-fifres de Ghend, comme je viens de te le dire. Je suis sûre que tu ne tarderas pas à faire leur connaissance.

— Tu as failli me faire tuer en Equero, tu sais. Certaines flèches sont passées vraiment près dans le jardin de Kweso.

— Mais elles ne t'ont pas touché ! Je n'aurais laissé personne te faire du mal, chaton.

— Et la monnaie en papier, c'était ton idée, je parie ? Personne de sensé ne croirait que le papier puisse valoir de l'argent.

— Non, c'est une idée qui a fait son apparition depuis un certain temps. Les gens qui achètent et vendent des choses s'écrivent de petits mots, une sorte de promesse de payer moins encombrante que l'or. Les habitants de Maghu ont mis le concept en application.

— Est-ce toi qui as soufflé à Gosti Grosse-Panse l'idée de me mentir au sujet du contenu de sa chambre forte ?

— Non, ça venait sans doute de Ghend. À l'époque, il avait autant de raisons que moi de souhaiter ta malchance.

— Je me demandais pourquoi tout tournait mal. Rien d'étonnant, si vous vous y étiez mis à deux pour m'accabler !

— Tu ne trouves pas agréable que tout le monde se soucie autant de toi ?

— Dans ce cas, je suppose que ma chance est revenue ?

— Évidemment, Althalus. Je suis ta chance, et je t'aimerai à la folie… Tant que tu feras exactement ce que je te dirai.

Émeraude lui tapota la joue d'une patte veloutée.

Quelques jours plus tard, ils atteignirent l'endroit où se dressait l'arbre mort.

— Il est toujours là, depuis le temps ? s'étonna Althalus.

— C'est un point de repère, chaton. C'est fait exprès.

Ils bifurquèrent vers le sud. Traverser Kagwher de haut en bas leur prit environ une semaine. Puis une fin d'après-midi, alors qu'ils franchissaient le sommet d'une colline, ils aperçurent un village blotti dans la vallée en contrebas.

— Qu'en penses-tu, Em ? demanda Althalus par-dessus son épaule. Devons-nous passer par là et en profiter pour parler avec quelques personnes ? J'ai été hors jeu un bon moment. Ça ne serait pas une mauvaise idée de découvrir ce qui s'est produit dans le monde en mon absence.

— J'aimerais mieux éviter de laisser des souvenirs de notre passage dans les mémoires. Ghend a des yeux et des oreilles partout.

— Bonne remarque, dit Althalus. Campons ici, dans ce cas. Nous n'aurons qu'à dépasser le village avant le lever du soleil demain matin.

— Je n'ai pas vraiment sommeil.

— Bien sûr que non : tu as dormi toute la journée. C'est moi qui me suis tapé toute la marche, et je suis fatigué.

— Très bien. Nous allons donc permettre à tes petites jambes de se reposer.

Mais Althalus n'était pas si fatigué. Quelque chose dans ce village avait attiré son regard. Un corral s'étendait le long de sa bordure sud ; des chevaux y paissaient, et deux ou trois selles rudimentaires reposaient en travers de la barrière. L'Arum était encore loin, et il serait sans doute plus rapide d'y aller à dos de cheval.

Althalus décida de ne pas embêter Emmy avec son plan. Après tout, il était parfaitement capable de voler un cheval et une selle sans aide – et sans commentaires.

Il prépara le souper. Après avoir mangé, Émeraude et lui se pelotonnèrent sous sa cape et s'endormirent.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Emmy d'une voix ensommeillée alors qu'il s'apprêtait à partir, peu de temps après minuit.

— Nous devons filer d'ici avant que les villageois ne se réveillent. Voyager de nuit est le meilleur moyen de ne pas se faire voir.

— Ça ne t'ennuie pas que je dorme encore un peu ?

— Pas du tout, Em. Fourre-toi dans ma capuche et rendors-toi.

Elle s'agitait dans son dos quand il se remit en route. Puis elle ronronna de contentement et ne bougea plus.

Mais elle s'éveilla en sursaut quand Althalus enfonça les talons dans les flancs de sa nouvelle monture, qui partit d'un trot bondissant.

— J'aurais dû m'en douter, murmura-t-elle.

— Notre mission est sacrée, non ? répliqua Althalus, imbu de sa propre importance. Nous allons sauver le monde. Il est normal que les gens nous prêtent main-forte.

— Tu ne changeras jamais ?

— Probablement pas, non. Rendors-toi, petite chatte. J'ai la situation bien en main.

Grâce à leur monture, ils progressèrent plus vite et ne tardèrent pas à sortir de Kagwher pour s'enfoncer dans la forêt de Hule. Désormais, de petits villages se nichaient çà et là parmi la végétation touffue, ce dont Althalus s'offusqua. Hule était un royaume sauvage, mais de vilains petits humains étaient venus le contaminer. Leurs huttes grossières et insalubres se dressaient sur un sol boueux semé de détritus. Mais plus que cette vision, ce fut celle des souches d'arbre qui offensa Althalus. Ces maudits intrus avaient osé abattre des arbres !

— La civilisation, marmonna-t-il sur un ton plein de mépris.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Ils abattent des arbres, Emmy.

— Beaucoup d'hommes font ça, chaton.

— Les petits hommes seulement. Ceux qui ont peur du noir et qui inventent des façons de parler des loups sans prononcer leur nom. Fichons le camp d'ici ! La vue de cette décharge me donne la nausée.

Ils passèrent par quelques autres villages en chevauchant vers le sud, et l'opinion qu'Althalus s'était forgée de leurs habitants ne s'améliora guère en cours de route.

Son moral commença à remonter quand ils atteignirent les collines d'Arum. Althalus était certain qu'aucun homme, si civilisé soit-il, n'avait encore inventé un moyen de raser les montagnes.

Le lendemain soir, alors que le soleil se couchait, Althalus revint un peu en arrière sur l'étroite piste et établit leur camp pour la nuit dans une petite clairière.

— Pourrions-nous manger du poisson ce soir, chaton ? demanda Emmy quand il eut allumé le feu.

— Je pensais plutôt à de la viande.

— Nous en avons déjà mangé hier soir.

Althalus faillit répliquer mais il éclata de rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— N'avons-nous pas déjà eu cette conversation ? Je me souviens de longs débats sur le fait de manger la même chose six ou huit jours d'affilée.

— C'était différent.

— Je n'en doute pas… Très bien, mon cœur. Si tu veux du poisson, nous mangerons du poisson.

Emmy ronronna aussitôt de contentement. Althalus dormit bien cette nuit-là. Mais juste avant l'aube, il s'éveilla en sursaut, comme si un instinct presque oublié l'avertissait d'un danger. D'une pensée pressante, il tira sa compagne de son sommeil.

— Quelque chose vient, Em.

Ses grands yeux verts s'ouvrirent immédiatement, et il la sentit projeter une pensée inquisitrice. Puis elle siffla.

— Que se passe-t-il ?

— C'est Pekhal ! Sois prudent, Althalus, il est très dangereux.

— Ne m'as-tu pas dit que c'était un des hommes de Ghend ?

— L'animal de Ghend, plutôt. Il ne reste guère d'humanité en lui. Je suis certaine qu'il essaiera de te tuer.

— Des tas de gens l'ont déjà fait, Em.

Il roula sur lui-même pour se débarrasser de sa cape et tendit la main vers sa lance à la pointe de bronze.

— Ne te bats pas contre lui, Althalus. Il est sauvage et extrêmement vicieux. Il parlera le temps de se rapprocher suffisamment pour t'atteindre avec son épée. J'imagine qu'il est en train de chercher son petit déjeuner.

— Il mange des humains ?

— C'est une de ses habitudes les moins répugnantes.

— Je pense me souvenir d'un moyen de le maintenir à distance, dit le voleur l'air déterminé.

Quand un craquement résonna dans le sous-bois, il se glissa derrière un arbre pour observer sans se faire voir.

Pekhal était une brute épaisse au visage d'homme des cavernes. Il se frayait un chemin à travers la végétation en balançant une énorme épée faite d'un métal qu'Althalus ne put identifier.

— Où es-tu ? rugit-il d'une voix rauque, presque animale.

— Par ici, répondit Althalus. Je ne crois pas que tu aies besoin de t'approcher davantage.

— Montre-toi !

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Je veux te voir.

— Je ne suis pas si séduisant, tu sais.

— Montre-toi !

— Si tu l'exiges, voisin, soupira Althalus d'un ton faussement résigné.

Il sortit de sa cachette, fixant le sauvage. Puis il lâcha un « Dheu » sonore.

Pekhal décolla du sol avec un juron.

— Simple précaution, mon ami, expliqua plaisamment Althalus. Tu sembles de mauvais poil ce matin – sans doute à cause de quelqu'un que tu as mangé et qui ne t'a pas réussi.

— Repose-moi !

— J'aime autant pas. Tu es très bien là où tu es !

La brute grotesque agita son épée comme pour tenter de trancher les fils invisibles qui la soulevaient.

— Ça ne t'ennuie pas si j'y jette un coup d'œil ? demanda pour la forme Althalus. (Il tendit la main et ordonna :) Gwem !

L'énorme lame jaillit de la main de Pekhal et, obéissante, flotta jusque dans la main d'Althalus.

— Très impressionnant, reconnut-il en la soupesant.

— Rends-la-moi !

— Désolé, mais je ne pense pas que tu en aies besoin.

Althalus planta l'épée dans le sol, puis s'empara de la dague et de la bourse accrochées à la ceinture du géant qui rugit. Althalus leva de nouveau la main et dit : « Dheu ». Pekhal s'éleva de vingt bons pieds dans les airs. Son visage pâlit, ses yeux s'écarquillèrent et il se figea.

— Comment est la vue ? demanda Althalus, qui commençait à s'amuser. Aimerais-tu observer le paysage de plus haut ? Je peux t'arranger ça, si tu veux.

Le regard de Pekhal s'emplit de terreur.

— Nous sommes-nous bien compris, voisin ? Parfait. La prochaine fois que tu verras Ghend, transmets-lui toutes mes

amitiés et dis-lui de cesser de jouer ainsi. Je ne travaille plus pour lui. Il n'a aucun droit sur moi.

Althalus ramassa sa nouvelle dague et sa bourse. Il fourra l'arme dans sa poche, tira l'étrange épée du sol et frappa sur sa lame avec la poignée de la dague. Le métal produisit un tintement discordant. Puis il testa le fil de l'épée avec son pouce. Elle semblait bien plus affûtée que la sienne.

— Très jolie, murmura-t-il. (Il leva les yeux vers Pekhal.) Je te remercie pour ces splendides cadeaux, mon ami. Tout ce que j'ai à te donner en échange, ce sont mes vieilles armes. Mais comme tu es beaucoup plus noble que moi, je suis certain que ça ne te dérangera pas. (Il se débarrassa de ses armes de bronze.) Il faudra refaire ça un de ces quatre ! Passe une bonne journée…

— Tu comptes le laisser là-haut ? demanda Em.

— J'imagine qu'il redescendra en même temps que le soleil. Si ce n'est pas aujourd'hui, demain ou peut-être après-demain. Entre-temps, pourquoi ne pas déjeuner et nous remettre en route ?

Elle essaya de réprimer son fou rire, sans grand succès.

— Tu es terrible !

— Mais amusant, reconnais-le. Ce débile est-il le meilleur serviteur de Ghend ?

— C'est celui que Ghend utilise quand il pense que la force brute parviendra à résoudre un problème. Les autres sont beaucoup plus dangereux.

— Tant mieux. Sinon, ça risquerait de devenir ennuyeux. (Althalus observa soigneusement sa nouvelle dague.) En quoi est-elle faite ?

— Ça s'appelle de l'acier, répondit Emmy. Les hommes ont appris à le forger il y a un millénaire environ.

— J'étais un peu occupé à l'époque. C'est sans doute pour ça que je n'y ai pas prêté attention. D'où vient ce métal ?

— Tu as vu les rochers rouges de Plakand, n'est-ce pas ?

— Difficile de les manquer : le sol est rouge d'un bout à l'autre du royaume !

— Ces rochers contiennent du fer. Les hommes étaient incapables de l'extraire jusqu'à ce qu'ils apprennent à porter des feux à une température plus élevée. Le fer est plus dur que le

bronze, mais aussi plus cassant. Il faut le mélanger à d'autres métaux pour en faire des armes ou des outils.

— L'acier a complètement remplacé le bronze, je suppose ?

— Pour la plupart des choses.

— Il est peut-être plus solide, mais je le trouve beaucoup moins joli. Ce gris est déprimant.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ?

— C'est une question d'esthétique, Em. Nous devrions nous efforcer de remplir notre existence de beauté.

— Je ne vois pas comment on pourrait trouver beau un objet conçu pour tuer des gens.

— La beauté se cache en toute chose, mon cœur. Il faut juste apprendre à la voir.

— Si tu comptes me faire la morale, je crois que je vais retourner me coucher.

— Comme tu voudras ! Oh, avant que tu ne t'endormes… Saurais-tu lequel des clans d'Arum détient le couteau que nous recherchons ? Si nous devons fouiller un par un tous les habitants de ces montagnes, nous ne sommes pas rendus.

— Je sais où il est, chaton : dans un endroit que tu connais bien. Tu y es même assez célèbre.

— Moi ? Je fuis la célébrité comme la peste, dit Althalus.

— Je me demande bien pourquoi. Tu te souviens du chemin du fort de Gosti Grosse-Panse ?

— Ne me dis pas que le Couteau est là-bas !

— Si. En possession de l'actuel chef de clan. Il ne sait pas comment il l'a acquis ni quelle importance il a, alors il le range avec ses autres armes.

— Est-ce une coïncidence que le Couteau soit dans le fort de Gosti ?

— Probablement pas…

— Aurais-tu la bonté de m'expliquer ça ?

— J'aime mieux pas. Pour une raison que j'ignore, le mot « coïncidence » entraîne d'interminables disputes religieuses.

Les jours suivants, ils longèrent la crête par où Althalus avait fui le village de Gosti lors de sa visite précédente. Enfin, ils atteignirent la passe qui surplombait le canyon où se dressait

autrefois le fort de rondins. Mais il avait été remplacé par un château massif. Le pont branlant qui avait (quasiment) fait la fortune de Gosti avait disparu, cédant la place à des arches de pierre qui enjambaient le torrent. Althalus fit faire demi-tour à son cheval et revint sous le couvert des arbres.

— Tu ne veux pas descendre ? s'étonna Emmy.

— La nuit ne tardera pas à tomber. Je préfère attendre demain matin.

— Pourquoi ?

— Parce que mon instinct me le dit. Ça te suffit, comme explication ?

— Ah, dans ce cas… Nous ne voudrions surtout pas désobéir à ton instinct !

— Sois gentille, murmura Althalus.

Il mit pied à terre et se dirigea vers la lisière des arbres pour observer le village qui entourait le château. Quelque chose le frappa.

— Pourquoi tous les hommes portent-ils des robes ?

— Ils appellent ça des kilts, Althalus.

— Une robe est une robe, Em, quel que soit le nom qu'on lui donne. Où est le problème avec un caleçon long comme le mien ?

— Les Arums préfèrent les kilts. Ne commence pas à leur chercher querelle au sujet de leur tenue. Garde tes opinions pour toi.

— Oui, ma dame. Je suppose que vous voudrez du poisson pour le dîner ?

— Si ce n'est pas trop demander.

— Et dans le cas contraire ?

— Dommage pour toi !

CHAPITRE VIII

Althalus et Emmy s'éveillèrent de bonne heure le lendemain, mais ils attendirent que les hommes du clan commencent à s'ébrouer avant de se mettre en selle et de traverser les bois pour rejoindre la piste. Althalus remarqua que les maisons semblaient beaucoup plus solides et confortables que lors de sa dernière visite.

Ils atteignirent l'orée du village au moment où un gaillard vêtu d'un kilt sale sortait d'une des maisons, près du mur d'enceinte du château. Il s'étirait en bâillant, mais quand il aperçut le cheval d'Althalus, son regard se fit soudain vif.

— Toi, là ! L'étranger ! appela-t-il.

— C'est à moi que vous parlez ? demanda innocemment Althalus.

— Tu ne vis pas ici, donc tu es un étranger, pas vrai ?

— Ma parole, je crois que vous avez raison. N'est-il pas curieux que je ne m'en sois pas avisé ?

L'air soupçonneux du gaillard s'adoucit.

— J'ai dit quelque chose de drôle ? demanda Althalus en écarquillant les yeux et en descendant de son cheval.

— T'es un petit marrant, à ce que je vois.

— J'essaye, répondit modestement le voleur. L'humour permet souvent de dissiper la gêne d'une première rencontre. Ainsi, mes interlocuteurs comprennent que je ne suis pas vraiment un étranger : juste un ami qu'ils ne connaissent pas encore.

— Je tâcherai de la replacer, dit le gaillard. Et comment t'appelles-tu donc, ami que je ne connais pas encore ?

— Althalus.

— C'est une plaisanterie ?

— Pas cette fois, non. Ça pose un problème ?

— Dans notre clan, on raconte une très vieille légende au sujet d'un nommé Althalus. Au fait, je m'appelle Degrur.

Le gaillard tendit une main qu'Althalus serra.

— Ravi de te rencontrer. Que raconte-t-on au sujet de mon homonyme ?

— Apparemment, c'était un voleur.

— Ah oui ? Et que vous a-t-il dérobé ?

— De l'argent, d'après ce que j'ai compris. À l'époque, le chef de clan se nommait Gosti Grosse-Panse, et il était l'homme le plus riche du monde.

— Ça alors…

— Oui. Les pièces d'or s'amoncelaient jusqu'aux poutres de sa chambre forte… Du moins, avant l'arrivée du sieur Althalus. Ce larron racontait des plaisanteries si drôles qu'il parvenait à faire rire les murs. Une nuit, après que tous les occupants du grand hall se furent soûlés jusqu'à s'endormir, il s'est introduit dans la chambre forte de Gosti pour y voler jusqu'à la dernière pièce d'or. On raconte qu'il dut dérober vingt chevaux pour emporter son butin.

— Ça fait vraiment beaucoup d'or…

— En effet. Mais j'imagine que l'histoire a pris des proportions effarantes au fil des ans, et qu'il ne devait pas y avoir tant de richesses que ça dans la chambre forte.

— Tu as sans doute raison, Degrur. Un jour, j'ai entendu parler d'un homme qu'on disait aussi gros qu'une montagne.

— Je vais justement au grand hall. Pourquoi ne m'accompagnerais-tu pas ? Je te présenterai à notre chef. Rencontrer un homme baptisé Althalus l'intéressera sûrement.

— Et encore plus de me garder à l'œil… Mon nom risque d'éveiller les soupçons dans le coin.

— Ne t'inquiète pas, mon ami. Plus personne ne prend ces vieilles histoires au sérieux.

— J'espère bien que non.

— Ça t'étonnerait si je te disais que tu as un chat dans ta capuche ?

— Non, je sais qu'elle est là – c'est une minette, au fait. Pendant que je campais dans les montagnes, elle s'est approchée de moi, sans doute pour me voler de la nourriture.

Nous nous sommes appréciés et nous avons décidé de voyager ensemble un moment. Comment s'appelle ton chef ?

— Albron. Il est jeune, mais nous plaçons de grands espoirs en lui. Son père, Baskon, passait le plus clair de son temps la tête dans un tonneau de cervoise, et un dirigeant soûl tend à commettre des erreurs.

— Que lui est-il arrivé ?

— Une nuit, alors qu'il était ivre mort, il est monté au sommet de la plus haute tour pour défier Dieu en combat singulier. Certains prétendent que Dieu a relevé le gant ; moi, je crois qu'il s'est cassé la figure. Il est allé s'écraser un peu partout dans la cour.

— Tout le monde doit mourir de quelque chose, commenta Althalus.

Ils entrèrent dans la cour du château. Althalus remarqua qu'elle était pavée, comme celle de la Maison au Bout du Monde. Degrur le précéda dans l'escalier qui conduisait à la porte et ils traversèrent un long couloir éclairé par des torches en direction du hall.

Tout autour d'une immense table, des hommes barbus mangeaient leur petit déjeuner dans des écuelles de bois. Althalus jeta un coup d'œil à la ronde. Les murs de pierre étaient décorés d'étendards de bataille et d'armes antiques ; dans l'âtre, quelques bûches crépitaient joyeusement. Le plancher avait été balayé le matin même, et aucun chien occupé à ronger un os ne se tapissait dans les coins de la pièce.

— La propreté, ça compte, murmura Emmy sur un ton approbateur.

— Peut-être, mais pas pour beaucoup, répliqua Althalus.

— Mon chef, lança Degrur, interpellant l'homme au regard perçant et au visage rasé de près qui présidait la table. Ce voyageur passait dans le coin, et j'ai pensé que vous aimeriez le rencontrer car il est très célèbre.

— Vraiment ?

— Tout le monde ici a entendu parler de lui, mon chef. Il s'appelle Althalus.

— Tu n'es pas sérieux !

— C'est ce qu'il a affirmé, Albron. Bien entendu, si c'est réellement son nom, il a pu me mentir pour que je ne sois pas sur mes gardes.

— Ça n'a pas de sens !

— Je viens de me réveiller, mon chef. Vous ne vous attendez pas à ce que je raconte des choses sensées au saut du lit ?

Althalus fit un pas en avant et esquissa une gracieuse courbette.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, chef Albron, déclara-t-il. (Il regarda ostensiblement autour de lui.) Je vois que vous avez apporté quelques améliorations à votre hall depuis ma dernière visite.

— Tu es déjà venu ici ? demanda Albron.

— Oui, il y a très longtemps. À cette époque, votre prédécesseur laissait entrer ses cochons. Je n'ai rien contre les cochons : ce sont de braves bêtes, mais ils font d'assez piètres animaux domestiques. Et une salle de banquet n'est pas l'endroit idéal où les parquer… Sauf si on aime son bacon très frais, je suppose.

Albron éclata de rire.

— T'appelles-tu réellement Althalus ?

— Je le crains, chef Albron. J'étais certain que votre clan m'aurait oublié, depuis le temps. La célébrité est parfois bien ennuyeuse. Mais puisque voici mon secret révélé au grand jour, si vous n'êtes pas trop occupé, nous pourrions peut-être nous mettre au travail sans attendre. Votre clan a-t-il amassé suffisamment d'or depuis ma dernière visite pour que je prenne la peine de vous cambrioler ?

Albron cligna des yeux, puis éclata d'un rire tonitruant.

— Dans la mesure où vous connaissez mon secret, il ne sert à rien de tourner autour du pot, pas vrai ? insista Althalus. Quand voulez-vous que je passe à l'action ? Il n'est pas évident d'organiser une poursuite au débotté. Je sais combien les cambriolages peuvent prendre au dépourvu et causer des tracas.

— Vous ne faites pas votre âge, maître Althalus, dit Albron avec un sourire. Selon l'histoire qu'on nous a racontée quand nous étions enfants, vous avez pillé la chambre forte de Gosti Grosse-Panse voilà plusieurs millénaires.

— Tant que ça ? Comme le temps passe…

— Pourquoi ne vous joignez-vous pas à nous pour le petit déjeuner, maître Althalus ? Puisque vous envisagez de dérober mon or, vous allez avoir besoin de quelques dizaines de chevaux pour emporter votre butin. Nous pourrions en discuter en mangeant. J'ai quelques montures en trop, et certaines ont encore leurs quatre pattes. Je suis sûr que nous pourrions nous mettre d'accord sur un prix. Ce n'est pas parce que vous prévoyez de me cambrioler que nous ne pouvons pas faire affaire ensemble.

Althalus rit à son tour et se joignit aux convives. Quand ils eurent fini de manger, le jeune chef Albron lui offrit une chope d'une boisson qu'il appelait « bière ».

— Je te le déconseille, murmura la voix d'Em dans sa tête.

— Ça ne serait pas poli de refuser, mon cœur, répondit Althalus en silence.

Il porta la chope à ses lèvres et but.

Toute sa volonté lui fut nécessaire pour ne pas recracher l'immonde liquide. La cervoise était un délice, mais la bière d'Albron avait un goût si amer qu'Althalus faillit s'étrangler avec.

— Je t'avais prévenu, ricana Emmy.

Althalus reposa prudemment sa chope.

— Tout ça était très divertissant, chef Albron. Mais j'ai une question à vous poser.

— Vous voulez connaître la meilleure route pour vous enfuir après m'avoir cambriolé ?

— Certes pas. Si j'étais l'autre Althalus, j'aurais effectué mes repérages avant de mettre les pieds dans votre village. Comme vous l'avez sans doute remarqué à mes vêtements, je ne suis pas un Arum.

— Ça m'avait traversé l'esprit, en effet.

— Je viens de l'est d'Ansu, et je suis en quête de quelque chose depuis plusieurs années.

— Quelque chose de précieux ?

— Sans doute pas pour un autre, mais j'en ai besoin pour réclamer un héritage. Voyez-vous, le frère aîné de mon père est l'Arkhein de notre région…

— L'Arkhein ?

— C'est un titre de noblesse à peu près équivalent au vôtre. Quoi qu'il en soit, le fils unique de mon oncle – mon cousin – s'est disputé avec un ours il y a quelques années de ça. Comme les ours d'Ansu sont très gros et très malcommodes, c'est lui qui a eu le dessous. De sorte que le titre de mon oncle redeviendra vacant après sa mort.

— Et vous allez lui succéder ? Félicitations, maître Althalus.

— Ce n'est pas aussi simple, chef Albron, précisa Althalus. J'ai un autre cousin, le fils du frère cadet de mon père. Nous sommes nés le même été et, comme notre calendrier n'est pas très précis, personne ne sait lequel de nous deux est l'aîné.

— Ce genre d'imprécision entraîne souvent des guerres.

— Précisément. Mon oncle l'Arkhein en est bien conscient. Il nous a convoqués tous les deux en son château pour nous ordonner de cesser de recruter des armées et de forger des alliances. Puis il nous a raconté une histoire. Il semble qu'un de nos ancêtres ait eu une très jolie dague. Lors d'une des petites guerres qui éclatent de temps en temps chez nous, il s'est fait tuer. Après le coucher du soleil, les malfrats qui rôdent tels des vautours aux abords des champs de bataille sont venus dépouiller les morts.

— Je connais ça, dit Albron.

— Je suppose que ça se passe de la même façon ici. Quoi qu'il en soit, un de ces malfrats s'empara de la dague de notre ancêtre. Il n'y avait pas de joyaux incrustés dans la poignée, ni rien de ce genre, mais elle était assez jolie pour qu'il pense en tirer un bon prix. Mon oncle nous a proposé une sorte de jeu, à mon cousin et à moi : celui d'entre nous qui parviendrait à lui rapporter la dague deviendrait son successeur.

Althalus lâcha un soupir théâtral.

— Depuis ce jour, je n'ai cessé de courir en tous sens. Vous ne pouvez imaginer à quel point il est difficile de chercher une antiquité d'un œil tout en guettant les assassins de l'autre.

— Les assassins ?

— Mon cousin est un peu fainéant. L'idée d'arpenter le monde à la recherche d'un couteau ne l'excite pas outre mesure.

Il semble trouver beaucoup plus simple de m'éliminer que de me prendre de vitesse.

« Pour en venir au sujet de ma visite, j'ai rencontré un type qui m'a affirmé avoir vu dans votre armurerie une arme correspondant à la description de celle que je recherche.

Althalus eut un regard en coin pour Albron. L'histoire qu'il venait d'improviser semblait avoir embrasé l'imagination du jeune chef. Le voleur fut ravi de découvrir qu'il n'avait pas perdu la main.

Albron se leva.

— Pourquoi n'allons-nous pas nous en assurer, Arkhein Althalus ? suggéra-t-il.

— Je ne suis pas encore Arkhein…

— Vous ne tarderez pas à le devenir si cette dague est dans mon armurerie. Vous vous exprimez bien et vous avez un sens de l'humour raffiné. Ce sont des qualités très nobles, en regard des lamentables défauts de votre cousin. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que vous héritiez du titre de votre oncle.

Althalus s'inclina.

— Vous m'honorez, seigneur.

— Ce n'était pas un peu gros ? murmura la voix d'Emmy dans son esprit.

— Je connais les Arums, mon cœur. Je sais exactement quel genre d'histoire ils ont envie d'entendre, et celle-ci était remarquable. Tous les ingrédients requis : une menace de guerre civile, un héros, un méchant et une quête. Que pourrait-on souhaiter d'autre ?

— Un soupçon de vérité, par exemple.

— Je n'aime pas gâcher une bonne histoire avec ça. Ce serait comme violer mon intégrité artistique, tu comprends ?

— Misère, soupira-t-elle.

— Fais-moi confiance, petite chatte. C'est comme si j'avais déjà le couteau dans les mains, et je n'aurai même pas besoin de le payer. Albron me le remettra avec sa bénédiction.

L'armurerie était à l'arrière du château. Elle regorgeait de toutes sortes d'épées, de haches, de piques, de casques, de dagues et de cottes de mailles.

— Voici mon armurier, Rheud, annonça Albron en désignant un homme trapu à la barbe rousse en bataille. Décrivez-lui la dague que vous recherchez.

— Elle mesure environ un pied et demi de long, maître armurier, et sa lame a une forme bizarre, un peu comme une feuille de laurier. Il y a une sorte de dessin dessus. D'après ce que j'ai compris, c'est une écriture ancienne que plus personne ne comprend.

Rheud se gratta la tête.

— Ah, dit-il, celle-là. Elle est très jolie, mais un peu trop sophistiquée à mon goût. Je préfère les armes plus pratiques.

— Donc, vous l'avez ?

— Je l'avais. Le jeune Éliar est venu s'équiper ici avant de partir livrer bataille à Treborea. Il s'est entiché de cette dague, alors je l'ai laissé la prendre.

Althalus jeta un regard interloqué à Albron.

— Vous êtes-vous querellé avec quelqu'un de Treborea, seigneur ?

— Non, c'est un accord commercial. Autrefois, les habitants des basses terres s'efforçaient de persuader les Arums de conclure avec eux des alliances où nous récoltions les coups et eux les bénéfices. Il y a une cinquantaine d'années, le conclave des chefs de clan a décidé que ça suffisait. Depuis, si les gens des basses terres ont besoin de soldats, ils doivent les louer.

— Les louer ?

— Ça fonctionne très bien, maître Althalus, je vous assure. Comme nous ne nous allions plus avec personne, nous ne nous faisons pas escroquer à la fin du conflit. S'ils veulent des soldats, ils paient leurs services d'avance, et nous refusons les lettres de change ou le papier. Ils paient en or avant que nos hommes se mettent en route.

— Comment l'ont-ils pris ?

— D'après ce qu'on m'a rapporté, la lune renvoyait l'écho de leurs rugissements de fureur. Mais les chefs de clan ont tenu bon. Désormais, les gens des basses terres ont le choix : ils passent à la caisse ou ils livrent leurs propres guerres. (Albron se gratta le menton.) Nous sommes un peuple belliqueux, et il fut un temps où un rien suffisait à déclencher une guerre civile.

Mais ce n'est plus ainsi. Voilà quarante ans qu'aucun conflit n'a éclaté en Arum.

— Pourquoi incendier ses voisins pour le plaisir quand on peut mettre le feu à Perquaine ou à Treborea pour de l'or ? approuva Althalus. Quelle cité a loué les services du jeune Éliar ?

— C'est Kanthon, n'est-ce pas, Rheud ? Parfois, j'ai du mal à m'y retrouver. Des hommes à moi sont engagés dans une demi-douzaine de conflits locaux.

— C'est bien ça, mon chef, confirma l'armurier. Comme c'était sa première bataille, vous l'avez envoyé dans un endroit pas trop dangereux, pour qu'il commence par se tremper les pieds dans une eau peu profonde. La guerre entre Kanthon et Osthos couve depuis un bon millénaire. Plus personne ne la prend au sérieux.

— Dans ce cas, je suppose que je dois aller à Kanthon. Ce qui aura au moins un avantage…

— Vraiment ? Lequel ?

— Eh bien, je ne veux pas vous offenser, seigneur, mais il y a un peu trop d'arbres en Arum à mon goût. Les plaines de Treborea me conviendront mieux.

— Vous n'aimez pas les arbres, maître Althalus ?

— Pas quand un des assassins de mon cousin risque de se tapir derrière. Les plaines sont ennuyeuses, mais c'est ce dont mes nerfs ont besoin en ce moment pour se reposer un peu. Ces derniers temps, ils sont tendus à craquer. À quoi ressemble Éliar ?

— Il est assez costaud, dit l'armurier. Et il n'a qu'une quinzaine d'années ! S'il vit, il fera un soldat potable. Il n'est pas trop intelligent, mais ça lui passera peut-être. En revanche, il ne manque pas d'enthousiasme, et il est convaincu d'être le plus grand guerrier de tous les temps.

— Je ferais mieux de me dépêcher, dans ce cas, s'inquiéta Althalus. Avant que le jeune Éliar ne succombe à un excès d'enthousiasme. Il semble être le genre de personne qui attire les mauvais coups.

— Jolie formule, dit Albron, admiratif. Cette description correspond à la quasi-totalité de la population adolescente mâle d'Arum.

— Mais ces jeunes gens font marcher les affaires, je parie ?

— Oh, oui. En général, j'en tire le double du prix normal.

Althalus et Émeraude quittèrent le château d'Albron le lendemain matin et prirent la direction du sud.

— Connais-tu la route de Kanthon ? demanda Emmy tandis qu'ils descendaient dans le canyon.

— Bien entendu. Tous les chemins mènent aux grandes villes du monde.

— Et connais-tu plusieurs façons de t'en échapper ?

— Naturellement. Plier bagage en vitesse est souvent une nécessité dans ma profession.

— Je me demande bien pourquoi…

— Sois gentille, Emmy. Où irons-nous après avoir récupéré le Couteau ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Comment ?

— Ne t'inquiète pas, Althalus. L'inscription nous indiquera où aller.

— Je croyais qu'elle servait à identifier les gens dont nous aurons besoin.

— Oui, mais ce n'est pas sa seule utilité. Elle est très complexe, chaton, et elle évolue en fonction des circonstances. Elle nous dira où aller, qui chercher et que faire.

— Le Couteau me fait de plus en plus penser au Grimoire…

— Ils sont assez semblables, sinon que le Couteau change et pas le Grimoire. Dépêchons-nous, nous avons une longue route à parcourir.

Ils descendirent vers les plaines de Perquaine et, une semaine plus tard environ, atteignirent la cité de Maghu, qui avait connu de nombreux changements depuis le dernier passage d'Althalus. Néanmoins, le temple antique demeurait son bâtiment le plus imposant.

Tandis qu'ils le longeaient, le voleur fut surpris par la réaction de sa compagne, dont les oreilles s'aplatirent.

— Que se passe-t-il ? demanda Althalus en l'entendant siffler dans sa capuche.

— Je déteste cet endroit !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est grotesque !

— Je le trouve un poil grandiloquent, mais pas plus que beaucoup d'autres temples.

— Je ne parlais pas du temple, mais de la statue qui est à l'intérieur.

— Tu veux dire, celle qui a des tas de seins ? C'est la déesse locale, Em. Tu n'as pas besoin de le prendre pour toi.

— Bien sûr que si !

Sentant qu'elle fulminait, il la regarda, intrigué. Une idée lui traversant l'esprit, il projeta une pensée inquisitrice vers la partie de son cerveau dont elle insistait toujours pour préserver l'intimité.

Ce qu'il découvrit le stupéfia.

— Alors, voilà qui tu es réellement…

— Je t'avais ordonné de ne pas fourrer ton nez là-dedans !

— Dweia… C'est bien toi, n'est-ce pas ?

— Je suis étonnée que tu aies réussi à prononcer ce nom correctement !

— Mais… Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Parce que ça ne te regardait pas.

— Ressembles-tu vraiment à cette statue ?

— À cette vache laitière, tu veux dire ? À ce troupeau de vaches laitières, plutôt…

— Je parlais du visage, pas de tous ces…

Il chercha un mot qui ne risque pas de l'offenser.

— Le visage est tout aussi loin de la réalité.

— Une déesse de la fertilité, hein ? Mais je ne vois pas le rapport avec…

— Voudrais-tu reformuler ta question pendant que tu as encore une langue ?

— Je devrais peut-être abandonner le sujet.

— Sage décision.

Ils sortirent de Maghu pendant qu'Althalus digérait encore ce qu'il venait d'apprendre. D'une certaine façon, tout s'éclaircissait.

— Ne me mords pas ! ordonna-t-il à Emmy. Dis-moi seulement si j'ai raison. Deiwos crée les choses, n'est-ce pas ?

— Et alors ?

— Après les avoir créées, il passe à d'autres occupations, et c'est à toi qu'il les confie. C'est toi qui veilles dessus, toi qui t'assures qu'elles se reproduisent… ou je ne sais quoi. (Une autre pensée lui traversa l'esprit.) C'est pour ça que tu détestes autant Daeva ? Il veut détruire ce que Deiwos a créé alors que tu es chargée de le préserver. Est-ce pour ça que vos trois noms commencent par la même consonne ? Et cela veut-il dire que tu es la sœur de Daeva au même titre que celle de Deiwos ?

— C'est un peu plus compliqué que ça, Althalus, mais tu t'approches. Comme les gens qui viennent à notre rencontre…

Althalus leva la tête.

— Tu ferais mieux de te cacher dans ma capuche pendant que je découvre qui ils sont.

Les hommes continuèrent à avancer sur la route. Le voleur vit qu'ils portaient des kilts. La plupart étaient enveloppés de bandages ensanglantés et plusieurs se traînaient en s'appuyant sur des bâtons.

— Les Arums, marmonna Althalus. Les marques, sur leur kilt, indiquent qu'ils sont membres du clan d'Albron.

— Que font-ils à Perquaine ?

— Je l'ignore, mais je vais le leur demander. Althalus tira sur les rênes de son cheval et attendit que les hommes se rapprochent.

Celui qui ouvrait la marche était grand, mince et noir de poil. Un bandage enveloppait son crâne.

— Vous êtes bien loin de chez vous, messires, lança Althalus en guise de salut.

— Nous essayons d'y remédier, répondit l'homme.

— Vous appartenez au clan d'Albron, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ?

— À cause des marques sur votre kilt, voisin.

— Vous ne ressemblez pas à un Arum.

— Je n'en suis pas un, mais je connais bien vos coutumes. On dirait que vous avez eu des ennuis.

— C'est une façon de le présenter. Le chef Albron nous a loués à un seigneur de Treborea. Une petite bataille tranquille, en principe. Mais ça a un peu dégénéré.

— Feriez-vous par hasard allusion à la risible querelle qui oppose Kanthon et Osthos ?

Un nœud était en train de se former dans l'estomac d'Althalus.

— Vous en avez entendu parler ?

— Nous arrivons du château d'Albron.

— « Nous » ?

— Mon chat et moi.

— Un chat est un bien étrange compagnon de voyage pour un homme adulte... (L'homme étudia ses troupes mal en point et cria :) Vous pouvez vous reposer cinq minutes. (Puis il se laissa glisser dans l'herbe.) Si vous avez le temps, j'aimerais bien savoir ce qui nous attend sur la route...

— Pas de problème, répondit le voleur en mettant pied à terre. Au fait, je m'appelle Althalus. Le commandant blessé lui jeta un regard étonné.

— Une coïncidence. Pas cet Althalus !

— Je n'y croyais pas vraiment... Je m'appelle Khalor, et je suis l'Ancien de ce qui reste de notre groupe.

— Vous ne me semblez pas si ancien.

— C'est un titre treboréen, mon ami. Nous sommes censés nous adapter quand nous arrivons chez les gens des basses terres pour livrer bataille à leur place. Chez nous, j'étais sergent. Auriez-vous croisé des groupes de gens armés quand vous descendiez des montagnes ?

— Rien qui sorte de l'ordinaire, sergent Khalor : quelques chasseurs, c'est tout. Je pense que vous pourrez rentrer chez vous sans trop de problèmes. D'après ce que m'a raconté votre chef, les clans du sud d'Arum sont en paix les uns avec les autres. Que vous est-il donc arrivé ?

— Albron nous a loués aux Kanthons il y a environ six mois. Comme je l'ai dit, c'était censé être une petite guerre de rien du tout. Nous devions nous promener dans des endroits où les

Osthos puissent nous voir. Le truc habituel : faire saillir nos biceps, agiter nos épées et nos haches, pousser des cris de bataille et d'autres âneries propres à impressionner les gens des basses terres. Mais l'imbécile qui occupe le trône de Kanthon s'est laissé emporter et nous a ordonné d'envahir Osthos.

— Et vous n'avez pas réussi à l'en dissuader ?

— J'ai essayé ! Dieu sait que j'ai essayé ! Je lui ai dit que mes hommes n'étaient pas assez nombreux et qu'il devrait en engager au moins dix fois autant pour une invasion, mais cette andouille a refusé de m'écouter. Il ne sert à rien d'expliquer les réalités de la guerre aux gens des basses terres.

— Si je comprends bien, vous vous êtes fait piétiner…

— Piétiner, le mot est faible ! Je crois que j'ai une flaque de boue tatouée à jamais dans le bas du dos. Malheureusement, nous avons pris les Osthos par surprise quand nous avons violé leur frontière.

— Malheureusement ?

— Ils ne s'attendaient pas à ce que nous les envahissions, donc ils n'étaient pas prêts à nous recevoir. Du coup, le décérébré de Kanthon a été saisi par la folie des grandeurs, et il m'a ordonné d'assiéger la capitale. Je n'avais même pas assez d'hommes pour poster des piquets autour, mais ce crétin a refusé de m'écouter.

Althalus jura d'abondance.

— Quand vous tomberez à court de vocabulaire, je pourrai vous fournir toutes sortes de qualificatifs intéressants pour mon ex-employeur, proposa aimablement Khalor. Ça fait plus de deux semaines et demie que j'en invente de nouveaux. Vous semblez prendre cette histoire très à cœur…

— Absolument. Je cherche un jeune homme placé sous votre commandement, un certain Éliar. Il ne serait pas parmi les blessés, par hasard ?

— Je crains que non. Il est sans doute mort depuis longtemps… À moins que cette sauvage d'Osthos n'ait pas tout à fait fini de le découper en petits morceaux.

— Que lui est-il arrivé ?

— Éliar a appris avec enthousiasme l'histoire de l'invasion… Vous savez combien les jeunes gens peuvent se montrer

stupides avant leur première bataille ! Bref, l'Aryo d'Osthos avait ordonné à ses troupes de battre en retraite chaque fois qu'elles nous apercevraient. Éliar et le reste de ma bleusaille en ont déduit qu'ils avaient affaire à des lâches plutôt qu'à des soldats dirigés par un commandant très malin.

« Quand nous avons atteint les remparts de la ville, les Osthos se sont contentés de fermer leurs portes et de nous inviter à entrer si nous nous en sentions capables. J'avais sur les bras une palanquée de jeunes enthousiastes qui faisaient des bonds sur place, l'écume aux lèvres, en me suppliant de les laisser attaquer. Éliar criait le plus fort. Je l'ai mis à la tête de ses camarades en lui suggérant de voir combien d'entre eux il réussirait à faire tuer.

— Une façon très directe de présenter les choses, sergent.

— C'est aussi le seul moyen de découvrir si un jeune officier a du sable dans l'estomac. Éliar était un gentil garçon, et ses camarades l'ont suivi sans hésiter. Ça fait partie de mon boulot : je dois garder un œil sur ceux qui présentent des aptitudes au commandement et les mettre dans des situations où ils peuvent prouver leur valeur. Ça entraîne souvent des pertes humaines, mais ça fait partie de mon boulot.

« Éliar et ses chiots se sont précipités dans la plaine et rués vers les portes de la cité en braillant et en brandissant leurs armes comme pour faire écrouler les remparts. Quand ils sont arrivés à une cinquantaine de pas, les portes se sont ouvertes, et l'Aryo d'Osthos est sorti à la tête de ses troupes pour enseigner les bonnes manières à mes petits barbares.

— Manuellement, je suppose, lâcha Althalus l'air sombre.

— Et pédestrement aussi. Les Osthos les ont littéralement piétinés. Éliar était au beau milieu de la mêlée, et il se débrouillait plutôt bien jusqu'à ce qu'il se retrouve face à l'Aryo en personne, armé d'une hache flambant neuve. Éliar a voulu lui abattre son épée sur la tête ; l'Aryo a bloqué sa lame, qui s'est brisée juste au-dessus de la garde. Je lui ai mentalement fait mes adieux. Mais la réaction du gamin m'a surpris… Pas autant que l'Aryo, toutefois. Il a jeté ce qui restait de son épée à la figure de son adversaire et en a profité pour dégainer sa dague.

Avant que l'Aryo puisse réagir, Éliar avait déjà bondi sur lui et jouait du couteau comme un possédé.

« Il a dû poignarder ce malheureux deux douzaines de fois, en lui faisant des plaies larges comme sa main. Je ne pensais pas qu'une arme ornementale puisse faire beaucoup de dégâts mais, bien utilisée, celle-là perce vraiment de gros trous dans la peau d'un homme. Évidemment, les soldats de l'Aryo se sont tous jetés sur Éliar ; ils l'ont fait prisonnier avec certains de ses hommes et ont battu en retraite dans la cité.

— Qui est la femme que vous avez mentionnée un peu plus tôt ?

— La fille de l'Aryo. Elle réussirait à découper du verre avec sa voix à une lieue de distance. Nous l'avons entendue très clairement quand les soldats lui ont rapporté le cadavre de son père. Nous l'avons aussi entendue quand elle leur a ordonné de faire une sortie et de nous tailler en pièces. Je ne pensais pas qu'ils obéiraient à une femme, mais Andine a le genre de voix qu'il est très difficile d'ignorer.

Khalor frémit.

— Pour tout dire, avoua-t-il, j'ai l'impression de l'entendre encore. Et ce n'est peut-être pas une impression. Jamais je n'avais entendu de voix comme la sienne. Ça s'est passé il y a deux semaines et demie, et il se peut qu'elle soit encore en train de hurler combien de longueurs de nos entrailles elle veut voir enroulées sur les arbres du voisinage.

— Andine ? répéta Althalus.

— C'est son nom. Un très joli nom pour une très jolie fille à l'esprit pas joli du tout.

— Vous l'avez vue ?

— Oh, oui. Elle se tenait sur le chemin de ronde de la cité pour assister au massacre. Elle n'arrêtait pas de réclamer davantage de sang et d'agiter la dague d'Éliar. C'est une vraie sauvage et, à présent, c'est elle qui dirige Osthos.

— Une femme ? sursauta Althalus.

— Ce n'est pas une femme ordinaire. Elle était l'enfant unique de son père et tous ses sujets sont probablement en train de s'incliner devant elle en l'appelant « Arya Andine ». Si Éliar a eu de la chance, elle l'aura fait exécuter. Mais j'en doute. Je

pense qu'elle le découpe petit à petit avec son propre couteau et qu'elle le force à regarder pendant qu'elle mange les morceaux. Et je ne serais pas étonné d'apprendre qu'elle a essayé de trouver un moyen de lui arracher le cœur assez vite pour qu'il survive le temps de la voir le dévorer sous son nez. Tenez-vous à l'écart d'elle, Althalus. À mon avis, avant de l'approcher, mieux vaut lui laisser quarante ou cinquante ans pour se calmer.

CHAPITRE IX

— Qu'est-ce que ça peut faire si elle le tue, Em ? demanda Althalus. C'est du Couteau dont nous avons besoin, pas d'un gamin arum mal dégrossi.

— Quand apprendras-tu enfin à voir plus loin que le bout de ton nez ?

— Ne me parle pas comme ça !

— Désolée, chaton. C'était méchant de ma part. Ce que je voulais dire, c'est que tout est lié. Aucun événement ne se produit jamais isolément. Éliar est un barbare illettré du fin fond d'Arum. Pourtant, il a choisi le Couteau dans l'armurerie d'Albron. C'était peut-être un caprice, mais nous n'en aurons pas la certitude avant de l'avoir mis à l'épreuve. S'il ne peut pas lire ce qui est marqué sur la lame, nous lui tapoterons la tête et nous le renverrons chez lui. Mais s'il le peut, il faudra l'emmener avec nous.

— Et s'il est comme moi à l'époque de mon arrivée à la Maison ? Je ne savais pas lire mon propre nom…

— J'avais remarqué ! Mais ça n'a pas d'importance. S'il fait partie des élus, il déchiffrera l'inscription.

— Comment saurons-nous s'il a vu juste ?

— Nous le saurons, chaton. Crois-moi, nous le saurons.

— Pourquoi n'éclaires-tu pas ma lanterne ? Dis-moi quel est le mot gravé sur la lame.

— Ça dépend. Il varie en fonction de la personne qui le lit.

— Emmy, ça n'a pas de sens ! Un mot est un mot ! Il n'est censé n'avoir qu'une signification.

— Le mot « maison » a-t-il une seule signification ?

— Bien sûr que oui ! Il désigne l'endroit où vit un homme, ou celui d'où il vient.

— Autrement dit, quelque chose de différent pour chacun.

Althalus fronça les sourcils.

— Ne te frappe pas trop avec ça ! Le mot gravé sur la lame est un ordre qui affecte une tâche spécifique à chaque personne que nous devons localiser.

— Ça ne peut pas être un seul mot, dans ce cas.

— Je n'ai jamais prétendu que ça l'était. Chaque élu le percevra différemment.

— Parce qu'il change tout le temps ?

— Non, il est permanent. L'écriture reste la même ; seule la lecture change.

— Tu me donnes la migraine, Em.

— Ne te mets pas martel en tête avec ça, Althie. Tu comprendras mieux quand nous aurons retrouvé le Couteau. Pour l'instant, notre problème est de l'arracher aux griffes d'Andine… De préférence en compagnie d'Éliar.

— Je crois avoir déjà trouvé un moyen. Je vais les lui racheter.

— Les lui racheter ?

— La payer pour qu'elle me les donne.

— Althalus, Éliar est un homme. On n'achète pas les gens.

— Tu te trompes. Éliar est un soldat prisonnier, autrement dit, un esclave.

— C'est dégoûtant !

— Bien sûr, mais c'est comme ça que ça fonctionne. Je vais devoir cambrioler quelques nantis pour me procurer l'or nécessaire. Si l'Arya Andine est aussi déterminée à massacrer Éliar que le sergent Khalor le pense, il m'en faudra une grande quantité pour la persuader de me le vendre.

— Peut-être, murmura Emmy, tandis que son regard vert se faisait lointain. Mais peut-être pas. Si nous faisons bon usage du Grimoire, elle sera enchantée de nous le céder.

— J'ai déjà rencontré des dames vindicatives… Crois-moi, il faudra beaucoup d'or. Si le sergent Khalor avait raison, elle meurt d'envie de goûter le sang d'Éliar. Voyons si nous pouvons trouver la maison d'un riche marchand. Je le cambriolerai, puis nous irons faire une offre à Andine.

— Il y a d'autres façons de se procurer de l'or, Althalus.

— Je sais : on peut l'extraire du sol. Mais ça ne me dit rien. J'ai vu beaucoup de trous profonds dans les montagnes de Kagwher et, d'après ce que je me suis laissé dire, un seul sur cent produit une misérable pépite.

— Je pense pouvoir améliorer un peu les probabilités, chaton.

— Mais je n'ai pas envie de creuser : ça me tue le dos.

— C'est parce que tu ne fais pas assez d'exercice. Mettons-nous en route. Nous avons plusieurs jours de voyage devant nous avant que tu puisses creuser.

— Il n'y a pas d'or dans les basses terres, Em.

— Il y en a quand on sait où chercher. Chevauchons, mon garçon, chevauchons !

— C'était censé être drôle ?

Ils continuèrent en direction du sud, traversant les champs de Perquaine à un petit trot régulier. Vers midi, trois jours après leur rencontre avec le sergent Khalor, Althalus tira sur les rênes de leur cheval et mit pied à terre.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ?

— Nous avons un peu trop fatigué cette pauvre bête. Je vais marcher à côté pour lui permettre de se reposer. (Althalus promena son regard à la ronde.) Pas terrible…

— Quoi donc ?

— La récolte de cette année. Ça ne vaudra même pas la peine de la moissonner.

— C'est à cause de la sécheresse, chaton. Il ne pleut plus beaucoup par ici.

— Nous approchons de la côte, Em. Il pleut toujours le long de la côte…

— Nous sommes encore très loin de l'endroit où la côte s'étend désormais, chaton. Souviens-toi, nous en avons parlé dans la Maison. La glace retient chaque année un peu plus d'eau. D'où la sécheresse et la décrue des eaux.

— Serons-nous capables d'y remédier ?

— Que veux-tu dire ?

— Faire fondre la glace pour que les choses redeviennent comme elles sont censées être…

— Pourquoi les hommes veulent-ils toujours modifier l'ordre naturel des choses ?

— Quand quelque chose est cassé, nous le réparons, voilà tout.

— D'où te vient l'idée absurde que le monde est cassé ?

— Il n'est plus comme avant ! De notre point de vue, ça signifie qu'il est cassé.

— Oh ! Oh ! L'un de nous ne serait-il pas en train de raisonner à la façon de Daeva ?

— Assécher les océans et transformer le monde en désert ne le rend pas meilleur, Em !

— Un changement n'est pas nécessairement une amélioration, Althalus. « Meilleur » et « pire » sont des définitions humaines. Le monde est en constante évolution, et tu peux t'en plaindre autant que tu voudras, ça n'y changera rien !

— La côte ne devrait pas se déplacer !

— Tu peux lui dire d'arrêter, si ça te chante. Elle t'écoutera peut-être mais, à ta place, je ne parierais pas là-dessus. (Elle regarda autour d'elle.) Nous devrions atteindre l'endroit que nous cherchons demain.

— Parce que nous cherchons un endroit spécial ?

— Assez spécial, oui, puisque tu vas commencer à travailler pour gagner ta vie.

— Quel concept pervers !

— Ça te fera du bien, mon cœur : de l'air frais, de l'exercice, de la nourriture saine…

— Je crois que je préférerais encore avaler du poison.

Ils établirent un camp rudimentaire dans un bosquet, à quelque distance de la route, et se remirent en chemin peu avant l'aube.

— Le voilà, dit Emmy après qu'ils eurent chevauché deux heures.

— Voilà quoi ?

— L'endroit où tu vas travailler honnêtement, chaton.

— J'aimerais bien que tu cesses de m'en rebattre les oreilles.

Althalus sonda ce qui ressemblait à un champ abandonné. Au bout se dressait un promontoire couvert d'une herbe maigrichonne.

— C'est là ? demanda-t-il.

— C'est là.

— Comment peux-tu en avoir la certitude ? C'est juste une colline. Nous en avons croisé des dizaines d'autres en chemin.

— Oui, mais celle-ci n'est pas une colline ordinaire. Ce sont les ruines d'une ancienne demeure couverte par la poussière.

— Qui les a enterrées ?

— Le vent. Comme le sol est très sec dans cette région, il soulève la poussière et la charrie jusqu'à ce qu'il rencontre un obstacle. Alors, il la laisse tomber dessus.

— Toutes les collines se forment-elles de cette façon ?

— Pas toutes, non.

Althalus l'observa en plissant les yeux.

— Je crois que je vais avoir besoin d'outils. Je creuserai si tu insistes, mais sûrement pas à mains nues.

— Aucun problème. Je te dirai quel mot utiliser.

— Je continue à penser qu'il serait plus facile de cambrioler quelqu'un.

— Il y a davantage d'or dans cette colline que tu n'en trouveras dans une douzaine de maisons. Tu dis qu'il te faut de l'or pour racheter Éliar et le Couteau à Andine. Eh bien, ton or est là ! Il ne te reste plus qu'à le déterrer.

— Comment sais-tu qu'il y a de l'or là-dessous ?

— Je le sais, un point c'est tout. Ces ruines en contiennent davantage que tu n'en as jamais vu. Va chercher, mon garçon, va chercher !

— Ça commence à me fatiguer, Emmy.

— Si tu obéissais dès que je te donne un ordre, je n'aurais pas à le répéter. De toute façon, tu finis toujours par faire ce que je veux, alors pourquoi faut-il que tu discutes ?

— Très bien, mon cœur, capitula Althalus.

— Bon garçon…

Elle lui expliqua comment faire apparaître une pelle d'un mot, puis le guida vers un endroit situé à une centaine de pieds

de hauteur, sur le flanc sud de la colline. Tandis qu'Althalus conduisait son cheval par la bride, il remarqua de très anciens blocs de grès à demi enfouis dans la poussière. À l'époque de la construction, les maçons avaient dû les scier pour leur donner une forme rectangulaire. Depuis, le vent et les intempéries les avaient si bien érodés qu'il devenait difficile de les distinguer des rochers.

— Quand cette maison a-t-elle été abandonnée ? demanda Althalus.

— Il y a environ trois millénaires. À l'origine, son propriétaire était laboureur. Il fut l'un des premiers à s'installer en Arum. Il ne cherchait pas vraiment d'or, mais il en découvrit quand même.

— Sans doute parce qu'il arriva dans les premiers. Mais pourquoi alla-t-il en Arum s'il ne cherchait pas d'or ?

— À cause d'un malentendu concernant la légitime possession d'un cochon. Comme ses voisins étaient un peu trop excités par toute l'affaire, il préféra se réfugier dans la montagne pour leur laisser le temps de se calmer. Je suis certaine que tu comprends ça. C'est ici, chaton. Descends de cheval et commence à creuser.

Althalus mit pied à terre, sortit Emmy de sa capuche et la posa sur la selle. Puis il ôta sa cape et releva ses manches.

— À quelle profondeur dois-je creuser ?

— Environ quatre pieds. Puis tu atteindras des dalles que tu devras soulever. Elles dissimulent le cellier où repose l'or.

— Tu en es certaine ?

— Cesse de perdre du temps et creuse !

— Oui, mon cœur…

Il enfonça sa pelle dans le sol. Celui-ci étant très sec, sa tâche ne fut pas aussi ardue qu'il l'avait craint.

— À ta place, je ne jetterais pas la terre en bas de la colline, dit Emmy. Il va falloir que tu la remettes dans le trou quand tu auras fini.

— Pourquoi ?

— Pour empêcher le premier venu de trouver l'or que tu devras abandonner sur place.

— Je n'ai pas l'intention d'en abandonner !

— Comment comptes-tu le transporter ?

— Tu es assise sur notre moyen de transport, mon cœur. Ce cheval est très robuste.

— Pas suffisamment.

— Combien d'or y a-t-il là-dedans ?

— Davantage qu'un seul animal ne peut en porter.

— Vraiment ?

Althalus redoubla d'ardeur.

Une demi-heure plus tard, il heurta enfin les dalles de pierre dont Emmy lui avait parlé. Il agrandit le trou pour se donner la place de manœuvrer, puis posa sa pelle, s'agenouilla dans le fond et sonda les dalles avec sa dague d'acier.

— Qu'est-ce que je cherche au juste ? Elles sont si bien scellées que je n'arrive pas à gliser ma lame dans les interstices.

— Continue. Celle qui nous intéresse a du jeu.

Althalus obéit. La poussière soufflée par le passage des siècles s'étant infiltrée entre les pierres, il lui fallut un peu de temps pour localiser la bonne. Lorsque ce fut fait, il rengaina sa dague, reprit sa pelle et s'en servit comme d'un levier.

La dalle se souleva assez facilement, et une bouffée d'air rance remonta de l'ouverture, trop sombre pour qu'on voie à l'intérieur. Althalus dégagea une seconde dalle pour laisser entrer un peu de lumière.

Le cellier n'abritait que des piles de briques poussiéreuses qui montaient jusqu'au plafond.

Pourquoi se donner tant de mal pour cacher de simples briques ? Passant un bras dans le trou, Althalus en essuya une de sa manche.

Il écarquilla les yeux en découvrant qu'elle était d'un beau jaune brillant.

— Grand Dieu ! souffla-t-il.

— Il est occupé pour le moment, Althalus, mais je peux prendre un message.

— Il doit y avoir des tonnes d'or là-dedans !

— Je te l'avais bien dit !

L'or avait été fondu en blocs larges et longs comme une main d'homme et légèrement plus épais. Chacun pesait environ cinq

livres. Althalus s'avisa qu'il tremblait de la tête aux pieds en les remontant du trou pour les poser sur les dalles.

— Ne t'emballe pas trop, lui recommanda Emmy.

— Vingt ? suggéra-t-il à contrecœur.

— Je doute que le cheval puisse en porter davantage.

Althalus se limita à vingt lingots. Il remit les dalles en place, boucha le trou et déracina même quelques buissons pour les replanter dessus afin de dissimuler sa mine privée.

Puis il fabriqua deux sacs, fourra dix lingots dans chacun, les attacha ensemble et les suspendit sur le dos de son cheval.

Sifflotant gaiement, il remonta en selle.

— Je te trouve bien guilleret cet après-midi, dit Emmy.

— Je pue la richesse, mon cœur !

— Ça fait déjà plusieurs jours que j'ai remarqué. Tu es très en retard pour ton bain.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, petite chatte.

— Mais moi oui. Tu dégages une odeur assez forte pour faire tourner du lait.

— Je t'avais bien dit que le travail et moi, ça ne collait pas, rappela-t-il.

Ils traversèrent le fleuve Osthos en fin d'après-midi et dressèrent leur camp sur la rive treboréenne. Dans l'intérêt de la paix des ménages, Althalus prit un bain, lava ses vêtements et alla même jusqu'à raser la barbe qu'il laissait pousser depuis un mois, ce dont Emmy le félicita.

Le lendemain matin, ils se levèrent de bonne heure et, trois jours plus tard, ils arrivèrent en vue des remparts de la cité d'Osthos.

— Très impressionnant, commenta Althalus.

— Je suis sûre qu'ils se réjouiront de ton approbation, dit la voix d'Emmy dans sa tête. Comment comptes-tu entrer au palais ?

— Je trouverai un moyen. Quel est le mot pour « pas touche » ?

— « Bheudh ». En fait, ça signifie « rendre quelqu'un conscient de quelque chose », mais ta pensée au moment où tu le prononceras devrait suffire à traduire ton intention. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Il va falloir que je me déplace à pied pour localiser certains officiels, et j'aimerais autant qu'un larron ne me pique pas mon cheval. Je me suis pris d'affection pour cette brave bête.

— On se demande bien pourquoi…

Althalus s'écarta un peu de la route et, avec l'aide d'Emmy, convertit cinq de ses lingots en pièces frappées de l'épi de blé stylisé de Perquaine. Puis il entra dans la cité et s'arrêta chez un tailleur pour acheter des vêtements d'une élégance modérée, afin de dissimuler ses origines rustiques. Emmy choisit de ne pas faire de commentaire quand il émergea de la boutique.

Il remonta en selle et se dirigea vers les bâtiments publics qui flanquaient le palais afin d'écouter et de poser des questions.

— À votre place, étranger, je ne m'approcherais pas d'elle, lui dit un fonctionnaire aux cheveux argentés quand Althalus lui demanda comment obtenir une audience avec l'Arya Andine.

— Vraiment ? Pourquoi donc ?

— Elle était déjà… difficile avant la mort de son père. À présent, elle est carrément impossible.

— Hélas, je dois parler affaires avec elle. Je comptais m'adresser à l'Aryo, car je n'étais pas au courant de sa disparition. Que lui est-il arrivé ?

— Je pensais que tout le monde le savait… Les Kanthons nous ont envahis il y a environ un mois, et ils ont envoyé des mercenaires assiéger notre cité. Notre noble Aryo a tenté une sortie à la tête de son armée pour repousser ces barbares et l'un d'eux l'a lâchement assassiné.

— Misère !

— Naturellement, le meurtrier a été capturé.

— Tant mieux. L'Arya Andine l'a-t-elle fait exécuter ?

— Non, il est toujours vivant. Elle cherche toujours le meilleur moyen de se venger. Je suis certain qu'elle finira par trouver quelque chose de douloureusement approprié à la situation. Dans quel genre d'affaires êtes-vous, mon ami ?

— Je suis négociant en main-d'œuvre, répondit Althalus.

Le fonctionnaire eut un regard interloqué. Althalus lui fit un clin d'œil de connivence.

— « Négociant en main-d'œuvre », ça sonne tellement mieux que « marchand d'esclaves », vous ne trouvez pas ? J'ai entendu dire que votre ville avait été attaquée, et j'ai cru comprendre que vos soldats avaient capturé plusieurs envahisseurs. Je suis là pour vous en débarrasser. Les propriétaires des mines de sel d'Ansu sont prêts à payer cher les esclaves solides et en bonne santé. Je tire généralement un bon prix des militaires, et je paye en or pur. Pensez-vous que cela puisse intéresser l'Arya Andine ?

— Le mot « or » a des chances de retenir son attention, dit le fonctionnaire. Elle entend conserver Éliar, l'assassin de son père, mais elle acceptera probablement de vous vendre les autres. Comment vous appelez-vous, mon ami ?

— Althalus.

— C'est un nom très ancien.

— Ma famille l'est aussi.

— Pourquoi ne pas m'accompagner au palais, maître Althalus ? Je vous présenterai à notre impossible Arya.

Il joua les guides jusqu'aux portes du palais, où Althalus et lui furent immédiatement introduits.

— Les soldats veilleront sur votre monture, maître Althalus. Pendant que j'y suis, je m'appelle Dhakan. J'ai tendance à oublier que les étrangers ne me connaissent pas.

— Ravi de faire votre connaissance, seigneur Dhakan, dit Althalus en s'inclinant.

Emmy, qui jusque-là était restée assise bien droite en selle, se laissa souplement tomber dans la cour du palais.

— Votre animal de compagnie, maître Althalus ?

— Elle aime à penser que c'est le contraire. Les chats fonctionnent comme ça.

— J'ai moi-même une charmante tortue à la maison. Elle n'avance pas très vite, mais d'un autre côté, moi non plus…

Osthos était une cité très ancienne. Son opulente salle du trône avait un plancher de marbre brillant sous d'imposantes colonnes. Face à la porte se dressait une estrade tendue de draperies écarlates où était assise l'Arya Andine. Visiblement, elle ne prêtait pas au discours que débitait un homme

grassouillet pour lui suggérer qu'elle n'accordait pas assez attention aux affaires de l'État.

Andine était très jeune : pas plus d'une quinzaine d'années, selon l'estimation d'Althalus. Tous les courtisans présents dans la salle du trône arboraient des cheveux blancs, à l'exception d'un Arum aussi jeune qu'elle et vêtu d'un kilt, qu'on avait enchaîné à une des colonnes de marbre, sur un côté de l'estrade.

Lui avait droit à toute l'attention de l'Arya, qui le fixait de ses immenses yeux presque noirs en jouant avec une dague en forme de feuille de laurier.

— C'est le Couteau, chaton, dit Emmy.

— Est-ce le meurtrier qui est enchaîné à cette colonne ? souffla Althalus à Dhakan.

— Malsain, n'est-ce pas ? répliqua le fonctionnaire. Notre souveraine glorieuse, mais un tantinet dérangée, ne l'a pas quitté des yeux depuis le jour de sa capture.

— Elle doit pourtant avoir un donjon…

— Tous les autres prisonniers y ont été jetés. Mais pour une raison étrange, Andine ne se lasse pas de la vue du jeune ruffian. Elle ne lui parle jamais, mais son regard est sans cesse rivé sur lui. Elle se contente de jouer avec son couteau et de l'observer.

— Il a l'air un peu nerveux.

— Ne le seriez-vous pas, à sa place ?

Soudain, Emmy traversa la salle pour se diriger vers l'estrade en agitant sa queue. Althalus lui envoya une pensée alarmée.

— Que fais-tu ?

— Tiens-toi à l'écart, chaton !

Puis elle se dressa sur ses pattes arrière, posa les pattes avant sur le trône de marbre et lança un miaulement inquisiteur à la jeune Arya. Celle-ci s'arracha à la contemplation du prisonnier pour observer la petite chatte aux yeux verts.

— Quelle adorable minette ! s'exclama-t-elle. D'où viens-tu donc ?

— Toutes mes excuses, Votre Altesse, dit Althalus en s'avançant d'un pas. Emmy, reviens ici.

Andine lui adressa un regard interloqué.

— Je ne crois pas vous connaître…

Elle avait une voix riche et vibrante, du genre de voix qui enflamme l'esprit humain.

— Si vous me permettez, Votre Altesse..., intervint Dhakan avec une courbette. Voilà maître Althalus, qui est venu vous parler affaires.

Emmy poussa un second miaulement inquisiteur.

— Veux-tu monter sur mes genoux, minette ? demanda Andine. (Elle se pencha pour ramasser la petite chatte, qu'elle porta à hauteur de son visage.) Mais tu es adorable ! s'exclama-t-elle avant de la poser sur ses genoux. Là, c'est bien ce que tu voulais ?

Emmy ronronna.

— Maître Althalus est un homme d'affaires, Arya Andine, dit Dhakan. Il fait commerce des prisonniers et, ayant entendu parler du récent siège de notre ville, il est venu s'enquérir de la possibilité d'acheter les barbares arums. Je vous recommande de lui prêter une oreille attentive, Votre Altesse.

— Que voulez-vous faire d'eux, maître Althalus ?

— J'ai des contacts en Ansu, Votre Altesse. Les propriétaires des mines de sel sont toujours à la recherche de jeunes gens robustes. Le travail de la mine les use à la vitesse grand V.

— Donc, vous êtes un marchand d'esclaves ?

Althalus haussa les épaules.

— C'est juste un moyen de gagner ma vie, Votre Altesse. Les esclaves sont une denrée précieuse. Je les achète dans des lieux où ils dérangent et je les emmène à des endroits où on les fait travailler en échange de leur entretien. Un arrangement qui profite à tout le monde. Celui qui me les vend reçoit de l'or, et celui qui me les achète reçoit de la main-d'œuvre.

— Et les esclaves, que reçoivent-ils ?

— Ils sont nourris, Votre Altesse. Un esclave ne se demande jamais d'où viendra son prochain repas. On lui donne à manger même quand le poisson ne mord pas et que la récolte a été mauvaise.

— Nos philosophes prétendent que l'esclavage est une perversion.

— Je ne me préoccupe pas de philosophie, Votre Altesse. Je prends le monde comme je le trouve. Et je suis prêt à offrir dix épis de blé de Perquaine en échange de tout prisonnier valide.

— C'est un noble prix, maître Althalus !

— Je n'achète que le meilleur, et j'en donne le meilleur prix. Les enfants, les femmes et les vieillards ne m'intéressent pas. Je ne veux que de jeunes hommes robustes capables d'aligner les journées de travail. (Il regarda Éliar.) Avec votre permission, Votre Altesse…

Il s'inclina et se dirigea vers le pilier au pied duquel était assis le jeune Arum enchaîné.

— Debout !

— Qui le demande ? grogna Éliar, maussade.

Althalus le saisit par les cheveux et le força à se relever.

— Quand je donne un ordre, tu obéis. Maintenant, ouvre la bouche : je veux voir tes dents.

Éliar serra les mâchoires.

— Il est un peu entêté, maître Althalus, dit Andine. Croyez-moi, j'ai pourtant essayé de l'en guérir…

— Il faut une certaine dose de fermeté pour briser la volonté d'un esclave, Votre Altesse. (Althalus saisit sa dague et glissa la pointe entre les dents d'Éliar pour le forcer à ouvrir la bouche.) Les dents sont saines. C'est bon signe.

Éliar voulut se jeter sur lui, mais ses chaînes l'en empêchèrent.

— Il est un peu stupide, ajouta Althalus, mais ça lui passera. Mon garçon, ton sergent ne t'a-t-il jamais expliqué qu'il est idiot d'attaquer un homme armé à mains nues ? Particulièrement quand tu es enchaîné ?

Éliar banda ses muscles comme pour tenter de se libérer.

— Les biceps ne sont pas vilains, dit Althalus, approbateur. Je suis prêt à vous offrir un supplément pour celui-là, Votre Altesse.

— Il n'est pas à vendre, le détrompa Andine. Sa voix avait pris une intonation inflexible, et une flamme rouge dansait dans ses yeux sombres.

— Tout est à vendre, Votre Altesse, insista Althalus avec un petit rire cynique.

— Ne pousse pas trop pour le moment, dit la voix d'Emmy dans sa tête. Je n'en ai pas tout à fait fini avec elle.

— Crois-tu réussir à la persuader ?

— Sans doute. Elle est assez jeune pour ça. Demande à voir les autres prisonniers : il faudra que tu les achètes tous pour obtenir Éliar.

— Nous parlerons de celui-ci plus tard, Votre Altesse, dit Althalus à l'Arya. M'autoriseriez-vous à jeter un coup d'œil aux autres ?

— Naturellement, maître Althalus. Seigneur Dhakan, conduisez-le au donjon !

— Tout de suite, Votre Altesse. Par ici, maître Althalus.

Ils quittèrent la salle du trône.

— Votre Arya est une très belle jeune femme, seigneur Dhakan, souffla Althalus.

— C'est pour ça que nous la tolérons : elle est assez jolie pour nous faire oublier ses défauts.

— Elle se calmera avec le temps. Je vous conseille de la marier. S'occuper de quelques bébés la fera très vite grandir.

Le donjon abritait neuf jeunes Arums en kilt, dont certains pansaient encore leurs blessures. Althalus fit mine de les passer en revue.

— Pas mal, dans l'ensemble, dit-il alors que Dhakan et lui revenaient vers la salle du trône. Mais celui qu'elle garde enchaîné sera la clé de notre marché. La plus belle pièce du lot ! Si nous parvenons à la convaincre de me le céder, je lui ferai une offre. Sinon, je devrai aller voir ailleurs.

— Je lui parlerai, maître Althalus, promit Dhakan. Vous seriez bien inspiré de lui décrire les conditions de vie des esclaves dans les mines d'Ansu. Un peu d'exagération ne ferait pas de mal. Notre jeune souveraine a soif de vengeance. Persuadons-la que la vie d'un esclave dans les mines de sel est pire que tout ce qu'elle imaginera. Ça pourrait faire pencher la balance en votre faveur. Soyez éloquent ! Évoquez des horreurs indescriptibles, si vous le pouvez. Notre chère Andine déborde de passion, et les gens passionnés agissent souvent sur un coup de tête.

« Je vous aiderai autant que je le pourrai. Je veux que ce jeune Éliar disparaisse d'Osthos et de la vue de notre Arya. Si elle refuse de vous le vendre, je devrai trouver un moyen de l'éliminer. Il faut nous débarrasser de lui.

— Faites-moi confiance, Dhakan, dit Althalus sur le ton de la confidence. Quand il s'agit de vendre et d'acheter, je suis le meilleur. (Il s'adressa en pensée à Emmy.) Où en es-tu, mon cœur ?

— Je me rapproche.

— Vois si tu peux aiguiser son intérêt pour les mines de sel.

— Pourquoi ?

— Pour que je puisse lui raconter des histoires cauchemardesques.

— Je suppose que tu comptes lui mentir ?

— Au contraire, je vais lui dire la vérité. À moins que les choses n'aient beaucoup changé, les mines de sel d'Ansu sont pires que le plus profond tunnel de Nekweros. Dhakan pense que ça pourrait la persuader de nous vendre Éliar. Dans le cas contraire, il est décidé à le faire tuer. Alors, n'hésite pas à la bousculer un peu.

Quand Althalus et Dhakan revinrent dans la salle du trône, ils virent qu'Andine avait délaissé la dague en forme de feuille de laurier pour se concentrer sur Emmy. Elle affichait un sourire aussi éclatant qu'un lever de soleil. Quand elle observait Éliar, elle était déjà très belle, mais là, Althalus sentit ses genoux trembler à la vue de tant de beauté.

Dhakan s'approcha de l'estrade et parla longuement à voix basse avec sa jeune souveraine, qui secoua la tête à plusieurs reprises. Puis Dhakan fit signe à Althalus de les rejoindre.

— Oui, seigneur ?

— Nous devrions aborder les questions d'argent sans plus attendre. Quelle est votre offre ?

— Neuf épis de blé de Perquaine par tête pour les prisonniers du donjon, répondit Althalus, soit quatre-vingt-un en tout.

— Vous aviez dit dix par tête !

La voix d'Andine venait de gagner en puissance dans de telles proportions que la description du sergent Khalor paraissait soudain loin au-dessous de la vérité.

Althalus leva un doigt.

— Ce prix est sujet à un amendement, Votre Altesse. Si vous acceptez d'inclure Éliar, je vous donne cent épis pour le lot.

— Ça fait une différence de dix-neuf pièces d'or. Il ne vaut pas tant que ça !

— C'est du tout premier choix, Votre Altesse. Quand nous atteindrons Ansu, je le pousserai en avant pour que les propriétaires des mines de sel lui jettent un coup d'œil. Ils achèteront les autres pour l'avoir. Je sais reconnaître de la bonne marchandise quand j'en vois. J'arriverais à vendre des culs-de-jatte si je pouvais montrer Éliar aux clients.

— À quoi ressemblent les mines de sel ? demanda Andine. Comment les décririez-vous ?

Althalus frissonna.

— Je préfère m'abstenir, Votre Altesse. Dans l'Est, à Wekti, à Plakand et à Equero, les criminels supplient pour qu'on les exécute quand ils sont condamnés à devenir esclaves dans les mines de sel. C'est bien pire qu'une sentence de mort. Un esclave malchanceux peut résister plusieurs années ; les veinards succombent au bout de quelques mois.

— Donnez-moi un peu plus de détails…

Althalus lui décrivit en long et en large les conditions de vie dans les mines d'Ansu, exagérant très légèrement. Il mentionna la cécité cruelle, les effondrements fréquents – où les esclaves les plus chanceux se faisaient écrabouiller. Il évoqua l'obscurité, le froid perpétuel, la poussière étouffante, et s'attarda sur la description des gardes-chiourmes munis de fouets.

— L'un dans l'autre, conclut-il, je crois que les assassins ont raison de préférer la pendaison.

— Donc, vous affirmez que l'esclavage dans les mines de sel est un sort pire que la mort ? résuma Andine, ses beaux yeux brillant de joie.

— Bien, bien pire, dit Althalus.

— Je crois que nous pouvons faire affaire. Cent épis pour le lot ?

— C'était mon offre, Votre Altesse.

— Marché conclu, si vous ajoutez votre minette.

— Je vous demande pardon ?

— Je veux cette jolie petite chatte. Si vous me la cédez, j'accepte le marché.

CHAPITRE X

— Fais ce qu'elle te demande, Althalus ! dit la voix d'Emmy.

— Il n'en est pas question !

— Tu ne penses pas qu'elle pourra me retenir ici, chaton ? Oh, n'oublie pas de lui soutirer le Couteau.

— Comment veux-tu que je fasse ?

— Peu m'importe. Débrouille-toi. Invente quelque chose : c'est pour ça que je te paye. Quand elle t'aura remis le Couteau, glisse-le à ta ceinture sans le regarder.

— Pourquoi ?

— Parviendras-tu jamais à obéir sans poser toutes ces questions ? Je ne veux pas que tu regardes le Couteau jusqu'à ce que nous soyons sortis d'ici. Contente-toi de le faire et ne discute pas.

— Oui, mon cœur…

— Quel est le problème, maître Althalus ? demanda Andine en caressant la petite chatte qui ronronnait dans son giron.

— Vous m'avez pris par surprise, Votre Altesse. J'aime beaucoup ma minette, voyez-vous. (Il se gratta le menton.) Ça m'oblige à reconsidérer la transaction sous un jour différent. Les esclaves ne sont que des marchandises ; il va falloir y ajouter quelque chose pour que je consente à me séparer d'Emmy.

— Par exemple ?

— Oh, je ne sais pas trop. (Il fit mine de réfléchir.) Ça devrait être une de vos possessions personnelles. Je suis bien trop attaché à ma chatte pour l'inclure dans une transaction commerciale. J'aurais du mal à me regarder dans une glace si je vous la vendais.

— Vous êtes un homme étrange, maître Althalus, dit Andine. Quelle sorte de possession personnelle satisferait votre délicate sensibilité ?

— Peu importe sa valeur marchande, puisque Emmy ne m'a rien coûté : je l'ai ramassée au bord d'une route il y a quelques années. Elle est très douée pour s'attirer l'affection des gens.

— Je m'en suis aperçue. (Andine saisit la petite chatte et la porta à son visage.) Je l'aime tellement ! Choisissez, maître Althalus. Votre prix sera le mien.

Althalus éclata de rire.

— Vous ne devriez pas parler ainsi, Votre Altesse. Si je n'étais pas un honnête commerçant, je pourrais tirer profit de votre passion soudaine pour ma chatte.

— Fixez votre prix. Je la veux.

— Eh bien… Ce couteau avec lequel vous jouiez, par exemple. Vous y semblez attachée. C'est tout ce qui compte, dans le fond.

Le regard de la jeune fille se troubla.

— Choisissez autre chose.

— Désolé, Votre Altesse. Ma minette contre votre couteau. Vous ne lui accorderez pas assez de valeur si vous ne renoncez pas pour elle à un objet que vous chérissez.

— Vous marchandez dur, maître Althalus !

Emmy leva une patte veloutée et tapota gentiment sa joue d'albâtre.

— Misère, soupira Andine en pressant la petite bête contre son visage. Prenez le couteau, maître Althalus. Emportez-le. Ça m'est égal. Emportez tout ce que vous voudrez. Il me la faut.

Elle saisit la dague en forme de feuille de laurier et la jeta sur le sol de marbre, au pied de l'estrade.

— Si cela convient à Votre Altesse, je me charge de régler les détails, intervint Dhakan.

Visiblement, c'était lui qui gérait les affaires d'Osthos.

— Merci, seigneur Dhakan.

Andine se leva en serrant Emmy contre elle.

— Sois gentille, lui recommanda Althalus. (Il se baissa pour ramasser le Couteau.) Surtout, ne mords pas.

— Elle mord ? s'étonna Andine.

— Parfois, avoua Althalus en glissant l'arme à sa ceinture. Mais pas très fort. Il lui arrive de se laisser emporter quand nous jouons ensemble. Donnez-lui une tape sur le bout du museau et elle s'arrêtera. Oh, et il vaut mieux que je vous prévienne : ne soyez pas surprise si elle décide de vous nettoyer la figure. Sa langue est un peu râpeuse, mais on s'y fait au bout d'un moment.

— Quelle est sa nourriture favorite ?

— Le poisson, bien sûr. (Althalus s'inclina.) Ce fut un plaisir de traiter avec Votre Altesse.

Le cliquetis de la longue chaîne commença à irriter Althalus avant même que les dix jeunes Arums et lui aient atteint la porte principale de la ville. Il lui rappelait qu'il n'était plus seul, ce qui ne lui plaisait guère.

Dès qu'ils furent sortis d'Osthos, Althalus envoya une pensée inquisitrice vers le palais. Jamais il ne s'était trouvé aussi loin d'Emmy depuis deux millénaires et demi, et ça non plus, ça ne lui plaisait guère.

— Je suis occupée, Althalus, répondit-elle. Ne me dérange pas. Retourne à l'endroit où nous avons fabriqué les pièces et attends-moi là-bas.

— Sais-tu quand tu nous rejoindras ?

— Dans la nuit. Garde Éliar et libère les autres.

— Je viens de les payer un gros paquet d'argent !

— Facilement gagné, facilement perdu ! Indique-leur la direction d'Arum et renvoie-les chez eux. Débarrasse-nous d'eux.

Les remparts d'Osthos étaient encore en vue quand Althalus s'écarta de la route pour traverser un champ et entrer dans le bosquet de chênes où Emmy et lui avaient converti en monnaie cinq lingots d'or. Pendant que sa monture piétinait dans le champ, il manipula discrètement son ouïe, de façon à la diriger vers les esclaves.

— ... Un homme seul, chuchotait Éliar. Dès que nous serons hors de vue, nous lui sauterons dessus et nous le tuerons. Fais passer aux autres. Dis-leur d'attendre mon signal. Jusque-là, prenons l'air idiot et résigné.

Althalus sourit.

— Je me demande pourquoi ça lui a pris si longtemps. Cette idée aurait dû lui venir il y a plusieurs heures…

Il allait devoir prendre des mesures pour décourager les jeunes têtes brûlées.

Dès qu'ils eurent atteint le bosquet, Althalus mit pied à terre.

— Très bien, messires, dit-il à ses prisonniers. Je veux que vous vous asseyiez et que vous m'écoutiez attentivement. Vous êtes sur le point de prendre une décision hâtive, et il faut d'abord que vous sachiez quelque chose.

Il prit la clé et libéra le jeune Arum qui fermait la colonne.

— Avance ! lui ordonna-t-il. Toi et moi, nous allons faire une petite démonstration à tes amis.

— Vous allez me tuer, pas vrai ? demanda l'adolescent.

— Avec tout l'argent que je viens de dépenser pour toi ? Ne sois pas si bête ! (Il le guida vers le centre de la clairière.) Regardez bien, dit-il aux autres.

Puis il tendit une main devant lui, paume vers le ciel, et lança : « Dheu » tout en levant lentement le bras.

Le prisonnier lâcha un cri étranglé en sentant ses pieds quitter le sol. Il monta dans les airs tandis qu'Althalus, très satisfait de son petit effet, continuait à lever la main. Au bout de quelques instants, le malheureux ne fut plus qu'une tache minuscule dans le ciel.

— Et maintenant, dit Althalus aux esclaves ébahis, quelle leçon venez-vous d'apprendre ? À votre avis, qu'arriverait-il à votre ami si je le lâchais ?

— Il tomberait ? suggéra Éliar.

— Très bien, mon garçon. Tu es futé, à ce que je vois. Et que lui arriverait-il au moment où il toucherait le sol ?

— Ça le tuerait probablement.

— Tu peux oublier le « probablement ». Il s'écraserait comme un melon trop mûr. Voilà la leçon du jour, messires : c'est une mauvaise idée de me contrarier. À l'inverse, il est futé de se donner toutes les peines du monde pour ne pas me contrarier.

Quelqu'un a-t-il besoin d'un complément d'explication ?

Tous secouèrent vivement la tête.

— Parfait. Puisque nous sommes d'accord, je suppose que nous pouvons ramener votre ami. Dhreu !

Althalus abaissa la main. Le garçon redescendit en douceur et atterrit en bafouillant des paroles incohérentes.

— Arrête ça, lui ordonna Althalus. Je ne t'ai pas fait le moindre mal.

Puis il déverrouilla le collier de fer des esclaves, ne laissant qu'Éliar enchaîné.

— L'Arum est dans cette direction, déclara-t-il en leur indiquant le nord. Rentrez chez vous. Quand vous arriverez, dites au chef Albron que j'ai trouvé le couteau que je cherchais, et qu'Éliar m'accompagne. Nous réglerons nos comptes un peu plus tard.

— De quoi parlez-vous ? demanda Éliar.

— Ton chef et moi, nous avons conclu une sorte de marché. Tu vas travailler pour moi pendant un petit moment. (Il se tourna vers les autres.) Je vous ai dit de rentrer chez vous. Qu'est-ce que vous faites encore là ?

Ils prirent leurs jambes à leur cou sans demander leur reste.

— N'allez-vous pas me détacher ? demanda Éliar.

— Pas tout de suite.

— Si vous avez conclu un marché avec mon chef, vous n'avez pas besoin de m'attacher : j'honorerai ses promesses.

— La chaîne te facilitera le travail. Tant que tu seras entravé, tu n'auras pas à prendre de décisions moralement difficiles. Veux-tu quelque chose à manger ?

— Non, répondit Éliar, boudeur.

Il semblait très doué pour bouder. Sa moue mise à part, c'était un adolescent assez séduisant, grand et blond. Malgré son jeune âge, il avait déjà de larges épaules, et son kilt révélait des jambes puissantes. Il n'était pas difficile de comprendre pourquoi ses camarades l'avaient choisi comme commandant.

Althalus attacha la chaîne autour du tronc d'un arbre et s'étendit sur le sol moussu.

— Tu devrais en profiter pour dormir un peu. Nous avons un long chemin à parcourir et pas beaucoup de temps devant nous. Dans un avenir proche, nous risquons de manquer de sommeil.

— Où allons-nous ? demanda Éliar, la curiosité l'emportant sur la mauvaise humeur.

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua Althalus. Mais je suis certain qu'Emmy nous le dira en arrivant.

— Votre chatte ?

— Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent, Éliar. Dors.

— Puis-je avoir un peu de pain ?

— Je croyais que tu n'avais pas faim.

— J'ai changé d'avis. J'aimerais vraiment manger un morceau.

Althalus fit apparaître une miche de pain et la jeta à son prisonnier.

— Comment avez-vous fait ?

— Un petit tour que j'ai appris il y a quelques années… Rien d'extraordinaire.

— C'est la première fois que je vois quelqu'un faire ça. Vous n'êtes pas comme les autres gens.

— Pas tellement, non. Mange ton souper et dors, Éliar.

Althalus glissa un bras sous sa tête et s'assoupit.

Tel un fantôme, Emmy s'engagea dans le bosquet de chênes peu après minuit, et trouva Althalus en train de se réveiller.

— N'es-tu pas un peu irresponsable, chaton ?

— À propos de quoi ?

— Je pensais que tu garderais un œil sur Éliar.

— Il n'ira nulle part, Em… À moins qu'il ne se propose d'emmener cet arbre avec lui.

— As-tu eu du mal à persuader ses amis de partir ?

— Pas vraiment. Ils complotaient un peu en chemin, mais je leur ai démontré que ça n'était pas une bonne idée.

— Ah oui ? Comment ?

— J'en ai choisi un au hasard et je lui ai infligé le même traitement qu'à Pekhal. Ils ont compris immédiatement. Après, je les ai libérés en leur ordonnant de rentrer chez eux. Ils ont décampé en toute hâte.

— Frimeur !

— Je sais comment réfléchissent les Arums, Em. Ils font preuve d'une loyauté que je me devais de faire disparaître. J'ai

pensé que nous n'avions pas envie de les voir se tapir dans les buissons en attendant une occasion de nous tendre une embuscade, et j'ai réussi à les convaincre que ça n'était pas une bonne idée.

— Tu as le Couteau ?

Althalus tapota l'arme glissée dans sa ceinture.

— Il est là.

— Viens au clair de lune, exigea Emmy, le précédant hors du bosquet.

— Qu'allons-nous faire ?

— Tu vas lire le Couteau.

— Je reçois mes ordres de toi, Em, pas d'une antiquité.

— C'est une précaution, chaton. Le Couteau nous garantira que tu ne te désintéresseras pas de notre quête en cours de route.

— Que se passe-t-il ? Tu ne me fais pas confiance ?

Elle éclata d'un rire sardonique.

— Ce n'était pas très gentil, Em !

— Sors le Couteau et lis-le, Althalus. Finissons-en.

Il obtempéra. L'inscription gravée sur la lame était faite de traits sinueux qui s'emmêlaient les uns avec les autres. Aucun rapport avec les pictogrammes qu'il avait vus dans le Grimoire. Pourtant, il n'eut aucun mal à distinguer un mot qui brillait d'une pâle lueur.

— Alors ? insista Emmy.

— « Cherche », lut Althalus.

Un son doux et musical monta du Couteau, l'enveloppant comme une caresse. Il était si beau qu'Althalus en eut les larmes aux yeux.

— Maintenant, tu m'appartiens, dit Emmy.

— Je t'appartenais déjà, tu le sais bien. Il chante vraiment ?

— Oh que oui !

— Pourquoi ?

— Pour me faire savoir que tu as été choisi. Et que tu feras désormais tout ce que je t'ordonnerai. (Elle lui jeta un regard en biais.) Assis !

Il s'assit immédiatement.

— Debout !

Il se releva d'un bond.

— Arrête ça, Emmy !

— Danse !

Il sautilla sur place.

— Tu me le paieras, Em !

— Je ne crois pas... Tu peux cesser de danser, à présent. Je voulais juste te montrer de quoi le Couteau est capable. Tu pourras l'utiliser de la même façon, au cas où Éliar et les autres compagnons que nous allons rassembler échapperaient à notre contrôle.

— Ça peut toujours servir. (Il observa la lame de plus près.) Je n'arrive à distinguer qu'un seul mot. Il me saute à la figure au milieu des autres tortillons.

— Ces « tortillons » sont destinés à d'autres lecteurs.

— Pourquoi ne puis-je pas les lire ?

— Personne ne peut *tout* lire, Althalus. Certains de ces mots sont destinés à des gens qui ont vécu il y a des millénaires ; d'autres, à des gens qui ne naîtront pas *avant* des millénaires. La crise actuelle n'est pas la seule dans l'histoire du monde, tu sais.

— Sais-tu où nous devons aller maintenant ?

— J'en saurai davantage quand Éliar aura lu ses instructions. Chaque chose en son temps.

— Si tu le dis, mon cœur. Voyons si j'ai bien compris. Il n'y a qu'un petit nombre de gens qui peuvent lire le Couteau ?

— C'est exact.

— Tous les autres voient des tortillons qui ressemblent à des ornements ?

— Ne te l'ai-je pas déjà dit ?

— Que se passerait-il si je le montrais à Ghend, à Pekhal ou à Khnom ?

— Leurs cris te rendraient probablement sourd. La vue du Couteau cause une souffrance intolérable aux agents de Daeva.

— Dans ce cas, mieux vaut que je ne m'en serve pas pour découper du bacon.

— Tu n'oserais pas !

— Je plaisantais, Em. Ce Couteau va nous être très utile. Je ne compte plus le quitter des yeux.

— Désolée, chaton, mais ce n'est pas toi qui es censé le porter.

— Qui d'autre, alors ?

— Sans doute Éliar.

— Es-tu certaine que je pourrai le contrôler ? C'est un assassin professionnel ; si je lui remets une arme, il me la plongera dans le ventre !

— Il n'existe pas de certitudes absolues dans la vie.

— Merci beaucoup, Em.

— Néanmoins, la probabilité qu'Éliar te tue est à peu près équivalente à celle que le soleil se lève à l'ouest demain matin.

— Je suppose que je pourrais risquer un peu d'argent là-dessus… Pourquoi ne le réveillons-nous pas histoire qu'il lise ses instructions ?

— Laisse-le dormir. Quand il l'aura fait, nous découvrirons où nous sommes censés nous rendre, et nous devrons partir immédiatement. Ne commençons pas à errer dans le noir.

— C'est toi qui décides, Em. (Il la regarda, l'air curieux.) Qu'as-tu donc fait à Andine pour la convaincre ? Elle n'avait vraiment aucune envie de me vendre Éliar.

— Je l'ai persuadée de m'aimer davantage qu'elle ne le déteste.

— Je croyais que tu n'avais pas ce genre de pouvoir à l'extérieur de la Maison.

— Je n'ai pas créé son amour, chaton. Je n'ai fait que l'encourager. Andine est jeune et passionnée. Elle aime et déteste dans sa chair et dans ses os, et elle aime avec encore plus d'intensité qu'elle ne déteste. Il m'a suffi de me montrer adorable. Je suis experte en la matière, si tu te souviens bien.

— Je croyais que tu n'étais censée aimer que moi.

— Quelle idée ridicule ! L'aimer aussi ne signifie pas que je t'aime moins. Mon amour est infini, sais-tu.

— Maintenant, tu t'es échappée, ce qui signifie que je l'ai dépouillée d'Éliar, du Couteau et de sa minette dans la même journée. Je pense que nous devrions ficher le camp d'ici, Em !

— Elle ne se réveillera pas avant demain matin, j'y ai veillé. La première chose qu'elle fera sera de retourner tout le palais.

L'idée d'envoyer des soldats à ma recherche lui viendra beaucoup plus tard.

— Tu en es certaine ?

— Fais-moi confiance.

Éliar s'éveilla juste avant l'aube. À l'évidence, il avait oublié qu'il était attaché à un arbre, car il commença aussitôt à se débattre.

— Arrête ça ! ordonna Althalus. Tu vas te faire mal !

Éliar cessa de lutter contre sa chaîne, mais tendit les poignets et les secoua pour la faire tinter.

— Vous n'avez plus besoin de ça ! J'ai bien réfléchi, et si vous avez vraiment conclu un marché avec mon chef, je ferai ce que vous me direz de faire. Si vous m'avez menti, vous en répondrez devant lui.

— Tu commences à faire preuve de bon sens, le félicita Althalus. Je craignais de devoir te casser deux ou trois dents avant que tu ne te rallies à mon point de vue.

— Je suis un bon soldat, et j'obéis aux ordres de mon chef. Je n'ai pas à faire preuve de bon sens ni à me rallier au point de vue de quiconque. Je dois seulement faire ce qu'on me dit de faire.

— Je crois que nous allons bien nous entendre. Tends les mains, que je te débarrasse de cette stupide chaîne.

Il libéra le jeune Arum, qui se leva en s'étirant et en bâillant.

— Je n'ai pas très bien dormi, parce que la chaîne tintait dès que je bougeais. Comment suis-je censé vous appeler ? Sergent, peut-être ? Je vous préviens : quoi que vous menaciez de me faire, je ne vous appellerai pas « maître ».

— Si tu m'appelais « maître », je serais obligé de tresser tes doigts et tes orteils ensemble. Mon nom est Althalus. Pourquoi ne pas m'appeler ainsi ?

— Est-ce votre véritable nom ? Notre clan raconte une légende au sujet d'un certain Althalus.

— Je sais. Le chef Albron pensait que c'était une coïncidence, mais il se trompait. Mon nom est à peu près le seul élément véridique de l'histoire. Le reste est le plus gros mensonge que j'aie entendu de ma vie et, crois-moi, j'en ai entendu d'énormes

en mon temps. Que ce soit bien clair : c'est moi qui ai cambriolé Gosti Grosse-Panse il y a environ vingt-cinq siècles, mais il n'y avait pas d'or dans sa chambre forte, seulement du cuivre et un peu de bronze. Comme il voulait qu'on le prenne pour l'homme le plus riche du monde, il a menti au sujet du montant de mon butin. Si tu savais combien d'ennuis ça m'a causé !

— Personne ne peut vivre aussi longtemps, dit Éliar.

— Je ne le pensais pas non plus, mais Emmy m'a guéri de cette idée. Ne nous dispersons pas. Sais-tu lire ?

— Les guerriers n'ont pas de temps à perdre avec ces fariboles.

— Je veux te faire lire quelque chose.

— Je viens de vous dire que je ne savais pas. Vous devrez me le lire vous-même !

— Ça ne marche pas comme ça. (Althalus prit le Couteau à sa ceinture et le tendit au jeune homme.) Qu'est-ce qui est écrit ? demanda-t-il.

— Je vous répète que je ne sais pas lire.

— Regarde-le, Éliar. Tu ne peux pas savoir si tu ne regardes pas.

Le jeune homme saisit la dague en forme de feuille de laurier et sursauta.

— « Mène » ! s'exclama-t-il. Il y a marqué « Mène » ! J'arrive à lire !

Puis il frémit quand la chanson du Couteau l'enveloppa.

— Joli, pas vrai ? fit Althalus.

Emmy, qui avait observé toute la scène de loin, se leva et les rejoignit. Elle dévisagea Éliar, qui observait toujours le Couteau, l'air stupéfait.

— Ordonne-lui de faire quelque chose, Althalus. Assurons-nous que tu peux le contrôler avant de lui remettre le Couteau.

— Debout, Éliar ! cria Althalus.

Le jeune homme bondit aussitôt sur ses pieds. Puis il vacilla et porta une main à sa tempe.

— J'ai la tête qui tourne, avoua-t-il.

— Danse ! lui ordonna Althalus.

Éliar esquissa une gigue.

— Arrête.

Il s'immobilisa.

— Mets les mains sur ta tête.

— Pourquoi faisons-nous ça ? demanda Éliar en levant les bras.

— Juste pour nous assurer que ça fonctionne. Tu peux baisser les bras. As-tu remarqué quelque chose de particulier ?

— Vous me demandez de faire des choses bizarres.

— Si elles t'ont paru bizarres, pourquoi les as-tu faites ?

— Je suis un soldat, Althalus. Je fais toujours ce que m'ordonne mon chef. S'il me demande des choses stupides, c'est lui qui est idiot, pas moi.

— C'est beaucoup moins amusant comme ça, marmonna Althalus. Emmy, le Couteau a-t-il forcé Éliar à obéir, ou était-ce son entraînement ?

Le jeune homme regarda Émeraude.

— Comment votre chatte a-t-elle pu échapper à Andine ?

— Elle est très rusée.

— Andine ne va pas être contente. Nous devrions plier bagage en vitesse. Juste après le petit déjeuner.

— Tu as faim ?

— J'ai toujours faim, Althalus !

— Dans ce cas, pourquoi ne pas manger ? (Il tendit le Couteau à Éliar.) Tiens. C'est toi qui es censé le porter. Range-le à ta ceinture et ne le perds pas.

Le jeune Arum mit les mains dans son dos.

— Vous devez savoir que, la nuit dernière, avant que nous apprenions à nous connaître, j'envisageais de vous tuer. Vous ne voulez pas réfléchir un peu avant de me rendre mon couteau ?

— Tu n'as plus l'intention de m'occire, pas vrai ?

— Non, plus maintenant.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes mon supérieur, Althalus. L'accord que vous avez conclu avec le chef Albron fait de vous mon sergent. Un bon soldat n'essaye jamais de tuer son sergent.

— Dans ce cas, je n'ai aucune raison de m'inquiéter. Prends le Couteau, Éliar, et mangeons.

— Quelle idée géniale ! s'exclama le jeune homme, enthousiaste, en glissant l'arme dans sa ceinture.

— Bacon ? Ou jambon, peut-être ?

— Celui des deux qui sera prêt le plus vite.

Althalus fit apparaître du jambon, une miche de pain noir et un grand bol de lait. Éliar dévora comme s'il n'avait rien avalé depuis une semaine Quand il eut terminé, Althalus invoqua de nouveau de la nourriture.

— Pendant combien de temps peut-il continuer ainsi ? demanda-t-il à Emmy.

— Je n'en suis pas certaine… Tâche de l'arracher à sa mastication assez longtemps pour qu'il me montre le Couteau. J'ai besoin de savoir où nous devons aller.

— Éliar, lança Althalus, tu peux continuer manger, mais Emmy voudrait jeter un œil au Couteau.

Le jeune homme marmonna quelque chose.

— On ne parle pas la bouche pleine. Contente-toi de sortir le Couteau et de le lui montrer.

Éliar fit passer l'os du jambon qu'il était en trais de rogner dans sa main gauche, essuya dans l'herbe sa main droite couverte de graisse et dégaina le Couteau sans cesser de mâcher. Emmy y jeta un bref regard.

— Awes, lut-elle.

— Ce n'est pas un pays en ruine ? s'étonna Althalus.

— Et alors ?

— C'était juste histoire de dire. Je vais seller mon cheval.

— Inutile de te presser, mon cœur, répondit Emmy, mutine. Visiblement, notre jeune ami vient à peine de commencer.

CHAPITRE XI

— Où a lieu cette guerre, exactement ? demanda Éliar en trottinant à côté du cheval d'Althalus, et quel genre d'adversaires allons-nous combattre ?

— Quelle guerre ?

— On n'engage pas des soldats pour le plaisir. Je suis certain que vous ne vous êtes pas donné la peine de m'arracher aux griffes d'Andine parce que vous aviez besoin de compagnie. Le sergent Khalor nous dit toujours d'en apprendre autant que possible sur nos adversaires.

— Ton sergent est un homme très avisé, Éliar.

— Nous l'apprécions beaucoup, même s'il attache parfois trop d'importance à des détails. Il est capable de parler d'une tache de rouille sur une épée pendant une journée entière !

— Certains officiers sont ainsi, dit Althalus. Personnellement, je m'en fiche pas mal : une épée rouillée tue aussi bien qu'une épée étincelante.

— Je sens que nous allons bien nous entendre, fit Éliar avec un grand sourire. Maintenant, dites-moi qui je suis censé combattre.

— La guerre qui nous préoccupe n'est pas une guerre ordinaire, du moins pas pour le moment. Nous n'en sommes pas encore au stade des armées et des champs de bataille.

— Nous sommes en train de choisir notre côté ?

Althalus cligna des yeux, puis éclata de rire.

— C'est la description la plus juste que j'aie entendue !

— Surveille tes paroles !

La pensée d'Emmy était sèche comme un coup de trique. Althalus gloussa.

— C'est pour ça que nous devions mettre la main sur le Couteau, Eliar. C'est lui qui nous dira qui est de notre côté. Nos

alliés peuvent lire l'inscription sur sa lame ; les autres, non. Emmy arrive à en déchiffrer une plus grande partie que toi et moi. Ça lui indique où aller pour recruter les gens dont nous avons besoin.

— Ce n'est pas vraiment une chatte, alors ? Ma mère en a une, mais la sienne ne fait que manger, dormir et chasser les souris. Si Emmy est aussi importante, vous avez pris un gros risque en l'échangeant contre le Couteau. Andine est une dame très étrange. Vous avez eu de la chance qu'elle n'enchaîne pas Emmy au pied de son lit.

— Comme elle t'avait enchaîné à un pilier ?

Éliar frissonna à ce souvenir.

— J'ai vraiment passé un sale quart d'heure… Et même plusieurs. Son regard me foutait les jetons ! Elle restait assise pendant des heures à jouer avec mon couteau en me fixant sans ciller. Les femmes sont bizarres, n'est-ce pas ?

— Tu l'as dit, mon grand !

Peu avant midi, Althalus remarqua une ferme à quelque distance de la route, et s'engagea sur le sentier de terre battue qui y conduisait.

— Tâchons de te dégoter une monture, Éliar.

— J'arrive très bien à vous suivre à pied.

— Peut-être, mais nous avons un long chemin à parcourir. Je vais parler avec le fermier et voir ce qu'il a à me proposer.

Pendant qu'Althalus discutait avec un paysan d'allure piteuse, Éliar examina soigneusement les chevaux enfermés dans un corral, derrière le bâtiment d'habitation.

— Celui-ci, dit-il en caressant les oreilles d'un étalon roux.

Le fermier voulut protester, mais changea d'avis quand Althalus fit tinter sa bourse.

— Vous lui avez donné trop d'argent, dit Éliar tandis qu'ils s'éloignaient.

— L'argent n'a aucune valeur.

— L'argent a toujours de la valeur, à moins que vous ne le fassiez apparaître comme la nourriture que nous mangeons. (Le jeune homme sursauta.) C'est ce que vous avez fait, pas vrai ? Vous avez agité la main et invoqué un gros tas d'or ?

— Non. En fait, je... (Althalus se figea, et ses yeux s'écarquillèrent.) Je peux faire ça ? demanda-t-il mentalement à Emmy, qui somnolait dans sa capuche.

— Probablement, oui.

— Dans ce cas, pourquoi m'as-tu obligé à creuser ?

— Parce que le travail te fait du bien. Et puis, ça ne fonctionne pas tout à fait ainsi. La nourriture est une chose. Les minéraux, c'est plus compliqué !

— Pourquoi ?

— C'est comme ça ! Un équilibre que nous ne devons pas perturber...

— Tu veux bien m'expliquer un peu plus ?

— J'aime autant pas.

Les deux jours suivants, ils ne ménagèrent pas leurs montures, décidés à mettre le maximum de distance entre eux et Osthos. Puis ils ralentirent pour permettre aux chevaux de se reposer.

Jugeant les plaines asséchées de Treborea déprimantes sous la canicule estivale, Althalus passa le temps en faisant à Éliar un récit un peu exagéré des aventures qu'il avait vécues avant son séjour dans la Maison au Bout du Monde. Comme tous les Arums, Éliar adorait les histoires, et il était le genre d'auditeur qui réchauffait le cœur d'Althalus.

Mais il dut tout de même tricher un peu : chaque fois que l'attention du jeune homme vagabondait, une cuisse de poulet ou un morceau de pain encore tiède la ramenait aussitôt à lui. Cet arrangement semblait satisfaire les deux parties. Mais pour une raison inconnue, Emmy ne s'intéressait pas aux histoires d'Althalus et leur préférait de longues siestes.

Éliar prit l'habitude de s'occuper des chevaux tous les soirs, quand ils faisaient halte pour dresser leur camp. Althalus faisait apparaître le foin et le grain dont ils avaient besoin, plus de l'eau quand il n'y en avait pas. Mais c'était Éliar qui se chargeait de tout le travail, et les chevaux ne tardèrent pas à s'attacher à lui. L'un dans l'autre, Althalus trouvait qu'il n'avait pas de quoi se plaindre.

Quelques jours plus tard, ils dépassèrent la cité fortifiée de Leupon, traversèrent le fleuve Kan-thon et pénétrèrent dans le royaume d'Equero. Cette région de lacs n'étant pas aussi desséchée que les plaines de Perquaine et de Treborea, sa population n'avait pas été forcée de se regrouper peu à peu autour des trous d'eau ou sur la berge des rivières.

Il leur fallut une dizaine de jours pour traverser Equero et entrer en Medyo, le berceau ancestral de l'humanité. Cinq jours plus tard, ils atteignirent l'endroit où le fleuve Medyo se séparait en deux et où se dressaient les ruines de la cité d'Awes.

— Que s'est-il passé ici ? demanda Éliar alors qu'ils étaient sur la rive ouest du fleuve, attendant la barge qui transportait les voyageurs à travers les ruines.

— Il y a eu une guerre, d'après ce que j'ai compris, répondit Althalus. À cette époque, le clergé gouvernait Medyo et les royaumes avoisinants. Puis les prêtres sont devenus un peu trop gourmands, et l'armée a décidé que le monde serait un endroit plus agréable sans eux. Le clergé avait sa propre armée, et les deux forces ont eu une discussion assez mouvementée dans les rues d'Awes.

— Ça devait être il y a très longtemps… Vous avez vu les arbres qui poussent dans cette avenue ?

— Althalus, murmura Emmy dans la tête du voleur, j'ai besoin de m'adresser directement à Éliar. Je vais donc emprunter ta voix. Ce serait plus facile s'il me tenait dans ses bras.

— Pourquoi ?

— Contente-toi d'obéir sans poser de questions idiotes.

Althalus saisit la petite chatte et la tendit à leur compagnon.

— Tiens, dit-il. Emmy veut te parler. Prends-la contre toi.

— J'aimerais mieux m'en abstenir…

— Je crains que tu n'aies pas le choix. Prends-la.

— Je ne comprends pas le langage des chats, Althalus, dit le jeune homme, s'exécutant avec une réticence visible.

— Je suis certain que ça ne sera pas un problème.

— Tire-toi de là, Althalus ! lui ordonna Emmy. Compte les arbres ou quelque chose d'autre. Je vais utiliser ta voix, et je ne

veux pas que tu interviennes. (Puis il entendit sa propre voix demander :) Tu m'entends, Éliar ?

Son intonation était plus aiguë que d'habitude.

— Bien sûr que je vous entends, Althalus. Vous êtes juste à côté de moi. Mais vous parlez bizarrement.

— Je ne suis pas Althalus ! J'emprunte sa voix. C'est moi que tu dois regarder, pas lui.

Le jeune homme baissa un regard stupéfait sur Emmy, qui fronça le nez.

— Tu as besoin de prendre un bain.

— J'ai été un peu occupé, ma dame.

— Tu peux me caresser, si tu veux.

— Oui, ma dame.

— Pas si fort.

— Désolé, ma dame.

— C'est un si gentil garçon, soupira Emmy. Très bien, Éliar, écoute-moi attentivement. Il y a de fortes probabilités pour que nous rencontrions des ennemis de l'autre côté du fleuve. Que fais-tu quand tu croises un ennemi ?

— Je le tue, ma dame.

— Parfait.

— Emmy !

Althalus avait repris le dessus à cause de son indignation.

— Tiens-toi à l'écart, Althalus. C'est entre lui et moi. Bien. Éliar, nous n'allons pas tarder à voir des prêtres. Je veux que tu leur montres le Couteau. Peux-tu faire semblant d'être stupide ?

Éliar eut une grimace navrée.

— Ma dame, lui rappela-t-il, je suis un paysan des hautes terres d'Arum. Nous avons inventé la stupidité.

— Je préférerais que tu m'appelles Emmy. Pas la peine de faire tant de simagrées. Voilà ta mission : chaque fois que nous parlerons à un prêtre, prend ton expression la plus typiquement arum et montre-lui le Couteau en demandant : « Excusez-moi, vot'sainteté, mais vous pourrions point m'dire c'qui est marqué sur c'couteau ? »

Éliar éclata de rire.

— Je vais avoir du mal à rester sérieux ! Personne n'est débile à ce point…

— Si tu savais… Je suis certaine que tu serais surpris. Entraîne-toi à le dire jusqu'à ce que ça ne te fasse plus glousser. La plupart des prêtres seront incapables de lire les inscriptions du Couteau. Soit ils l'admettront, soit ils prétendront être trop occupés pour accéder à ta demande. Celui que nous cherchons le lira et le Couteau chantera comme il l'a fait pour toi.

— C'est bien ce que je pensais. Mais quel rapport avec nos ennemis ?

— Si tu montres le Couteau à l'un d'eux, il criera et tentera de se protéger les yeux.

— Pourquoi ?

— Parce que le Couteau le blessera atrocement. Si ça se produit, tu devras le lui plonger dans le cœur.

— D'accord.

— Pas de problèmes ? Pas de questions ?

— Aucune. C'est vous qui commandez. Si vous me dites de faire quelque chose, je le ferai. Le sergent Khalor répétait toujours que nous devions obéir sans poser des questions stupides, et vos ordres sont vraiment très simples. Si quelqu'un crie en voyant le Couteau, il mourra avant que l'écho de sa voix se soit éteint.

Emmy leva une patte veloutée pour lui caresser la joue.

— Tu es un si gentil garçon, Éliar.

— Merci. Je fais de mon mieux.

— J'espère que tu as bien écouté, Althalus. Tu devrais peut-être prendre des notes pour t'y référer à l'avenir. Ça fait gagner tellement de temps que quelqu'un obéisse sans discuter, comme certaines personnes de ma connaissance.

— Je peux récupérer ma voix ?

— Oui, chaton, tu peux. J'en ai fini avec… Au moins, pour le moment. Quand j'en aurai de nouveau besoin, je te le ferai savoir.

La barge leur fit traverser la fourche ouest du fleuve Medyo, puis ils entrèrent à cheval dans la cité. Les prêtres qui y vivaient avaient érigé des huttes grossières entre les ruines. Les différents groupes étaient faciles à distinguer : ceux qui habitaient dans le nord de la ville portaient des robes noires,

ceux qui résidaient au centre, des robes blanches, et ceux qui s'étaient installés le long du fleuve, des robes brunes. Althalus remarqua qu'ils ne se parlaient guère, sauf pour se disputer.

— Tu te trompes complètement, affirmait un prêtre en robe noire à un confrère grassouillet en robe blanche. Le Loup était dans la neuvième maison quand ça s'est produit, pas dans la dixième.

— Mes cartes ne mentent pas, répliqua son interlocuteur. Le soleil venait d'entrer dans la quatrième maison, donc le Loup était forcément dans la dixième.

— De quoi parlent-ils ? demanda mentalement Althalus.

— D'astrologie. C'est une des pierres d'angle de la religion.

— Quelle religion ?

— De la plupart des religions ! Elles s'appuient toutes sur le désir de savoir ce qui arrivera dans le futur. Les astrologues pensent que les étoiles contrôlent les événements.

— Ont-ils raison ?

— Pourquoi les étoiles se soucieraient-elles de ce qui se passe ici-bas ? Et la plupart de celles qu'évoquent les astrologues n'existent plus.

— Je ne te suis pas...

— Les étoiles sont faites de feu, et elles finissent toujours par se consumer.

— Si elles se sont éteintes, pourquoi les prêtres se disputent-ils à leur sujet ?

— Parce qu'ils ignorent qu'elles sont éteintes.

— Ils n'ont qu'à lever la tête pour regarder !

— Justement, non. Les étoiles sont beaucoup plus loin qu'ils ne le pensent, et leur lumière met très longtemps à nous atteindre. La moitié de celles que tu vois dans le ciel ne sont déjà plus là. Pour le présenter différemment, disons que les prêtres tentent de prédire l'avenir en observant les fantômes d'étoiles mortes.

Althalus haussa les épaules.

— Ça leur fait une occupation, je suppose.

Il étudia les bâtiments en ruines et les rues jonchées de gravats. Les prêtres se déplaçaient seuls ou par petits groupes, mais Awes abritait également des hommes vêtus de façon plus

conventionnelle. Althalus en repéra un qui tenait une petite échoppe près d'un mur à demi effondré. Sur son étal reposaient des casseroles, des marmites et des bouilloires.

— Bienvenue, mes amis, dit-il en se frottant les mains. Regardez et achetez ! Regardez et achetez ! J'ai les meilleures casseroles d'Awes, et mes prix sont les plus bas de la ville.

— Sois prudent, Althalus, murmura Emmy. C'est Khnom. Il travaille pour Ghend.

— Ghend savait que nous allions venir ici ?

— Peut-être pas. Il a pu déployer ses agents en leur ordonnant de nous chercher. Grave son visage dans ton esprit : ce n'est certainement pas la dernière fois que nous le rencontrerons.

— Cherchiez-vous quelque chose de particulier, mes amis ? demanda le pseudo-marchand.

C'était un homme de petite taille, qui évitait soigneusement le regard d'Althalus.

— J'ai besoin d'informations, voisin, répondit ce dernier. Je connais mal les coutumes en vigueur dans ce pays. Puis-je installer un commerce dans n'importe quel bâtiment vide ?

— Ça ne serait pas une bonne idée. La plupart des boutiques sont dans cette partie de la ville, et les robes blanches qui la contrôlent attendent que vous leur fassiez une « donation ».

— Vous parlez d'un pot-de-vin ?

— À votre place, je n'emploierais pas ce terme devant eux. Faites semblant d'être un fidèle un peu simplet. Tous les prêtres adorent les fidèles simplets.

Khnom regarda Althalus pour voir comment il réagissait à cette remarque sacrilège. Mais le voleur demeura impassible.

— Et que pensent-ils des gens qui dressent leur tente dans l'arrière-boutique ?

— Pas grand bien, j'en ai peur. De toute façon, ce n'est pas une bonne idée : ils prient beaucoup, et bruyamment. Les marchands ont créé une sorte de communauté, à gauche des restes du mur est de la ville.

— Comment les prêtres obtiennent-ils l'argent nécessaire pour vous acheter des choses ?

— Ils vendent des horoscopes aux gens naïfs qui croient à ces fariboles et, croyez-moi, ils en demandent un bon prix.

— Parfait : ils escroquent leurs paroissiens, et nous les escroquons ensuite. J'aime faire des affaires avec les gens persuadés d'être plus intelligents que moi. Merci pour les informations.

— Ravi d'avoir pu vous aider. Alors, vous avez besoin de casseroles ou de marmites ?

— Pas pour le moment, mais merci quand même.

— Il sait qui tu es, Althalus, dit la voix d'Emmy.

— J'avais compris… Il est malin, je te l'accorde, mais on voit tout de suite que ça n'est pas un marchand.

— Vraiment ? À quoi ?

— Il ne m'a pas demandé dans quelle branche je travaillais. C'est la première question que pose un commerçant : il ne veut pas d'un concurrent dans sa rue. Devons-nous l'éliminer ? Éliar et moi pourrions le tuer tout de suite.

— Non. Ce n'est pas vous qui êtes censés nous débarrasser de Khnom. Sois prudent tant qu'il restera dans les parages, c'est tout.

— Où allons-nous maintenant ? demanda Éliar.

— Il y a une communauté marchande près du mur est, répondit Althalus. Nous allons y dresser notre camp et, dès demain matin, nous nous mettrons en quête de celui que nous voulons.

— Pourriez-vous faire apparaître du savon, Althalus ? demanda le jeune homme alors qu'ils guidaient leurs montures dans la rue jonchée de gravats.

— Probablement. Pourquoi ?

— Emmy veut que je prenne un bain. Les femmes n'ont-elles qu'une seule chose en tête ? Chaque fois que je rends visite à ma mère, ce sont les premiers mots qui sortent de sa bouche.

— J'en déduis que tu n'aimes pas te laver ?

— Oh, je me lave quand c'est nécessaire, mais une fois par semaine, ça suffit, pas vrai ? À moins qu'on vienne de nettoyer l'écurie.

— Emmy a un odorat très développé, Éliar. Tâchons de ne pas l'offenser.

— Toi aussi, Althalus, dit la voix dans sa tête.

— Je n'ai pas besoin d'un bain, Emmy.

— Tu as tort : nous sommes en selle depuis plusieurs semaines, et tu empestes le cheval. Prends un bain. Vite. S'il te plaît.

Ils se levèrent de bonne heure le lendemain et, après quelques tentatives maladroites, Éliar gagna en assurance. Son visage juvénile et honnête l'aida beaucoup à aborder les prêtres, l'air plein d'espoir.

La plupart des ecclésiastiques, refusant de s'avouer incapables de déchiffrer l'étrange inscription sur la lame du Couteau que leur tendait le jeune homme, se contentèrent de répondre : « Je n'ai pas de temps à perdre avec ces enfantillages. » Quelques-uns proposèrent une traduction moyennant des espèces sonnantes et trébuchantes.

Un fanatique aux yeux cernés se lança dans une ardente dénonciation, affirmant que toute écriture qu'il ne pouvait pas lire était forcément l'œuvre du démon. Althalus et Éliar le plantèrent au beau milieu de la rue, le laissant convaincre les pierres.

— En voilà un autre, murmura Éliar. Et si on pariait sur sa réaction ? Celui-ci doit être du genre « Je suis trop occupé ».

— Je le rangerais plutôt dans la catégorie des « Je suis obligé de vous faire payer mes services », dit Althalus.

— Vraiment ? Pourquoi ?

— À cause de son regard. Un de ses yeux cherche Deiwos dans le ciel, et l'autre scrute le sol à la recherche du sou que quelqu'un pourrait avoir laissé tomber.

— J'espère seulement qu'il n'est pas comme le dernier. Le prochain qui traite mon couteau d'instrument du démon prendra mon poing dans la figure.

Le prêtre qui venait à leur rencontre dans la rue déserte était efflanqué, voire famélique. Son regard étrange et sa tignasse en bataille lui donnaient l'air d'un fou. Il portait une robe brune crasseuse et… empestait.

— Excusez-moi, votre prêtreur, dit poliment Éliar en s'approchant de lui. Je viens d'acheter ce couteau, et il y a

quelque chose d'écrit sur la lame. Comme j'ai jamais eu le temps d'apprendre à lire, j'peux pas dire ce que ça raconte. Vous voudriez pas m'aider ?

— Fais-moi voir ça, souffla le prêtre d'une voix rauque.

Éliar lui tendit la dague en forme de feuille de laurier.

Le prêtre tituba en arrière en se couvrant les yeux et en hurlant comme si on venait de le plonger dans un chaudron d'huile bouillante.

— J'espère que vous ne le prendrez pas pour vous, votre prêtreur, dit Éliar en lui plongeant le Couteau dans la poitrine.

Le prêtre se tut et s'effondra. Althalus sonda du regard toutes les portes et les embrasures de fenêtres. Comme le voulait sa chance, ils étaient seuls.

— Cache le cadavre. Vite ! cria-t-il à Éliar.

Le jeune homme remit le Couteau à sa ceinture, saisit le prêtre par les poignets et l'entraîna derrière un mur à demi effondré.

— Quelqu'un nous a vus ?

— Je ne crois pas, répondit Althalus. Viens ici et monte la garde. Je veux fouiller le corps.

— Pourquoi ?

Éliar se releva. Ses mains tremblaient.

— Calme-toi.

— Je vais bien. C'est juste que… Il m'a fait peur quand il a hurlé comme ça.

— Pourquoi t'es-tu excusé avant de le tuer ?

— J'essayais d'être poli. Maman m'a appris les bonnes manières. Vous savez comment sont les mères.

— Surveille la rue. Fais-moi savoir si quelqu'un approche.

Althalus fouilla le prêtre sans savoir ce qu'il cherchait, mais ses poches étaient vides. Il jeta quelques poignées de terre sur le cadavre et revint vers la rue.

— Alors ? demanda Éliar d'une voix encore un peu tendue.

— Calme-toi, répéta Althalus. Si tu dois tuer tes semblables, apprends à le faire sans broncher. Les gens qui se laissent impressionner commettent des erreurs.

Alors un prêtre en robe noire courut vers eux. Il était assez jeune. Sous ses cheveux d'un roux vibrant, ses yeux sombres étincelaient.

— Je vous ai vus ! Vous êtes des assassins !

— Ne devriez-vous pas réclamer des détails avant de lancer des accusations pareilles ? s'offusqua Althalus.

— Vous l'avez tué de sang-froid !

— Mon sang n'était pas particulièrement froid. Et le tien, Éliar ?

— Le mien non plus.

— Cet homme n'était pas un prêtre, révérend, dit Althalus. Bien au contraire… À moins que Daeva ne se soit constitué un clergé.

— Daeva ! s'étrangla le jeune homme. Comment connaissez-vous son nom ?

— Est-il secret ?

— Il n'est pas censé circuler parmi la populace. Les gens ordinaires ne sont pas armés pour affronter cette information.

— Les gens ordinaires sont sans doute plus sages que vous ne le pensez, révérend. Toutes les familles ont leur mouton à cinq pattes. Ça n'a rien de très inhabituel. Deiwos et Dweia ne sont pas enchantés que leur frère se soit écarté du droit chemin, mais ce n'était pas vraiment leur faute.

— Vous êtes un prêtre ?

— Dans votre bouche, ça sonne presque comme une accusation, souligna Althalus avec un léger sourire. Éliar et moi travaillons pour Deiwos, mais je n'irais pas jusqu'à nous donner le titre de prêtres. L'homme qu'Éliar vient d'éliminer travaillait pour Daeva. Dès que nous nous en sommes aperçus, nous l'avons tué. Une guerre se prépare. Éliar et moi sommes des soldats, et nous allons nous battre.

— Je suis aussi un soldat de Deiwos, affirma le jeune homme roux.

— Pas si vite, mon ami. D'abord, vous devez subir une petite épreuve. Le type qui gît là-derrière a échoué, et Éliar a dû nous en débarrasser.

— Les étoiles n'ont rien dit au sujet d'une guerre.

— La nouvelle n'est peut-être pas encore parvenue à leurs oreilles.

— Les étoiles savent tout.

— Dans ce cas, on leur a peut-être demandé de garder cette information pour elles. Si c'était moi qui m'apprêtais à déclencher une guerre, je n'écrirais sûrement pas mes plans de bataille dans le ciel tous les soirs. Et vous ?

— Vous vous attaquez à l'essence même de la religion !

— Non : je m'attaque à une gigantesque méprise. Vous regardez le ciel et vous imaginez y voir des images, mais ce sont seulement des points lumineux que votre esprit relie entre eux. Il n'y a pas vraiment de Corbeau là-haut, ni de Loup ou de Serpent. La guerre se passera ici bas, pas dans le firmament. Mais là n'est pas la question ! Voyons tout de suite si vous êtes bien un des soldats du Dieu-Ciel.

— J'ai fait le vœu de le servir, affirma le prêtre.

— A-t-il jamais pris la peine de vous dire s'il acceptait votre serment ? demanda Althalus. Vous n'avez peut-être pas les qualifications requises…

« Vous êtes rongé par le doute, n'est-ce pas, mon ami ? C'est un sentiment que je connais bien. Parfois, notre foi vacille, et tout ce que nous voulons croire semble n'être qu'une absurde mise en scène, une cruelle plaisanterie.

— Je veux croire ! J'essaye si fort de croire !

— Nous sommes là pour vous faciliter la tâche. Éliar, le Couteau !

— Si vous le dites. (Le jeune homme se tourna vers le prêtre.) Pas la peine de paniquer : je vais vous le montrer, pas vous menacer avec. Il y a une inscription sur la lame, et vous êtes censé la lire. Si vous n'y arrivez pas, nous nous serrerons la main et nous nous séparerons bons amis. Dans le cas contraire, vous pourrez vous joindre à nous. C'est l'épreuve dont parlait Althalus.

— Contente-toi de lui montrer le Couteau, Éliar, grinça Althalus. Je ne t'ai pas demandé de lui faire un discours.

— Il est assez grognon parfois, dit le jeune guerrier au prêtre, de plus en plus abasourdi. Mais c'est le plus vieil homme du monde, et vous savez combien les vieux peuvent être pénibles.

Nous ferions mieux de nous y mettre avant qu'il ne commence à sautiller partout en bavant.

— Éliar ! explosa Althalus. Montre-lui le Couteau !

— Vous voyez ce que je veux dire ? (Le jeune homme saisit le Couteau et désigna les circonvolutions complexes de la lame.) Voici ce que vous devez lire. Ça vous saute à la figure, alors pas la peine de vous casser la tête.

— Éliar ! gémit Althalus.

— J'essaye juste de l'aider, Althalus.

Tenant le manche de l'arme dans son poing, Éliar leva la lame devant les yeux du prêtre, pâle et tremblant.

— Qu'est-ce que vous lisez, votre prêtreur ? demanda-t-il poliment.

Le religieux devint blanc comme un linge. On aurait dit que tout le sang avait soudain reflué de son visage.

— « Illumine », chuchota-t-il sur le ton de la prière.

Dans le poing d'Éliar, le Couteau chanta.

— Je savais que c'était lui, Althalus, affirma le jeune homme. C'est pour ça que je voulais lui faciliter les choses. Vous êtes un bon sergent, mais parfois un peu trop brusque. Vous devriez faire des efforts sur ce point, si je puis me permettre.

— Merci, lâcha Althalus, peu amène.

— Ça fait partie de mon boulot, répliqua Éliar en remettant le Couteau à sa ceinture. Je suis votre second et, si je vois une meilleure façon de faire les choses, je dois vous le signaler. Vous n'êtes pas obligé de m'écouter, mais ce serait manquer à mes devoirs que de me taire, pas vrai ?

— Ne réponds pas, Althalus, ordonna mentalement Emmy.

— Comme tu voudras, mon cœur.

CHAPITRE XII

Le jeune prêtre aux cheveux roux s'était laissé tomber sur une pierre moussue et fixait le sol sans le voir.

— Ça va ? lui demanda Éliar.

— J'ai vu le mot de Dieu, souffla le prêtre d'une voix tremblante. Deiwos m'a parlé.

— Je sais. Nous l'avons entendu aussi. En réalité, nous avons entendu le Couteau, mais comme c'est le Couteau de Dieu, je suppose que ça revient au même.

— Pourquoi le Couteau a-t-il chanté ?

— C'est sa façon de nous faire savoir que tu es bien celui que nous cherchions. Je m'appelle Éliar.

— Et moi, Bheid, dit le prêtre, dévisageant le jeune Arum.

Il avait du mal à se remettre de sa surprise.

— Ravi de faire ta connaissance, Bheid, déclara Éliar en lui serrant la main.

— N'es-tu pas un peu jeune pour un saint homme ? Ceux que je connais sont beaucoup plus âgés.

Éliar éclata de rire.

— Personne ne m'avait encore traité de saint homme, et je n'en suis pas un, mais juste un soldat qui travaille pour Dieu en ce moment. Je ne comprends pas très bien ce qui se passe, mais ça n'a pas d'importance. Un soldat n'a pas besoin de comprendre : seulement de faire ce qu'on lui ordonne.

Bheid fit mine de se lever, mais il lui posa une main sur l'épaule.

— Il vaudrait mieux que tu restes assis encore un peu. Si tu te sens comme moi la première fois que j'ai lu le Couteau, tu ne dois pas très bien tenir sur tes jambes. Dieu a une voix très puissante, je suis sûr que tu l'as remarqué.

— Oh que oui ! Que sommes-nous censés faire maintenant ?

— C'est à Althalus qu'il faut le demander. C'est le seul qui parle avec Emmy, et c'est elle qui prend les décisions.

— Qui est Emmy ?

— D'après ce que j'ai compris, c'est la sœur de Dieu, mais pour l'instant, elle ressemble à un chat et elle passe le plus clair de son temps à roupiller dans la capuche d'Althalus. C'est un peu compliqué. Emmy est plus vieille que le soleil et vraiment adorable mais, si tu la contraries, elle te filera un bon coup de griffe sur le bout du nez.

Bheid se tourna vers Althalus.

— Ce garçon est-il sain d'esprit ?

— Éliar ? Il me semble. Cela dit, ça fait une heure ou deux qu'il n'a rien mangé, et la tête commence peut-être à lui tourner.

— Je n'y comprends rien du tout, avoua le prêtre.

— Parfait. C'est le premier pas vers la sagesse.

— Je comprendrais plus vite si je connaissais votre signe et celui d'Éliar. Il suffirait d'établir votre horoscope pour savoir qui vous êtes.

— Tu y crois vraiment ?

— L'astrologie est le cœur de toute religion. Deiwos a écrit nos destinées dans les étoiles. Le devoir du clergé est de les étudier pour transmettre à l'humanité la parole de Dieu. Quel est votre signe ? Quand êtes-vous né ?

— Il y a très, très longtemps, répondit Althalus avec un sourire. Je ne crois pas que tu réussirais à faire mon horoscope, parce que les étoiles ont beaucoup changé depuis. À l'époque, elles portaient des noms différents, et les gens qui les regardaient ne voyaient pas les mêmes configurations que toi. La moitié du Loup était le bas de ce que les anciens astrologues appelaient la Tortue, et ce qui s'appelle aujourd'hui le Sanglier lui tenait lieu de haut.

— C'est un blasphème ! couina Bheid.

— Ne te mets pas martel en tête : ces astrologues sont tous morts, et ils ne risquent plus de t'accuser.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je sais, mais c'est comme ça qu'ils le verraient, tu ne crois pas ? (Althalus posa une main sur le bras du prêtre.) Il n'y a pas vraiment d'images dans le ciel. Comme je te l'ai dit, les étoiles

ne sont pas reliées entre elles… Mais tu dois le soupçonner… C'est pour ça que tu doutes. Tu veux croire qu'il existe là-haut un Loup, un Sanglier et un Dragon, mais quand tu regardes, tu ne les vois pas vraiment.

— J'essaye. J'essaye, je vous le jure, mais ils ne sont pas là.

— Les choses viennent de changer. Tu n'auras plus à scruter le ciel, parce qu'Éliar détient le Couteau de Deiwos, qui nous dira où nous devons aller.

— Allons-nous quitter Awes ?

— Très certainement. Nous avons un long chemin à faire.

— Tu perds ton temps, Althalus, dit la voix mentale d'Emmy. Bheid et toi pourrez discuter des étoiles sur la route d'Osthos.

— Osthos ? dit tout haut le voleur. Mais nous en arrivons à peine !

— Je le sais. À présent, nous devons y retourner.

— Vous parliez à Emmy ? s'inquiéta Éliar. Elle dit que nous devons retourner à Osthos ? Je ne peux pas y aller, Althalus ! Andine m'étripera si elle pose les yeux sur moi !

— Quelque chose ne va pas ? demanda Bheid, dépassé par les événements.

— Nous venons de recevoir notre ordre de marche, expliqua Althalus. Il n'a pas l'air de convenir à Éliar.

— J'ai manqué quelque chose, je crois.

— Emmy vient de me dire que nous devons aller à Osthos.

— Je ne comprends pas qui est cette Emmy dont vous parlez tous.

— La messagère de Deiwos… en quelque sorte. C'est un peu plus tordu que ça, mais je ne veux pas t'embrouiller davantage. Deiwos dit à Emmy ce qu'il attend de nous. Elle me le répète, et je fais passer.

— Nous recevons nos ordres d'un chat ? s'étrangla Bheid.

— Non, de Dieu ! Mais nous en parlerons sur le chemin d'Osthos : Emmy veut que nous commencions sans attendre nos préparatifs. (Althalus regarda autour de lui.) Empilons quelques rochers sur le cadavre de cet homme pour le dissimuler.

Puis nous irons chercher nos affaires, et je t'achèterai un cheval. Nous nous mettrons en route demain à l'aube.

Ils se dirigèrent vers la partie nord de la ville.

— Qui est l'Andine dont tu parlais tout à l'heure ? demanda Bheid à Éliar.

— La souveraine d'Osthos. Elle veut ma mort.

— Pourquoi ?

— Eh bien, j'ai un peu tué son père, mais c'était pendant une guerre, et c'est le genre de chose qui se produit fréquemment. Je faisais mon boulot. Andine l'a pris comme un affront personnel. Moi, je n'avais rien contre elle ni contre son père : je me contentais d'obéir aux ordres. Mais allez lui faire admettre !

— Vous y comprenez quelque chose ? demanda Bheid à Althalus.

— Il fallait y être. C'était assez compliqué. Nous en discuterons en chevauchant vers Osthos.

Ils allèrent au nord de la ville, dans le quartier où résidaient les prêtres en robe noire, ramassèrent les couvertures de Bheid et ses maigres possessions, puis regagnèrent le camp rudimentaire où Althalus et Éliar avaient dormi la nuit précédente. Éliar et Bheid allèrent chez un marchand de chevaux et achetèrent une monture pour le nouveau soldat de Deiwos.

— J'ai affreusement faim, Althalus, dit plus tard Éliar. Pourrions-nous manger de la viande plutôt que du poisson ?

— Je vais faire un feu, proposa Bheid.

— Ça ne sera pas nécessaire, dit Althalus.

Il invoqua un rôti de taille respectable et plusieurs miches de pain.

Bheid jura et fit un bond en arrière.

— Ça te fait dresser les cheveux sur la tête, pas vrai ? gloussa Éliar. J'ai eu un peu peur de manger le premier repas qu'il m'a servi, mais la nourriture qu'il crée avec des mots est vraiment délicieuse.

Pour le prouver, le jeune homme mangea avec un bel enthousiasme.

— Comment faites-vous ça ? demanda Bheid.

— Emmy appelle ça « utiliser le Grimoire ». Elle me l'a enseigné dans la Maison au Bout du Monde…

— Quel Grimoire ?

— Celui de Deiwos, bien entendu.

— Vous avez vu le Grimoire de Deiwos ?

— Si je l'ai vu ? J'ai vécu avec pendant vingt-cinq siècles ! Je peux le réciter, d'un bout à l'autre, à l'endroit ou à l'envers si ça t'intéresse.

— Et de quelle façon vous permet-il d'accomplir des miracles ?

— La parole de Dieu est rédigée dans un langage très ancien, assez différent de celui que nous parlons aujourd'hui. Les mots créent des choses ou provoquent des événements. Par exemple, si je dis « viande », il ne se passe rien, mais avec « gwou », notre souper apparaît. Le procédé est un peu plus sophistiqué que ça, mais c'est l'idée générale. J'ai passé un grand nombre d'années à mémoriser le Grimoire. (Il se frappa le front.) À présent, tout est là-dedans, donc je n'ai pas besoin de l'avoir sur moi… C'est préférable, puisqu'il ne doit pas quitter la Maison. Il serait trop risqué de le transporter dans le monde réel. Tu ferais mieux de manger avant que ça refroidisse.

Éliar se resservit plusieurs fois. Puis ils parlèrent encore un peu avant de s'enrouler dans leurs couvertures pour dormir.

C'était Awes. Althalus l'aurait juré, bien qu'il ne vît pas l'ombre d'un bâtiment. Il distinguait clairement la fourche du fleuve Medyo, mais un bosquet de chênes vénérables avait remplacé les ruines. Il erra un temps sous les frondaisons, puis aperçut des gens qui traversaient la plaine, arrivant de l'ouest, et se dirigeaient vers lui. Tandis qu'il les observait, il crut entendre au loin un cri désespéré qui lui glaça l'âme.

Puis les voyageurs atteignirent le rivage du fleuve, et il put les détailler. Ils étaient vêtus de peaux de bêtes et portaient des épieux à la pointe en silex.

Le voleur roula sur lui-même en marmonnant et en cherchant à tâtons sous sa couverture le caillou pointu qui lui rentrait dans la hanche. Quand il l'eut localisé, il le jeta au loin et se rendormit aussitôt.

Des huttes grossières s'élevaient à présent sous les chênes, et les humains vêtus de fourrures se déplaçaient entre elles en

parlant à voix basse sur un ton effrayé. « Il arrive, il arrive ! » disaient-ils. « Préparez-vous car il est notre Dieu. » Et les visages de certains s'illuminèrent, tandis que d'autres étaient terrifiés. « Il arrive, il arrive ! » chuchotaient-ils tous.

Ghend marchait parmi eux en leur parlant à voix basse. Les humains reculèrent à sa vue. Mais il ne se souciait pas de leurs craintes, et ses yeux brûlaient.

Alors Ghend leva la tête et fixa Althalus de ses yeux brûlants, lui embrasant l'âme. « Cours, mon petit voleur, cours », railla-t-il. « Je te poursuivrai à travers les nuits et à travers les ans. Le Grimoire ne te servira pas, car je te déposerai au pied du trône de Daeva et, comme moi, tu le serviras à travers les âges. Et quand les âges finiront, nous ferons demi-tour et remonterons le cours du temps jusqu'à leur commencement. Puis nous ferons de nouveau demi-tour, et crois-le ou non, mais ils ne seront plus les mêmes qu'avant. »

Le gémissement devint un hurlement épouvantable.

Althalus s'éveilla en sursaut, le corps baigné de sueur.

— Dieu ! s'exclama-t-il, tremblant de tous ses membres.

— Qui était-ce ? (La voix terrifiée de Bheid retentit dans l'obscurité.) Qui était l'homme aux yeux de flamme ?

— Vous l'avez vu aussi ? demanda Éliar en claquant des dents.

— Cède-moi la place, Althalus, ordonna Emmy sur un ton qui n'admettait pas de réplique. J'ai besoin de leur parler.

Althalus fut poussé sans ménagement au fond de son propre cerveau.

— Éliar, dis à Bheid qui je suis.

— Oui, ma dame. Bheid, c'est Emmy qui nous parle. Elle fait ça de temps en temps. Althalus est toujours là, mais elle utilise sa voix.

— Qui ça, la chatte ?

— À ta place, je ne la considérerais pas comme une chatte. C'est un déguisement, car sa véritable apparence nous aveuglerait sans doute.

— Chut, Éliar ! dit gentiment Emmy.

— Oui, ma dame.

— Votre expérience, mes amis, n'était pas vraiment un rêve. Althalus a déjà rencontré Ghend ; il pourra vous parler de lui dès que j'en aurai terminé avec sa voix. Ce que vous avez vu n'était pas un songe, mais n'était pas réel non plus. C'est ce que Ghend et Daeva veulent faire devenir réel.

— Qui étaient les gens vêtus de peaux de bêtes ? demanda Bheid.

— Les Medyos, le premier peuple qui s'installa dans cette partie du monde il y a dix mille ans, répondit Emmy. Ils apportèrent avec eux le culte de Deiwos, mais Daeva s'efforce de changer ça. Il tente d'altérer le cours des événements pour que les anciens Medyos le vénèrent lui plutôt que son frère.

— C'est impossible ! dit Bheid. Une fois qu'une chose est arrivée, elle ne peut plus être modifiée.

— Accroche-toi bien à cette idée, lui conseilla Emmy. Ça pourra t'aider. Hélas, Daeva n'est pas de ton avis. Il est persuadé de pouvoir modifier le passé en influant sur le présent. Mais nous nous rassemblons pour l'en empêcher. Ce qui vient de vous arriver se passera de nouveau. Vous verrez des choses qui ne se sont pas produites, et ce ne sera pas forcément pendant votre sommeil.

— Ça n'est plus amusant du tout, Emmy, se plaignit Éliar. Si ces rêves éveillés peuvent se manifester n'importe quand, comment distinguerons-nous ce qui est réel de ce qui ne l'est pas ?

— Grâce au gémissement. Quand vous l'entendrez, ce sera la preuve que Ghend tente d'altérer le passé, et que vous n'êtes plus dans le présent. Dans le passé ou dans l'avenir, peut-être, mais pas à l'endroit que nous appelons « maintenant ».

Althalus regarda vers l'est, où les premières lueurs de l'aube effleuraient l'horizon.

— Il fera bientôt jour, dit-il à ses compagnons. Rassemblons nos affaires et mettons-nous en route.

— Nous allons quand même déjeuner, n'est-ce pas ? demanda Éliar.

— Oui, mon garçon, nous allons quand même déjeuner…

Le soleil se levait à peine quand la barge leur fit traverser la fourche ouest du fleuve. Ils montèrent en selle et prirent la direction de l'ouest. Après qu'ils eurent parcouru quelques lieues, Bheid fit avancer son étalon pour être au niveau de celui d'Althalus.

— On peut parler ? demanda-t-il.

— Je suppose que c'est permis.

— Comment avez-vous découvert où était le Grimoire de Deiwos ? J'entends des histoires à son sujet depuis des années. Les disputes théologiques font rage depuis des siècles. La plupart de mes professeurs prétendaient que le Grimoire est en réalité le ciel nocturne, mais certains soutenaient qu'il avait une existence physique. On dirait que ce sont eux qui avaient raison.

— Le Grimoire existe réellement, confirma Althalus.

— Comment l'avez-vous découvert ? Dieu vous est-il apparu dans une vision ?

— Non, ce n'est pas Dieu qui m'est apparu, mais Ghend.

— Ghend ?

— Il m'a engagé pour que je vole le Grimoire. C'est lui qui m'a indiqué l'emplacement de la Maison.

— Pourquoi un honnête homme aurait-il accepté une tâche pareille ?

— Un honnête homme aurait sans doute refusé, mais je n'ai pas eu ce problème. Je suis un voleur, Bheid.

— Un voleur ?

— Quelqu'un qui prend des objets qui ne lui appartiennent pas. Je suis probablement le meilleur voleur du monde, donc j'avais une bonne réputation. Ghend m'a cherché partout et, quand il m'a mis la main dessus, il m'a promis de me payer grassement si je rapportais le Grimoire. Puis il m'a indiqué où je le trouverais.

— Dans la Maison au Bout du Monde ?

— C'est ainsi qu'on l'appelle. Elle se dresse au bord d'une falaise, dans l'extrême nord de Kagwher, et c'est la plus grande que j'aie jamais vue. Mais elle est complètement vide : une seule pièce contient des meubles. C'est là que j'ai découvert le Grimoire… Et Emmy. Quand elle m'a engueulé parce que j'étais

en retard, j'ai cru être devenu fou. Elle m'a dit d'arrêter mes sottises, puis elle m'a appris à lire.

— Avec le Grimoire de Deiwos ? demanda Bheid, soudain respectueux.

— C'était le seul livre dont nous disposions.

— À quoi ressemble-t-il ?

— À une boîte couverte de cuir blanc. Les pages sont rangées à l'intérieur. Emmy s'énervait beaucoup quand je les mélangeais. J'ai appris à lire le Grimoire, puis Emmy et moi avons trouvé un moyen de communiquer sans utiliser nos voix. Après, nous avons quitté la Maison pour nous mettre en quête du Couteau.

« Nous avons découvert qu'il était en possession d'Éliar, un mercenaire engagé dans le conflit qui oppose Kanthon et Osthos depuis quarante ou cinquante générations. Éliar avait organisé une attaque contre la cité-État d'Osthos, et tué l'Aryo pendant le combat. Cela ne plut pas du tout à la fille du monarque, Andine. Elle le fit prisonnier et envisagea toutes sortes de punitions intéressantes… J'ai réussi à le lui racheter en me faisant passer pour un marchand d'esclaves, puis nous sommes venus ici te chercher. À présent, nous retournons à Osthos chercher quelqu'un d'autre.

— Quand Ghend vous a-t-il engagé ?

— D'après Emmy, c'était il y a deux millénaires et demi. Elle m'assure que les gens ne vieillissent pas dans la Maison au Bout du Monde. Ça vaut mieux, d'ailleurs, parce que sinon, je traînerais une barbe de douze lieues de long.

— Emmy est-elle réellement la sœur de Dieu ?

— C'est ce qu'elle prétend. Son véritable nom est Dweia, mais elle dit qu'elle ne ressemble pas à la statue du temple de Maghu.

— Vous vénérez une divinité femelle ?

Face à un tel outrage, les yeux de Bheid manquèrent lui sortir de la tête.

— Je ne la vénère pas, Bheid. Je l'aime, mais je ne la vénère pas. La vénération implique une obéissance absolue et pas mal de prosternation. En règle générale, je fais ce qu'Emmy me demande, mais je ne passe pas beaucoup de temps à genoux. À vrai dire, nous nous disputons constamment. Emmy adore ça…

Presque autant que me tendre des embuscades et me sauter dessus.

— Je peux la toucher ? demanda Bheid, émerveillé.

Althalus se tordit le cou pour regarder par-dessus son épaule.

— Emmy, réveille-toi. Bheid veut te gratter entre les oreilles.

La petite tête endormie d'Emmy émergea de sa capuche.

— Ce serait gentil, murmura-t-elle.

Althalus la saisit et la tendit à Bheid.

— Vas-y, prends-la dans tes bras ! Évidemment, elle te volera ton âme, mais je ne vois pas pourquoi tu aurais droit à un régime de faveur. Éliar et moi sommes bien passés par là.

Bheid retira vivement sa main.

— Je plaisantais, le rassura Althalus.

— En es-tu vraiment certain, chaton ? demanda Emmy.

Les mains de Bheid tremblaient quand il saisit la petite chatte, mais il se détendit dès qu'elle ronronna.

— Quand nous arrêterons-nous pour manger ? lança Éliar derrière eux.

Ils traversèrent l'ouest de Medyo en évitant les routes principales autant que possible. La soudaine apparition du prêtre au regard torve, en Awes, indiquait que Ghend avait des agents partout. Althalus savait que ses compagnons et lui étaient en mesure de s'en débarrasser, mais il répugnait à tuer sans nécessité. Un bon voleur ne devrait pas être obligé d'assassiner des gens.

L'été était à moitié écoulé quand ils atteignirent le pont qui traversait la fourche ouest du fleuve Osthos. Althalus s'écarta prudemment de la route et guida Bheid et Éliar jusqu'à un bosquet un peu en amont du courant.

— Em, qui sommes-nous censés recruter à Osthos ?

— Devine !

— Ne joue pas à ça !

— Tu la connais déjà, chaton.

— Tu plaisantes, j'espère !

Althalus avait presque failli dire le nom à voix haute.

— Pas du tout.

— Comment sommes-nous censés nous introduire dans son palais ?

— C'est toi le voleur. Si tu arrives à voler de l'or, je suis certaine que tu réussiras à détrousser une fillette.

— Emmy, ce palais est gardé par toute une armée ! Qu'elle pousse un cri, et trente soldats se battront pour se jeter sur moi !

— Dans ce cas, nous devrons faire en sorte qu'elle ne crie pas. (Elle réfléchit.) Nous ferions mieux de laisser Bheid et Éliar ici… Ton cheval aussi. Tâchons de passer inaperçus. Je suis un chat, et tu es un voleur : nous savons nous montrer discrets. Eux non.

— Depuis combien de temps sais-tu qu'Andine doit se joindre à nous ?

— Depuis qu'Éliar a lu le Couteau.

— Pourquoi ne l'avons-nous pas recrutée avant de partir pour Awes ?

— Chaque chose en son temps, mon cœur. Ne dérogeons pas à l'ordre établi.

Althalus étudia Éliar et se souvint de la façon dont l'Arya Andine l'avait regardé.

— Je trouve que ton frère a un sens de l'humour très tordu.

— Althalus ! Je suis choquée !

Minuit était passé depuis longtemps quand Althalus et Emmy se glissèrent dans le palais d'Andine, au centre d'Osthos. Cette fois, la chatte préféra marcher plutôt que de se laisser porter. Elle précéda le voleur sur ses pattes silencieuses, l'avertissant des dangers éventuels. Quand ils furent à l'intérieur du bâtiment, elle le guida jusqu'à la chambre de l'Arya.

— Elle dort. Il y a deux gardes devant sa porte. Encourage-les à faire un petit somme.

— Comment ?

— Essaye donc « Leb ».

— Ça marchera ?

— Ça a toujours marché jusque-là. Après notre départ, tu ferais mieux de les réveiller. Les gens trouveraient bizarre qu'ils

dorment pendant cinquante ou soixante ans, comme ça t'arrivait dans la Maison.

— Est-ce ainsi que tu procédais ?

— Bien sûr ! Allons, dépêche-toi ! Nous n'avons pas toute la nuit devant nous, tu sais…

Les deux gardes étaient encore debout, mais leur menton s'était affaissé sur leur poitrine, et ils ronflaient doucement. Althalus passa devant eux et saisit la poignée de la porte.

Emmy siffla.

— Quel est le problème ? chuchota-t-il.

— Argan !

— C'est quoi, un argan ?

— C'est une personne, pas un objet. Le garde de gauche.

— Ce nom est-il censé me dire quelque chose ?

— Je t'ai déjà parlé de lui. C'est l'un des sous-fifres de Ghend.

— Faisons d'une pierre deux coups.

Althalus fit mine d'empoigner sa dague.

— Lâche ça, cracha Emmy.

— C'est une solution d'une simplicité éblouissante.

— Peut-être, mais comment comptes-tu résoudre le problème qui se posera plus tard ?

— De quel problème parles-tu ?

— De sa résurrection, au moment où il faudra qu'il soit en vie et en un seul morceau.

— Je crains de n'avoir pas suivi.

— Je ne m'attendais pas au contraire… Oublie ce couteau, Althalus. Ce n'est pas toi qui régleras son compte à Argan, pas plus que tu n'étais censé régler le leur à Pekhal et à Khnom. Fiche-lui la paix !

— Attends un peu. Ça signifie que Ghend s'attendait à ce que nous venions ici ?

— Probablement, oui.

— Comment l'a-t-il découvert ?

— Daeva a dû le lui dire.

— Comment Daeva l'a-t-il su ?

— De la même façon que moi, évidemment. Je suis au courant pour Khnom, Pekhal et Argan ; Daeva est au courant pour Éliar, Bheid et Andine. Ayant un rôle significatif à jouer, ils

émettent un certain son que nous seuls percevons. Fiche la paix à Argan ! Contentons-nous d'emmener Andine avant qu'il se réveille.

CHAPITRE XIII

La lune était pleine. Par la fenêtre ouverte, sa pâle lumière pénétrait à flots dans la chambre de l'Arya, illuminant son visage. Ses cheveux noirs lui faisant comme une auréole sur son oreiller, Andine dormait. Le sommeil adoucissait son expression impérieuse, lui donnant un air vulnérable et… très jeune.

Silencieuse comme une ombre, Emmy sauta sur le lit et s'assit à côté de l'oreiller. Ses yeux verts dévisagèrent celle qui avait brièvement été sa maîtresse. Puis elle ronronna.

— Comment allons-nous la faire sortir d'ici ? demanda mentalement Althalus. Je suppose que je pourrais la porter, mais…

— Elle marchera, coupa Emmy. Trouve-lui des vêtements et une cape sombre.

— Ne faut-il pas qu'elle soit réveillée pour marcher ? Et hurlera-t-elle avant même d'ouvrir les yeux ?

— Je sais ce que je fais. Aie confiance en moi. Trouve-lui des vêtements.

Il fouilla la chambre jusqu'à ce qu'il découvre une tenue de voyage, des bottes et une cape de bonne confection. Quand il se retourna, Andine était assise au bord du lit. Ses yeux immenses, grands ouverts, ne voyaient de toute évidence rien.

— Fais un paquet avec ses vêtements et fourre-le sous ton bras, ordonna Emmy. Elle s'habillera elle-même une fois que nous serons sortis de la ville. Pour l'instant, la cape suffira.

Andine se leva, le regard toujours vague, la petite chatte serrée contre sa poitrine. Althalus mit la cape sur ses épaules.

— Combien de temps peux-tu la maintenir dans cet état ?

— Aussi longtemps que nécessaire.

— Six ou huit semaines ne seraient pas une mauvaise idée. Si le premier visage qu'elle aperçoit à son réveil est celui d'Éliar, les choses ne tarderont pas à se gâter.

— Tu as peut-être raison. Laisse-moi y réfléchir un peu. On y va ?

Ils guidèrent leur captive endormie dans le couloir, et Althalus s'arrêta brièvement pour examiner le visage d'Argan. Le sous-fifre de Ghend avait des cheveux blonds et des traits harmonieux.

— Que fais-tu ?

— Je veux être sûr de le reconnaître si je le croise de nouveau, répondit Althalus.

Ils continuèrent à longer le couloir. Quand ils eurent franchi une intersection, Althalus se concentra pour réveiller Argan et son compagnon.

Puis, en silence, il fit sortir l'Arya de son palais.

Ils traversèrent rapidement les rues obscures de la cité. Althalus fit usage de son « Leb » pour endormir les gardes de la porte et ils sortirent d'Osthos.

— Je crois que tu as raison, Althalus, déclara Emmy tandis qu'Andine s'habillait avec des gestes de somnambule. Il serait judicieux de garder son esprit en veilleuse jusqu'à ce que nous ayons franchi la frontière de Perquaine. D'ici demain midi, ses soldats retourneront jusqu'au dernier caillou de Treborea pour la retrouver.

Ils rejoignirent leurs compagnons.

Éliar observa attentivement la jeune fille qui devait toujours souhaiter sa mort.

— Elle va bien ? demanda-t-il, une pointe d'inquiétude dans la voix. Je veux dire, vous n'avez pas eu besoin de lui faire mal, pas vrai ?

— Emmy l'a endormie, le rassura Althalus. Mieux vaut qu'elle reste ainsi jusqu'à ce que nous soyons sortis de Treborea.

— Elle ne pourra pas monter à cheval dans cet état, dit Bheid.

— Je m'occuperai d'elle, proposa Éliar. Je l'assiérai devant moi pour l'empêcher de tomber.

— Parfait dit Althalus. Je te la confie. Occupe-toi d'elle. À présent, dépêchons-nous de partir : j'aimerais mettre un maximum de distance entre Osthos et nous avant le lever du soleil.

Deux jours plus tard, ils traversèrent le fleuve Maghu au nord de la cité de Gagan et s'engagèrent dans la campagne frappée par la sécheresse de l'ouest de Perquaine. Andine demeurait dans un état de semi-conscience, et Éliar faisait preuve d'une étrange sollicitude envers elle. Il la maintenait en selle devant lui, l'aidant à monter et à descendre de cheval avec beaucoup de douceur. Pendant les repas, il négligeait quasiment de se nourrir pour lui donner la becquée.

— Je me fais des idées, ou il se comporte vraiment de façon bizarre ? demanda Bheid.

— Éliar prend ses responsabilités très au sérieux, répondit Althalus, et il se porte toujours volontaire parce qu'il est serviable. Ça finira sans doute par lui passer.

— D'après ce que vous m'avez raconté, mieux vaudrait qu'il ne soit pas trop près d'Andine quand elle se réveillera. Si elle le hait autant que vous le prétendez, elle tentera de lui arracher le cœur dès qu'elle aura posé les yeux sur lui.

— Nous ne tarderons pas à le découvrir, je suppose. Emmy la réveillera ce soir, et je suggère que nous nous tenions prêts à intervenir quand Éliar lui tendra le Couteau pour qu'elle le lise : elle pourrait prendre ça pour une invitation.

En fin d'après-midi, ils s'abritèrent dans les ruines d'une maison abandonnée depuis longtemps, et Althalus fit apparaître de la viande pour leur souper avant qu'Emmy puisse réclamer du poisson.

Comme toujours depuis leur départ d'Osthos, Éliar coupa la nourriture d'Andine en petits morceaux et les lui présenta l'un après l'autre. Elle restait assise placidement, les mains croisées sur les genoux, ouvrant le bec comme un bébé hirondelle chaque fois qu'il en approchait une bouchée.

Après le repas, Emmy s'appropria de nouveau la voix d'Althalus.

— Éliar, je veux que tu te places devant elle et que tu tiennes le Couteau à hauteur de ses yeux quand je la réveillerai. Ainsi, elle le verra avant de te voir. Quand elle l'aura lu, elle sera obligée de faire ce que nous lui ordonnerons. Elle protestera sans doute, mais elle n'essayera pas de te tuer.

Éliar fit asseoir la captive sur un bloc de pierre, près du feu. Il sortit le Couteau et se plaça comme Emmy le lui avait demandé.

La chatte bondit sur les genoux d'Andine et se blottit dans son giron en ronronnant.

La lumière revint dans les immenses yeux sombres de l'Arya.

— Pouvez-vous me lire cette inscription, Votre Altesse ? demanda Althalus en désignant le couteau.

— « Obéis », répondit Andine presque automatiquement.

Le Couteau chanta et Emmy ronronna de plus belle.

Andine semblait abasourdie. S'avisant qu'elle tenait la petite chatte dans ses bras, elle la leva jusqu'à son visage pour la réprimander.

— Vilaine ! Ne t'enfuis plus jamais comme ça ! Où étais-tu donc passée ?

Tandis que le Couteau continuait à chanter, elle posa un regard stupéfait sur les ruines qui l'entouraient.

— Où suis-je ?

— Vous feriez mieux de rester assise, Votre Altesse, lui conseilla Althalus. Vous allez sans doute vous sentir vaseuse pendant quelques minutes.

L'Arya ne l'écoutait pas. Elle fixait Éliar de ses yeux brûlants.

— Toi ! s'exclama-t-elle.

Lâchant Emmy, elle se jeta sur le jeune Arum, toutes griffes dehors pour lui arracher le visage.

— Assassin !

Mais elle tituba, et serait tombée si Éliar ne l'avait retenue.

— Soyez prudente, Votre Altesse. Vous allez vous faire mal.

— Laisse-moi m'occuper d'elle, suggéra Bheid. Au moins le temps qu'elle se calme.

— Je me débrouillerai seul, dit Éliar. Elle ne peut pas vraiment me faire de mal, tu sais.

— Peut-être, mais il est possible que ta vue lui fasse mal ! Je suis sûr qu'elle finira par s'habituer à toi. Pour le moment, il vaudrait mieux que tu te tiennes à l'écart.

— Il a raison, Éliar, dit Althalus. Notre jeune Arya est un tantinet émotive.

— Un tantinet ? ricana Éliar. Je vois ce que vous voulez dire. J'éviterai de l'approcher pendant quelques jours.

Althalus et Bheid aidèrent Andine à se rasseoir près du feu, et Emmy sauta de nouveau sur ses genoux.

— Où sommes-nous ? demanda la jeune fille de sa voix vibrante.

— À Perquaine, Votre Altesse, répondit Althalus.

— À Perquaine ? C'est impossible !

— À votre place, j'oublierais ce mot très vite, conseilla Bheid. Althalus peut réussir presque n'importe quoi… et Emmy encore davantage.

— Il ne me semble pas que nous ayons été présentés.

— Je m'appelle Bheid. Je suis prêtre… Enfin, je l'étais jusqu'à ce qu'Althalus m'appelle.

— Que se passe-t-il, maître Althalus ? demanda Andine. Je croyais que vous deviez conduire les esclaves dans les mines de sel d'Ansu.

— Je vous ai un peu menti, Votre Altesse… Éliar était le seul dont j'avais besoin. J'ai laissé les autres rentrer chez eux.

— Voleur ! s'indigna Andine avec un accent dramatique.

— C'est une assez bonne description, oui. Mettons les choses au point : vous venez d'entrer au service de Deiwos, le Dieu-Ciel.

— C'est absurde.

— Quel est le mot que vous venez de lire sur le Couteau ?

— « Obéis ».

— Exactement. Et maintenant, taisez-vous ! Ne m'interrompez pas quand je vous explique quelque chose. Je suis le professeur et vous l'élève. J'enseigne et vous me regardez l'air stupide.

— Comment osez-vous ?

— Chut, Andine !

Elle écarquilla les yeux, luttant contre l'ordre qu'il venait de lui donner. Mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— J'ai l'impression que ça nous sera souvent utile, murmura Bheid.

— Toi aussi, tais-toi ! grogna Althalus.

— Désolé.

Althalus expliqua patiemment la situation à sa turbulente élève.

— Ça devient plus facile à accepter au fil du temps, conclut-il. J'ai cru que j'étais devenu fou la première fois qu'Emmy m'a adressé la parole, mais ça a fini par me passer. Elle est très douée pour embobiner les gens, comme tu t'en es déjà rendu compte.

— Que voulez-vous dire ?

— Réveille-toi, fillette ! M'aurais-tu vendu Éliar si quelque créature très puissante n'avait pas tenu ton cœur entre ses petites pattes ? Quand je suis arrivé dans ton palais, tu n'avais qu'une seule idée en tête : le massacrer. Puis Emmy a sauté sur tes genoux et commencé à ronronner. Une demi-heure plus tard, tu aurais échangé toute la cité d'Osthos contre elle.

— Eh bien… (Andine baissa un regard impuissant vers la petite chatte.) Elle est si adorable, soupira-t-elle, la prenant dans ses bras et enfouissant le visage dans la fourrure duveteuse de la geôlière de son cœur.

— Tu as remarqué ? Ne tente pas de lutter contre elle, parce qu'elle gagne toujours. Contente-toi de lui donner ton amour et de lui obéir. Sinon, elle trichera pour obtenir ce qu'elle veut, et ça reviendra au même.

— Ça suffit, Althalus, dit sèchement la voix d'Emmy dans son esprit.

— Oui, mon cœur. As-tu pu lire le Couteau quand Éliar l'a montré à Andine ?

— Bien sûr.

— Où devons-nous aller maintenant ?

— En Hule.

— Hule est très vaste ! J'espère au moins que tu connais le nom de la personne que nous sommes censés y recruter.

— Nous n'en aurons pas besoin : c'est elle qui viendra à nous.

— Encore en train de discuter dans vos têtes, tous les deux ? grogna Éliar.

— Elle me donnait juste nos instructions. Nous allons en Hule.

Le visage du jeune homme s'éclaira.

— Dans ce cas, nous serons obligés de traverser l'Arum. Vous croyez qu'on pourrait s'arrêter dire bonjour à ma mère ? Elle s'inquiète beaucoup pour moi.

— Je pense que ça peut se faire, dit Althalus. Mais tâche de ne pas lui parler de notre mission.

— Oh, je suis très doué pour lui cacher des choses. Quand j'étais petit, je ne lui mentais jamais – un petit garçon bien élevé ne ment pas à sa mère –, mais il arrivait parfois que des détails me sortent de l'esprit. Vous savez comment c'est…

— Oh, oui ! admit Althalus. Des détails me sortent de l'esprit depuis si longtemps que je ne me rappelle pas quand ils y sont entrés.

— J'ai un peu faim, avoua Éliar. J'ai été si occupé à prendre soin de Son Altesse que j'ai dû sauter deux ou trois repas !

— Vous feriez mieux de le nourrir, suggéra Bheid. Nous ne voudrions surtout pas qu'il tombe d'inanition.

— Et demandez donc à Son Altesse si elle veut manger quelque chose : elle n'a presque rien avalé au déjeuner.

Andine les fixait sans comprendre.

— Tout ça t'a échappé ? lança Bheid avec un sourire en coin. Après qu'Emmy t'eut endormie, Éliar a veillé sur toi comme une mère poule sur le seul poussin survivant de sa couvée. Il a passé plus de temps à te nourrir qu'à se nourrir lui-même, et Deiwos sait pourtant quelle importance il accorde à son alimentation. Si on l'observe attentivement, on voit qu'il grandit un peu plus chaque jour.

— De quoi parles-tu ? C'est déjà un adulte.

— Non, un adolescent, corrigea Bheid. Sans doute pas beaucoup plus vieux que toi.

— Il est plus costaud que n'importe quel homme d'Osthos.

— Les Arums sont mieux bâtis que les Treboréens, intervint Althalus. Plus on monte vers le nord, plus les gens deviennent grands… Sans doute pour voir au-delà de la neige qui s'empile en hiver sur le pas de leur porte.

— Si c'est encore un gamin, que faisait-il dans l'armée de nos ennemis ?

— Il descend d'un peuple guerrier, où les adolescents mûrissent plus vite que dans les contrées civilisées. C'était sa

première guerre, et il n'aurait même pas dû se battre. Mais le débile qui occupe le trône de Kanthon s'est laissé emporter par son enthousiasme et a ordonné aux soldats d'envahir le territoire de ton père. C'était stupide, et ça n'aurait jamais dû se produire. C'est sa faute si ton père est mort, pas celle d'Éliar. Tout ça n'était qu'un enchaînement d'erreurs… Mais je suppose qu'on peut en dire autant de la plupart des guerres. Si on y réfléchit bien, il n'y a jamais vraiment de vainqueur.

— Crois-tu que tu pourrais avaler quelque chose ? demanda Bheid. Tu n'es pas obligée, mais Éliar s'inquiète du peu que tu as mangé depuis Osthos.

— Qu'est-ce que ça peut bien lui faire ?

— Il se sent responsable de toi, et il prend ça très au sérieux.

— Vous m'avez confiée aux soins de ce monstre ? (Andine haussa fantastiquement le ton.) J'ai eu de la chance qu'il ne me tue pas !

— Il n'aurait jamais fait une chose pareille ! Si quelqu'un t'avait menacée, Éliar l'aurait neutralisé ou serait mort en essayant.

— Vous mentez !

— Demande-lui.

— Je ne lui adresserais pas la parole si ma vie en dépendait.

— Ce sera peut-être le cas un jour. À ta place, je ne prêterais pas de serment aussi hâtif.

— Laisse tomber, Althalus, dit la voix d'Emmy. Elle n'est pas encore prête pour ça. Contente-toi de la tenir à l'écart de lui. Confie-la à Bheid pour le moment. Je vais rester avec elle et tâcher de lui faire changer d'avis.

— Dois-je lui acheter un cheval ?

— Attendons d'abord qu'elle se calme un peu.

— Tu crois qu'elle va tenter de s'enfuir ?

— Le Couteau ne la laissera pas faire, chaton, mais comme elle ne veut pas admettre la vérité au sujet d'Éliar, elle tentera de lutter contre lui et ça la fera terriblement souffrir. Explique ça à Bheid et demande-lui d'aider Andine. Toi, tu restes avec Éliar et tu l'empêches d'approcher de notre Amazone.

Tandis qu'ils chevauchaient vers le nord, traversant les plaines de Perquaine ravagées par la sécheresse, Althalus et Bheid prirent soin de maintenir une bonne distance entre les deux jeunes gens. Althalus ne tarda pas à s'aviser que le prêtre roux était très intelligent. Une fois guéri de l'idée que l'astrologie avait une signification, il était capable d'employer cette intelligence à des fins plus utiles.

— Soit je me fais des idées, avança-t-il un soir, alors qu'Althalus et lui étaient seuls, soit quelque chose couve entre les deux gamins. Ils ne se regardent jamais en face mais, pour une raison qui m'échappe, les yeux de l'un semblent irrésistiblement attirés vers l'autre.

— C'est de leur âge, Bheid.

— Je ne vous suis pas.

— Tu sais bien, dit Althalus avec un geste vague. Ce sont des adolescents, avec tout ce que ça implique. C'est une période difficile pour eux... Et encore plus pour toi et moi, je le crains.

— J'avais remarqué...

— Pour le moment, ils sont les jouets de leurs pulsions. Le meilleur moyen de régler ce problème serait que tu les maries. Nous leur laisserions une semaine pour explorer les différences entre garçon et fille, puis nous pourrions nous remettre au boulot.

Bheid éclata de rire.

— Nous aurons du mal à persuader Andine de se laisser faire ! C'est une jolie petite bouilloire, hein ? On dirait toujours que son couvercle est sur le point de sauter.

— Une comparaison très pertinente, approuva Althalus. Éliar est un gamin pas compliqué, et Andine... tout le contraire. Mais j'imagine qu'Emmy a des plans pour eux.

— Elle t'en a parlé ?

— Inutile. On se côtoie depuis assez longtemps pour que je devine ses intentions. Ça fait partie de sa nature de rapprocher les garçons et les filles. Tâche de ne pas l'oublier : elle doit déjà être en train de te chercher une femme.

— Je suis un prêtre, Althalus. Les membres de mon ordre ne se marient pas. Ça fait partie des vœux que nous prononçons.

— Dans ce cas, tu devrais songer à rejoindre un autre ordre. Si Emmy décide de te marier, elle te mariera, que ça te plaise ou non.

Ils approchaient de Maghu quand la voix silencieuse d'Emmy résonna dans la tête d'Althalus.

— Devant !

— Qu'y a-t-il ?

— L'homme qui se tient sur le côté gauche de la route. C'est Koman. Ne baisse pas ta garde, ou il tentera de lire dans ton esprit.

— Encore un des sous-fifres de Ghend ?

— Oui, et sans doute le plus dangereux de tous. Interpose-toi entre Éliar et lui : le gamin n'est pas armé pour l'affronter.

— Et moi oui ? Que suis-je censé faire ?

— Mets-toi entre lui et les autres. Regarde-le en face et compte les arbres.

— Encore ? murmura Althalus.

— Mais cette fois, saute des chiffres.

— Je ne te suis pas.

— Passe de six à huit, puis reviens à trois. Brouille les chiffres comme tu brouillerais des œufs.

— À quoi ça servira ?

— Ça le détournera de ce qu'il tente de faire. Il essayera de s'infiltrer dans ton esprit. Si tu lui balances des chiffres en désordre, il n'arrivera pas à se concentrer, ni sur toi ni sur nous. Il cherche des informations, et nous ne voulons pas lui en donner. Neutralise-le, Althalus.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, Em. Et par pitié, ne me demande pas encore de te faire confiance.

L'homme qui se tenait sur le bas-côté avait un visage taillé à la serpe et une courte barbe blanche. Althalus remarqua que ses yeux brûlaient de la même façon que ceux de Ghend lors de leur rencontre au camp de Nabjor. Il tira sur les rênes de son cheval, regarda Koman droit dans les yeux, puis compta en silence. *Un*, *deux*, *trois*, *quatre*, *neuf cent quarante-deux*, *huit*, *neuf douze*…

Koman cligna des paupières et secoua la tête.

Dix-neuf quatre-vingt-quatre, deux, quatre, six, cinquante-deux.

L'homme dévisagea Althalus, haineux.

— Alors, on s'amuse bien ? demanda sèchement le voleur, avant de reprendre : *Onze millions un quart*, *treize*, *quatre-vingt-dix-sept et six huitièmes*, *quarante-trois*…

Koman s'éloigna en marmonnant dans sa barbe.

— J'ai adoré bavarder avec vous, voisin ! lança Althalus dans son dos. Il faudra se refaire ça un de ces quatre… Très bientôt.

— Les fractions étaient une idée de génie, chaton, ronronna Emmy dans sa tête.

— Je savais que ça te plairait.

— Où as-tu été chercher ça ?

— Je me suis dit que si les nombres entiers le perturbaient, des *morceaux* de nombres devraient le rendre fou.

Ils s'arrêtèrent dans une ferme, aux abords de Maghu, où Althalus acheta une jument quasi neurasthénique pour Andine. L'Arya n'eut pas l'air impressionnée par sa nouvelle monture. Bien qu'Emmy lui eût assuré que l'adolescente volcanique s'était enfin résignée à sa situation, Althalus préférait ne pas lui donner les moyens de s'enfuir au grand galop.

Puis ils quittèrent les terres des Perquaines et s'engagèrent dans les collines d'Arum. Bheid et Andine chevauchaient côte à côte ; le prêtre roux passa des journées à tenter d'expliquer à la jeune fille pourquoi la neige qui couvrait le sommet des montagnes ne fondait pas malgré le soleil estival. Les professeurs d'Andine étaient de fervents adeptes de la logique et, malgré l'évidence, elle continua à affirmer que puisque ces pics étaient plus proches du soleil, la température devait forcément y être plus élevée.

Au bout de trois jours, Bheid capitula.

Ils atteignirent la vallée du chef Albron peu après midi, par une glorieuse journée d'été. Althalus s'entretint brièvement avec Éliar.

— Ne t'attarde pas trop chez ta mère. Tu connais cet endroit, à quelques lieues d'ici, où le fleuve forme une cascade ?

— Très bien ! Nous avions l'habitude de nous baigner dans le bassin, au pied des chutes.

— Nous dresserons le camp là-bas. Tâche de nous y rejoindre avant la tombée de la nuit.

— J'y serai, promit Éliar.

Il se détourna et s'engagea dans la vallée.

— Eh bien, nous voilà enfin débarrassés de ce monstre, lâcha Andine.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce qu'il va s'enfuir et se cacher.

— J'en doute fort.

— S'il ne l'a pas encore fait, c'est parce que vous avez une sorte d'emprise sur lui. Mais c'est un assassin, et on ne peut pas lui faire confiance. Quand je pense que vous lui avez laissé le Couteau dont vous avez tant besoin ! Vous pouvez lui dire adieu aussi, maître Althalus.

— Tu te trompes à tous les niveaux, Andine. Éliar est un soldat, et il obéit toujours aux ordres. Il nous rejoindra avant la tombée de la nuit. Et je te signale que c'est lui qui est censé porter le Couteau. Il veut rendre visite à sa mère, voilà tout.

— J'en ai plus qu'assez d'entendre parler de sa mère !

— Ils sont très proches, dit Bheid. J'en ai souvent parlé avec lui depuis notre rencontre. Son père a été tué à la guerre il y a des années, et il est devenu le seul soutien de sa mère. Il était encore un peu jeune pour partir se battre, même pour un Arum, mais elle avait besoin de sa solde pour manger. Éliar s'est engagé pour témoigner son amour à ses parents. Ton père a eu la malchance de s'interposer. Mais témoigner de l'amour à ton géniteur, n'était-ce pas ce que tu t'apprêtais à faire avant l'arrivée d'Althalus ?

— Ce n'est pas du tout la même chose ! dit Andine. Mon père était l'Aryo d'Osthos, et celui d'Éliar, un simple soldat.

— Crois-tu qu'Éliar l'adorait moins pour ça ? Chacun de nous adore ses parents ; le paysan et le soldat aiment et souffrent avec la même intensité que l'aristocrate. Penses-y avant de nous infliger ta prochaine tirade.

Ils bivouaquèrent dans un bosquet de sapins, près de la cascade ; Andine passa l'après-midi assise sur une souche morte à observer l'eau qui ruisselait.

— Je crois que tu as touché une corde sensible, Bheid, dit Althalus. Notre petite Arya semble remettre en question ses préjugés.

— Les distinctions sociales font obstacle à la compréhension, et tout ce qui fait obstacle à la compréhension doit être anéanti.

— Tu ferais mieux de garder cette opinion par-devers toi. Elle ne te rendra pas très populaire dans certains milieux.

Comme l'avait prédit Althalus, Éliar les rejoignit au coucher du soleil. Il paraissait d'excellente humeur. Andine faillit lâcher une remarque méprisante, mais le petit sermon de Bheid avait fait retomber le vent qui gonflait ses voiles. Elle annonça qu'elle souffrait d'une atroce migraine et partit se coucher.

L'été touchait à sa poussiéreuse conclusion quand ils émergèrent des collines d'Arum et entrèrent dans la vaste forêt de Hule. Malgré tout ce qui s'était passé, Althalus était content d'être de retour. Autrefois, il avait dit à Emmy que la Maison au Bout du Monde était son seul foyer, mais il comprenait à présent qu'il s'était trompé. Aussi loin qu'il voyageât, il s'était toujours senti chez lui dans la forêt de Hule…

Ils chevauchèrent quelque temps entre les arbres gigantesques, Althalus étant agréablement surpris de constater qu'il arrivait toujours à se diriger parmi eux. Il ne s'étonna pas en découvrant qu'un endroit dont il se souvenait très bien était encore là, et que les colons ne l'avaient pas encore contaminé avec leurs huttes grossières et leurs rues boueuses.

— On s'arrête ici, annonça-t-il à ses compagnons.

— Il fait encore jour, dit Bheid.

— Ça nous laissera plus de temps pour dresser le camp. C'est ici que nous devions venir.

— Je ne suis pas certain de comprendre.

— Le Couteau nous a ordonné de venir à Hule. Hule, c'est ici.

— C'était déjà Hule il y a dix lieues, et ça le sera encore dans dix lieues.

— Je ne crois pas… Je vais consulter Emmy, mais je suis à peu près sûr que c'est ici. Car c'est là que Ghend m'a engagé pour aller dans la Maison au Bout du Monde et y voler le Grimoire de Deiwos. Et c'est ici que se dressait autrefois le camp de Nabjor.

« Emmy et moi parlons souvent de la notion de coïncidence. Nous n'avons jamais réussi à nous mettre d'accord, mais j'ai l'intuition que certaines choses, qui semblent dues au hasard, ne le sont pas du tout : ce sont des événements qui devaient se produire. Quand Emmy a lu le Couteau et m'a dit qu'il indiquait Hule, cet endroit est le premier auquel j'ai pensé, et j'imagine que cela devait être ainsi. C'est un de ces lieux significatifs, et nous n'allons pas tarder à découvrir que des événements significatifs en ont besoin pour se dérouler.

— Je crois que tu commences à piger le truc, chaton, le félicita Emmy.

Après qu'ils eurent dressé le camp, Althalus explora les environs pour voir si le passage des siècles avait épargné quelques vestiges de l'établissement de Nabjor. Il finit par découvrir l'étroite crevasse, entre deux gros rochers, où son ami avait l'habitude de brasser sa cervoise. Un monticule de pierres se dressait au fond, surmonté par la carcasse rouillée d'une hache de bataille en bronze. Althalus soupira en la reconnaissant.

— Je suis content de voir que quelqu'un se souciait assez de toi pour te donner une sépulture décente, mon vieil ami… (Il sourit.) Si tu étais encore là, j'en aurais une bien bonne à te raconter. Tu as toujours adoré les histoires, pas vrai ? J'aimerais bien que tu sois encore là… Quelques chopes de ta cervoise ne me feraient pas de mal. Que quand tout ça sera terminé, nous nous assiérons peut-être sur un nuage pour trinquer ensemble. Alors, je te raconterai la Maison au Bout du Monde. Dors bien, mon vieil ami.

Minuit était à peine passé et leur feu mourait doucement. Althalus ne fut guère surpris quand son instinct apparemment endormi l'avertit que quelqu'un approchait de leur camp. Il

repoussa ses couvertures en silence et recula dans l'ombre, loin des braises incandescentes.

— Vous avez entendu aussi ? souffla Éliar, caché à l'ombre d'un arbre gigantesque.

Là non plus, Althalus ne fut pas surpris.

— Je pense que c'est la personne que nous attendions. Il se peut qu'elle tente de s'enfuir. Dans ce cas, arrête-la, mais sans lui faire de mal.

— D'accord.

Ils attendirent en retenant leur souffle. Puis Althalus entendit un bruit étouffé dans la forêt.

— Il n'est pas très bon, murmura-t-il.

— Que fait-il ?

— Il tente de se glisser dans notre camp, probablement pour voler nos affaires. Mais il ne fera pas une grande carrière s'il est incapable de bouger sans faire tout ce raffut. Il va certainement filer vers les chevaux.

— Vous croyez qu'il cherchera à les voler ?

— Sans doute. Fais le tour et approche-toi de lui par-derrière. On va le prendre en tenaille. Il ne me verra pas arriver, donc je bénéficierai de l'effet de surprise. S'il parvient à m'échapper, cueille-le au passage.

Éliar se fondit dans l'ombre.

Appréhender l'apprenti voleur ne fut guère difficile. Quand il atteignit l'endroit où étaient attachés les chevaux, Althalus l'y attendait, et Éliar était à quelques pas derrière lui. Ils lui sautèrent dessus simultanément.

— Un petit garçon, Althalus ! s'étonna Éliar en maîtrisant leur prisonnier.

— J'ai remarqué.

Althalus saisit le gamin par la peau du cou et le traîna près du feu.

— Je n'ai rien fait ! dit le gosse d'une voix aiguë en se débattant comme un beau diable.

— Sans doute parce que tu es trop maladroit pour exercer ce métier. Comment t'appelles-tu ?

— Althalus, répondit l'enfant un peu trop vite.

Éliar se tint les côtes d'hilarité.

— Choisis un autre nom, petit ! L'homme qui te tient par la peau du cou est le véritable Althalus.

— Vraiment ? Je croyais que c'était une vieille légende.

— Quel est ton vrai nom, petit ? Et pas de mensonge, cette fois, exigea Althalus.

— Je m'appelle Gher.

Le gamin cessa de se débattre.

— Montre-lui le Couteau, Éliar. Je crois que Gher est celui que nous attendions.

Éliar obéit.

— Que dit l'inscription sur la lame ?

— Je ne sais pas lire.

— Essaye quand même.

Gher plissa les yeux.

— Ça ressemble à « trompe », avança-t-il, dubitatif. Ça vous parle ?

— Ça nous chante, même, répondit Éliar alors que le Couteau se réjouissait. Bienvenue parmi nous, Gher.

CHAPITRE XIV

— La vie n'a pas été facile depuis que mon père s'est enfin soûlé jusqu'à ce que mort s'ensuive, l'année dernière, révéla Gher. J'ai fait des petits boulots pour Dweni. Il a une taverne pas loin d'ici ; en échange, il me laissait manger les restes et dormir dans l'appentis. Beaucoup de voleurs passaient boire un coup chez lui, et je les écoutais parler, mais je savais que je ne devais pas poser de questions. Ai-je fait quelque chose de mal en tentant de me glisser dans votre camp, maître Althalus ?

— Ça ne t'est jamais venu à l'idée de marcher sur la pointe des pieds ?

Gher baissa la tête.

— Je croyais que vous dormiez.

— Tout de même, tu n'es pas censé faire autant de bruit. On aurait dit un ours ivre mort.

— Vous croyez que vous pourriez m'apprendre le métier ? demanda le petit garçon, plein d'espoir.

— Nous verrons.

Les cheveux blonds boueux et emmêlés, Gher était vêtu de haillons qu'il avait tenté de rapiécer sans grand succès. Son visage et ses mains semblaient presque aussi crasseux que ses vêtements.

— Donc, tu n'as pas de famille ? dit Éliar.

— Pas à ma connaissance. Évidemment, sur la fin, mon père ne se souvenait pas de grand-chose. Il se peut qu'il ait eu des frères et sœurs, mais il ne m'en a jamais parlé. La plupart du temps, il était trop soûl pour raconter des histoires qui se tiennent.

— Et ta mère ?

— Je ne suis pas certain d'en avoir eu une.

Éliar faillit s'étrangler.

— Tu n'as pas la tête qui tourne ?

— Pourquoi ?

— C'est ce qui m'est arrivé la première fois que j'ai lu le Couteau.

— Je vais bien. Tu travailles pour maître Althalus ?

— On peut le voir comme ça, oui…

Bheid approcha du feu.

— J'ai entendu chanter le Couteau. (Il baissa les yeux sur Gher.) C'est lui, notre nouvel acolyte ?

— D'après le Couteau, oui, répondit Althalus.

— Ce n'est qu'un enfant !

— Tu peux présenter tes objections au Couteau si tu veux. Je ne les choisis pas, Bheid : je me contente de les retrouver. Il s'appelle Gher.

— Quel mot a-t-il lu ?

— C'était « trompe », non, Althalus ? fit Éliar.

— C'est ce que j'ai cru entendre.

Bheid fronça les sourcils.

— Cherche, mène, illumine, obéis et trompe, récapitula-t-il. Le dernier ne colle pas avec les autres. Je ne comprends pas cette logique.

— Emmy pourra te l'expliquer. Emmy peut tout expliquer ! affirma Éliar.

— Qu'est-ce que vous trafiquez ? demanda Andine d'une voix acide. Comment puis-je dormir avec tout ce boucan ?

— Nous faisions juste la connaissance de notre dernière recrue, dit Althalus.

— Ça ? cracha-t-elle. Ne me dites pas que c'est le mieux que nous pouvons faire !

— Tout sera révélé en son temps, récita Bheid avec une feinte piété.

— Toi, va prêcher ailleurs ! cria la jeune fille. (Elle détailla Gher de la tête aux pieds.) Vient-il de ramper de sous une pierre ? Ou peut-être de s'extraire d'un marécage ?

— Je suis obligé de l'écouter, maître Althalus ? demanda Gher, rouge de colère.

— Laisse-le faire, chaton, chuchota la voix d'Emmy.

— Ça ne risque pas de nous gâcher le reste de la nuit ?

— Fais ce que je te dis.

— Comme tu voudras. (Althalus dévisagea le gamin.) Ne te gêne pas pour lui répondre si ça te chante. Mais prends garde : notre Andine a une voix expressive… et pénétrante.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda ladite voix en montant de quelques octaves.

— Nous adorons ta voix, fillette, fit Althalus, impassible. Mais tu devrais travailler un peu tes crescendos. Plus des exercices respiratoires, par exemple. Lui donner un peu d'assise pour n'être pas obligée de passer si vite du chuchotement au hurlement. Elle serait encore plus impressionnante si tu apprenais à la contrôler. Tu voulais dire quelque chose, Gher ?

— Je n'aime pas sa façon de me regarder de haut. (Le garçon se tourna vers Andine.) C'est vrai, je suis un vagabond. Et alors ? Si mon apparence vous déplaît, vous n'avez qu'à ne pas me regarder. Je n'ai pas de parents, et je porte des haillons parce que c'est tout ce que je trouve. Mais ce ne sont pas vos oignons, princesse. Je suis trop occupé à survivre pour me soucier de ma tenue, et si ça ne vous convient pas, c'est bien dommage pour vous.

— Écarte-toi un peu, Althalus, ordonna Emmy. Je dois m'occuper de quelque chose.

Il la sentit bousculer sa conscience sans ménagement pour se faire de la place.

Bouche bée, Andine dévisageait Gher.

— Les gens ne me parlent pas sur ce ton !

— Pas devant vous, peut-être, répliqua l'enfant. Mais si vous la fermiez assez longtemps pour écouter ce qu'ils ont à dire, vous découvririez ce qu'ils pensent réellement. Mais je suppose que ça ne vous intéresse pas. Je n'ai pas été élevé dans un palais comme vous, princesse. J'ai grandi dans une poubelle, et personne ne m'a appris les belles manières.

— Je ne suis pas forcée de t'écouter !

— Mais vous devriez quand même ! Je respire comme vous, princesse, et l'air m'appartient autant qu'à vous. Écartez-vous de mon chemin, parce que vous me dégoûtez plus encore que je ne vous dégoûte.

Andine tourna les talons et s'enfuit.

— C'est toi qui as fait ça ? demanda Althalus en silence.

— Bien entendu. Je t'avais prévenu que je serais obligée de passer par toi, répondit Emmy. Gher est un bon petit. Mais il faudrait quand même lui faire prendre un bain.

Ils restèrent au camp de Nabjor plusieurs jours, le temps d'expliquer la situation à Gher. Pas de doute, le gamin pigeait vite. En un autre lieu et en un autre temps, Althalus l'aurait pris sous son aile, car il avait un potentiel énorme. Mais un long moment fut nécessaire pour le persuader qu'une toilette régulière améliorerait ses relations avec Andine. Avec l'aide d'Emmy, Althalus invoqua des vêtements propres pour leur nouvelle recrue, afin qu'elle n'ait plus l'air d'être tombée du chariot d'un chiffonnier.

Andine évita Gher jusqu'au matin du quatrième jour où elle s'approcha du feu avec une expression déterminée, un peigne dans une main et une paire de ciseaux dans l'autre.

— Toi ! lança-t-elle en désignant une souche morte. Assieds-toi ici. Tout de suite.

— Qu'est-ce que vous voulez me faire ?

— M'occuper de tes cheveux. Tu ressembles à une meule de foin.

— Je peux les plaquer sur les côtés si ça vous embête à ce point.

— Assieds-toi !

Gher regarda Althalus.

— Je suis obligé de lui obéir ?

— À ta place, je le ferais. Tâchons de préserver la paix dans la famille, si possible.

— Comment vois-tu à travers ? marmonna Andine en saisissant les cheveux qui pendouillaient devant la figure de Gher.

Elle commença à peigner et à couper, le front plissé par la concentration. Pour une raison ou pour une autre, elle semblait prendre sa tâche très au sérieux.

Gher n'ayant pas l'habitude qu'on lui coupe les cheveux, il se tortilla sur son siège improvisé tandis qu'Andine se démenait. Elle s'acharna pendant une heure, reculant de temps à autre pour évaluer son travail d'un œil critique.

— Pas mal, dit-elle enfin en tendant la main pour épointer une dernière mèche. (Elle se tourna vers Althalus.) Qu'en pensez-vous ?

— Très joli.

— Vous n'avez même pas regardé !

Sa voix avait monté d'au moins une octave.

— D'accord, d'accord : je vais regarder. Pas la peine de t'exciter.

La tignasse broussailleuse de Gher avait disparu. Désormais, une frange nette lui barrait le front, et ses cheveux étaient coupés au ras de la nuque selon la mode en vigueur à Osthos.

— Pas mal du tout, approuva Althalus. Où as-tu appris la coiffure ?

— J'avais l'habitude de couper les cheveux de mon père. Ce n'est pas ma faute : les gens mal coiffés me donnent des démangeaisons au bout des doigts.

— Au moins, il ne ressemble plus à un chien de berger, dit Bheid.

Andine prit le menton de Gher et le souleva.

— Te voilà présentable ! Tu es propre, tu as des vêtements neufs et une coupe de cheveux décente. Ne va pas te rouler dans la boue en jouant.

— Promis, ma dame. (Le gamin s'adoucit.) Vous êtes très jolie, ma dame, et je ne pensais pas vraiment les choses que je vous ai dites l'autre soir.

— Je le savais ! (Elle lui caressa les cheveux et posa un baiser sur sa joue.) Tu peux y aller ! Joue, mais ne te décoiffe pas et n'abîme pas tes vêtements.

— Oui, ma dame.

Andine regarda autour d'elle en faisant distraitement crisser ses ciseaux.

— Quelqu'un d'autre est candidat ?

Cet après-midi-là, Emmy lut le Couteau.

— Kweron, révéla-t-elle à Althalus. Il nous en reste encore un à recruter, et nous ferions mieux de nous dépêcher.

Ils levèrent le camp le lendemain matin et prirent la direction du nord-ouest en coupant à travers l'antique forêt de

Hule. Curieusement, Andine avait insisté pour que Gher monte avec elle sur sa jument.

— Il m'avait pourtant semblé qu'ils n'étaient pas partis sur de très bonnes bases, dit Éliar à Bheid et à Althalus. Se serait-il passé quelque chose que j'ignore ?

— La première nuit, déclara Bheid, le petit discours de Gher a dû toucher un endroit sensible. Je suis certain que c'est le premier manant qu'elle rencontre. Elle connaissait sans doute l'existence misérable que mènent les gens ordinaires. Gher a la langue acérée, et notre petite princesse ne devait pas s'attendre à ce qu'il sache parler. La coupe de cheveux et la balade sur son cheval sont un moyen indirect de lui présenter ses excuses.

— Tu as des opinions un peu radicales pour un membre de la prêtrise, dit Althalus.

— L'humanité devrait aspirer à la justice. Au fond de leur cœur, les gens veulent être justes et bons, mais d'autres considérations les font parfois dévier de leur route. Il est du devoir du clergé de les remettre dans le droit chemin.

— N'est-il pas un peu tôt dans la journée pour cette discussion hautement philosophique ?

— Il n'est jamais trop tôt – ou trop tard – pour apprendre, mon fils, pontifia Bheid.

— Là, tu deviens vraiment vexant.

Le prêtre eut une grimace pleine de malice.

— Je suis content que ça vous ait plu.

À Kweron, c'était le début de l'automne et les feuilles de tremble et de bouleau commençaient à virer au roux. Althalus ne connaissait pas bien ces montagnes : il ne leur avait jamais manifesté un grand intérêt, car le pays était très peu peuplé à l'époque de sa rencontre avec Ghend. Les villages minuscules et grossièrement bâtis abritaient des hommes et des femmes taciturnes, au regard craintif.

— Ils ne sont pas très amicaux, pas vrai ? lança Éliar alors qu'ils longeaient l'unique route boueuse d'un hameau. Chez nous, tout le monde sort sur le pas de sa porte pour regarder passer les voyageurs. Ici, les gens se terrent dans leur maison.

— Il paraît que les Kwerons sont superstitieux, intervint Bheid. J'ai entendu dire qu'ils deviennent violents quand l'ombre d'un étranger tombe sur eux. Sans doute parce qu'ils vivent si près de Nekweros : selon les légendes, des créatures atroces en sortent parfois.

— Emmy vous a-t-elle dit où nous allions ? demanda Eliar à Althalus.

— Je suis sûr qu'elle finira par le faire…

Ils chevauchèrent vers l'ouest toute la semaine suivante, et sortirent des montagnes pour déboucher sur la côte déchiquetée qui marquait la frontière occidentale de Kweron. Comme l'océan qui bordait le monde à Kagwher, ce bras de mer était envahi par la glace.

— Nous approchons, Althalus, murmura la voix d'Emmy une fin d'après-midi. Rebroussons chemin dans les bois. Nous dresserons le camp. Puis Bheid, toi et moi irons faire un tour dans quelques-uns des villages côtiers.

— Que cherchons-nous, Emmy ?

— Une sorcière.

— Tu plaisantes ?

— Les habitants du coin la traitent de sorcière, mais elle n'en est pas vraiment une. Nous aurons besoin de parler avec les prêtres locaux, et Bheid est le plus qualifié. Ne jette pas le mot « sorcière » à la figure des autres : ça provoque des réactions désagréables.

Althalus et Bheid s'engagèrent sur la piste principale.

— J'ai besoin de lui parler, chaton, dit Emmy. Tu n'as qu'à en profiter pour faire un petit somme.

— Très drôle…

— Contente-toi de me laisser la place. Tu peux écouter si ça te chante, mais tiens-toi à l'écart. (De nouveau, elle lui flanqua une bourrade mentale.) Bheid ?

Le prêtre sursauta et jeta un regard perplexe à Althalus.

— C'est vous, Emmy ? demanda-t-il.

— Oui. Prends ton expression la plus cléricale et dépoussière un peu ton astrologie. À notre arrivée dans les villages que nous allons visiter, je veux que tu cherches le prêtre. Présente-toi et

dis-lui que tu es venu vérifier quelque chose que tu as lu dans les étoiles.

— Vous ne pourriez pas être un peu plus précise ?

— Dis-leur que si tu interprètes bien les signes, une avalanche se produira très bientôt dans la région.

— Est-ce vrai ?

— En cas de besoin, Althalus leur fera tomber une montagne sur la tête ! Tâche d'avoir l'air inquiet : tu as traversé la moitié du monde pour avertir ces gens. Fais un maximum de raffut, bondis dans tous les sens et emploie le mot « désastre » à la moindre occasion. Quand Althalus aura fait tomber quelques tonnes de cailloux de la montagne la plus proche, tout le monde te prendra pour un prophète et te fera confiance.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, avoua Bheid.

— Les habitants d'un de ces villages ont emprisonné une femme qu'ils prennent pour une sorcière, et ils préparent de grandes réjouissances pour son exécution en place publique. Tu vas les persuader de te la confier. Dis-leur que tu veux la ramener en Awes pour l'interroger.

— Ça risque d'être un peu difficile, Emmy.

— Mais non ! Tu n'auras qu'à prétendre que les prêtres d'Awes ont besoin de connaître les plans de Daeva pour les combattre. Lamente-toi, pleure sur le destin du monde, déblatère au sujet des ténèbres éternelles, des hordes de démons qui vont sortir de l'Enfer et d'autres imbécillités du même acabit. Je m'arrangerai pour qu'Althalus ponctue tes discours de grondements de tonnerre, de secousses sismiques et peut-être de trompettes célestes.

— Emmy ! s'indigna Bheid.

— Oui ? Ça te pose un problème ?

— C'est de la pure tromperie !

— Et alors ?

— Je suis un prêtre, pas un charlatan ! Je ne peux pas raconter n'importe quoi.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je dois dire la vérité !

— C'est la vérité, Bheid. Tu simplifies les choses pour les faire comprendre à des esprits encore plus simples.

— La femme que nous allons sauver… Est-ce réellement une sorcière ?

— Bien sûr que non. C'est l'une des nôtres… Nous devons la sauver, Bheid ! Nous échouerons si elle ne nous accompagne pas.

— Vous me forcez à violer un de mes serments les plus sacrés, gémit le prêtre.

— Oh, pardon ! Dans ce cas, nous procéderons autrement. Nous allons tuer jusqu'au dernier habitant de la région. Tu baigneras dans le sang jusqu'à la taille, mais ton âme sera toujours étincelante de propreté. Imagine la fierté que tu en tireras !

— C'est mons… trueux, balbutia Bheid.

— Tout dépend de toi. Tu peux être un charlatan ou un boucher. Choisis. Mais vite, pour que nous puissions commencer sans attendre. Si nous devons massacrer tous ces gens, ça risque de prendre un bon bout de temps.

— Tu ne pousserais pas un peu ? murmura Althalus dans un recoin de son esprit.

— Il doit apprendre à faire ce qu'on lui dit, chaton. Le mot que chacun d'entre vous lit sur le Couteau s'applique à nous tous. Tu n'es pas le seul qui cherche, et Andine n'est pas la seule qui doit obéir. Nous cherchons tous, et nous obéissons tous. (Puis elle s'adressa à voix haute au jeune prêtre :) Alors, Bheid ? Des mensonges ou du sang ?

— Je n'ai pas vraiment le choix… Je leur mentirai.

— C'est gentil pour eux, approuva Emmy.

Ils descendirent jusqu'à un village qui avait dû abriter des pêcheurs avant l'arrivée de la glace. Althalus mit pied à terre et s'approcha d'un type barbu qui conduisait un bœuf par sa longe.

— Excusez-moi, voisin, mais sauriez-vous où je peux trouver votre prêtre ?

— L'église est là-bas. Mais il n'est peut-être pas encore levé.

— Je le réveillerai. Mon révérend a besoin de lui parler.

— C'est qu'il n'aime pas beaucoup qu'on le tire du lit.

— Il aimera encore moins s'y faire ensevelir vivant.

— Ensevelir vivant ?

— Par l'avalanche.

— Quelle avalanche ?

— Celle qui ne va pas tarder à dégringoler de la montagne. Merci pour le renseignement, voisin. Passez une bonne journée.

— Vous n'étiez pas censé raconter ça, Althalus ! cria Bheid quand l'homme au bœuf fut loin.

— Les rumeurs sont toujours utiles dans ce genre de situation.

Le prêtre du village était un grand homme au regard mélancolique nommé Terkor.

— Je n'ai pas étudié l'astrologie avec autant d'assiduité que je l'aurais dû, mon frère, confia-t-il à Bheid. Nous sommes à la lisière de la civilisation. Je soigne les malades, je réconforte les affligés et je règle les querelles locales. Ça ne me laisse pas beaucoup de temps pour le reste. Qu'avez-vous donc lu dans les étoiles ?

— Le Dragon vient d'entrer dans la septième maison. En conjonction avec la lune ascendante, cela préfigure une catastrophe naturelle. Je suis certain que vous en reconnaissez les signes.

— Je dois m'en remettre à vous, mon frère, dit Terkor. C'est trop complexe pour mon esprit mal éduqué.

— Le Dragon est un des trois signes de Terre, improvisa Bheid, et la lune apporte avec elle l'instabilité : séismes, avalanches et autres. Dès que j'ai calculé la trajectoire de l'Ours, j'ai compris que le désastre allait frapper à Kweron. Me sentant obligé de vous prévenir, j'ai enfourché mon cheval sans attendre. Nous sommes arrivés à temps, les Dieux en soient remerciés.

— Vous êtes une noble âme, mon frère. La plupart des gens ne se seraient pas donné cette peine.

— C'est pour ça que je lis dans les étoiles : pour avertir mes semblables quand des catastrophes vont se produire. La plupart des autres prêtres d'Awes se contentent de dresser des horoscopes et de se faire payer grassement.

— Avez-vous pu déterminer de quelle catastrophe il s'agira ?

— La position de la lune m'incite à pencher pour un glissement de terrain.

— Une avalanche ? Grands Dieux !

— C'est ce que j'ai lu. Certains de mes frères d'Awes pensent qu'une comète frappera la terre, mais je ne suis pas d'accord avec eux. Le Coq n'est pas dans la bonne maison pour les comètes.

— Comète ou avalanche, peu importe, commenta Terkor, l'air sombre. Les deux risquent de tuer un grand nombre de mes voisins.

Bheid jeta un coup d'œil à la ronde, comme pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

— Quelque chose de particulier s'est-il produit récemment ici ? demanda-t-il. Je ressens la présence du mal dans les environs. Les étoiles semblent se combiner pour y répondre.

— Nekweros est de l'autre côté du bras de mer, mon frère, lâcha Terkor. Difficile de faire plus aigu en matière de mal.

— Non, je parle de quelque chose qui serait ici, à Kweron. Mais qui peut être dissimulé…

— Il pourrait s'agir de la sorcière que frère Ambho a récemment démasquée au village de Peteleya, plus bas le long de la côte. Frère Ambho est un chasseur de sorcières très enthousiaste.

— Une sorcière ? s'exclama Bheid, faussement horrifié.

— Frère Ambho semble le croire, oui. Mais entre nous, ses preuves ne sont pas très convaincantes. Elle s'appelle Leitha, et il compte la faire brûler demain matin au lever du soleil.

— Que Deiwos en soit remercié : j'arrive juste à temps pour le dissuader.

— J'en doute fort. Frère Ambho a décidé de la brûler et, comme je viens de vous le dire, il s'acquitte de son travail avec beaucoup d'enthousiasme.

— Je le ferai changer d'avis.

Terkor eut une grimace dubitative.

— Ambho est un fanatique dès qu'il s'agit de sorcellerie, insista-t-il.

— Insinuez-vous que vous n'êtes pas au courant de la décision qui a été prise l'an dernier ? Les clergés de toutes les fois se sont réunis pour décréter que toutes les sorcières seraient envoyées en Awes afin d'y être interrogées. À quoi

pense donc votre exarche ? Il aurait dû transmettre la nouvelle immédiatement !

— Kweron est très loin d'Awes, mon frère. Je doute que notre exarche connaisse son emplacement. Pourquoi devons-nous envoyer nos sorcières chez vous au lieu de les brûler ici ?

— Il faut que nous puissions les interroger ! Elles sont de mèche avec Daeva. Si nous les persuadons de parler, peut-être découvrirons-nous les plans du démon. Le sort de l'humanité dépend de notre capacité à leur soutirer des réponses.

— Je n'ai encore jamais rencontré de sorcière prête à avouer quoi que ce soit, à commencer qu'elle en est une !

— C'est parce que vous ne savez pas les interroger. Il existe en Awes des objets saints sur lesquels aucun serviteur du mal ne peut supporter de poser les yeux. La vue de ces reliques leur vaut une douleur si intense qu'ils acceptent de nous raconter tout ce que nous voudrons pourvu que nous éloignions d'eux ces objets. Si nous arrivons à mettre la main sur deux ou trois sorcières, nous connaîtrons les plans les plus secrets de Daeva.

— Notre exarche bien-aimé n'a pas jugé bon de nous en informer.

— Nous devons aller à Peteleya et persuader frère Ambho de nous confier la maudite. Le sort de l'humanité en dépend peut-être !

— Je vais chercher mon cheval, dit Terkor. Il sortit à grands pas.

— Tu es très persuasif, Bheid, lâcha Althalus, admiratif.

— J'ai détesté ça. Terkor est un brave homme.

— C'est vrai. Mais tu ne lui as pas menti tant que ça, si ça peut te rassurer : le sort de l'humanité dépend probablement de notre quête. Il fait la bonne chose… Pour de mauvaises raisons, certes, mais c'est quand même la bonne chose.

— Vous devrez vous montrer très éloquent pour persuader frère Ambho de vous confier la sorcière Leitha, dit Terkor tandis qu'ils chevauchaient vers le sud. Il a la réputation de dresser des bûchers pour un oui ou pour un non. Une ou deux accusations fondées, et le voilà en train de ramasser du bois ! À votre place, j'insisterais beaucoup sur ce que vous avez lu dans les étoiles. Si

j'ai bien compris ce que vous m'avez raconté, il existe un lien entre la catastrophe imminente et la sorcière de Peteleya.

— Vous avez sans doute raison, dit Bheid. Les messages des étoiles sont des avertissements qui contiennent bien souvent la solution du problème. (Il plongea une main dans sa tunique et en sortit une carte du ciel.) Laissez-moi vérifier.

— Si ça ne colle pas tout à fait, arrange-toi pour que ça colle quand même, murmura Althalus.

— D'accord, répondit Bheid. Mais dites à Emmy que j'aurais peut-être besoin d'un glissement de terrain pour appuyer mon discours.

Le prêtre de Peteleya était un homme cadavérique à l'expression perpétuellement outrée. Sa réputation de chasseur de sorcières s'était répandue dans tout l'ouest de Kweron, et la perspective de livrer sa prisonnière à Bheid ne collait pas du tout avec ses plans.

— Le conclave d'Awes n'a aucune autorité sur moi, affirma-t-il, belliqueux.

— Peut-être pas, frère Ambho, répliqua froidement Bheid, mais les étoiles si. C'est à vos risques et périls que vous ignorerez leur avertissement. Sous quel signe êtes-vous né ?

— Le Sanglier, répondit Ambho avec une certaine nervosité.

— Je m'en doutais. Les étoiles nous ont mis en garde contre les natifs du Sanglier.

— Vous avez l'audace d'insulter mon signe ?

Les yeux d'Ambho lui sortaient presque de la tête.

— Les Sangliers sont entêtés, lâcha Bheid, impassible. Parfois, il faut que les étoiles leur tombent dessus pour attirer leur attention. (Il leva les bras au ciel.) J'ai fait ce qu'elles m'ont ordonné. Je vous ai averti. Si vous décidez de ne pas m'écouter, je décline toute responsabilité.

— Le mot dont tu as besoin est « Twei », chaton, souffla Emmy à Althalus. Pense à une déflagration assourdissante quand tu le prononceras. Mais utilise-le avec prudence, car il est dangereux.

Althalus se tourna vers la montagne qui surplombait le village de Peteleya.

— Twei, ordonna-t-il à voix basse.

Le tonnerre se répercuta à des lieues sous la surface de la terre. C'était un son si grave et si profond qu'Althalus le sentait davantage qu'il ne l'entendait. Il mourut lentement, s'éloignant en direction du nord-ouest.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Ambho.

— Votre dernier avertissement, à mon avis, répondit Bheid. Homme du Sanglier, je vous suggère de faire la paix avec votre Dieu. Si vous refusez de me remettre votre sorcière, je doute qu'aucun de nous voie le soleil se coucher ce soir.

— C'était une coïncidence, dit Ambho.

— Les coïncidences n'existent pas, mon frère. Tout ce qui se produit a une raison d'être. Choisissez, et sachez que la vie ou la mort de tous les habitants de Peteleya dépendent de votre choix.

Althalus titilla de nouveau la terre, un peu plus fermement cette fois.

Le craquement ressemblait au bruit que font les arbres dans le grand nord, quand ils explosent sous l'effet du gel. Le sol trembla sous leurs pieds. Des rochers d'une taille respectable dévalèrent le flanc escarpé de la montagne.

— Au prochain, notre compte est bon, dit calmement Althalus. Adieu, révérend Bheid. Ce fut un plaisir de vous servir. Avec un peu de chance, l'éboulement nous tuera sur le coup. Je détesterais être enterré vivant, pas vous ?

— Emmenez-la ! cria Ambho. Emmenez la sorcière en Awes, pourvu que ça s'arrête !

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'étais presque certain qu'on en arriverait là, souffla Althalus.

CHAPITRE XV

Leitha la sorcière avait des cheveux de lin qui semblaient diffuser une douce lumière, et sa peau très pâle évoquait le marbre tellement prisé par les sculpteurs. Elle était grande et mince, avec des yeux bleus remplis de sagesse. Pour le moment, elle était enchaînée à un pilier de pierre au centre de Peteleya.

Un pilier noirci par de nombreux brasiers.

Quand ils arrivèrent pour la délivrer, elle ne manifesta aucun soulagement, mais son regard trahissait une profonde blessure.

— Ce n'est qu'un sursis, sorcière ! cracha Ambho en la détachant sans ménagement. Les prêtres de la sainte cité d'Awes t'interrogeront et te forceront à répondre à leurs questions au sujet de ton abominable maître. Ensuite, tu brûleras.

— Ambho, je n'ai pas de maître ! Je ne suis pas comme toi. J'ai vu ton âme, et elle est vile. Les flammes qui la consument, c'est toi qui les as allumées, pas moi… Ni aucune des malheureuses que tu as condamnées. Ta concupiscence est le seul mal qui sévit en ce lieu, et tu ne l'anéantiras pas en t'acharnant sur celles qui l'éveillent. Chacune de tes pensées viole ton vœu. Les flammes où tu brûleras un jour seront bien plus douloureuses que celles que tu me destinais. Fuis cet endroit et va purifier ton âme.

Ambho la dévisagea, son visage hagard reflétant soudain la culpabilité et le doute.

Il se détourna et s'enfuit.

Althalus paya une somme exorbitante pour acheter un cheval à Leitha. Puis Bheid et lui firent leurs adieux à Terkor et remontèrent dans les collines. Quand ils furent hors de vue, Althalus arrêta sa monture.

— Débarrassons-nous de ces chaînes à présent, dit-il en mettant pied à terre.

Il examina le cadenas grossier, le brisa et, furieux, jeta les chaînes de la jeune femme dans les buissons.

— Merci, Althalus.

— Tu connais mon nom ?

— Maintenant, oui.

— Oh, misère, murmura Emmy.

— Quoi ? demanda Althalus, qui n'y comprenait plus rien.

— Dweia sait que j'entends tes pensées, expliqua Leitha avec un léger sourire. Je crois que ça l'ennuie.

— Tu peux faire ça ? s'étrangla Bheid.

— Oui. J'ai toujours été étonnée que les autres en soient incapables.

— C'est pour ça qu'Ambho voulait te faire brûler…

— Pas vraiment. Ambho a fait vœu de chasteté, et il ne cesse d'avoir des pensées impures. Plutôt que de se retirer, il préfère rejeter la faute sur les malheureuses qui l'excitent. J'ai remarqué que beaucoup de gens font ça.

— C'est un don précieux que tu as, Leitha.

— Je suppose que oui, vu sous cet angle. Mais je serais ravie de t'en faire cadeau si je pouvais. Le silence doit être si reposant… (Elle regarda Emmy.) Pas la peine d'essayer de le leur dissimuler, Dweia. Ils s'en rendront compte tôt ou tard. C'est l'erreur que j'ai commise à Peteleya : j'ai tenté de cacher mon don, et regarde comment ça a failli se terminer !

— Pousse-toi, Althalus, ordonna Emmy.

— Je t'entends sans sa voix, Dweia, affirma Leitha. Et je ne crois pas avoir envie de me joindre à vous.

— Moi, je ne crois pas que tu aies le choix, répondit Emmy.

— Peut-être pas, concéda Leitha, mélancolique.

— Que se passe-t-il ? demanda Bheid, complètement perdu.

— Les dames discutent, l'informa Althalus. (Il se tapa le front de l'index.) Là-dedans. C'est un peu encombré pour le moment. (Il regarda autour de lui.) Dépêchons-nous. J'aimerais rejoindre les autres avant la tombée de la nuit.

Le crépuscule enveloppait les collines de l'ouest de Kweron quand ils retrouvèrent Éliar, Andine et Gher dans leur campement entre les arbres.

— C'est elle ? demanda le petit garçon.

— Emmy semble le penser, répondit Althalus.

— Elle est horriblement jolie, pas vrai ?

— Oui, et elle a failli brûler vive à cause de ça. Le prêtre de son village avait l'habitude de faire rôtir les jolies filles qui lui inspiraient de mauvaises pensées. Il semblait croire que se servir d'elles comme bois de chauffage était le meilleur moyen de se purifier.

— Vous l'avez tué, j'espère ? demanda Gher.

— J'y ai songé, mais Emmy m'en a dissuadé. Je l'adore, mais c'est fou comme elle peut se montrer déraisonnable, parfois ! Elle refuse qu'on tue les créatures qu'on n'envisage pas de manger.

— Si vous voulez, je peux parler à Éliar. Vous n'auriez qu'à distraire Emmy. Pendant ce temps, nous irions au village tuer le prêtre.

— Elle s'en apercevrait, soupira Althalus. Et elle nous enguirlanderait pendant au moins une semaine.

— J'ai entendu, Althalus, dit Emmy.

— Je n'en suis pas surpris. Si tu ne fourrais pas ton nez dans les affaires qui ne te regardent pas, tu n'entendrais pas autant de choses susceptibles de t'offenser.

— Crois-tu que tu pourrais contrôler un peu plus Gher ? C'est un vrai petit sauvage.

— Je l'aime bien. Veux-tu faire lire le Couteau à Leitha dès ce soir ?

— Attendons demain matin. Il vaudrait mieux que je m'occupe un peu d'elle d'abord. Elle n'a aucune envie de participer à notre quête.

— Parce que nous, ça nous enchante ?

— Tiens ta langue, chaton.

— Oui, mon cœur.

La forêt était sombre et broussailleuse sous le ciel d'un gris d'acier. Althalus avait perdu son chemin, même s'il ne se

rappelait pas exactement où il allait avant d'entrer dans ces bois sinistres. Son esprit vagabondait et, chaque fois qu'il tentait de se concentrer, un gémissement désespéré couvrait ses pensées, le laissant errer sans but au milieu de la végétation touffue.

Il lui semblait que cette forêt ne devait jamais avoir de fin. Pourtant, il continuait à avancer avec une impuissante résignation.

Son esprit soudain en alerte, il se débattit contre des pensées confuses et des souvenirs aussi emmêlés que les vrilles vertes qui l'entouraient tandis que le gémissement le repoussait dans les profondeurs du monde que Ghend avait tissé autour de lui comme la toile d'une araignée.

« Elle arrive », chantaient les arbres. « Elle arrive », répondaient les buissons. « Elle arrive ! » hurlait le ciel. « Prosternez-vous devant elle dans une abjecte terreur ! »

Ghend traversa la forêt et la plaine tandis que le jour succédait à l'aube.

— Et comment l'accueilleras-tu, mon petit voleur ? demanda-t-il à Althalus.

— Je la défierai, comme je t'ai défié, et comme je défie ton maître.

— Ta résistance est vaine, Althalus, dit Ghend aux yeux brûlants avec un profond mépris. Car Gelta, Reine de la Nuit, aura raison de toi. Moi, le serviteur des ténèbres, je te jetterai dans l'abîme, et Daeva, le maître de toutes choses, s'emparera de ton âme.

Althalus éclata de rire.

— Ton illusion ne repose sur rien, Ghend, mais continue à t'y accrocher si ça te fait plaisir. Serre-la contre ton sein, et sois aussi méfiant que peut l'être un homme. Mais en dépit de toutes tes précautions, j'arracherai l'illusion de tes bras et je remettrai le soleil sur sa trajectoire. Le temps ne reviendra pas aux endroits qu'il a laissés derrière lui. Ton illusion est une pure folie, et tes malédictions resteront sans effet. Je jette mon mépris à la figure de la Reine de la Nuit, et je le jette à la tienne, serviteur des ténèbres, mais plus que tout, je le jette à la face de celui qui est ton maître et ne sera jamais le mien.

Alors, Ghend cria…

Et Althalus se réveilla.

— Tu es fou ou quoi ?

La voix d'Emmy résonna sous son crâne comme si elle avait hurlé.

— C'est difficile à dire, mon cœur, répondit Althalus. Les fous ne savent pas qu'ils le sont, n'est-ce pas ? Nous en avons parlé à plusieurs reprises dans la Maison. J'ai juste pensé qu'il serait intéressant de provoquer Ghend. Il s'efforce de jouer avec la réalité, mais je suis passé maître en la matière. Je connais mille et une façons de changer les règles des jeux qu'il peut concevoir.

— Tu ne devrais pas être aussi surprise, Dweia, murmura la douce voix de Leitha. N'est-ce pas pour ça que tu l'as engagé ?

— Tu n'es pas censée être ici, dit Emmy.

— Simple curiosité. Tu sais que tu ne peux pas me tenir à l'écart.

— Vous ne voudriez pas aller discuter ailleurs, mes dames ? J'aimerais dormir, et vous faites beaucoup trop de raffut dans mon crâne.

Le soleil se levait quand ils se réveillèrent. Althalus entraîna Éliar et Bheid dans les bois pour une reconnaissance rapide.

— Nous ne sommes pas exactement en territoire ami, expliqua-t-il. Les Kwerons eux-mêmes ne sont pas une menace, mais nous traînons un peu trop près de Nekweros à mon goût.

Il avait décidé de garder pour lui la visite nocturne de Ghend.

À leur retour au camp, ils trouvèrent Andine et Leitha en grande conversation. Assis non loin d'elles, Gher affichait une expression d'ennui suprême. Son visage s'éclaira quand il les vit arriver.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-il, plein d'espoir.

— Juste un cerf. Pas de gens, répondit Éliar.

— Occupons-nous de nourrir les chevaux, suggéra Althalus. Puis je préparerai le déjeuner.

— Je commençais à croire que vous aviez oublié. J'étais sur le point de vous le rappeler.

— De quoi parlent ces dames, Gher ? demanda Bheid tandis qu'ils se dirigeaient vers leurs montures.

— Essentiellement de vêtements. Et avant ça, de cheveux. Elles ont l'air de bien s'entendre. Bien sûr, Emmy est sur les genoux d'Andine, et il se peut que ça soit elle qui les empêche de se disputer.

— Emmy est une chatte, dit Éliar. Peut-être que les histoires de cheveux et de vêtements l'intéressent aussi.

Après s'être occupés des chevaux, ils rejoignirent les filles, et Althalus fit apparaître leur déjeuner.

— N'est-ce pas la chose la plus étrange que tu aies jamais vue ? demanda Éliar à Leitha.

— C'est assez inhabituel, avoua la jeune femme, surprise par le bel appétit du garçon.

— Il est en pleine croissance, souffla Bheid.

Après qu'Éliar se fut resservi pour la troisième fois, Emmy s'adressa brièvement à Althalus :

— Montre-lui le Couteau, chaton. Je suis presque certaine de l'endroit où nous devons aller, mais il vaut mieux se plier aux règles.

— Comme tu voudras, mon cœur. (Il se tourna vers Leitha.) Nous avons une petite formalité à accomplir. Tu es censée lire le Couteau.

— Ça ne fait pas mal du tout, Leitha, assura Andine à sa nouvelle amie. C'est un peu étonnant, voilà tout. Ça m'a fait tourner la tête, mais ça n'a pas eu l'air d'incommoder Gher. Tu sais lire ?

— Oui. Notre écriture n'est pas tout à fait la même que la vôtre, mais ça devrait aller quand même.

Éliar s'essuya la bouche d'un revers de manche et sortit le Couteau.

— Rassure-toi, je ne te menace pas, dit-il à Leitha. Mais il y a sur la lame une inscription que tu dois lire.

— Vas-y, montre-le-moi.

De sa main gauche, Éliar approcha le Couteau du visage de la jeune femme.

— Il est à l'envers, fit-elle remarquer.

— Oh ! Désolé, s'excusa Éliar en changeant de main. Alors, qu'est-ce que ça te dit ?

— « Écoute », répondit-elle simplement. Cette fois, la chanson du Couteau sembla encore plus triomphante que d'habitude.

Éliar haussa les sourcils. Puis Leitha tendit une main et la posa sur son poignet.

— Ne le range pas tout de suite, dit-elle en continuant à fixer la lame.

Elle tremblait et parut sur le point de s'évanouir. Bheid la rattrapa à temps pour lui éviter de tomber.

— Ne fais pas ça, Leitha, dit Emmy avec la voix d'Althalus.

— Je suis navrée, Dweia, balbutia la jeune femme, mais je devais savoir. Il y a tant de choses…

— Trop pour les assimiler d'un coup, ma chère. J'avais raison, Althalus : il est temps pour nous de rentrer à la Maison.

— Elle est loin d'ici, Em, et l'hiver ne tardera plus.

— Quelqu'un de bien renseigné me souffle que nous arriverons à temps, chaton.

— J'ai trop facilité les choses à Ambho, dit Leitha à Andine alors qu'ils s'engageaient dans les montagnes. Je divertissais les autres filles du village en lisant leur avenir. Sachant à quoi elles pensaient et ce qu'elles désiraient exactement, je ne me contentais pas de leur promettre à toutes un riche époux, une belle maison et des hordes de marmots. Ambho s'en est servi pour convaincre les anciens que j'étais une sorcière.

— Qu'est-ce que ça fait d'entendre les pensées des autres ? demanda Andine.

— C'est assez perturbant car ça correspond rarement à ce qu'ils disent. Nous sommes gouvernés par des instincts plus primitifs que nous ne voulons bien nous l'avouer. (Elle regarda Éliar pour s'assurer qu'il ne pouvait pas l'entendre.) Tes sentiments à son égard sont très confus, n'est-ce pas ? Tu voudrais le tuer pour venger ton père, mais tu le trouves très attirant.

— C'est faux !

— Tu sais bien que non. Mais ce n'est pas ta faute, tu sais. Comme je viens de le dire, nous sommes encore très proches

des animaux. Nous devrions en parler avec Dweia un de ces jours.

D'après ce que j'ai compris, c'est elle qui gouverne ce genre de choses.

Elle se tourna vers Emmy qui avait suivi la conversation avec intérêt depuis sa cachette habituelle, dans la capuche d'Althalus.

— Tu veux te joindre à nous, Dweia ?

— Occupe-toi de tes oignons, répondit Emmy.

— Pourquoi utilises-tu cet autre nom quand tu lui parles ? demanda Andine.

— Parce que c'est le vrai ! Elle n'est pas vraiment une chatte, tu sais. Dans sa propre réalité, elle nous ressemble beaucoup, sauf qu'elle est bien plus belle.

— Elle triche.

— Évidemment. Ne le faisons-nous pas toutes ? Ne mettons-nous pas de la suie sur nos cils pour les faire paraître plus longs ? Ne pinçons-nous pas nos joues pour qu'elles soient plus roses ? Dweia est une fille au même titre que nous. Mais elle est encore plus douée pour embobiner son monde.

— Ça suffit, Leitha ! cria Emmy.

— J'ai dit quelque chose de mal ?

La jeune femme écarquilla ses grands yeux bleus.

— Ça suffit !

— Oui, ma dame.

Leitha éclata de rire.

— Et je ne veux pas non plus de remarque insolente de ta part, Althalus.

— Je n'ai pas ouvert la bouche, Em.

— Continue comme ça.

Ils traversèrent les montagnes de Kweron et regagnèrent Hule sans incident. Malgré les paroles rassurantes d'Emmy, Althalus poussa leurs chevaux autant qu'il l'osa. La perspective de se faire surprendre par une tempête de neige précoce dans le nord de Kagwher ne lui disait rien qui vaille. Mieux valait, songeait-il, arriver avec une semaine d'avance que six mois de retard.

Ils évitèrent les villages de Hule et chevauchèrent à bonne allure. En dépit de sa méfiance à l'égard de la civilisation, Althalus dut reconnaître que les routes facilitaient les déplacements.

L'automne touchait à sa fin quand ils atteignirent les premières collines de Kagwher. Le petit groupe était au complet depuis un mois. Tout le monde s'était habitué aux éclats de voix d'Andine et à l'intérêt obsessionnel d'Éliar pour la nourriture. Althalus et Bheid avaient réussi à arrondir les angles les plus pointus de Gher, et à plusieurs reprises, ils s'étaient félicités du don de Leitha, qui leur avait notamment permis d'éviter tout contact avec la population locale. La mélancolie de la jeune femme n'était plus si prononcée ; Andine et elle semblaient s'être beaucoup attachées l'une à l'autre.

Dès qu'ils eurent franchi la frontière entre Hule et Kagwher, ils bifurquèrent vers le nord-est, empruntant le chemin qu'Althalus avait pris vingt-cinq siècles auparavant pour gagner la Maison au Bout du Monde.

— Les choses étaient très différentes à l'époque, se souvint-il un après-midi alors qu'ils approchaient du précipice qu'il considérait toujours comme le bord du monde.

— C'était il y a longtemps, Althalus, lui rappela Bheid.

— Ma parole, mais tu as raison ! répliqua le voleur avec un étonnement bien imité.

Le prêtre éclata de rire.

— J'énonce une évidence, c'est ça ? Désolé. Parfois, j'éprouve un irrésistible besoin de me montrer condescendant.

— Le Grimoire t'en guérira très vite. Dis-moi, continues-tu à étudier les étoiles chaque soir ?

— C'est une habitude difficile à perdre. J'ai du mal à me faire à l'idée qu'elles ne contrôlent pas notre destinée.

— Bah, c'est un passe-temps inoffensif et qui ne coûte rien. Regarde le ciel tant que tu veux. Je te suggère de prêter une attention toute particulière au nord : cette partie du firmament te réserve une petite surprise qui ne devrait plus tarder à apparaître.

— Je connais le Nord comme ma poche, Althalus, et je ne vois pas ce qui pourrait m'y surprendre.

— Nous verrons bien. (Il jeta un coup d'œil en direction du sud-ouest.) Nous ferions mieux de chercher un endroit où camper : la nuit ne tardera plus à tomber.

Ils atteignirent le « bord du monde » deux jours plus tard.

— Comment avez-vous pu croire que le monde se terminait ici ? demanda Andine. Avec toutes ces montagnes blanches…

— Elles n'y étaient pas à l'époque, Votre Altesse, expliqua Althalus.

— Je vous ai déjà demandé de ne pas m'appeler ainsi.

— J'essayais juste de ne pas laisser se rouiller mes bonnes manières.

— Eh bien, ne vous entraînez pas avec moi ! Inutile de me rappeler quelle petite idiote j'étais autrefois.

Ils campèrent au pied de l'arbre mort. Althalus fit apparaître du poisson pour le souper.

— Du poisson ? dit Gher. Encore ?

— Pour faire plaisir à Emmy, expliqua Éliar. Et il paraît que le poisson est bon pour la santé.

— Tu ne leur as rien dit, chaton ? demanda Emmy à Althalus.

— Je ne voudrais surtout pas leur gâcher la surprise, mon cœur.

— Tu es si infantile !

— Ça doit être un effet du grand âge. Ne t'en mêle pas, s'il te plaît : j'ai trop envie de voir la tête qu'ils feront quand ça se produira.

— Quand vas-tu te décider à grandir, Althalus ?

— Jamais, j'espère.

— Éliar, lança Althalus après le souper, pourquoi Gher et toi n'iriez-vous pas ramasser encore un peu de bois pour le feu ? Nous en aurons besoin demain matin.

— D'accord, dit le jeune Arum en se levant. Tu viens, Gher ?

Ils traversèrent la prairie en sens inverse et approchèrent d'un bosquet d'arbres dénudés pour ramasser des branches mortes. Au bout d'un moment, Gher lâcha un cri aigu.

— Althalus ! Le ciel est en feu !

— Ça alors…

— C'était cruel de ta part, lui reprocha Leitha. Pourquoi ne leur as-tu pas parlé des lumières du Nord ?

— Je pensais qu'ils en profiteraient davantage s'ils les découvraient par eux-mêmes.

Évidemment, tous coururent contempler le spectacle. Le feu divin, particulièrement vif cette nuit-là, scintillait dans le ciel.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Andine.

— Ce phénomène porte beaucoup de noms, et on lui attribue une foule d'explications, répondit Leitha. Certaines sont tirées par les cheveux, et la religion y joue toujours un rôle majeur.

La bouche ouverte, Bheid contemplait les lumières septentrionales.

— Dans quelle maison astrologique dirais-tu que c'est ? lui demanda Althalus, très satisfait de son petit effet.

— Je... je n'en sais rien, balbutia le prêtre. Ça n'arrête pas de se déplacer.

— Tu crois que c'est un augure ?

— Il te taquine, Bheid, dit Leitha. Dans le nord de Kweron, plus personne ne fait attention à ces lumières.

— Elles s'étendent dans tout le Nord ? demanda le prêtre d'une voix tremblante.

— Il semblerait... J'ignorais qu'on les voyait aussi bien d'ici qu'à Kweron.

— Et elles brûlent ainsi toutes les nuits ?

— On ne les voit pas bien quand le ciel est nuageux, et elles sont plus fortes à certains moments de l'année.

— Vous saviez ce qui allait se passer, n'est-ce pas, Althalus ? demanda Bheid, accusateur.

— J'étais à peu près certain que vous vous en apercevriez. Moi, j'ai trouvé ça modérément intéressant la première fois que je suis venu ici.

Althalus se souvint alors d'un détail auquel il n'avait plus pensé depuis longtemps.

— J'étais en route pour la Maison au Bout du Monde, et comme j'étais assez superstitieux à l'époque, j'ai cru que le feu divin m'avertissait de ne pas aller plus loin. Une nuit, je me suis approché du bord du monde. La lune était haut dans le ciel, et de mon perchoir, je surplombais les nuages. Je me suis étendu

dans l'herbe pour observer la lumière qui dansait à leur surface. La plus belle chose que j'avais jamais vue ! Cette nuit-là, j'ai rêvé d'une très belle femme qui me promettait que, si je l'accompagnais, elle veillerait sur moi à jamais. J'ai mes soupçons sur la source de ce rêve…

Par-dessus son épaule, il regarda Emmy.

— Tu me crois vraiment capable d'une chose pareille ? demanda-t-elle avec une innocence exagérée.

Leitha éclata de rire.

— C'est encore loin, Althalus ? demanda Éliar par un après-midi froid et nuageux, quelques jours plus tard. Je sens l'odeur de la neige…

— Nous approchons, affirma Althalus. Ces montagnes commencent à me paraître affreusement familières.

— Qu'est-ce que c'est ? s'exclama Andine quand le gémissement désespéré retentit.

— Restons groupés ! ordonna Althalus. Ça doit être Ghend. Le moment est mal choisi pour nous éparpiller.

— Ghend en personne ? demanda Bheid.

— Peut-être, et peut-être pas. Mais chaque fois que vous entendez ce gémissement, sachez que lui ou un de ses acolytes rôdent dans les parages.

— Oh, je crois qu'elle est encore plus près que ça, affirma Leitha. Elle est très impressionnante, mais on dirait que son cheval n'en mène pas large.

Althalus lui lança un regard surpris et inquiet.

— Là-bas, dit calmement la jeune femme en pointant un doigt vers le nord.

Les nuages s'étaient massés au-delà du bord du monde. De gros nuages d'un gris sale qui bouillonnaient dans les courants d'air montant de la glace, en contrebas. Au sommet d'un cumulus, se tenait une silhouette noire montée sur un cheval au pelage sombre.

Cette silhouette appartenait sans contestation possible à une femme : son plastron moulant et poli ne laissait aucun doute là-dessus. Le vent faisait voler ses longs cheveux aile-de-corbeau.

Elle tenait une lance archaïque, et une large épée à la lame incurvée pendait à sa ceinture.

Ses traits étaient anguleux et très froids.

— Je suis Gelta, Reine de la Nuit, dit-elle d'une voix sourde.

— Tu es l'image de Gelta, corrigea Leitha, une représentation dénuée de substance. Retourne auprès de Ghend et dis-lui de faire ses commissions lui-même.

— Prends garde, sangsue de l'esprit ! cracha la silhouette. Ne me parle pas sur ce ton, ou je te ferai ravaler tes propos.

— Nous allons à la Maison au Bout du Monde, dit calmement Leitha. Si tu veux en discuter, rends-nous visite là-bas… Si tu l'oses.

— Essaye « Dhreu », chaton, suggéra Emmy. Gelta s'en fiche, mais ça risque de perturber un peu son cheval.

Althalus gloussa.

— Accroche-toi, conseilla-t-il à la Reine avant de crier : Dhreu !

Le cheval dégringola à travers les nuages et disparut.

— C'était la dernière, dit Emmy. Je commençais à me demander quand elle se montrerait enfin.

— Tu savais que nous la rencontrerions ? demanda Leitha.

— Évidemment. À cause de la symétrie. Nous avons croisé tous les autres en chemin. Ghend n'aurait pas tenu Gelta à l'écart.

— Est-ce une coïncidence s'ils sont le même nombre que nous ? demanda Althalus.

— Bien sûr que non.

Emmy rentra la tête dans sa capuche comme pour signifier que la conversation était terminée.

— Nous les rencontrerons encore, n'est-ce pas ? insista Leitha.

— Naturellement. C'est tout l'intérêt de notre quête.

— Seras-tu de nouveau capable de parler à voix haute quand nous serons à la Maison ? demanda Althalus.

— Oui. Pourquoi ?

— Il serait agréable que ces dames cessent d'utiliser ma tête comme salle de réunion.

Éliar regarda Leitha, l'air stupéfait.

— Je suis vraiment content que tu sois de notre côté, dit-il. Tu ne te laisses impressionner par personne, pas vrai ?

— Ça n'arrive pas souvent.

— Dépêchons-nous ! pressa Althalus. Une fois à la Maison, Ghend ne pourra plus nous faire de mauvaise surprise.

Ils atteignirent la Maison au Bout du Monde à la fin d'une matinée maussade pendant laquelle les nuages déchiquetés leur avaient sans cesse craché des grêlons à la figure.

— Elle est énorme ! s'exclama Bheid en découvrant la structure de granit.

— C'est juste un petit endroit qu'Emmy et moi considérons comme notre foyer, dit modestement Althalus. Allons vite nous y abriter du vent.

Ils traversèrent le pont-levis, les sabots de leurs montures claquant sur les planches.

— Pourquoi avez-vous laissé ouvert en partant ? demanda Eliar. C'est une invitation adressée à tous ceux qui passent par là.

— Pas vraiment. Seuls les gens qui doivent voir la Maison s'aperçoivent qu'elle est là.

— Mais rien ne la cache !

— Ceux qui ne sont pas censés la voir ne la verront pas.

Althalus les précéda dans la cour et sauta à terre.

— Tu sais où est l'écurie, n'est-ce pas ? demanda Emmy à voix haute.

— Elle parle ! s'écria Andine.

— Oh que oui, gloussa Althalus. Et dans pas très longtemps, tu le regretteras.

— Va t'occuper des chevaux, Althalus, ordonna Emmy. Je conduis ces dames à l'intérieur. (Elle sortit de la capuche et se laissa tomber souplement sur le sol.) Il y a de la paille fraîche dans l'écurie. Desselle les chevaux et nourris-les, puis rejoins-nous dans la tour.

— Oui, mon cœur.

Emmy précéda Andine et Leitha pendant qu'Althalus et les autres faisaient traverser la cour à leurs montures.

— Il va me falloir un moment pour m'y habituer, dit Bheid.

— Je sais. Quand je suis arrivé ici, j'étais persuadé que la Maison m'avait rendu fou. Aujourd'hui encore, je ne suis pas certain que toutes mes roues avancent dans la même direction.

Althalus retrouva l'odeur familière de la Maison en guidant Bheid, Éliar et Gher vers l'escalier de la tour.

— Il fait vraiment bon, constata le prêtre en défaisant l'agrafe de sa cape. Pas le moindre courant d'air dans ces couloirs…

— Celui qui a construit cette maison a fait du bon boulot, dit Éliar.

— Je suis certain qu'il se réjouirait de votre approbation.

— De qui s'agit-il, Althalus ?

— Sans doute de l'ancien occupant des lieux. Selon son Grimoire, il aime fabriquer les choses lui-même…

Ils atteignirent la porte, au sommet de l'escalier, et Althalus frappa.

— On peut entrer ?

La porte s'ouvrit toute seule.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'étonna Emmy.

— Éliar me donne des leçons de bonnes manières.

Emmy, Andine et Leitha étaient assises sur le lit aux fourrures de bison, et le dôme luisait faiblement au-dessus de leur tête.

— Ravi d'être de retour, soupira Althalus en enlevant sa cape.

— Ne t'installe pas, chaton. J'ai pris d'autres dispositions.

— On ne va pas habiter ici comme dans le temps ?

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, il y a deux types de personnes dans notre groupe les filles, qui sont ici avec moi, et les garçons, qui sont là-bas avec toi.

— Je vois.

— As-tu conscience des différences entre les filles et les garçons ?

— J'ai dit : « je vois », Emmy !

— Dans la plupart des royaumes, on n'approuve pas que les filles et les garçons dorment ensemble avant que certaines formalités aient été accomplies. Le savais-tu, chaton ?

— Elle fait souvent ça ? demanda Gher.

— Tout le temps, répondit Althalus.

— Retourne en bas, chaton, conseilla aimablement Emmy. Il y a une grande pièce sur la droite. Les garçons dormiront là. Et tâche de ne pas ouvrir la porte de gauche, parce que les filles dormiront derrière, et que je serais obligée de t'arracher la figure si tu le faisais.

La pièce de droite était vaste et confortablement meublée. Althalus y avait jeté un coup d'œil lors de sa première visite, des siècles auparavant, et l'avait trouvée complètement vide. Emmy pouvant utiliser le Grimoire elle-même au lieu de passer par son intermédiaire, elle avait laissé libre cours à sa créativité. Un tapis moelleux recouvrait le sol ; les fenêtres étaient munies de rideaux, et de grands lits aux riches couvertures s'alignaient le long d'un mur. Le centre de la pièce était occupé par une table massive entourée de quatre chaises. Un bon feu brûlait joyeusement dans la cheminée et, comme Althalus s'y attendait, une baignoire se dressait dans un coin.

— Je n'avais pas réalisé qu'Emmy pouvait être si…

Bheid s'interrompit, cherchant le mot juste.

— Pénible ? suggéra Althalus. C'est elle qui a inventé le concept. À présent, messires, que voulez-vous pour le dîner ?

— N'importe quoi sauf du poisson, répondit très vite Gher.

— Personnellement, j'aimerais assez de la viande, suggéra Éliar. Des monceaux de viande.

Althalus n'arrivait pas à s'endormir. Il était revenu à la Maison mais, sans Emmy roulée en boule près de lui et ronronnant tout bas, il ne trouvait pas le sommeil.

Finalement, il abandonna, se leva et sortit dans le couloir. La Maison n'avait pas changé mais, sans Emmy, elle lui paraissait vide. Maussade, il grimpa l'escalier jusqu'à la chambre familière où ils avaient vécu ensemble et s'approcha de la fenêtre nord pour observer la glace avec amertume.

Puis il entendit un léger bruit derrière lui, et tout rentra enfin dans l'ordre. Le ronronnement d'Emmy lui souhaitait la bienvenue chez lui.

— Viens, l'entendit-il dire. Viens avec moi, chaton, et je m'occuperai de toi.

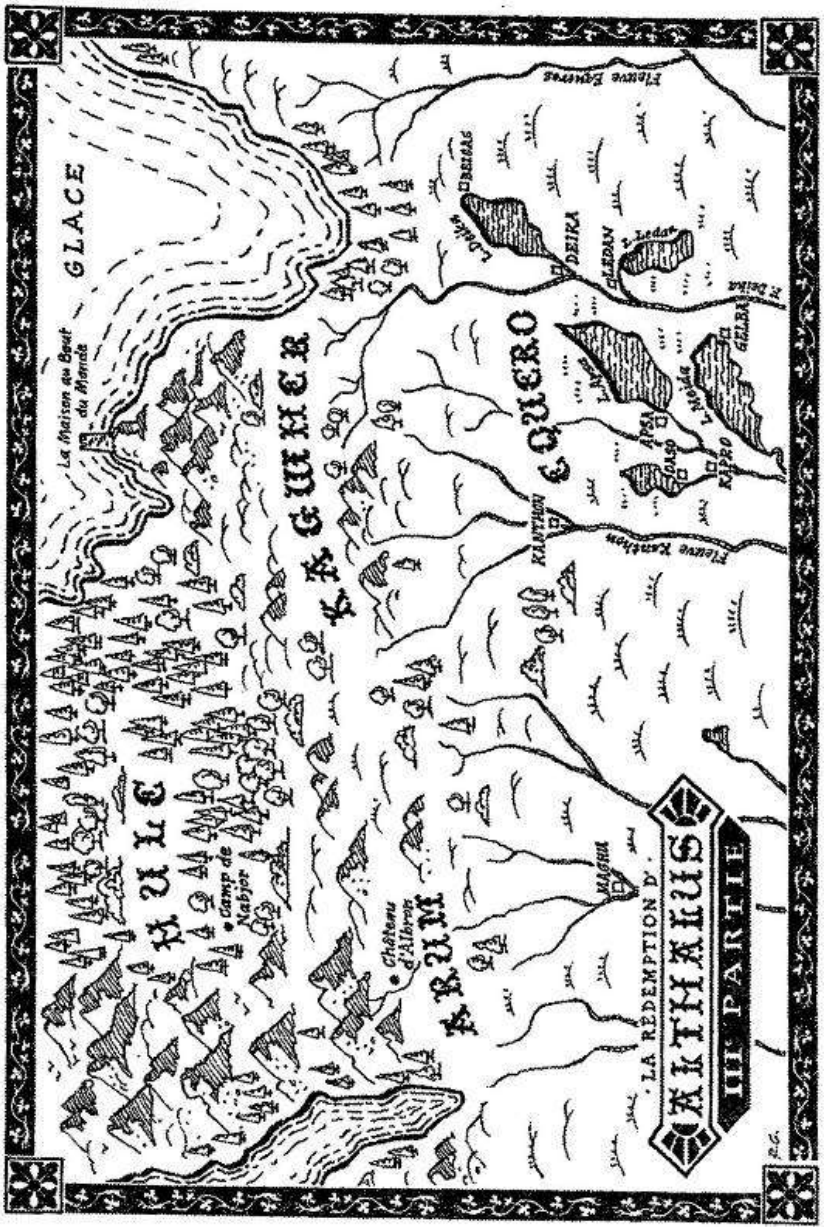
Il se retourna, et le terme « stupéfaction » ne suffirait pas à décrire ce qu'il éprouva alors.

La femme de son rêve était assise sur le lit couvert de fourrures de bison, de l'autre côté de la table où reposait le Grimoire de Deiwos. Son visage et sa silhouette étaient encore plus magnifiques que dans son souvenir.

— Viens à moi, mon bien-aimé Althalus, ronronna-t-elle, que je m'occupe de toi.

TROISIÈME PARTIE

DWEIA


GLACE
La Maison au Bout du Monde
Fleuve Kamtchatka
Fleuve Kamtchatka
DEIKA
Volcan
Deikas
Le Deika
Le Kaipo
Le Kaipo
Le Gelbai
Le Gelbai
Le Gelban
Le Gelban
Le Ledar
Le Ledar
Le Kaipo
Le Kaipo
KAMTCHOU
KAMTCHOU
ESQUERO
Le Kaipo
Le Kaipo
Le Kaipo

CHAPITRE XVI

Son visage était celui qui chantait dans ses rêves depuis plus de deux millénaires. Un visage d'une perfection sereine et surannée ! Quand elle se leva, ses yeux verts pénétrèrent l'âme d'Althalus tandis que ses bras ronds l'attiraient dans une étreinte passionnée.

Tous ses sens s'embrasèrent et il se perdit dans leur baiser.

Il n'aurait su dire combien de temps ils demeurèrent dans les bras l'un de l'autre.

Alors qu'il la serrait contre lui, il entendit un son très familier qui le remplit d'émerveillement. La déesse qui hantait ses songes avait toujours vécu avec lui dans la Maison, et leurs vies étaient inextricablement enchevêtrées.

Tant de choses qui lui avaient paru étranges jusque-là s'éclaircissaient soudain…

— Tu essayes de me faire comprendre que nous avons toujours été ensemble ici, n'est-ce pas ?

— De quoi parles-tu ?

— Tu ronronnes, Emmy !

— Certainement pas ! s'exclama-t-elle.

Le ronronnement cessa.

Althalus sourit et décida de laisser tomber. Visiblement, leur petit jeu n'était pas terminé.

— Ça doit être mon imagination qui me joue des tours.

De nouveau, il embrassa sa bouche tendre au dessin parfait, et elle se remit à ronronner.

— Parle-moi, Althalus, dit-elle en se dégageant.

— De quoi ?

— Les choses deviennent un peu trop passionnelles à mon goût.

— Je croyais que c'était ce que tu voulais.

— Pas pour le moment, mon cœur. Nous aurons tout le temps du monde pour ça plus tard, mais en attendant, nous devons garder la tête froide.

Althalus se força à ignorer sa déception.

— Je crois effectivement que nous devrions parler, dit-il.

Elle fit un pas en arrière et passa les doigts dans ses cheveux couleur d'automne.

— Tu ne trouves pas qu'il fait chaud pour la saison ? De quoi veux-tu qu'on discute ?

— Tu es réellement Dweia, pas vrai ? En tout cas, c'est ce que tu m'as affirmé quand nous traversions Maghu.

— Et en plus, tu t'en souviens. Comme c'est étonnant…

— Sois gentille. Ma question, c'est de savoir si les autres vont te voir de la même façon que moi, ou si tu seras Dweia pour moi et Emmy pour eux.

— Ça risque d'être un peu difficile. Je pourrais sans doute le faire, mais je n'en vois pas l'intérêt.

— Ton apparence réelle est un peu… distrayante. Les autres ont tous des choses à faire ici. Ils vont devoir se concentrer. Ta divine beauté pourrait les en empêcher.

Elle éclata d'un rire argentin et lui jeta les bras autour du cou.

— Comme c'est gentil ! susurra-t-elle en l'embrassant. Tu veux me garder rien que pour toi, c'est ça ?

— Eh bien, je suppose que c'est une des raisons… Mais pas la seule. Je pense vraiment qu'il leur sera difficile de se concentrer en ta présence, Dweia.

— Merci, mon bon sire, gloussa-t-elle en esquissant une courbette.

— Veux-tu rester sérieuse une minute ? Il faut qu'on réfléchisse à ce problème. Andine et Leitha vireront au vert pomme en te voyant, et parler à Éliar ou à Bheid tant que tu seras là risque de faire autant d'effet que d'uriner contre un mur. Ta seule vue a des chances d'éradiquer en eux toute faculté intellectuelle.

— Je ne le fais pas exprès, mon cœur. Mes frères et moi existons dans un niveau de réalité différent qui finit toujours par transparaître, même si nous tentons de le dissimuler.

Quand j'étais Emmy, ma nature affectueuse ressortait invariablement.

— Il serait tout de même préférable que tu remettes ta fourrure. Les enfants doivent être en état de réfléchir pendant notre séjour, et ils n'y parviendront pas face à un éternel lever de soleil.

— Ça fait partie des choses que nous devons accomplir ici, Althalus : habituer les autres à ma présence. Mieux vaut que je leur tourne la tête dans la Maison plutôt qu'au milieu d'une crise, dans le monde extérieur.

— Peut-être, concéda Althalus, toujours sceptique. Mais ce n'est pas tout : ne crains-tu pas de te faire remarquer quand nous ressortirons ? Tu risques d'attirer un peu l'attention…

Elle haussa les épaules.

— Je n'aurai qu'à me retransformer en Emmy…

— Est-ce ton idée, ou ton frère t'a-t-il interdit de sortir sous ta forme réelle ?

— Interdit ?

— Eh bien, c'est un dieu…

— Moi aussi, Althalus, et personne ne me dit ce que je dois faire. Emmy est mon idée, pas celle de Deiwos. Je l'utilise quand je veux passer inaperçue. Tu connais le principe : ça fait partie de ton boulot, et du mien aussi. Aucun de mes frères n'a besoin de savoir ce que je fais, et ça les empêche de le découvrir. (Elle eut un petit rire malin.) De temps en temps, j'en profite pour espionner Deiwos, et il ne s'aperçoit pas de ma présence.

— Vous êtes très proches, non ?

— Pas vraiment. Nous nous intéressons à des choses différentes, donc nous n'avons pas beaucoup de sujets de conversation. Nous nous saluons au passage, et ça s'arrête à peu près là.

— Ça n'a pas l'air très marrant d'être un dieu. Vous ne vous sentez jamais seuls ?

— Pas du tout. Nous avons nos pensées pour nous tenir compagnie. Et maintenant, je t'ai, toi.

— Oh, oui. Et tu ne pourras jamais t'en débarrasser. (Une pensée lui traversa l'esprit.) Si toi et tes frères vous suffisez à

vous-mêmes, pourquoi Daeva essaye-t-il de tout changer ? Qu'espère-t-il en retirer ?

— Il faut remonter très loin dans le temps… Daeva détruit seulement les choses que Deiwos et moi l'autorisons à détruire. Ça le calme instantanément. Il est le chiffonnier de l'univers, celui qui ramasse nos détritus. D'une certaine façon, cela fait de lui le Dieu du Rien. Deiwos aime créer, et j'aime materner ses créations. Le vide, en revanche, ne contient pas beaucoup de joie. Quand sa solitude lui est devenue insupportable, Daeva a contacté Ghend pour qu'il lui trouve des compagnons. Mais Ghend n'était pas le bon choix pour mon frère.

— Tu as pitié de lui ?

— Un peu, oui. J'ai la réputation d'avoir le cœur trop tendre.

Jetant un coup d'œil à la fenêtre est, Althalus vit que l'étoile du matin venait de se lever.

— Il est presque l'heure de réveiller les enfants, déclara-t-il. (Il se gratta le menton.) Tu avais raison à propos des chambres, mais ne serait-il pas mieux qu'ils disposent d'une salle à manger commune, un terrain neutre où se rassembler ? Quand on commence à dresser des murs entre les filles et les garçons, ils passent le plus clair de leur temps à chercher un moyen de les escalader. Si nous les laissons se voir pendant les repas et dans cette pièce, tu as une chance qu'ils t'accordent leur attention quand tu essayeras de leur apprendre quelque chose. Des rencontres sous étroite surveillance permettront de garder le contrôle de leurs pulsions. Tu vois ce que je veux dire ?

— Tout à fait, Althalus. Je dois avouer qu'il t'arrive de me surprendre. Pourquoi ne vas-tu pas installer une salle à manger près de nos chambres ? Je t'attendrai ici. Comme ça, tu auras le temps de les préparer à la nouvelle Emmy.

— C'est sans doute une bonne idée.

— Oh, et puisque nous en sommes à parler des repas, une petite précision…

— Laquelle ?

— Quand je m'assiérai à ta table, je ne veux pas y trouver de poisson.

— Je croyais que tu adorais ça !

— Emmy adore le poisson. Personnellement, je ne le supporte pas.

Althalus « fabriqua » des meubles assez luxueux pour leur salle à manger. Ça ne lui coûta pas plus d'effort qu'une table à tréteaux et des bancs grossiers, et il pensait qu'un environnement plaisant encouragerait les « enfants » à s'attarder et à tisser des liens. Il lui semblait que tout serait plus facile s'ils formaient un groupe très soudé quand ils franchiraient le pont-levis en sens inverse. Puis, pour améliorer leur bien-être, il fit apparaître un petit déjeuner de roi.

Il les réveilla en frappant à leur porte, et attendit dans le couloir, devant la salle à manger, tel un aubergiste anxieux.

— Dépêchez-vous ! lança-t-il alors qu'ils émergeaient de leurs quartiers. Emmy nous attend là-haut, et vous savez combien elle s'irrite du moindre retard.

— Elle ne va plus manger avec nous ? demanda Éliar.

— Pas cette fois… Elle voulait me laisser le temps de vous avertir qu'elle n'est plus la petite chatte que vous avez connue.

— Ah bon ? (Éliar sembla peiné.) Je l'aimais bien, moi !

— Attends de la voir maintenant.

— Elle n'a pas repris sa forme véritable, quand même ? souffla Leitha.

— Oh que si ! dit Althalus. Elle est Dweia désormais, et je crois qu'il va vous falloir du temps pour vous y habituer.

Il sentit quelque chose effleurer son esprit.

— Misère, soupira Leitha en se mordant la lèvre.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Andine.

— Elle ressemble vraiment à ça ? soupira Leitha.

— Ça doit en être assez proche. J'ai l'œil pour les détails, tu sais, dit Althalus.

— Misère, répéta Leitha.

— Que se passe-t-il ? demanda Andine.

— Nous ne sommes plus que de vilains crapauds, ma chérie.

— Elle n'est quand même pas si belle !

— Non, elle est encore pire !

— On ne pourrait pas parler en mangeant ? fit Éliar en dévorant du regard la table qui croulait sous le poids des victuailles.

— Éliar a raison, approuva Althalus. Mangeons avant que ça refroidisse. Puis nous monterons, et je vous présenterai à Dweia.

— Je n'ai plus très faim, tout à coup, soupira Leitha.

Après le petit déjeuner, tous suivirent nerveusement Althalus jusqu'à la pièce circulaire au sommet de l'escalier.

Dweia se tenait près de la table de marbre, une main posée sur le Grimoire. Elle portait une robe blanche qui dévoilait ses bras et ses épaules nues. Ses cheveux pareils à un coucher de soleil cascadaient dans son dos, et son visage parfait était un mystère.

— Bonjour, mes enfants ! lança-t-elle.

Un silence gêné s'abattit sur la pièce pendant que tous la contemplaient.

— Vous êtes vraiment notre Emmy ? demanda enfin Gher.

— Oui, répondit-elle. Je me suis dissimulée sous son apparence pendant un temps, mais ça n'est plus nécessaire. Notre glorieux chef était un peu inquiet de cette métamorphose. Il craignait que mon indicible perfection ne vous réduise à l'état de nigauds balbutiants. (Elle tendit le cou comme pour écouter quelque chose.) C'est étrange, constata-t-elle : je n'entends pas le moindre balbutiement. Se pourrait-il qu'Althalus se soit trompé ? Qu'il ait sous-estimé vos facultés d'adaptation ?

— D'accord, concéda Althalus : j'avais tort. Pas la peine de m'enfoncer.

— Bien sûr que non. Tu y arrives très bien tout seul.

— Vous êtes vraiment la sœur de Dieu ? demanda Bheid.

— Tout dépend du point de vue. Du mien, c'est Deiwos qui est le frère de Dieu. Je suis certaine qu'il ne le voit pas ainsi, mais c'est son problème. Chacun de nous – Deiwos, Daeva ou moi – envisage la question selon une perspective légèrement différente. Personnellement, je considère que Deiwos fabrique des choses pour que je puisse les aimer et que Daeva se charge d'éliminer les déchets.

— C'est une façon de voir la situation, Divinité. En as-tu parlé récemment à tes frères ? demanda Leitha.

— Ce serait une perte de temps. Ils sont trop impressionnés par leur petite personne pour regarder l'univers sous son véritable jour. Parfois, ils me fatiguent. (Elle plissa les yeux.) Je vois que vous vous êtes déjà adaptés à la situation, donc nous pouvons nous mettre au travail. Fabrique-nous des meubles, Althalus. Autant que nous soyons à l'aise.

— Tout ce que tu voudras, Dweia.

— Divinité, tu ne voudrais pas te faire pousser des taches de rousseur ou quelque chose dans le genre ? supplia Leitha. Tu vas nous rendre la vie terriblement difficile, à Andine et à moi.

— Nous ne sommes pas vraiment en compétition, lui rappela gentiment Dweia.

— Quel manque d'égards pour nous, murmura Andine.

— Comment devons-nous vous appeler ? lança Bheid quand ils eurent pris place dans les chaises confortables qu'Althalus venait de faire apparaître.

— Tu n'arrives pas à prononcer « Dweia » ? lança Leitha avec une curiosité feinte.

— Certains ordres cléricaux nous enseignent qu'il est interdit de prononcer le nom de Dieu, expliqua Bheid.

— Ils ont tort ! L'esprit limité tente de dissimuler son inadéquation sous des formalités dénuées de sens et d'interminables querelles au sujet de détails sans importance. Mais tu es au-dessus de tout ça, sinon tu ne te trouverais pas ici en notre compagnie. J'ai un nom, n'hésitez pas à vous en servir. Quand quelqu'un lève le nez vers le ciel et dit : « Mon Dieu ! », mes frères et moi ne savons jamais auquel d'entre nous il s'adresse. (Elle éclata de rire.) Ça a donné naissance à une nouvelle religion à Plakand. Quand nous avons répondu à un prêtre tous les trois en même temps, il a pris ça pour une révélation, et des idoles tricéphales ont fait leur apparition dans tout le royaume.

— Certains ordres cléricaux dénoncent les idoles, dit Bheid. Ils prétendent que personne ne peut voir Dieu.

— Tu me vois en ce moment, non ? Les statues ne nous dérangent pas, à l'exception de la monstruosité de Maghu. (Elle marqua une pause.) Mais nous nous écartons du sujet. Mieux vaudrait simplifier les choses pour que nous partions tous sur les mêmes bases. Donc… Deiwos, Daeva et moi avons toujours existé, et nous ne sommes jamais d'accord sur rien.

— C'est comme une guerre des dieux, alors ? souffla Éliar.

— Nous ne sommes que trois, lui rappela Dweia, donc on ne peut pas vraiment appeler ça une guerre. Tant que nous étions les seuls impliqués, nos désaccords entraînaient des discussions animées et pas grand-chose d'autre. Nous nous montrions polis les uns envers les autres quand nous nous rencontrions – pas très souvent –, et ça nous suffisait.

« Puis l'humanité est apparue, et tout a changé. Les autres créatures prennent le monde tel qu'elles le trouvent, et la plupart des hommes aussi. Mais d'aucuns éprouvent le besoin d'influencer le cours des événements… De changer les choses. Certains de ces changements sont positifs et d'autres négatifs, mais c'est dans la nature de l'homme de les essayer juste pour voir s'ils fonctionneront.

— Quand tout ça s'est-il produit ? demanda Bheid.

— Nos disputes durent depuis la nuit des temps, mais l'homme est arrivé dans cette partie du monde il y a environ dix millénaires, à la recherche de terres fertiles où faire pousser du blé. Rien n'a jamais changé le monde autant que le blé. Il garantit la survie de l'homme, l'oblige à se sédentariser et à construire des villages… Bref, il est à l'origine de la civilisation.

« Vos ancêtres sont arrivés du sud, au-delà de Meusa et de Plakand. Une forêt tropicale occupait le sol de leur royaume d'origine, et abattre les arbres avec des haches de silex pour obtenir des champs cultivables ne leur disait rien. Ils sont venus dans le Nord en quête de terres défrichées.

— Il y a dix mille ans ?

— Environ, oui. L'humanité n'avait pas de bons calendriers à l'époque, et mes frères et moi ne prêtons guère attention au temps. Ghend faisait partie des premiers colons qui se sont installés à Medyo. Il avait une très bonne opinion de lui-même, pour la plus grande irritation de son chef, qui pensait toujours à

lui quand il s'agissait de faire un boulot salissant. Si ardemment que Ghend essayât de le satisfaire, ses efforts ne suffisaient jamais. Son ressentiment foisonna comme la mauvaise herbe, et il ne tarda pas à haïr son chef.

« C'est une triste histoire qui s'est répétée souvent au fil des siècles. L'orgueil de Ghend l'empêchait de voir combien il pouvait être ridicule par moments. S'il avait su rire de lui-même, les choses auraient sans doute tourné différemment. Mais il en était incapable, ce qui ouvrit la porte à Daeva. Mon frère lui offrit la gloire, le pouvoir et l'immortalité en échange de ses services, et Ghend accepta sans se faire prier. Pour renforcer son influence sur lui, Daeva l'emmena à Nahgharash afin de le corrompre davantage.

Leitha hoqueta de surprise.

— Pas là-bas ! s'exclama-t-elle.

— Où ? répondit Dweia. Nahgharash est le siège du pouvoir de Daeva, après tout.

— Je ne crois pas en avoir jamais entendu parler, avoua Éliar.

— C'est à Nekweros, dit Leitha. Loin sous terre. Un lieu d'une indicible horreur.

— Seulement si Daeva veut qu'il en soit ainsi, corrigea Dweia. Comme il désirait réduire Ghend en esclavage, il lui donna tout ce qu'il convoitait. Pour Ghend, Nahgharash est un lieu de délices infinies. Au début, Daeva se comportait comme son serviteur, mais alors que son emprise sur l'âme de Ghend s'affermissait, cela changea. Le temps ne signifie rien à Nahgharash, et Daeva est doté d'une infinie patience. Quand Ghend repartit, les rôles s'étaient inversés.

— Ses yeux brûlent-ils vraiment comme dans le rêve que nous avons fait à Awes ? demanda Éliar.

— Oh, oui ! répondit Althalus. Il pourrait se frayer un chemin dans la plus noire des forêts à leur lueur.

— C'est la marque de Daeva, affirma Bheid.

— Pas entièrement, le détrompa Dweia. Le feu dans les yeux de Ghend est le sien, pas celui de mon frère. Mais une fois qu'il a eu Ghend sous son contrôle, Daeva l'a renvoyé à Medyo avec le même ordre que le Couteau a donné à Althalus.

— « Cherche » ? Mais qu'était-il censé chercher ?

— La même chose que toi, mon cœur. Daeva avait besoin de certaines personnes, et il a ordonné à Ghend de les trouver pour lui. Nous les avons rencontrées ; tu sais donc qui elles sont.

— Pekhal et les autres ?

— Exactement. Pekhal fut le premier, et sûrement le plus facile à convaincre. Il y a environ neuf millénaires, Ghend quitta Nahgharash et regagna Medyo. Pekhal était un meurtrier qui rôdait aux abords des villages, dans le centre du royaume, massacrant tous ceux qui avaient le malheur de transporter quelque chose d'intéressant : armes, vêtements ou nourriture. Pour peu qu'il ait faim, il lui arrivait parfois de tuer ceux qui n'avaient rien.

— Vous n'êtes pas sérieuse ! s'exclama Andine.

— C'était plus commun à cette époque que les gens d'aujourd'hui ne le croient, et Pekhal était une brute. Ghend se servit de son Grimoire pour le calmer, puis il le gagna à sa cause grâce à toutes sortes de cadeaux dont vous n'avez pas envie d'entendre parler.

— Vous avez déjà rencontré Pekhal, maître Althalus ? demanda Gher.

— Emmy et moi l'avons croisé en Arum alors que nous recherchions le Couteau. Il ne s'est pas beaucoup amélioré avec l'âge.

— Vous auriez dû le tuer quand vous en aviez l'occasion.

— On m'a demandé de ne pas le faire. Je suppose que ça ne collait pas avec les plans d'Emmy.

— Tu sais très bien que ça n'était pas la véritable raison, Althalus.

— Si tu le dis, mon cœur. Qui recruta Ghend après Pekhal ?

— Khnom fut le suivant, mais c'était après que les Medyos eurent colonisé Wekti, Plakand et Equero. Cette expansion leur prit un millénaire et demi. Ghend était très patient ; il attendit sans broncher. Khnom vivait à Ledan, en Equero. C'était un marchand de lin, mais il y avait toujours une grande quantité de mauvaises herbes dans les balles qu'il vendait. Ça a fini par se savoir, et ses concitoyens l'ont chassé en informant les villes voisines qu'on ne pouvait pas lui faire confiance. Toutes les

portes se sont fermées devant lui. À l'époque, un banni n'avait pas de grandes chances de survie. Ghend et Pekhal l'ont découvert tapi dans un bosquet de saules sur la rive du lac, sur le point de mourir de faim. Ghend n'a pas eu trop de mal à le recruter, puisqu'il n'avait aucun autre endroit où aller.

— Il vendait des bouilloires et des casseroles quand Althalus et moi l'avons rencontré à Awes, déclara Éliar.

— Il faisait semblant de vendre des bouilloires et des casseroles, corrigea Althalus. En réalité, il était là pour garder un œil sur nous.

— Khnom est un tricheur-né, capable de changer d'apparence et de manières en un clin d'œil, dit Dweia. Il peut se montrer charmant, mais seul un imbécile lui ferait confiance.

— C'est une histoire très amusante, finalement, dit Gher. Qui vint ensuite ?

— Gelta.

— La dame en armure dont le cheval marche sur les nuages ?

— C'est elle. Il y a six mille ans, elle était la reine d'un clan guerrier d'Ansu.

Bheid fronça les sourcils.

— N'est-ce pas un peu étrange ? Pour ce que j'en sais, les hommes d'Ansu considèrent à peine les femmes comme des êtres humains.

— Tu l'as vue, Bheid, lui rappela Dweia. Elle est aussi costaude que n'importe quel homme, et bien plus sauvage. Son visage est malgracieux, grêlé de cicatrices et affublé d'un gros nez. Elle a grandi en compagnie des guerriers de son père, et elle pense comme un homme plus que comme une femme. Elle a versé des torrents de sang pour obtenir son trône, et les hommes qui ont osé s'offusquer de son sexe n'ont pas vécu assez longtemps pour voir le soleil se coucher une dernière fois.

— Comment Ghend a-t-il réussi à convertir une telle femme ? demanda Bheid.

— Il lui a offert du pouvoir. Gelta a de nombreux appétits, mais sa soif de pouvoir surpasse tous les autres, et de loin. Ghend lui a proposé un empire en échange de son âme, et elle a cru faire une bonne affaire.

— Qui est venu ensuite ? s'impatienta Éliar.

— Un millénaire a passé avant que Ghend ne trouve le suivant. L'Empire Deikan est arrivé sur le devant de la scène après que les guerres religieuses du cinquième millénaire eurent entraîné le déclin de Medyo. Au sixième millénaire, un prêtre du dieu equero Apwos vivait dans la cité de Deika. Il s'appelait Argan, et il s'était disputé avec son supérieur hiérarchique à propos d'une obscure question d'astrologie. Comme il refusait de céder, le grand prêtre l'excommunia.

— Grand Dieu ! souffla Bheid. C'est atroce !

— C'est aussi ce que pensa Argan. On lui avait ôté sa raison de vivre, et il sombra dans un profond désespoir. Ghend le cueillit comme une pomme mûre prête à tomber de sa branche.

— Existe-t-il réellement un dieu nommé Apwos ? demanda Gher.

— C'est une variante de « Deiwos », expliqua Dweia. « Apwos » signifie « Dieu-Eau », et « Kherdhos », « Dieu-Troupeau ». Les Medyos regardaient le ciel, les Equeros regardaient leurs lacs, les Wektis et les Plakands n'avaient d'yeux que pour leurs vaches et leurs moutons. Ils emploient tous des noms différents, mais ils parlent du même dieu.

— Le savent-ils ?

— Pas vraiment. J'ai moi-même porté une douzaine de noms différents depuis le début de cette histoire… La dernière recrue de Ghend vivait à Regwos il y a trois mille ans environ, et avait le même don que Leitha.

— Je n'appellerais pas ça un don, objecta la jeune femme.

— Koman considère la chose d'un autre œil. Regwos est un royaume instable. Osthos l'avait colonisé, mais la terre n'y est guère fertile et ne contient même pas d'or.

— Il nous reste quelques villages le long de la côte, intervint Andine, mais ils coûtent davantage qu'ils ne nous rapportent. Une charge pour nous.

— Koman utilisait son don pour découvrir des secrets qu'il revendait ensuite, continua Dweia. Puis il rencontra Ghend, et ce qu'il lut dans son esprit lui plut, de sorte qu'il se porta volontaire. (Elle sourit.) Althalus a fait quelque chose d'horrible au pauvre Koman quand nous l'avons croisé. Leitha comprendra sans doute mieux que les autres.

— Emmy m'avait averti que Koman tenterait de lire dans mes pensées, raconta Althalus. Elle m'a conseillé de compter, mais dans le désordre : un, deux, trois, dix-sept, neuf, quarante-trois, etc. Pour que ce soit plus amusant, j'ai eu l'idée d'ajouter quelques fractions : sept et cinq huitièmes, quatre-vingt-douze et douze trente-deuxièmes, ce genre de choses. Pour une raison que je m'explique mal, Koman n'a pas eu l'air de trouver ça hilarant.

Leitha écarquilla les yeux et frissonna.

— Je t'en supplie, Althalus, jure-moi que tu ne me feras jamais ça !

— Ce serait vraiment si douloureux ? s'étonna Andine.

— Si je m'en souviens bien, ça a suffi à lui faire tourner les talons. Il parlait tout seul, et il utilisait un langage très… coloré, dirons-nous.

— Ce n'est pas bientôt l'heure du déjeuner ? demanda Éliar.

— On vient à peine de finir le petit déjeuner, lui rappela Andine sans l'hostilité dont elle faisait d'ordinaire preuve à son égard d'ordinaire.

— Je sais que ma passion pour la nourriture doit vous ennuyer, s'excusa le jeune Arum, mais je ne peux pas m'en empêcher. Une heure après avoir mangé, je suis de nouveau affamé.

— Pourquoi ne pas te remplir les poches de nourriture ? suggéra Gher. Comme ça, tu auras toujours quelque chose à grignoter en cas de fringale.

— Oh, je ne pourrais pas faire ça ! Il serait très impoli de manger devant vous.

Andine éclata d'un rire musical dont l'écho remplit la tour !

CHAPITRE XVII

Même si les autres trouvaient la Maison étrange, Althalus s'y sentait chez lui et se réjouissait d'être de retour. Dweia continua ses discours oiseux sur l'histoire du monde, mais il n'y prêtait guère attention, car il lui semblait en savoir assez sur le sujet. Si elle voulait perdre son temps, ça la regardait. De toute façon, ils n'iraient nulle part avant le printemps.

Quelques semaines avaient passé quand il lui vint une curieuse idée. Il attendit que Dweia et lui soient seuls dans la pièce de la tour pour l'amener sur le tapis.

— C'est Deiwos qui a construit la Maison, n'est-ce pas ?

— Le mot exact est « créée », pas « construite ». Il y a une différence, tu sais.

— Il te l'a donnée ?

— Non, je la lui ai barbotée.

— Dweia !

Elle éclata de rire.

— J'étais sûre que ça attirerait ton attention. Deiwos est venu ici pour réfléchir après avoir fait jaillir les étoiles de sa pensée. Puis il est reparti en abandonnant la Maison. Comme il ne s'en servait plus, j'y ai emménagé… sous la forme d'Emmy.

— Et s'il décide qu'il veut la récupérer ?

— Tant pis pour lui. Elle m'appartient, maintenant. Si Deiwos veut une Maison, il n'aura qu'à en créer une autre ailleurs. Sur la lune, si ça lui chante.

— Connaît-il tes sentiments à son égard ?

— Il devrait. Je lui en ai parlé assez souvent. Il a créé ce monde et l'a peuplé. C'est tout ce qu'il était censé faire. À présent, sa création m'appartient, et Deiwos me gêne.

— Nous ne repartirons pas avant le printemps, hein ?

— Les saisons n'ont pas vraiment cours ici, chaton. Tu devrais le savoir depuis le temps. Nous repartirons quand nous serons prêts.

— Nous ne pouvons pas voyager en plein hiver, Em.

— Combien voudrais-tu parier là-dessus ?

— Dans quelques jours, il y aura quinze pieds de neige là-dehors, et le soleil ne se lèvera plus. À mon avis, nous serons cloîtrés ici.

— Pas vraiment. Observe, Althalus. Observe et apprends.

— Je trouve ça très irritant, Em.

— Je suis contente que ça te plaise !

— Ça va durer encore longtemps, maître Althalus ? demanda Gher tout bas alors qu'ils déjeunaient ensemble, quelques jours plus tard.

— De quoi parles-tu, mon petit ?

— Des histoires sur qui faisait quoi il y a plusieurs millénaires dans des endroits dont je n'avais jamais entendu parler. Vous n'êtes pas obligé de le répéter à Emmy, mais je trouve ça affreusement ennuyeux. Qui se soucie de ce qui s'est passé dans l'Empire Deikan il y a cinq mille ans ?

— J'y suis allé autrefois. Avant que je vienne ici et qu'Emmy ne pose ses pattes sur moi. Les marchands de Deika étaient tous très riches, mais ils manquaient de bon sens. J'ai cru que ça offrirait une foule d'occasions à des gens de notre métier. L'idée de gens riches et stupides m'a toujours émoustillé.

— Que s'est-il passé ?

Althalus lui raconta une version un peu remaniée et très embellie de son aventure dans la maison de Kweso. Gher se révéla un auditeur enthousiaste, et Althalus s'amusait beaucoup quand Dweia suggéra qu'il était temps de se remettre au travail.

Alors qu'ils montaient l'escalier, Althalus remarqua le petit sourire en coin d'Andine, et se souvint que la jeune fille avait pris Dweia à part. Dweia aussi avait l'air amusé. Il en conclut qu'elles tramaient quelque chose.

— Un point m'échappe, dit Bheid alors que Dweia leur racontait l'histoire de Treborea. Vous avez dit plusieurs fois que la côte de la mer du Sud avait bougé.

— C'est exact.

— Qu'est-ce qui peut déplacer une côte ? Je croyais que ça faisait partie des choses immuables, comme les montagnes.

— Sûrement pas ! répondit Dweia avec un petit rire. Le paysage change tout le temps. Le monde entier est en constante évolution. Les montagnes s'élèvent et retombent comme la marée, et la plus légère modification de climat peut déplacer une côte de plusieurs centaines de lieues. Un homme ne vit pas assez longtemps pour constater ces changements, mais ça ne les empêche pas de se produire. La côte Sud n'a cessé de s'étendre depuis plus de deux mille ans. (Elle se détourna et désigna la fenêtre nord.) C'est à cause de toute cette glace.

— Comment la glace qui est dans le Nord peut-elle influer sur la côte du Sud ?

— La glace, c'est de l'eau gelée, n'est-ce pas ?

— Bien entendu.

— Il existe une quantité finie d'eau. Une quantité invariable ! Une partie est dans la mer, une autre dans l'air sous forme de nuages de pluie, et une autre est prisonnière des glaciers. De temps en temps, il se produit un changement de climat : la température baisse, et les glaciers grossissent. Ils monopolisent de plus en plus d'eau et il en reste moins dans les nuages et dans la mer. Il ne pleut plus autant et, quand la mer recule, elle expose une plus grande zone de terre : d'où l'avancée de la côte.

— L'œuvre de Dieu est stupéfiante ! s'enthousiasma Bheid.

— Je suis certaine que mon frère serait ravi de l'entendre, répliqua sèchement Dweia.

— Deiwos est mon maître.

— Je parlais de mon autre frère.

Bheid la dévisagea, horrifié.

— Ce changement de climat est l'œuvre de Daeva. Nous vivons une époque intéressante. Il a rassemblé ses compagnons, et j'ai rassemblé les miens. Nous nous apprêtons à livrer une jolie petite guerre, et Daeva fait tout ce qu'il peut pour donner l'avantage à Ghend. La mer s'enfuit, et quand les glaciers se mettront en mouvement, ils réduiront les montagnes à l'état de taupinières. La sécheresse entraînera la famine, et des empires s'effondreront. N'est-ce pas excitant ?

— Ce sera la fin du monde ! gémit Bheid.

— Pas si nous gagnons.

— Tu ne te sens pas bouffi d'importance tout à coup ? lança Leitha, taquine. Sauve le monde, mon garçon ! Sauve-le !

— Ça suffit ! dit Dweia.

— Désolée. C'était trop tentant, s'excusa la jeune femme.

— Ça ne serait pas l'heure du… ? commença Éliar.

Andine était assise à côté de lui, et Althalus avait remarqué qu'elle l'observait attentivement depuis le début de l'après-midi. Posant une main sur son poignet, elle lui tendit de l'autre un gros morceau de fromage.

Éliar s'en saisit, l'air absent, et commença à le manger.

Le sourire d'Andine évoqua un lever de soleil. Dweia regarda Althalus, et sa pensée ronronnante résonna dans l'esprit de son compagnon.

— Tu as vu ça, je suppose ?

— Évidemment. C'est toi qui lui as suggéré de faire ça ?

— C'était son idée. Elle a un sac sous sa chaise. Chaque fois que l'estomac d'Éliar se manifestera, elle lui donnera quelque chose à grignoter. Si tu le regardes attentivement, tu verras qu'il n'a même pas conscience de manger. Andine prétend que c'est un moyen de l'empêcher de nous interrompre, mais je suis sûre qu'elle a une autre raison. C'est un peu comme la coupe de cheveux de Gher.

— C'est une fille très compliquée, pas vrai ?

— En effet. Mais amusante.

— Depuis combien de temps sommes-nous ici, Althalus ? demanda Éliar quelques jours plus tard, alors qu'ils montaient l'escalier de la tour.

— Un mois au moins.

— C'est bien ce que je pensais. Se passerait-il quelque chose de particulier dehors ?

— Précise ta pensée.

— Les jours devraient raccourcir, mais ça n'est pas le cas.

— Dweia triche un peu, c'est tout.

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus… Enfin, pas entièrement. Elle manipule le temps. Je pense que nous revivons la même journée depuis notre arrivée, n'était que nous faisons des choses différentes chaque fois.

— Ça m'avancerait à quelque chose d'objecter que c'est impossible ?

— Je ne crois pas. Ghend se démène dehors, et nous devons être prêts à intervenir. C'est pour ça que Dweia nous a ramenés à la Maison. Ici, le temps passe à la vitesse qu'elle désire. S'il nous faut des années pour nous préparer, elle nous les donnera. Mais quand nous ressortirons, il ne se sera écoulé qu'une journée.

— Et nous aurons vieilli de quinze ans.

— Je ne crois pas que ça fonctionne ainsi.

— Je ne comprends pas.

— N'imagine surtout pas que tu es le seul.

— Veux-tu bien cesser de fouiner, Leitha ? cria Dweia un peu plus tard ce matin-là.

— Je ne me contrôle pas, Divinité, avoua la jeune femme. Pourtant, j'aimerais bien. Chaque fois que je regarde quelqu'un ou que je l'entends parler, ses pensées résonnent dans ma tête. Puis quelqu'un d'autre lui répond, et mon don se focalise sur lui. Je n'y suis pour rien : il agit de sa propre initiative.

Dweia ouvrit le Grimoire.

— Réglons ce problème sans plus attendre. Ton don – si on peut l'appeler ainsi – est si aléatoire qu'il échappe à ton contrôle. (Elle feuilleta quelques pages du Grimoire avant de trouver celle qu'elle cherchait.) Nous y voilà ! C'est ainsi que Deiwos a résolu le même problème. Sa réponse est un peu plus simple que la mienne ; il vaudrait donc mieux que tu commences par là. Plus tard, je te montrerai comment je fais.

— Je suis prête à essayer n'importe quoi, dit Leitha. Je ne veux plus de cette chose dans ma tête. (Elle saisit la feuille de parchemin craquelé que lui tendait Dweia et fronça les sourcils.) Je pensais que je serais capable de lire, mais les lettres ne sont pas du tout les mêmes. Je n'y comprends rien, Divinité.

— C'est une forme d'écriture très archaïque. Mais il existe un moyen plus rapide. Pose la feuille sur le Grimoire et applique dessus la paume de ta main.

— Tu veux que je lise avec ma main ? s'étonna la jeune femme.

— À moins que tu ne préfères utiliser ton pied ! Essaye, tu verras bien.

Leitha s'exécuta, sceptique. Ses grands yeux bleus s'écarquillèrent.

— Ça ne peut pas être aussi simple, dit-elle.

— Essaye, tu verras bien, répéta Dweia.

Leitha s'adossa à sa chaise et ferma les yeux. Une sérénité inhumaine s'inscrivit sur son visage. Puis elle prit une brusque inspiration, rouvrit grand les yeux et cria.

— Tu as été trop loin et un peu trop vite, dit Dweia.

— Tout est si vide, balbutia Leitha d'une voix tremblante. Il n'y a plus rien du tout !

— Tu as été trop haut. Il faut t'élever au-dessus, mais pas tant que ça. Tu t'amélioreras avec l'habitude. Tout ce que tu dois faire, c'est focaliser ton don et viser un peu au-dessus de la tête de tous les gens qui t'entourent. Tu entendras toujours le murmure qui t'accompagne depuis ta naissance, mais tu ne distingueras plus les pensées en détail. Quand tu le souhaiteras, tu dirigeras ton don vers la personne qui t'intéresse.

Leitha frissonna.

— C'était quoi, ce vide épouvantable ?

— Le bruit du rien. Forcément : tu visais le plafond.

— Quelqu'un y comprend quelque chose ? demanda Eliar.

— Leitha a une paire d'oreilles supplémentaires, voilà tout, répondit Gher. Elle entend ce que nous pensons, même quand elle n'en a pas envie. Emmy vient de lui apprendre à orienter ses oreilles. C'est évident, non ?

Leitha eut pour le petit garçon un regard surpris.

— Comment peux-tu savoir ça ?

— Je l'ignore, avoua Gher. Ça semble logique, c'est tout. Évidemment, je t'évite depuis notre première rencontre.

— Tu m'évites ?

— Oui. Je sens ce que tu fais, alors je m'écarte de la route de ton don et je le laisse me passer à côté.

Dweia regarda l'enfant avec une sincère stupéfaction.

— Ça alors, murmura Althalus.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien du tout, mon cœur. Rien du tout…

— Ça ne serait pas l'heure du… ? commença Éliar. Quand Andine lui fit passer un fruit, il se tut.

— Contente-toi d'occuper les autres, chaton, dit Dweia à Althalus. Je vais les prendre à part un par un pour leur expliquer certaines choses.

Il lui jeta un regard interloqué.

— Ça ira plus vite comme ça. Ils m'ouvriront leur cœur s'ils sont seuls avec moi. Devant les autres, ce serait un peu embarrassant. Chacun de nous a des défauts qu'il n'a pas envie de révéler à toute la communauté.

— Je suppose que tu n'approuves pas le concept de confession publique.

— C'est une des idées les plus stupides de l'humanité. Clamer ses péchés en public est une forme d'exhibitionnisme. Ça n'a aucun intérêt et ça fait perdre du temps.

— Je croyais que nous disposions de tout le temps du monde.

— Pas à ce point.

— De quoi sont-ils en train de parler, maître Althalus ? demanda Gher en regardant Dweia et Bheid assis ensemble à la table de marbre, le Grimoire ouvert devant eux.

— J'imagine que Dweia débarrasse l'esprit de Bheid d'un grand nombre d'idées erronées. Bheid a été éduqué pour la prêtrise et pour l'astrologie. Son esprit est encombré par un tas de sornettes.

— Existe-t-il vraiment des gens qui croient à l'astrologie ?

— Les hommes ont envie de savoir ce qui va se passer. Ils pensent que l'astrologie peut le leur révéler. Elle se trompe la plupart du temps, mais ils continuent à y croire quand même.

— Ce n'est pas un peu stupide ?

— Modérément, disons… Quelques spécimens inhabituels exceptés, les gens ont besoin de croire en quelque chose.

— Personnellement, je ne crois pas en grand-chose. Le soleil se lèvera probablement demain, et le printemps succède à l'hiver, mais tout le reste n'est que hasard.

— C'est assez juste, oui. Autrefois, je croyais à la chance, mais Dweia m'a ouvert les yeux.

— Andine l'a encore fait, gloussa Gher. Éliar ne s'aperçoit pas qu'elle le nourrit, hein ?

— Sans doute pas. Éliar est un gentil garçon tout simple. Tant qu'il n'aura pas faim, il ne posera pas de questions et ne fera pas attention à ce qu'elle trafique.

— J'ai du mal à comprendre pourquoi elle fait ça. Quand je suis arrivé, elle ne l'aimait pas du tout. Et maintenant, elle n'arrête pas de le coller.

— Elle le materne, Gher. J'ai remarqué que les femmes font souvent ça. Au départ, elle le détestait, mais elle a changé.

— Je suis content qu'elle s'occupe de lui plutôt que de moi. Je commençais à en avoir marre des coupes de cheveux.

Quelques jours plus tard, Dweia laissa Bheid seul avec le Grimoire et se concentra sur Andine. Une grande partie de leur conversation ne fut pas perdue pour les autres : l'Arya d'Osthos était une très belle jeune fille aux cheveux et aux grands yeux sombres, mais au tempérament de feu. Le Couteau lui avait ordonné d'obéir, et ça ne lui convenait pas du tout.

Althalus avait déplacé sa chaise pour s'installer près de la porte, et il passait le plus clair de son temps à surveiller les autres sans en avoir l'air.

— Que fais-tu, Althalus ? demanda Dweia une fin d'après-midi où ils étaient seuls dans la tour.

— J'observe, Em. J'observe et j'apprends. N'est-ce pas ce que tu m'as demandé ?

— Qu'as-tu appris ?

— Que nous avons là un bien étrange assortiment de gens, petite chatte, et qu'ils ne sont pas forcément ce qu'ils ont l'air d'être. À l'exception de Gher, ils n'approuvent pas ce qu'ils doivent faire. Andine hait le verbe « obéir » s'il s'applique à elle, et Éliar sent qu'il n'est pas prêt à commander une armée.

— Ça n'est pas ce que signifie « mène » dans le cas présent, mais nous y reviendrons plus tard. Qu'as-tu appris au sujet des autres ?

— Tu t'es sans doute montrée un peu abrupte avec Bheid. En lui retirant l'astrologie, tu l'as envoyé à la dérive. Il ne sait plus en quoi croire, et il est sur le point de ne plus croire en rien. Il jurerait qu'« illumine » signifie qu'il devra prêcher, et il aura du mal à faire un sermon sur rien.

— Il ne comprend pas encore, Althalus. Mais le moment venu, ça ira. Et Leitha ?

— C'est celle qui m'inquiète le plus. Elle fait comme si de rien n'était avec ses petites remarques incisives, mais elle a lu sur le Couteau quelque chose qu'elle n'aurait pas dû comprendre. Les autres ignorent ce qu'on attend d'eux. Leitha sait exactement ce qu'elle devra faire et à qui. Et ça ne lui plaît pas du tout. Elle a eu une vie difficile et elle sent que ça ne va pas s'améliorer.

— Elle est plus forte qu'elle n'en a l'air. Mais elle aura besoin d'aide à un moment. Tâche de garder un œil sur elle. Sois prêt à lui fournir cette aide.

— Je trouve que tu fais beaucoup de mystères, Em…

— On t'a ordonné de chercher, Althalus. Je suis certaine que tu trouveras un moyen de l'aider… Si tu cherches assez fort.

Dweia et Gher étaient assis près de la fenêtre est, plongés dans une conversation animée. Près de la fenêtre sud, Éliar racontait des histoires de guerre à Andine ; la jeune fille feignait l'admiration béate et lui glissait régulièrement quelque chose à grignoter. Leitha avait rejoint Bheid à la table de marbre, et tous deux étaient absorbés par la lecture du Grimoire.

Debout devant la fenêtre nord, Althalus observait les montagnes de glace qui se dressaient au-delà du bord du monde. En dépit de tout ce que lui avait raconté Emmy, il pensait toujours que ce précipice marquait la fin de tout. Cette idée le réconfortait car elle donnait au monde une frontière définie. Les implications du concept d'infini ne le rassuraient guère.

— Tu me considères toujours comme une sorcière, Bheid ? entendit-il Leitha demander au prêtre.

— Bien sûr que non. Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ?

— Je sais que tu ne m'aimes pas.

— C'est ridicule, Leitha. Je t'aime beaucoup. Tu fais partie de notre confrérie.

— Tu parles de moi comme si j'étais un meuble !

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Tu es le premier homme qui ne semble pas s'apercevoir que je suis une femme.

— Je m'en aperçois, Leitha. Ça n'est pas important pour ce que nous devons faire, mais je m'en rends compte.

— Peut-être, mais tu n'y penses jamais. Depuis que je suis adolescente, tous les hommes de notre village me regardent d'une certaine façon et nourrissent certaines pensées.

— Comme frère Ambho, tu veux dire ?

— Exactement. Tous pensaient à moi de cette façon.

— C'est que tu es très belle.

— Merci, mon bon sire !

— Qu'est-ce qui te fait croire que je ne t'aime pas ?

— Tu ne sembles pas avoir le même genre de pensées que les autres.

— Ce sont des pensées viles, et le devoir d'un prêtre est de les supprimer.

— Ah, ça doit être ça ! Mais ça me met très mal à l'aise, tu sais. Tu méprises ces pensées, et quand tu les supprimes, ce qui me revient, c'est de la haine. Elle est dirigée contre tes propres pensées, mais mon esprit croit qu'elle me vise.

— Ce n'était pas mon intention.

— Je crois que j'ai une solution.

— Je serai heureux de l'entendre.

— Mets un bémol à la répression et laisse filtrer quelques-unes de ces viles pensées.

— Comment ?

— Pas les plus viles, bien sûr : ça nous perturberait tous les deux. Mais quelques pensées un peu viles ne nous feraient pas de mal. (Elle eut un sourire éblouissant et fit mine de mesurer quelque chose de très petit entre son pouce et son index.) Ainsi, tu ne violerais pas ton serment, mais je saurais que tu as

conscience de ma féminité. Vise le « modestement vil ». Ça ne te contaminerait pas, et je me sentirais tellement mieux !

Bheid la regarda un moment.

— D'accord, Leitha. Je crois pouvoir avoir des pensées « modestement viles », si ça peut te faire plaisir. C'est à ça que servent les amis, n'est-ce pas ?

La jeune femme le remercia d'un sourire radieux.

— Ne fourre pas ton nez là-dedans, Althalus, dit la voix de Dweia dans la tête du voleur.

— Comme tu voudras, mon cœur.

— Le développement des glaciers a entraîné une sécheresse qui provoque de grands bouleversements dans les royaumes du Sud, dit Dweia quelques jours plus tard. La richesse, le pouvoir et les cités splendides perdent de leur importance quand il n'y a plus rien à manger. Bien entendu, c'est la clé du plan de Ghend : le chaos est son allié, et les glaciers le génèrent.

— Tu m'as dit autrefois que ça s'était déjà produit, rappela Althalus.

— Oui. C'est le quatrième âge glaciaire de ces derniers millions d'années. En général, ils résultent d'une modification climatique ou d'une évolution des courants marins. Mais celui-ci a été provoqué par Daeva. Le plan de Ghend consiste à désorganiser les royaumes du Sud pour que leurs habitants soient prêts à vénérer quiconque leur offrira de nouveau la stabilité. La civilisation est sur le point de s'effondrer. Une révolution mondiale pointe à l'horizon.

— Mon peuple ne se révoltera jamais contre moi ! s'exclama Andine.

— À ta place, je n'en serais pas si certaine. En ce moment, Ghend s'efforce de provoquer un soulèvement à Osthos, et la guerre contre Kanthon lui facilite le travail.

— Ce n'est pas nous qui l'avons déclenchée !

— Je le sais bien. Althalus et moi avons rencontré le sergent d'Éliar, Khalor, quand nous allions d'Arum à Osthos, et il n'a pas arrêté de traiter l'Aryo de Kanthon de débile profond. Si nous nous penchions sur la question, nous découvririons sans doute que les fidèles de Ghend se cachent derrière ses décisions militaires.

— Le sergent Khalor n'approuvait pas cette guerre, se souvint Éliar. Il avait inventé toutes sortes de qualificatifs intéressants pour le chef des Kanthons.

Andine plissa les yeux.

— En quelque sorte, c'est Ghend qui a assassiné mon père ?

— C'est le responsable ultime, en effet, répondit Dweia.

— Éliar ? appela la jeune fille de sa voix la plus charmeuse.

— Oui, Andine ?

— Voudrais-tu travailler pour moi ?

— Euh… Je n'ai pas bien suivi.

— J'ai besoin d'un bon soldat professionnel. La rémunération sera généreuse, en or et en avantages en nature.

Elle posa une main sur son genou.

— Il faudrait que j'en parle à mon chef, mais je suis sûr que nous pourrions conclure un arrangement. Que voudrais-tu que je fasse ?

— Je te serais infiniment reconnaissante de retrouver Ghend et de l'étriper pour moi… Et je veux être là quand tu le feras. J'exige du sang, Éliar, des litres et des litres de sang. Et j'aimerais beaucoup entendre des cris atroces. Combien crois-tu que ça me coûterait ?

— Oh, je ne pourrais pas te faire payer un si petit service. Nous sommes amis à présent, et il ne serait pas poli de t'extorquer de l'argent pour une telle peccadille.

Andine couina de joie, se suspendit au cou d'Éliar et l'embrassa.

— N'est-ce pas le plus gentil garçon que vous avez jamais rencontré ? lança-t-elle.

Le matin suivant, Dweia semblait pensive. Quand Althalus et les autres entrèrent dans la pièce de la tour et prirent place en silence, elle était assise à la table de marbre, une main posée sur le Grimoire, ses yeux verts perdus dans le vague.

— Je veux que vous m'écoutiez attentivement, dit-elle enfin. Vous savez qu'Althalus et moi utilisons le Grimoire, et vous avez vu Éliar utiliser le Couteau. À présent, il est temps pour vous d'apprendre à utiliser la Maison. (Elle se leva et les regarda.) Ça risque d'être difficile, et vous aurez sans doute du mal à accepter ce que je vais vous dire. Mais vous devez me faire confiance. J'ai

suggéré un certain nombre de fois que la Maison n'était pas réellement là. Ce n'est pas tout à fait exact. Elle est ici et partout ailleurs en même temps.

— Vous voulez dire qu'elle se déplace ? demanda Gher.

— Non. Elle n'a pas besoin de se déplacer. Elle est partout à la fois. Vous avez sans doute remarqué combien elle est imposante…

— Oh que oui ! dit Althalus. Quand je suis arrivé ici pour voler le Grimoire, j'ai pensé qu'il me faudrait plusieurs semaines pour la fouiller de fond en comble.

— En réalité, il t'aurait fallu plusieurs siècles. Et même ainsi, tu n'aurais fait qu'en effleurer la surface. Pour l'instant, partons du principe que la Maison est le monde, même s'il s'agit d'une simplification : elle est bien plus vaste que ça. Quand je dis que la Maison est partout, je veux vraiment dire partout. Lorsque Deiwos l'a créée, il n'y avait que cette pièce, et il est parti de là pour inventer tout le reste, en ouvrant une porte vers les autres endroits. C'est pour ça qu'elle n'arrête pas de grandir et que les portes sont plus importantes que les pièces.

« Laissez-moi vous donner un exemple. Si Andine voulait faire un tour dans sa salle du trône pour s'entretenir avec son Grand Chambellan, le seigneur Dhakan, elle pourrait seller son cheval, traverser Kagwher, éviter Kanthon et atteindre Osthos. Mais il existe un autre moyen : emprunter le couloir sud, ouvrir une certaine porte et entrer directement dans sa salle du trône.

— Ça ne peut pas être aussi simple ! dit Bheid.

— Ça ne l'est pas. Non seulement elle doit franchir la bonne porte, mais elle doit aussi croire que c'est la bonne. La foi est la clé.

— Et si elle n'y croit pas ? demanda Gher.

— Alors, elle entrera dans une pièce vide, fit Dweia en haussant les épaules. Quand je dis que la foi est la clé, je parle au sens littéral du terme.

— Donc, c'est un acte de foi ? résuma Bheid.

— Exactement. Nous donnons une réalité aux choses en y croyant.

— Il y a dans le monde des gens qui croient toutes sortes de choses étranges, objecta Éliar. Elles ne deviennent pas vraies pour autant.

— Elles le sont pour eux.

— Voilà pourquoi il vaut mieux ne croire en rien, conclut Gher. Comme ça, on ne risque pas de se mélanger les pinceaux.

— Mais on doit se sentir seul à la longue, fit Éliar.

— On finit par s'y habituer.

— L'humanité doit croire en quelque chose, Gher, affirma Bheid.

— Pourquoi ?

— Parce que…

Le prêtre hésita.

— Nous avons encore un long chemin à parcourir avec Gher…, constata Leitha.

— On dirait bien, approuva Althalus. Mais c'est un brave petit garçon, de sorte qu'il sera patient avec nous et qu'il nous indiquera la direction.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je sais… Mais tu commences à peine.

— Ça suffit, Althalus ! coupa Dweia.

— Oui, mon cœur.

Gher fronça les sourcils.

— Ghend peut le faire aussi ? demanda-t-il. Son refuge de Nekweros a également des portes qui fonctionnent comme celles de la Maison ?

— Oui. Cet endroit s'appelle Nahgharash.

— Et c'est grâce à ça que ses affreux et lui peuvent jaillir de nulle part… Je sens que ça ne va pas tarder à devenir intéressant.

— Définis « intéressant », exigea Dweia.

— Amusant. Ghend apparaît ici ; nous apparaissons là-bas, et personne ne sait exactement où sont tous les autres, ou avec qui. C'est le jeu le plus *excimarrant* qu'on ait jamais inventé.

— Excimarrant ? Je ne crois pas que ce mot existe, dit Éliar.

— Tu as compris ce que je voulais dire, pas vrai ?

— Oui, mais…

— Dans ce cas, c'est un mot.

— Je sens que celui-là va me coller la migraine, marmonna Dweia.

— C'est Osthos ! s'exclama Andine quand Éliar ouvrit une porte au bout d'un des immenses couloirs de l'aile sud de la Maison.

— Contente-toi de regarder, lui recommanda Dweia. N'y va pas pour le moment. Nous n'aurions pas le temps de partir à ta recherche.

Althalus remarqua que le seuil était un peu flou, mais que tout ce qui s'étendait au-delà semblait parfaitement défini. Une rue commerçante pavée montait en direction du palais d'Andine.

— Tu ferais mieux de fermer la porte, Éliar, suggéra Dweia. Elle laisse rentrer le temps.

— Je vous demande pardon ?

— Nous ne voulons pas que le temps se remette en marche pour le moment. Nous ne sommes pas prêts. Il nous reste encore beaucoup à faire, et nous avons besoin que le temps soit figé.

— Je ne comprends pas trop, avoua Éliar en refermant la porte.

— Ça n'a pas d'importance.

— Divinité, tu parles du temps comme si c'était un courant d'air, dit Leitha.

— Ça fonctionne un peu de la même façon. Mais pourquoi persistes-tu à m'appeler « Divinité » ?

— C'est une marque de respect pour toi.

— C'est faux. Tu ne respectes personne. Tu fais ça pour me taquiner, pas vrai ?

— Je n'oserais pas !

— Bien sûr que si. Ça ne me dérange pas, mais je préférais que nous mettions les points sur les « I ».

— C'est beaucoup moins amusant comme ça.

— Ça ne me gêne pas que tu me taquines. C'est une forme de jeu, et comme j'ai passé beaucoup de temps dans la peau d'un chat, je sais tout sur le sujet. Un jour, je te montrerai.

— Je serai sage, promit Leitha.

— J'en doute. Éliar, emmène-nous à Kanthon.

Ils passèrent une semaine à explorer les possibilités offertes par la Maison… Enfin, cela leur *parut* durer une semaine. Althalus avait décidé de ne plus faire de différence entre « paraître » et « être ».

Lors de ces excursions, Éliar leur servit de guide. Dweia ne leur avait pas vraiment expliqué le procédé en détail, mais Althalus supposait que le Couteau jouait un rôle, car le jeune Arum les conduisait toujours sans faillir vers la bonne porte.

— Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont j'y arrive, avoua-t-il. C'est comme ça. Emmy dit « Agwesi », et je sais aussitôt quelle porte je suis censé ouvrir. La moitié du temps, j'ignore dans quel pays est l'endroit en question.

— Tu n'as pas besoin de le savoir, dit Andine. Un commandant, c'est aussi un guide, non ? Tu obéis au Couteau. Ne change rien. Nous t'aimons comme tu es.

Elle lui caressa la joue. Pour une raison pas vraiment inconnue, elle ne pouvait s'empêcher de le toucher à la moindre occasion.

Enfin, Dweia proposa qu'ils regagnent leur salle de classe.

— Nous en avons terminé ici, dit-elle. Nous savons comment utiliser la Maison – en partie –, et d'autres choses se sont mises en place. Il est temps pour nous de regagner le monde.

— En partie ? répéta Gher. Cela signifie que la Maison n'est pas seulement capable de nous transporter d'un endroit à un autre ?

— Nous y reviendrons plus tard.

— Mais je suis vraiment curieux, Emmy ! Je crois que j'ai une idée. Ça t'embêterait qu'on en parle tous ensemble ?

— Il faut plus qu'un petit garçon pour m'embêter. Vas-y, nous t'écoutons.

— Vous avez dit que la Maison manipule le temps : qu'il avance ou pas selon votre bon vouloir.

— En effet.

— La Maison manipule aussi les distances par le biais des portes ?

— C'est un peu plus compliqué, mais ça résume assez bien l'idée.

— Vous nous avez également dit que la Maison était partout en même temps. Si son rapport au temps est le même que son rapport à la distance, je suppose qu'elle est aussi n'importe quand. Je ne sais pas si ce que je raconte est très clair…

Le regard de Dweia se troubla.

— Tu n'es pas encore censé tenir ce genre de raisonnement.

— Vous avez dit « pas encore », souligna Gher avec une note de triomphe dans la voix. Ça signifie que nous finirons par y venir, non ?

Dweia plissa ses yeux verts.

— À mon tour de te poser une question, Gher.

— Je n'arriverai sans doute pas à y répondre. Souvenez-vous, je ne suis qu'un pauvre vagabond.

— Nous n'allons pas tarder à le découvrir. La distance, c'est l'espace, pas vrai ?

— En quelque sorte.

— Quelle est la différence entre l'espace et le temps ?

Gher fronça les sourcils.

— À mon avis, il n'y en a pas. C'est la même chose.

Dweia hoqueta de surprise.

— Avec qui as-tu parlé, Gher ? Où as-tu été pêcher cette idée ?

— Elle m'est venue toute seule. Quand vous avez dit « espace » au lieu de « distance », les choses se sont mises en place dans ma tête. Ai-je dit un truc que je n'aurais pas dû dire ? Je suis désolé de vous avoir contrariée.

— Je ne suis pas contrariée, Gher, mais très étonnée. Peu de gens comprennent l'unité du temps et de l'espace.

— J'y pense depuis qu'Éliar m'a raconté le rêve que vous avez fait en Awes. Quand nous avons commencé à utiliser les portes de la Maison pour sauter d'un endroit à l'autre, je me suis dit que Ghend utilisait peut-être les siennes pour passer d'une époque à une autre. Qu'on saute dans l'espace ou dans le temps ne change fondamentalement rien. Donc, il n'y a pas de différence entre les deux. Au début, j'avais du mal à

comprendre, mais tout est clair maintenant. Quand on y réfléchit, ça explique beaucoup de choses…

— Grand Dieu ! s'exclama Bheid, soufflé.

— Oui ? demanda Dweia.

— Je ne voulais pas… Je…, balbutia le prêtre.

— Tu ne devrais pas employer ce mot à tort et à travers, lui reprocha-t-elle. Ça me distrait. Ce que Gher vient de dire te trouble ?

— Cet enfant est-il humain ? demanda Bheid. Ses pensées vont tellement plus loin que les miennes que je n'en comprends pas la moitié.

— Il est un peu particulier, concéda Dweia.

— Particulier ou pas, c'est notre Gher quand même, dit Andine. (Elle tendit la main et lui ébouriffa les cheveux.) Un petit garçon crasseux qui aurait bien besoin d'un bain !

— J'en ai pris un la semaine dernière !

— Il est temps d'en prendre un autre.

— Déjà ?

— Ça ne fait pas vraiment mal, Gher.

Andine éclata de rire, lui passa les bras autour du cou et le serra contre elle.

CHAPITRE XVIII

— Ils ne te croiront pas, dit Éliar à frère Bheid. Les Arums sont entraînés à ne pas gober un mot de ce que leur racontent les gens des basses terres. Nous ne croyons pas en vos guerres, nous ne croyons pas en vos coutumes, et nous ne croyons pas en vos dieux.

— Votre existence doit être bien vide, dans ce cas…

— Nous la remplissons avec de l'argent… Du moins, c'est ce que dit le sergent Khalor.

— Ce doit être un homme très maléfique.

— Tu te trompes, Bheid ! intervint Althalus. Le sergent Khalor est un excellent soldat, assez aguerri pour ne pas croire les gens qui parlent de récompenses célestes à venir plutôt que d'espèces sonnantes et trébuchantes dans l'immédiat. Les Arums travaillent uniquement si on les paye, ce qui rend les choses merveilleusement simples.

— Où trouver assez d'argent pour engager tous les Arums ?

— J'ai ma petite mine d'or secrète, de quoi acheter les Arums plusieurs fois. Ce sont les meilleurs soldats du monde, et ils savent entraîner les autres pour les faire devenir presque aussi bons. C'est de cela dont nous avons besoin pour le moment. Les autres armées se battent pour leurs idées, qui peuvent défiler aussi vite que les saisons. Les Arums luttent pour de l'or, et lui est immuable. Une brigade d'Arums peut entraîner une armée entière en deux mois environ, et lui donner tous les conseils stratégiques nécessaires. Éliar n'a que quinze ans, et c'est déjà un meilleur tacticien que la plupart des généraux des basses terres.

Le jeune homme eut un sourire forcé.

— Quand le sergent Khalor vous apprend quelque chose, vous le retenez vite, et la première chose qu'il vous apprend,

c'est à faire exactement ce qu'il vous dit. Les coups de poing sont sa méthode préférée.

— C'est cruel, dit Andine.

— Pas du tout, rectifia Éliar. En fait, c'est une forme de gentillesse. Il nous enseigne à rester vivants, ce qui est la chose la plus précieuse au monde. Beaucoup de gens se font tuer à la guerre. Le sergent Khalor nous apprend à ne pas en faire partie. Il nous rend un fier service.

— Dans ce cas, c'est une forme d'amour ?

— Je n'irais pas jusque-là. Il veut que nous restions en vie histoire d'avoir suffisamment d'hommes pour la prochaine bataille. Le plus grand talent d'un stratège, c'est de protéger ses soldats, parce qu'ils le protégeront en retour.

— En avons-nous terminé dans la Maison ? demanda soudain Althalus.

— Pour le moment, oui, répondit Dweia.

— Dans ce cas, nous ferions bien d'aller parler au chef Albron. Son clan n'est pas le plus important d'Arum, mais il nous connaît, ce qui nous épargnera d'ennuyeuses formalités.

— Sans compter que les autres chefs de clan le respectent beaucoup, ajouta Éliar.

— J'en suis certain, et nous nous sommes bien entendus tous les deux. Évidemment, je lui ai un peu menti au sujet du Couteau, mais je devrais réussir à arranger ça sans trop de problèmes. L'important, c'est que seul un chef de clan peut rassembler les autres pour un conclave, et que nous n'avons pas le temps de rendre visite à tous les chefs d'Arum. Nous devons leur parler à tous en même temps, et Albron nous le permettra.

— L'armurerie, ce serait bien, dit Althalus au souper. Je doute que ce soit une bonne idée d'apparaître brusquement en plein milieu d'une rue, à l'extérieur du château. Ghend doit avoir des yeux partout. Tu crois que tu pourrais arranger ça ?

— Je crois, répondit Éliar. Évidemment, je n'ai pas essayé, mais il me semble que je pourrais même choisir la partie de la pièce où j'ai envie d'arriver.

— Une petite suggestion offenserait-elle quelqu'un ? lança Leitha.

— Pas moi, en tout cas, dit Éliar en remplissant de nouveau son assiette.

— C'est moi qui dois le faire pour toi, dit Andine. Repose ça et donne-moi ton assiette !

— Oui, Votre Altesse.

— Les gens ne risquent-ils pas d'être un peu étonnés en nous voyant jaillir de nulle part ? demanda Leitha.

— Tu vois un moyen de faire autrement ? répliqua Bheid.

— Pourquoi ne pas passer par la porte ? Nous allons en franchir une, de toute façon. Ça semblera plus naturel pour nous… Et pour ceux qui se tiendront éventuellement de l'autre côté.

— Tu veux t'arranger pour que notre côté de la porte soit dans la Maison et l'autre en Arum ? résuma Gher.

— Absolument !

— J'espère qu'un jour, on pourra quand même jaillir de nulle part…

— Pourquoi voudrions-nous faire une chose pareille ?

— Parce que ce serait plus excimarrant, dit le petit garçon. J'adorerais voir les yeux de quelqu'un lui sortir de la tête. (Il tourna la tête vers Althalus.) Ce serait un moyen génial de dévaliser les gens ! Il suffirait d'apparaître, de piquer leur bourse et de disparaître. Comme ça, on pourrait voler tout l'argent du monde sans jamais vraiment sortir de chez nous.

— Ça alors, murmura Althalus d'une voix rêveuse. Ça alors…

La voix de Dweia claqua comme un coup de fouet.

— N'y songe même pas !

Andine posa l'assiette d'Éliar devant lui.

— Mange avant que ça refroidisse ! ordonna-t-elle.

— Oui, Votre Altesse, dit-il en saisissant sa cuillère.

La façon dont Andine couvait Éliar des yeux pendant qu'il mangeait avait quelque chose de perturbant. Althalus frissonna et détourna le regard.

— Quand es-tu revenu, Éliar ? demanda Rheud, l'armurier à la barbe rousse, au moment où ils déboulèrent tous sur son lieu de travail.

— À l'instant.

La tête d'Althalus lui tournait légèrement. Franchir tant de lieues d'un coup n'allait pas sans certains effets secondaires.

— Détends-toi, ronronna Emmy dans la capuche de sa cape.

Althalus savait que c'était ridicule, mais il devait reconnaître que la petite chatte lui avait manqué ces dernières semaines.

— Je n'étais pas certain que ça marcherait, Em, avoua-t-il. Regarder un endroit distant de plusieurs centaines de lieues à travers une porte, c'est déjà étonnant, mais y aller d'un seul pas...

— Tu ne me fais pas confiance ?

— Bien sûr que si, sur le fond.

— Mais pas sur la forme ?

— En parler est une chose. Le faire pour de bon en est une autre.

— Ça devient plus facile avec l'habitude. Attention, Althalus : ne laisse pas Éliar dévoiler tous nos petits secrets !

— Je vois que vous avez retrouvé le garçon, maître Althalus, constata Rheud. Avait-il encore le couteau que vous cherchiez ?

— Oui. Ça a été un peu compliqué, mais les choses sont rentrées dans l'ordre à présent.

— On dirait que vous ne voyagez plus seul, dit l'armurier en admirant Andine et Leitha du coin de l'œil.

— Oh, ce sont juste de vieux amis que je n'avais encore jamais rencontrés. Le chef Albron est-il dans le grand hall ?

— Il aime faire traîner le petit déjeuner. Il commence à travailler très tôt, et prétend qu'il arrive à faire la moitié de sa journée avant de quitter la table. Les assassins de votre cousin vous ont-ils posé des problèmes dans les basses terres ?

— Pas vraiment. J'ai réussi à les éviter.

— Vous devriez remercier notre chef : il a ordonné que toute personne posant des questions à votre sujet, ou sur le Couteau, soit aussitôt emprisonnée. On peut dire qu'il vous a à la bonne !

— Nous nous entendons bien. A-t-il intercepté beaucoup des serviteurs de mon cousin ?

— Quelques-uns. Je crois qu'un balèze dépourvu du front lui a donné du fil à retordre. D'après ce que j'ai entendu, il a fallu une dizaine d'hommes pour le maîtriser.

— Vraiment ?

— Il a dit qu'il s'appelait Pegoyl, quelque chose comme ça.

— Pekhal, peut-être ?

— Ça se peut… Il a fallu lui passer un collier de fer et l'attacher à un attelage de six bœufs pour le traîner jusqu'ici, parce qu'une seule paire de bœufs n'arrivait pas à le faire bouger.

— Il est toujours là ? demanda Éliar.

— Non, il a réussi à s'échapper… En mangeant la porte du donjon, à ce qu'on raconte. Vous avez eu de la chance de ne pas tomber sur lui, maître Althalus : il ressemble plus à un animal qu'à un être humain.

— Je l'ai déjà rencontré… J'ai été ravi de vous parler, Rheud. Mais je ferais mieux d'aller voir si je peux m'entretenir avec votre chef avant qu'il ait fini son déjeuner. J'ai une proposition à lui faire.

— Albron est toujours disponible pour parler affaires.

Althalus précéda les autres dans le couloir.

— Intéressant, commenta Bheid. Vous devez rendre Ghend très nerveux pour qu'il lance ses acolytes à vos trousses.

— C'est difficile à dire. Il se peut que Pekhal agisse pour son propre compte. Je ne l'ai pas ménagé lors de notre dernière rencontre. Il pourrait l'avoir pris comme une insulte.

— Je peux porter Emmy ? demanda Andine.

Althalus eut une irrationnelle bouffée de jalousie.

— Mieux vaut la laisser où elle est. Elle peut avoir besoin de me donner des instructions pendant que nous parlerons avec le chef d'Éliar.

— C'est une excuse lamentable ! s'emporta Andine.

— Laisse tomber, fillette.

Le chef Albron était toujours assis dans le grand hall quand Althalus et les autres y entrèrent.

— Que je devienne aveugle si ce n'est pas maître Althalus ! s'exclama-t-il en se levant.

— C'est un plaisir de vous revoir, chef Albron, déclara le voleur en s'inclinant.

— Peut-être allons-nous enfin savoir ce qui s'est passé à Osthos. Je vois qu'Éliar vous accompagne toujours.

— Oui, il s'est montré très utile. Ce qui me rappelle que je vous dois de l'argent pour ses services.

— Nous en discuterons plus tard. Qu'avez-vous donc fait à mes hommes ? Ceux que vous avez renvoyés ici sont arrivés dans tous leurs états, en marmonnant des paroles sans queue ni tête.

— Mieux vaudrait en discuter en privé. Il se passe des choses dont vous devriez être au courant, mais certaines sont assez particulières.

— Éliar ! cria une voix à l'extrémité de la table. As-tu oublié tes manières ?

Le jeune homme frémit.

— Désolé, sergent Khalor, dit-il très vite. Je ne voulais pas vous interrompre.

— Ce n'est pas une excuse ! Au rapport !

— Oui, chef ! (Il se tourna vers Albron, se redressa de toute sa taille et claqua des talons.) Soldat Éliar au rapport, chef !

Albron lui rendit son salut.

— Je vois que tu as encore grandi. En hauteur et en largeur.

— Oui, chef !

— Détends-toi, mon garçon. Ta mère m'a dit que tu lui avais rendu visite l'été dernier. Pourquoi n'es-tu pas venu me faire ton rapport ?

— C'est moi qui lui avais demandé de s'abstenir, dit Althalus. Nous étions en mission secrète, et je ne voulais pas que des yeux ennemis le surprennent. C'est un des sujets dont nous devrons parler seul à seul.

— Décidément, vous excitez ma curiosité, maître Althalus. Pourquoi ne nous rendons-nous pas dans mon étude, afin d'y converser plus librement ? Je sens qu'une histoire longue et intéressante se prépare… Et j'adorerais qu'on me présente à ces ravissantes demoiselles.

— Si je puis me permettre, le sergent Khalor devrait assister à notre entretien. Il sera impliqué dans cette affaire d'ici peu et j'apprécierais de ne pas avoir à me répéter.

Albron haussa un sourcil.

— Je recrute, chef Albron, déclara Althalus. Êtes-vous intéressé ?

— Je suis toujours prêt à parler affaires, maître Althalus !

— Que s'est-il réellement passé à Osthos, Éliar ? demanda le sergent Khalor pendant qu'ils suivaient Albron dans un long couloir éclairé par des torches. Tes amis étaient très perturbés quand ils sont arrivés ici.

— Je n'en suis pas bien sûr moi-même, avoua Éliar. Il s'est passé un tas de choses que je ne comprenais pas à l'époque, et que je ne suis toujours pas certain de comprendre. Althalus nous a rachetés à Andine en prétextant qu'il allait nous vendre aux Ansus pour que nous devenions esclaves dans les mines de sel.

— Si mes souvenirs sont exacts, Andine voulait boire ton sang. Qu'est-ce qui l'a fait changer d'avis ?

— Emmy !

— Qui ?

— Elle travaille avec Althalus. Mieux vaut qu'il vous explique lui-même : si j'essaye, je risque de tout mélanger.

L'étude du chef Albron était une grande pièce confortable au sol jonché de paille. Une cheminée occupait un de ses murs ; une longue étagère garnie de livres et de parchemins lui faisait face.

— Vous lisez beaucoup, maître Althalus ? demanda Albron.

— J'ai passé pas mal de temps à étudier un Grimoire de bonne taille. Je vois que vous avez un grand nombre d'ouvrages.

— C'est un de mes passe-temps. Depuis peu, je me passionne pour la poésie treboréenne.

— Qui est votre auteur favori ? demanda Andine.

— J'aime beaucoup les œuvres épiques de Sendhri, un des plus grands poètes de Kanthon.

— Vous perdez votre temps, chef Albron. La poésie kanthone ne vaut pas le parchemin où elle est écrite.

— Notre chère Arya a des opinions assez virulentes, dit Leitha avec un sourire.

— Arya ?

— Je manque à tous mes devoirs, s'excusa Althalus. Chef Albron, la jeune dame à la voix musicale est l'Arya Andine,

souveraine d'Osthos. La blonde à la langue bien pendue est Leitha, la sorcière de Kweron.

— Une sorcière ? sursauta Albron.

— Tu me le paieras, Althalus ! menaça Leitha. Chef Albron, c'était une méprise. Notre prêtre souffrait d'appétits très peu cléricaux, et comme il était indiciblement saint, il supposait que toute jeune femme excitant lesdits appétits devait être une sorcière. Il comptait m'utiliser comme bois de chauffage, mais Althalus et Bheid l'en ont dissuadé.

Le chef Albron s'inclina.

— Ma demeure est honorée, mesdames, dit-il.

— Le jeune Bheid est un prêtre de Deiwos originaire d'Awes, à Medyo. Le petit garçon s'appelle Gher ; il vient de Hule, et je l'entraîne à devenir un voleur.

— Un étrange assortiment de compagnons que vous avez là, maître Althalus. Pendant que j'y pense, avez-vous trouve le couteau que vous cherchiez ?

— Oui. Il est en ce moment à la ceinture d'Éliar.

— Je croyais que vous deviez le ramener à votre oncle, en Ansu.

— C'est que... L'histoire que je vous ai racontée la dernière fois n'est pas entièrement véridique. On pourrait même dire que c'est un tissu de mensonges. Si je vous avais expliqué pourquoi j'avais réellement besoin du Couteau, vous m'auriez pris pour un fou dangereux et fait enchaîner. Ça ne m'enchante pas de l'avouer, mais je travaille pour Dieu.

— Il me semblait que vous aviez davantage de bon sens, maître Althalus.

— Ce n'était pas vraiment mon idée, mais Dieu a les moyens de forcer les gens à faire ce qu'elle leur demande.

— Elle ?

— C'est assez compliqué.

Albron secoua la tête, incrédule.

— Vraiment, vous me décevez. Vous n'allez pas avoir beaucoup de succès en Arum, je le crains. Nous ne nous impliquons pas dans les guerres religieuses. D'abord, parce qu'elles sont trop sanglantes ; ensuite, parce que nous n'aimons

pas voir revenir nos jeunes gens la tête farcie d'âneries. Les Arums se battent pour l'argent, pas pour la religion.

— Justement ! Je vous propose de l'argent, et personne n'a besoin de croire en quoi que ce soit pour travailler pour moi. (Althalus plongea une main dans sa tunique et en sortit deux lingots d'or.) Cela suffit-il à éveiller votre attention ?

Albron soupesa les deux lingots et se fendit d'un large sourire.

— Définitivement, oui !

— Je pensais bien que vous le verriez ainsi. Je vous offre de l'or, pas la vie éternelle ou une place à la table de Dieu. Une guerre se prépare, et j'ai besoin de soldats, pas de fidèles.

— Si vous continuez dans cet esprit, tous les clans d'Arum marcheront avec vous.

Althalus reprit ses deux lingots.

— À présent, pour vous prouver mon sens des réalités financières, pourquoi ne réglons-nous pas le compte d'Éliar ? Combien vous dois-je pour ses services ?

— Quel est le tarif actuel, sergent Khalor ? demanda Albron.

— Deux pièces d'or devraient aller.

— Deux ? Mais ce n'est qu'un adolescent ! s'exclama Althalus.

— Il a le potentiel d'un officier.

— Je n'achète pas son potentiel, mais ce qu'il est en ce moment. Une pièce d'argent devrait suffire. Il deviendra peut-être général. Alors, nous pourrons réviser votre barème.

— Vous l'avez emmené sans la permission du chef Albron, dit Khalor. Ça entraîne une pénalité.

— Il était prisonnier, et Andine s'apprêtait à le découper en morceaux.

— C'est vrai, et je reconnais que vous lui avez sauvé la vie. Je suis donc prêt à descendre à une pièce d'or.

— Une demi-pièce d'or, pas plus.

— Quinze pièces d'argent.

— Douze.

— Histoire de rester en termes amicaux, pourquoi ne pas transiger à treize ?

— Rappelez-moi de ne jamais vous acheter de chevaux, sergent Khalor, conclut Althalus. D'accord, treize.

— Je pense qu'il est temps d'accorder une promotion au sergent Khalor, murmura Albron.

— Je ne crois pas que nous ayons besoin d'entrer dans les détails, dit Althalus un peu plus tard. Nous ne nous battons pas tant pour notre religion que contre celle de quelqu'un d'autre. Ghend a décidé de convertir le monde au culte de son Dieu, et nous nous efforçons de l'en empêcher. Il a déjà rassemblé des groupes de fidèles dans les basses terres, et ces forbans sont en train de fomenter une rébellion. La plupart des armées, là-bas, n'existent que pour parader : elles sont douées pour polir des armures, mais pas trop pour se battre. C'est pourquoi je suis ici. Les Arums sont de vrais soldats, et je veux les engager pour entraîner les habitants des basses terres.

— Vous me demandez de former la concurrence, objecta Albron.

— Pas vraiment. Après que nous aurons écrasé l'armée de Ghend, les choses reviendront à la normale. Les princes des basses terres se laisseront dévorer par l'ambition, et ils engageront des professionnels pour se battre à leur place. C'est une question économique, Albron. Entraîner et entretenir une armée coûte cher, les soldats mangent même en temps de paix. À long terme, engager des Arums est économique.

— Quelle taille fait votre trésor ?

— Bien suffisante... En tout cas, je l'espère. À votre avis, combien de temps faudra-t-il pour réunir un conclave des chefs de clan ? J'aimerais autant ne pas avoir à leur rendre visite un par un.

— Ils ne pourront pas se déplacer avant le printemps. Dès que les cols sont enneigés, plus personne ne voyage en Arum.

Althalus prit un air pensif.

— Ça suffira, Em ? demanda-t-il par la pensée.

— C'est ce que j'escomptais. Je connais assez bien les Arums pour savoir qu'ils sont longs à la détente. Ghend n'est pas tout à fait prêt non plus. La guerre ne devrait pas éclater avant l'été prochain.

— Je vais consulter mon agenda et voir si je peux caser ça.

Froides et claires, les rivières cascadaient à travers les canyons ; les aigles planaient dans le ciel et les loups arpentaient les forêts.

Les montagnes et les bois étaient silencieux… Alors retentit au loin un gémissement d'un désespoir absolu. Dans son sillage, les humains arrivèrent de l'ouest. Barbares vêtus de peaux de bêtes pourrissantes, ils brandissaient des outils et des armes ensanglantés.

Ghend marchait parmi eux en chuchotant, et ses yeux brûlaient de la même flamme écarlate que le cuivre.

Les humains eurent peur.

Mais Ghend les pressa de continuer. Ils avancèrent jusqu'aux fleuves.

Alors miracle des miracles, ils trouvèrent de l'or parmi les cailloux.

« Ramassez cet or et offrez-le à Daeva qui est votre Dieu, car l'or est doux à ses yeux, et il vous récompensera », ordonna Ghend.

Les humains commencèrent leur dur labeur, fouillant le lit des fleuves. Le gémissement résonnant dans les montagnes, ils mouraient de terreur tandis qu'ils s'affairaient.

— La nuit a été agitée, hein ? demanda Althalus au chef Albron le lendemain matin.

— Avez-vous aussi fait des cauchemars ?

— Oh oui… Comme tous les autres, très probablement. Ce n'est pas si inhabituel, vous savez. Un morceau de viande un peu faisandée dans le ragoût peut produire d'étranges effets sur tous les convives. Mais ces cauchemars-là ne mettent pas en doute la qualité les mets servis à votre table : c'était un cadeau de Ghend. Vous avez vu un groupe de gens vêtus de peaux de bêtes qui maniaient des outils de cuivre ?

— Comment le savez-vous ?

— J'ai fait le même rêve, Albron. Et tous les occupants du château aussi. Ghend a l'habitude de nous envoyer des cauchemars. Il essaye de changer la réalité. C'est la cause de la guerre à venir. Il veut modifier des choses dont nous souhaitons

qu'elles restent telles quelles. Donc nous allons tenter de l'arrêter.

— Comment pouvez-vous arrêter quelqu'un qui a ce genre de pouvoir ?

Albron blêmit et ses mains tremblaient.

— J'avais pensé le tuer un petit peu, avoua Althalus. Les gens se montrent généralement beaucoup plus coopératifs après qu'on les eut trucidés.

— Si vous voulez, je vous prête mon épée, proposa Albron. (Il frissonna.) Avez-vous entendu cet épouvantable gémissement ?

— Oh que oui ! répondit Althalus. Chaque fois que vous l'entendrez, vous saurez que Ghend manipule votre esprit et vous impose sa vision du monde.

— Comment l'avez-vous découvert ?

— Vous n'avez pas vraiment envie de le savoir, Albron. Vous êtes un sceptique confirmé et, si je vous disais d'où je tiens mes informations, vous penseriez que j'essaye de vous convertir. Je ne suis pas un missionnaire qui se mêle des croyances d'autrui. Ce n'est pas pour ça que Dweia m'a engagé : elle m'a choisi parce que je suis le meilleur voleur de tous les temps.

— Elle vous paye pour faire ça ?

— Bien entendu. Travailler gratuitement serait manquer de professionnalisme. En parlant de ça, je vais m'absenter quelques jours. Je ferais mieux de rendre une petite visite à ma mine d'or… À moins que les chefs de clan ne soient prêts à accepter une lettre de change. Je serais ravi de vous en signer une, mais…

— Si ça ne vous dérange pas, je préfère que nos comptes restent à jour, dit vivement Albron.

— Je pensais que vous réagiriez ainsi. Ça doit être à cause de mon nom. Ne jamais se fier à quelqu'un qui porte le nom d'Althalus. N'est-ce pas un des commandements de la religion arum ?

— Il figure même en tête de la liste, mon ami.

— Perquaine ? objecta Éliar le lendemain, après qu'Althalus, Bheid et lui furent rentrés à la Maison. Il n'y a pas d'or à Perquaine, Althalus.

— Tout dépend où l'on cherche. Ce n'est pas un dépôt naturel, mon garçon, mais une salle au trésor dans les ruines d'une vieille maison.

— Comment l'avez-vous découverte ? demanda Bheid.

— Emmy m'y a emmené quand nous étions en route pour Osthos. De quelles précisions as-tu besoin pour trouver la bonne porte, Éliar ?

— Oh, il ne m'en faut pas des tonnes. Emmy et moi, on s'est un peu entraînés avant d'aller au château de mon chef. Si vous savez exactement où vous voulez aller, ça suffira.

— Ça n'a pas de sens, dit Bheid.

— Je sais. C'est ce que j'ai dit à Emmy, mais elle m'a prouvé que j'avais tort. Je pense que ça a un rapport avec le Couteau. Si Althalus se représente clairement cet endroit dans sa tête, l'arme capte son image mentale et m'indique la bonne porte. Je suppose que le Couteau fonctionne de la même façon que le don de Leitha : il va chercher les informations dont il a besoin dans l'esprit des gens qui l'entourent, puis il me dit où aller. Emmy ne m'a pas donné de précisions à ce sujet. Vous savez comment elle est… Elle a dit que ça n'était pas important que je comprenne comment ça marchait, parce que ça marcherait de toute façon.

— Je reconnais bien notre Emmy, dit Bheid. Et je parie qu'elle nous dissimule beaucoup d'autres choses au sujet du Couteau.

— Un jour, nous en parlerons peut-être avec elle, dit Althalus. Pour le moment, allons chercher nos pelles et déterrer un peu d'or.

Éliar les précéda dans l'aile sud de la Maison. Arrivé au milieu d'un long couloir, il s'arrêta devant une porte identique aux autres.

— C'est là, dit-il en l'ouvrant.

De l'autre côté de la porte s'étendait une route ; Althalus aperçut sur sa droite la colline familière.

— C'est bien là, confirma-t-il. Nous devons la contourner par le sud.

Il franchit le seuil et fit une marque dans la poussière de la route avec sa pelle.

— À quoi ça sert ? demanda Éliar.

— À retrouver la porte quand nous aurons fini.

— Je sais où elle est, Althalus.

— Ne prenons pas de risques inutiles. Si nous la perdons, le retour à la Maison sera très long.

Ils contournèrent la colline, et Althalus guida ses compagnons jusqu'à l'endroit où il avait trouvé l'or. Il planta sa pelle dans le sol.

— C'est ici. Commencez à creuser. Il faut faire un trou d'environ quatre pieds de profondeur. Ne jetez pas la terre trop loin, car nous devrons le reboucher avant de partir.

— Pourquoi ? demanda Bheid.

— Pour dissimuler l'or que nous laisserons derrière nous.

— Vous ne voulez pas tout emporter ?

— J'espère que ça ne sera pas la peine ! Il n'en faudra pas tant pour payer tous les Arums !

— Combien y en a-t-il ?

— Je ne sais pas... La dernière fois, je n'en ai pris qu'une centaine de livres. Nous savons comment revenir ici en cas de besoin. Pas la peine de trimballer partout des lingots encombrants. Mettons-nous au travail.

Il leur fallut un quart d'heure pour atteindre les dalles. Puis Althalus sonda leurs interstices avec sa dague jusqu'à ce qu'il découvre celle qui se soulevait. Plongeant la main dans l'ouverture, il en sortit un des blocs ovales et souffla dessus pour révéler le métal jaune caché sous la poussière.

— Grand Dieu ! souffla Bheid en admirant le lingot.

— Joli, n'est-ce pas ? Tiens-le pendant que je fais apparaître une lanterne. Je n'ai aucune idée de la taille de ce cellier, et il fait très noir à l'intérieur.

Il remit le lingot à Bheid, prononça le mot « Lap », alluma la lanterne qu'il venait de fabriquer et s'en servit pour éclairer le cellier.

— Donne-moi la main, Éliar. Je ne veux pas me casser la jambe en sautant.

Le cellier faisait environ huit pieds de haut, et les lingots s'entassaient jusqu'au plafond.

— Ça par exemple ! murmura Althalus.

— Il y en a beaucoup ? dit Éliar au-dessus de lui.

— Je doute que nous risquions de tomber à court. Sors du trou, Éliar. Je vais faire passer les lingots à Bheid, qui te les fera passer. Empile-les un peu plus loin. Bheid, tu te charges de les compter. Deux cent cinquante devraient suffire à couvrir nos dépenses.

— Il y en a tant que ça ? s'émerveilla le prêtre.

— Ça entamera à peine nos réserves. Nous sommes plus que riches ! Dépêchons-nous : je veux que nous rentrions à la Maison avant le coucher du soleil.

CHAPITRE XIX

— Pourquoi ne pas le laisser sous forme de lingots ? demanda Éliar alors qu'ils observaient l'or qu'ils venaient de rapporter à la Maison.

— La plupart des gens n'ont jamais vu de lingots, dit Bheid. Mais ils reconnaissent les pièces parce qu'ils en manipulent tous les jours.

— Je suppose que tu as raison, mais pourquoi des pièces perquaines ?

Le prêtre haussa les épaules.

— Parce qu'elles servent partout d'étalon. Contrairement à beaucoup d'autres, elles sont faites de métal pur et pèsent toujours le même poids.

Éliar considéra la pile de lingots.

— Ça va prendre un bon bout de temps, pas vrai ?

— Pas vraiment. Emmy m'a montré un raccourci la dernière fois que nous avons fait ça.

— Quand ?

— Juste avant que je ne te rachète à Andine. (Althalus se gratta l'oreille.) Mais il faudrait commencer par fabriquer quelques urnes solides. Je doute que ma bourse accepte de recevoir vingt mille pièces d'or.

— Vous êtes occupé, chef Albron ? demanda Althalus le lendemain matin après le petit déjeuner.

— Pas vraiment. Pourquoi ?

— J'aimerais vous montrer quelque chose.

— D'accord. Où ?

— Pas très loin…

— Il neige dehors, vous savez.

— Ça ne devrait pas poser de problème. On y va ?

Éliar et Bheid les attendaient dans le couloir, devant l'armurerie de Rheud. Le jeune homme se redressa et salua son chef.

— Que mijotez-vous, Althalus ? demanda Albron, soupçonneux.

— Je veux vous prouver que j'ai vraiment les moyens d'engager les clans d'Arum.

— Vous gardez votre or dans mon armurerie ?

— Pas exactement. Mais nous devons passer par là pour aller à l'endroit où je le garde. Fais-nous franchir la porte, Éliar.

— Par ici, mon chef.

Éliar ouvrit la porte de l'armurerie et le conduisit dans la pièce de la tour, en haut de la Maison.

— Ce n'est pas mon armurerie ! s'exclama Albron en promenant à la ronde un regard stupéfait.

— En effet.

— Où sommes-nous ?

— Dans un endroit différent. Pas la peine de vous exciter : vous n'avez rien à craindre…

— Nous avons pris un raccourci pour venir, mon chef, expliqua Éliar. Il n'y a pas de danger : vous êtes plus en sécurité ici que n'importe où ailleurs dans le monde.

— Voici ce que je voulais vous montrer, enchaîna Althalus en désignant les urnes de bois alignées le long du mur nord. Dès que vous aurez vu ce qu'il y a à l'intérieur, nous regagnerons votre château.

Albron avait du mal à se remettre de sa surprise, et gardait une main posée sur la poignée de son épée.

— Que… ?

Il se tut quand Bheid ouvrit une des urnes et y puisa une poignée de pièces d'or. Levant la main, il les laissa retomber l'une après l'autre avec un doux tintement.

— Joli, pas vrai ? murmura Althalus.

— Toutes ces urnes sont remplies de…, balbutia Albron alors que Bheid reprenait une poignée de pièces et les laissait retomber.

— Vous n'avez qu'à regarder vous-même, proposa Althalus. Ouvrez-les toutes. Renversez-les par terre si ça vous chante.

C'est pour ça que nous sommes venus, et peu importe le moyen que nous avons employé. Il s'agit d'un détail dont vous n'avez pas besoin de vous préoccuper. Le but de cette excursion matinale est de vous prouver que nous n'essayons pas de rouler les chefs de clan. J'ai l'argent, et je suis prêt à le dépenser. N'ayez pas peur d'examiner les pièces. Mordez-les ou cognez-les contre le mur pour vous assurer qu'elles sont bien en or. J'ai pensé que c'était le meilleur moyen de vous rassurer sur ma solvabilité.

Albron fit pensivement sauter une pièce dans la paume de sa main.

— Le poids est correct, murmura-t-il. Et elle a l'air flambant neuve. Ce sont toutes les mêmes ?

— Vérifiez, si vous voulez. Ça risque de prendre un peu de temps, mais nous n'en manquons pas.

Albron laissa retomber la pièce, puis ouvrit plusieurs urnes et y plongea les deux mains.

— Très convaincant, approuva-t-il. (Puis il éclata de rire.) Je me sens comme un petit garçon dans une boutique de friandises. L'argent n'est qu'un concept, mais voir tout cet or… (Il continuait à y plonger amoureusement les mains.) J'aime son contact.

— Alors, êtes-vous persuadé que je vous ai dit la vérité ?

— Comment pourrait-il en être autrement ? (À regret, Albron s'écarta des urnes et regarda par la fenêtre nord les montagnes de glace qui se dressaient par-delà le bord du monde.) Nous ne sommes plus en Arum, n'est-ce pas ?

— Non. Nous en sommes même très loin. (Althalus éclata de rire.) Ne vous faites pas trop d'idées : vous ne pourrez jamais assiéger cette Maison, parce que vous n'arriverez pas à la trouver.

— Je ne pensais pas à ça… Pas sérieusement. Mais il est très imprudent de montrer autant d'or à un Arum, maître Althalus.

— Vous voulez visiter le reste de la Maison ?

— J'aimerais bien, oui. Vous avez éveillé ma curiosité.

— Très bien. Je vais vous faire faire un tour complet, et nous bavarderons en marchant.

— Nous vous attendrons ici, proposa Bheid.

— J'allais vous le suggérer, dit Althalus en se dirigeant vers la porte.

Albron et lui descendirent l'escalier. Il montra au jeune chef en kilt la salle à manger et les chambres de ses compagnons.

— Très luxueux, commenta Albron.

Althalus haussa les épaules.

— Ce ne sont que des endroits où manger et dormir…

— Vous me semblez d'une drôle d'humeur aujourd'hui, mon ami.

— C'est la maison, dit-il en s'engageant dans un couloir. Je me sens toujours différent quand je suis ici.

— Vous y venez souvent ?

— C'est la troisième fois, mais ma première visite a duré très longtemps.

— Ce n'est pas très clair comme réponse, grommela Albron.

— Je sais. Mais je ne peux pas faire autrement. La Maison est en quelque sorte notre temple, et on m'a demandé très fermement de ne pas en parler.

— Vous recevez vos ordres du jeune prêtre ?

— Non, c'est lui qui reçoit les siens de moi. Les miens me parviennent de façon plus directe. Vous êtes un sceptique, chef Albron, et je ne vous ai pas amené ici pour vous révéler la foi.

Ils continuèrent à longer le couloir, ouvrant des portes qui donnaient toutes sur des pièces nues.

— Un endroit très étrange, commenta Albron. Il semble s'étendre à l'infini, mais la plupart des pièces sont vides.

— Seulement quand nous n'en avons pas besoin, précisa Althalus. Quand nous recevons des hôtes, je peux les meubler.

— Vous n'avez pas de domestiques ?

— Non, je n'en ai pas besoin.

— Essayer de vous soutirer des informations, c'est comme tenter de presser une pierre pour obtenir de l'eau, grogna Albron.

— Désolé. Le secret professionnel, ce genre de choses…

— Je devrais sans doute être inquiet mais, pour une raison inconnue, je ne le suis pas. Bon sang, je n'ai aucune idée de la façon dont je suis arrivé là, et ça ne me tracasse pas le moins du monde ! Et je commence à avoir de drôles d'idées.

— Ah oui ?

— Je viens de m'aviser que vous pourriez être le vrai Althalus.

— Pourquoi, un usurpateur se balade dans les environs ?

— Très drôle ! lâcha Albron. Toutes ces plaisanteries au sujet de votre nom, la première fois que nous nous sommes rencontrés… Ce n'étaient pas vraiment des plaisanteries, hein ?

— Certaines, si. Mais pas toutes.

— Vous êtes vraiment l'Althalus qui cambriola Gosti Grosse-Panse il y a trois millénaires ?

— Ça fait seulement deux millénaires et demi. Essayez de ne pas exagérer. C'est déjà assez difficile.

— Comment avez-vous réussi à vivre aussi longtemps ?

— On m'a encouragé à continuer de respirer. Vous êtes certain de vouloir savoir ce qui s'est passé ?

— Racontez-moi votre histoire ! Je déciderai plus tard de ce que j'ai envie de croire ou pas.

— Très bien. J'étais un voleur à l'époque où les hommes n'avaient pas encore appris à fabriquer l'acier. Ma chance m'avait tourné le dos, et je traversais une très mauvaise passe. Alors que je me trouvais en Arum, j'ai entendu parler des richesses de Gosti ; je me suis rendu chez lui et je l'ai diverti tout l'hiver avec mes histoires. Le printemps venu, quand la neige fondit, je le cambriolai… Mais croyez-moi, ce n'est pas ainsi que je me suis procuré tout cet or. Gosti, ce vantard plein de graisse, voulait faire croire au monde qu'il était riche, mais son trésor se composait essentiellement de pièces de cuivre.

— Je me suis toujours posé la question, dit Albron.

— Maintenant, vous avez la réponse ! Après ma fuite, j'ai rencontré un certain Ghend qui m'a engagé pour voler un Grimoire dans cette Maison. La déesse Dweia m'attendait ici à mon arrivée. Je ne savais pas qui elle était, parce qu'elle avait pris la forme d'une chatte.

— Celle qui est toujours fourrée dans la capuche de votre cape ?

— Je l'ai baptisée « Émeraude » à cause de la couleur de ses yeux, et quand elle a commencé à me parler, j'ai cru que je devenais fou. Mais je m'en suis remis, et elle m'a appris à lire.

J'ai passé des siècles à étudier le Grimoire que Ghend avait voulu s'approprier. Grâce à ça, je peux faire beaucoup de choses dont les autres hommes sont incapables. Pour ne pas entrer dans les détails, Emmy et moi avons quitté la Maison au printemps dernier pour nous mettre en quête des gens dont nous avions besoin : Éliar et les autres. Après les avoir trouvés, nous sommes revenus ici les éduquer. Alors, Dweia s'est montrée à nous sous son vrai jour.

— Je n'arrive pas à croire que je vous écoute. (Albron secoua la tête.) Et encore moins que je vous crois presque…

— Je suis un maître conteur, Albron ! C'est un des talents dont je me sers pour approcher les nantis et les aristocrates. J'ai fait glousser ce pauvre vieil obèse de Gosti pendant tout un hiver pour pouvoir le cambrioler.

Il regarda autour de lui. Le couloir semblait vide, mais il avait la certitude que ça n'était pas le cas.

— Je parierais que ça va m'attirer des ennuis mais, par courtoisie, je dois vous prévenir que quelqu'un manipule sans doute cette conversation.

— Manipule ? Comment ?

— Je ne sais pas exactement, mais vous posez toutes les bonnes questions, et je vous donne les bonnes réponses. Quand Dweia m'a demandé de vous amener ici ce matin, j'ai cru qu'elle voulait seulement que je vous montre les urnes d'or. À présent, je n'en suis plus si sûr. Ce n'était peut-être qu'un appât pour vous attirer ici. Je jurerais qu'elle n'est pas loin, et qu'elle vous souffle vos questions comme elle me souffle mes réponses. Pour une raison que j'ignore, elle veut que vous sachiez ce qui s'est passé. Elle n'entend pas vous convertir, mais elle désire que vous disposiez de certaines informations.

— Vous ne seriez pas un peu paranoïaque, maître Althalus ?

— Faites fonctionner votre cervelle, Albron ! Une personne dans son état normal croirait-elle le premier mot de l'histoire que je viens de vous raconter ?

Le jeune chef eut un rire embarrassé.

— Maintenant que vous y faites allusion…

Il n'acheva pas sa phrase.

— Althalus ! Arrête ça !

Le voleur éclata de rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda Albron.

— Je viens juste de recevoir une confirmation plutôt irritée de mes soupçons. On m'a demandé très clairement de ne pas continuer sur cette voie.

— Je n'ai rien entendu.

— Vous ne pouvez pas. Emmy me parle là-dedans. (Althalus se tapa le front de l'index.) Elle a accouché de cette idée avant que nous ne quittions la Maison, au printemps dernier. J'ai passé plus de six mois avec dans ma capuche une minette qui me dictait mes mouvements. Je suis capable d'inventer mes propres mensonges, mais Dweia éprouve un irrépressible besoin de se mêler de tout. (Il haussa les épaules.) Évidemment, toutes les femmes sont ainsi. Déléguer les choses leur semble contre nature. Elles commencent par vous donner un ordre, et elles ne peuvent pas s'empêcher de vous surveiller pendant que vous l'exécutez, même si elles ne réussissent qu'à vous gêner.

— Parler d'elle ainsi ne risque-t-il pas de vous attirer des ennuis ?

— Que voulez-vous qu'elle me fasse ? Elle a trop besoin de moi pour me mettre le feu ou pour me transformer en crapaud. Elle sait que je l'aime, et pour Dweia, l'amour compte davantage que l'obéissance aveugle ou la dévotion béate. On se dispute constamment, mais les querelles sont une forme de jeu, et Dweia a passé tant d'années dans la peau d'Emmy que jouer est devenu sa seconde nature.

— J'aimerais la rencontrer…

— Je vous le déconseille, si vous tenez à votre âme. À mon avis, le but de cette conversation était d'obtenir votre aide le jour où le conclave se réunira. Je ne vais pas parler de religion, mais de politique, histoire que ça ressemble à une guerre ordinaire. Je suis censé mentir à vos collègues, et vous êtes supposé confirmer mes mensonges. Vous n'avez pas besoin de croire à ce que je viens de vous raconter – il vaudrait sans doute mieux que vous n'y croyiez pas – mais, pour une raison que j'ignore, il faut que vous soyez au courant. Disons que nous allons monter une arnaque : moi, pour des raisons religieuses,

et vous pour l'argent. Mais puisque nous sommes partenaires, il est important que nous nous comprenions.

— Enfin des paroles sensées ! se réjouit Albron. Continuez comme ça, et tout ira bien entre nous. (Il tendit une main.) Partenaires ?

— Partenaires, confirma Althalus en lui serrant la main.

Il neigea sans discontinuer durant les deux semaines qui suivirent la visite du chef Albron à la Maison au Bout du Monde. Le paysage vira au blanc. Les cols furent bloqués et les messagers qu'Albron avait envoyés aux autres chefs de clan durent patauger dans les congères pour regagner le château.

— C'est bien ce que je pensais, dit Albron un après-midi où Althalus et lui étaient seuls dans son étude. La plupart assisteront au conclave.

— La plupart ?

— Il y a dix clans mais ceux de Deloso et d'Agus ne seront pas représentés. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils viennent : leurs territoires sont à la frontière orientale du pays, et la plupart d'entre nous les considèrent plutôt comme des Kagwhers. Ils ont conclu beaucoup de mariages à l'extérieur et n'ont jamais été de purs Arums. De toute façon, ils ne sont ni très nombreux ni très bons guerriers. Je ne crois pas qu'ils nous manqueront beaucoup. (Il leva les yeux au ciel.) Ils ne me manqueront pas, en tout cas. Je n'aime guère Deloso, et je méprise Agus.

— Vraiment ?

— Ils passent leur temps à lécher les bottes des propriétaires des mines de Kagwher, parce que c'est de là que vient leur argent. Leurs clans se soucient exclusivement de protéger ces mines. Ils ne partent pas en campagne et ne se battent pas. Ils sont gras et paresseux, prêts à travailler pour un salaire de misère puisque rester debout toute la journée à monter la garde n'est pas franchement exténuant.

— Nous nous débrouillerons sans eux. Y a-t-il d'autres particularités dont je dois être au courant ?

— Les Arums sont tous un peu spéciaux. Nous n'avons aucune culture et très peu de bonnes manières. Aucun Arum n'a

jamais écrit un vers ou composé une chanson. De purs barbares !

— Je vous trouve un peu dur avec vous-même.

— Attendez d'avoir rencontré les autres. Vous remarquerez immédiatement que nous nous inclinons tous devant Delur. Si son clan n'était pas le plus important, nous ne ferions pas attention à lui. Il doit avoir dans les quatre-vingts ans, et il aime se considérer comme le chef des chefs de clan. Ce vieil imbécile va jusqu'à porter une couronne. Mais comme ses hommes sont d'excellents soldats, nous le supportons sans broncher. C'est une outre à gaz sénile, et pourtant, je le flatterai outrageusement parce qu'il est la clé de ce que nous voulons faire. Une fois que je l'aurai gagné à notre cause, les autres suivront. Nous n'avons pas besoin de lui personnellement, mais des soldats qu'il peut aligner sur le champ de bataille.

— Vous le connaissez. Je vous laisse seul juge de la façon de traiter avec lui.

— Parfait. Ainsi, je gagnerai ma commission.

— Votre commission ?

— Vous aviez bien l'intention de me verser une récompense pour chaque chef que je recruterais ?

— Nous y reviendrons plus tard. Parlez-moi des autres chefs.

— Le clan de Gweti est presque aussi important que celui de Delur, mais personne ne l'apprécie parce qu'il est cupide et radin. Les gages qu'il verse à ses hommes sont les plus misérables de tout le pays, et il les force à acheter leurs propres armes. Ses sujets le détestent, mais le tolèrent parce qu'il est leur chef. Il est tout rabougri avec des cheveux grisonnants et un air pincé. Comme il passe le plus clair de son temps à compter ses sous, il dégage une odeur poussiéreuse.

— Et je parie que vous ne l'aimez pas…

— Qu'est-ce qui vous fait croire une chose pareille ? Je suis certain que Gweti a des qualités. Ce n'est pas parce qu'il n'en montre aucune qu'il en est dépourvu. Oh, je ferais mieux de vous prévenir au sujet de Twengor : il est costaud et belliqueux. Il boit trop, et il ne parle pas – il rugit, dans le meilleur des cas. Il a une barbe noire en broussaille, et je ne crois pas qu'il ait pris de bain ces dix dernières années. Mais ses hommes le suivraient

jusqu'en Enfer. Il a une chance insolente au combat, et il engage toujours son clan entier, pas juste une brigade ou un bataillon. Avec lui, c'est tout ou rien, et il commande personnellement ses hommes.

— Encore un enthousiaste, je parie…

— C'est un doux euphémisme. Et avec son neveu Laiwon, qui le vaut presque, ça nous en fait deux.

— Ils appartiennent à des clans différents ? N'est-ce pas inhabituel ? Je croyais qu'un clan était une famille étendue.

— C'était ainsi il y a quelques siècles. À l'époque, il s'agissait du même clan, avec une branche est et une branche ouest reliées par une piste étroite qui traversait une gorge. Il y a deux cents ans, une avalanche a bloqué la gorge. N'ayant plus de moyen de rester en contact, ils ont fini par se séparer. Maintenant que les guerres interclans sont terminées, ils peuvent de nouveau traverser le territoire des autres pour se rendre visite. Ils ont tendance à se marier entre eux, et je soupçonne, quand Twengor aura succombé à un excès de boisson, que Laiwon réunira les deux clans… Sans doute en ouvrant une nouvelle piste.

— La politique arum est plus compliquée que je ne le pensais.

— La guerre est un passe-temps estival, Althalus, mais la politique nous distrait tout au long de l'année. Les clans du Sud – ceux de Smeugor et de Tauri – sont assez importants, mais leurs soldats ne comptent pas parmi les meilleurs, sans doute parce qu'ils sont trop proches de la civilisation. Ils construisent de beaux palais et de belles routes, car ils sont plus qualifiés comme ouvriers que comme soldats. Smeugor et Tauri ont du mal à décider ce qu'ils veulent être. Ils tentent d'impressionner les gens des basses terres en se faisant passer pour des Arums, et ils essaient de nous impressionner en se faisant passer pour des gens civilisés.

— Ni poisson ni gibier ? suggéra Althalus.

— Exactement. Je crains qu'on ne puisse pas leur faire confiance. Ils accepteront votre or mais un long moment risque de passer avant que vous ne voyiez leurs hommes se pointer sur le champ de bataille.

— Je m'en souviendrai. (Althalus fit un rapide calcul mental.) Ça fait neuf clans en comptant le vôtre. Qui est le chef du dernier ?

— Neigwal, répondit Albron, l'air dégoûté. Je n'en ai pas la preuve, mais je le soupçonne d'être un descendant bâtard de notre bien-aimé Gosti Grosse-Panse. Les dieux savent qu'il est au moins aussi obèse, et à peine moins futé. Mais il n'a pas une très bonne santé, donc il ne devrait pas faire long feu.

— Quel est son problème ?

— Il se goinfre à mort. Ce gaillard est trop gras pour franchir les portes, et le moindre mouvement le fait haleter comme un soufflet de forge. Je suis certain qu'il ne viendra pas en personne, mais qu'il enverra son fils Koleika le représenter. Koleika est aussi mince que son père est gros. La mâchoire inférieure impressionnante, il ne dit presque rien. C'est le vrai chef de son clan, mais il fait mine de devoir obtenir l'approbation de Neigwal. Ça lui laisse le temps de voir dans quel sens le vent souffle avant de s'engager.

— Les Arums ne sont pas aussi simples d'esprit que tout le monde semble le croire, hein ?

— Loin de là ! Mais vous avez l'avantage, avec les vingt urnes d'or que vous gardez dans votre Maison. Tirez-en tout le parti possible. Montrez-leur sa couleur à la moindre occasion. Jonglez avec pendant que vous parlez, et ils accepteront n'importe quoi. Vous êtes un convive agréable, mon ami, mais ils trouveront votre or plus intéressant que vous. L'homme le plus ennuyeux du monde fascine ses contemporains dès lors qu'il manipule des pièces d'or.

L'hiver s'étira interminablement, les tempêtes de neige succédant aux tempêtes de neige avec une régularité monotone. Pour passer le temps, Althalus enseigna à Gher l'art délicat de faire les poches des autres. L'enfant était malin, ça ne faisait aucun doute, mais parfois, son esprit vagabondait dans d'étranges directions.

— Prends garde, Gher, grogna Althalus pendant une de leurs séances d'entraînement. Le geste que tu viens de faire était d'une incroyable maladresse.

— Désolé, maître Althalus. Je viens d'avoir une idée, et ça m'a déconcentré.

— Quel genre d'idée ?

— Ghend essaye de changer le monde en remontant dans le temps et en modifiant ce qui s'est déjà produit, n'est-ce pas ?

— C'est ce que raconte Dweia.

— S'il en est capable, pourrions-nous le faire aussi ?

— Sans doute, si Dweia nous en donnait la permission.

— Ça ne devrait pas poser de problème ! Vous pouvez lui dicter vos quatre volontés. Elle ronronne dès que vous la touchez. Andine se comporte de la même façon avec Éliar. Un jour, vous m'expliquerez. Je ne comprends pas ce qui se passe quand les gens grandissent. Bref, si Ghend modifie les choses en remontant le cours du temps, il suffirait de le suivre pour les faire redevenir comme elles étaient, non ?

— Je suppose.

— Il ne serait pas plus simple de revenir en arrière les premiers et de tuer le père de Ghend ? Comme ça, il n'existerait plus.

Althalus cligna des yeux.

— Ce serait la façon la plus efficace de se débarrasser de quelqu'un, insista Gher : tuer son père. (Il fronça les sourcils.) Évidemment, on n'aurait pas beaucoup de raisons de vouloir s'en débarrasser à ce moment, puisqu'il n'aurait même pas vécu.

« Mais ce n'est pas ce qui m'a déconcentré tout à l'heure. Je cherchais un moyen de régler le problème Ghend. Puisqu'il remonte dans le temps, ne pourrait-on pas *avancer* ? J'ai du mal à expliquer ce que je veux dire, mais quand une chose se produit maintenant, une autre se produira la semaine prochaine…

— Ça s'appelle le lien de cause à effet.

— Si vous voulez. Admettons que vous ramassiez un caillou à un endroit et que vous le reposiez ailleurs…

— Admettons.

— Si vous remontez dans le temps et que vous le remettez à sa place initiale, cela serait-il comme si vous ne l'aviez jamais déplacé ? C'est là que ça me pose un problème. Ce serait comme faire quelque chose *et* ne pas le faire en même temps.

— Tu recommences à me donner la migraine, Gher.

— Écoutez-moi encore une minute, maître Althalus. Je suis presque certain de trouver un moyen.

— À quoi ça servirait ?

— Vous ne voyez pas ? Si nous imposions ça à Ghend – l'obliger à faire et à ne pas faire quelque chose en même temps –, ça l'immobiliserait sur place comme s'il venait de se transformer en pierre. On pourrait s'en servir de portemanteau… Ce que j'essaye de vous expliquer, c'est que le temps n'est pas une ligne droite, mais un cercle. Si nous changeons un point sur sa circonférence, ça modifiera tout le reste. C'est l'idée la plus excimarrante que j'aie eue ! Changer n'importe quoi à n'importe quel moment !

— Pourquoi moi ? gémit Althalus.

Au début du printemps suivant, un Arum couvert de boue arriva au château d'Albron pour lui annoncer que le chef Delur serait là le lendemain.

— Il est en avance, non ? dit Althalus. Certains cols sont encore bloqués par la neige.

— Ce n'est pas le genre de détail dont se soucie Delur, mon ami. Son clan est le plus important du pays, et il aime nous le rappeler. Il a dû envoyer quelques centaines d'hommes piétiner la neige pour lui ouvrir un chemin. Comme il est trop vieux pour monter à cheval, il se déplace dans une luge ou sur une chaise à porteurs. Les éléments ne l'ennuient guère. Il se croit le roi d'Arum. Je suis sûr qu'il veut arriver avant les autres pour prendre le contrôle de la situation.

— Les autres chefs feront-ils attention à lui ?

— Ils s'intéresseront davantage à votre or, mais nous aurons quand même besoin de lui à cause du nombre d'hommes qu'il peut aligner sur le terrain. Je le flatterai éhontément. Ça le mettra dans de bonnes dispositions, et vos urnes d'or feront le reste.

— C'est à ça qu'elles doivent servir ! On peut signer beaucoup d'accords avec vingt urnes d'or.

Le chef Delur était un grand vieillard aux cheveux et à la barbe blancs comme neige. Quand il y pensait, il se tenait aussi

droit que s'il avait avalé une perche. Mais dès que son attention se relâchait, ses épaules se voûtaient sous le poids des ans.

Ses vêtements étaient taillés dans des fourrures de premier choix et son casque d'acier était entouré d'un bandeau d'or qui évoquait une couronne.

Le chef se leva péniblement de la luge que quatre de ses hommes avaient traînée dans la cour du château.

— Salut à toi, fils Albron ! fit-il d'une voix qui n'avait plus rien de tonitruant.

— Ma demeure est honorée, grand chef, répondit Albron avec une courbette théâtrale. Nous ne nous attendions pas à ce que vous arriviez si tôt.

— Ton message a éveillé en moi une grande curiosité, mon fils. (Delur plissa les yeux en observant son escorte.) Il m'a semblé que mes hommes souffraient du manque d'exercice, et qu'une petite balade en montagne raffermirait leurs muscles et éclaircirait leurs idées. Ainsi, ils pourront mieux me servir, et ils m'assurent tous que c'est leur seule raison de vivre…

Cette ironie indiqua à Althalus que l'évaluation d'Albron n'était pas tout à fait exacte. Delur n'était pas aussi sénile que les autres chefs de clan voulaient bien le croire.

Il décida d'observer attentivement le vieil homme jusqu'à ce qu'il se soit forgé une opinion.

— Rentrons, grand chef, dit Albron. La saison n'est guère clémente, et les feux de mon hall vous réchaufferont.

CHAPITRE XX

Une semaine plus tard, un peu avant minuit, Emmy tira Althalus d'un profond sommeil en lui frottant la nuque avec son museau. Celui-ci étant toujours aussi froid et humide, le voleur s'éveilla en sursaut.

— J'aimerais que tu arrêtes de faire ça, grommela-t-il.

— Tant que ça fonctionne, pourquoi changer ? Va réveiller les autres ! Nous devons parler de certaines choses… et nous devons en parler à la Maison.

Althalus se leva, s'habilla et sortit de sa chambre pour réveiller ses amis.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Bheid alors qu'ils se rassemblaient dans le couloir.

— Je n'en suis pas certain. Emmy ne m'a rien dit, mais elle veut nous parler en privé. Ramène-nous à la Maison, Éliar.

— À vos ordres !

Le jeune homme les précéda jusqu'à l'armurerie, ouvrit la porte… et entra dans la pièce de la tour.

— Il y a un problème ? lança Gher quand Dweia eut repris sa forme humaine.

— Pas vraiment… Je voulais que nous parlions de la façon de présenter notre offre aux chefs de clan. Ça se passera mieux si nous racontons tous la même histoire. Vous vous doutez que nous ne pouvons pas leur révéler ce qui se passe réellement. Les Arums n'aiment pas se mêler de religion. Donc, il nous faudra inventer des raisons politiques pour détourner leur attention.

— Si c'est une guerre que vous cherchez, je serais ravie de vous prêter la mienne, proposa Andine. L'idée que tous les clans d'Arum marchent sur Kanthon me fait chaud au cœur.

— C'est la solution la plus simple, dit Bheid. Les Arums sont informés du conflit entre Osthos et Kanthon. Nous n'aurons pas

à leur servir de mensonges laborieux pour expliquer nos objectifs militaires.

— Et je serai là pour leur demander de participer à ma croisade contre les dégénérés de Kanthon, ajouta Andine.

— Ça aurait beaucoup d'avantages, Dweia, dit Althalus. Andine est l'Aryo d'Osthos. Il semble logique qu'elle ait la clé du trésor dans sa poche. Ça expliquerait la provenance de notre or, au cas où un des chefs de clan s'en soucie.

— Tu es douée pour parler en public ? demanda Leitha à son amie.

— As-tu dormi tous ces derniers mois ? répliqua Andine. Je suis sans cesse en train de parler en public. Vous pensiez que la façon spectaculaire dont je fais usage de ma voix était un accident ? Ma voix est l'instrument le mieux accordé de Treborea. Je peux m'en servir pour faire tomber les oiseaux des arbres et pleurer les pierres, si ça me chante. Tout bien considéré, je n'aurai peut-être pas besoin de tout cet or. Laissez-moi une demi-heure, une pièce avec une bonne acoustique et je mobiliserai les Arums avec ma voix.

— Elle a sans doute raison, dit Éliar. Quand elle m'a enchaîné à ce pilier dans sa salle du trône, elle a presque réussi à me convaincre que ce monstre d'Éliar méritait un châtiment exemplaire !

— Tout concorde, Dweia, dit Althalus. Nous demanderons à Albron de la présenter aux autres, et elle leur exposera la situation. Puis elle me laissera la parole. Je leur donnerai des précisions et leur ferai une offre. Albron sait ce qui se passe, donc il pourra aplanir les difficultés éventuelles. (Il se radossa à sa chaise.) Il reste quand même une petite incohérence. Il n'est pas très normal qu'une souveraine vienne faire ce genre de demande en personne. N'est-elle pas censée envoyer des diplomates ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je me comporterai de la même façon que les autres ? s'énerva Andine. Je ne fais jamais ce qu'on attend de moi ! En dépit des objections de mes conseillers, j'ai oublié toute prudence pour aller en Arum et dégoter de l'aide dans le conflit qui m'oppose aux Kanthons. Malgré les risques considérables, j'ai bravé les dangers pour

venir au château d'Albron présenter ma supplique aux chefs de clan. Je suis si incroyablement courageuse que vous oserez à peine me regarder en face.

— Ce n'est pas un poil mélodramatique ? objecta Bheid.

— Je vais m'adresser à des Arums, rappela Andine. J'opterais pour une approche différente avec des Perquaines ou des Equeros. Les Arums sont un peuple mélodramatique, et je leur offrirai un spectacle qu'ils ne sont pas près d'oublier. Contentez-vous de demander à Albron de me présenter à eux, et laissez-moi le champ libre. Je ne leur donne pas une demi-heure pour me manger dans la main.

— Tu n'aurais pas trop confiance en toi ? demanda Leitha.

— Pas du tout. Je suis la meilleure.

— Excusez-moi..., intervint Gher.

— Tu voulais ajouter quelque chose ? fit Althalus.

— Vous ne trouvez pas ça un peu trop simple ? Je veux dire... Les Arums croiront-ils qu'il faut tant de soldats pour assiéger une seule ville ?

— Il n'a pas tort, dit Éliar. Selon le sergent Khalor, les gens des basses terres essaient toujours de s'en tirer en engageant le moins de soldats possible. Il faudra une guerre plus importante pour que ça ait l'air crédible.

— C'est la seule dont nous disposons pour le moment, dit Althalus.

— Pas vraiment. Il y a aussi celle qui vous oppose à Ghend...

— C'est une guerre religieuse, Gher ! N'as-tu pas entendu Albron dire que les Arums ne se mêlent pas de religion ? (Il secoua la tête.) Nous devrons nous cantonner à la politique.

— Pourquoi ne pas prétendre que les Kanthons travaillent pour les Nekweros ? D'après Leitha, personne ne sait exactement ce qui se passe là-bas, sinon que c'est effrayant. Nous n'avons qu'à dire que le roi des Nekweros veut devenir le maître du monde et qu'il a convaincu le débile de Kanthon de s'allier à lui. Ça ne serait pas très éloigné de la réalité... Un bon mensonge ne doit-il pas toujours contenir une part de vérité ? Si nous parlons du conflit entre Osthos et Kanthon, tout aura l'air trop simple. Mieux vaut nous laisser une marge de manœuvre pour les choses que nous n'arriverons pas à expliquer.

— Tu ferais bien de surveiller tes arrières, Althalus, dit Leitha. Le petit est en train de gagner du terrain.

La nuit suivante, un vent tiède balaya les montagnes d'Arum, dégageant les cols comme s'ils eussent été remplis de beurre fondu. La gadoue fit sortir les rivières de leur lit ; une fois les inondations passées, le reste des chefs de clan arriva.

Koleika, l'héritier du répugnant Neigwal, fut le premier à atteindre le château. Très mince, des cheveux noirs et une mâchoire carrée, il portait un pantalon de cuir et non le kilt traditionnel des Arums. Il parlait rarement, et quand il s'y risquait, sa lèvre supérieure ne frémissait même pas.

Il s'entretint brièvement avec Albron, puis se tint à l'écart des autres durant tout son séjour.

Quelques jours plus tard arrivèrent Smeugor et Tauri, des clans du Sud. Le premier, fort râblé, avait un visage rougeaud où les boutons le disputaient aux cicatrices. S'il affichait une gaieté forcée, ses petits yeux étaient aussi froids et durs que des agates. Le second avait des cheveux blonds clairsemés et pas une ombre de barbe. Visiblement, il se considérait comme un séducteur. Vêtu d'une élégante tenue à la mode dans les basses terres – mais qui n'avait pas dû être lavée récemment – il lorgnait toutes les femelles qui passaient près de lui avec une concupiscence non dissimulée.

Comme Koleika, les deux chefs évitèrent de se mêler aux autres.

— Je sens des relents d'anciennes hostilités dans l'air, dit Althalus à leur hôte un peu plus tard. Se passe-t-il quelque chose dont je devrais être informé ?

— Une séquelle des guerres interclans, dit Albron. Aucun chef de clan ne fait confiance aux autres. Le conclave que vous m'avez demandé d'organiser rompt avec la tradition, et ils sont tous assez soupçonneux. L'histoire d'Arum est une pathétique litanie de trahisons et d'assassinats. Nous sommes toujours sur nos gardes quand nous entrons sur le territoire d'un autre clan. Si je n'avais pas insisté sur la quantité d'or dont vous disposez, ils n'auraient même pas pris la peine de venir. Ça devrait s'animer un peu à l'arrivée de Twengor.

Le chef Twengor – grand, costaud et épouvantablement barbu – était ivre mort quand il atteignit le château d'Albron. Son neveu, le chef Laiwon, chevauchait près de lui pour l'empêcher de tomber de sa monture.

Twengor beuglait des chansons paillardes dont l'écho discordant se répercutait entre les montagnes. Laiwon était un jeune homme sec à qui son oncle faisait visiblement de l'ombre.

Le chef Gweti fut le dernier à arriver ; Althalus remarqua aussitôt le mal que se donnaient les autres pour l'éviter. La tête très grosse, il avait un visage minuscule qui en couvrait à peine le quart, lui donnant l'air pincé. Ses yeux globuleux ne se fixaient jamais sur rien, et un tic nerveux agitait une de ses joues. Quand il parlait, les sons qui sortaient de sa bouche évoquaient des bêlements de mouton.

— Je croyais qu'ils ressembleraient davantage à Albron, dit Andine à ses amis. Mais ce sont de vrais barbares, n'est-ce pas ?

— Tu doutes de tes capacités oratoires, ma chérie ? susurra Leitha.

— Pas vraiment. Il va falloir modifier mon angle d'approche, c'est tout. Albron est relativement civilisé, mais ma subtilité risque de passer au-dessus de la tête des autres. Il se peut que je doive leur marteler sur le crâne à coups de massue pour attirer leur attention.

— J'ai hâte d'entendre ton discours.

— Pour être parfaitement honnête, Leitha, moi aussi, soupira Andine.

Les chefs de clan et leur suite se rassemblèrent dans le grand hall pour déjeuner le lendemain de l'arrivée de Gweti, d'où un niveau sonore un peu plus élevé que d'habitude. Albron appréciait un certain décorum à l'heure des repas, mais certains de ses collègues étaient plutôt du genre bagarreur. Après le repas, il suggéra que les chefs de clan et leurs conseillers se rassemblent dans un endroit plus propice à la sérénité.

La salle de conférences où il les conduisit était à l'arrière du château – loin du brouhaha du grand hall – et non dans une des tours. Une vieille légende arum parlant d'une tuerie perpétrée

dans une tour, tous les conclaves se tenaient désormais au rez-de-chaussée.

Au centre se dressait une table flanquée de chaises hautes pour les chefs de clan et de sièges plus bas pour leurs conseillers.

Les vingt urnes qu'Althalus et Éliar avaient rapportées de la Maison étaient entassées dans un coin.

Les compagnons prirent place au bas bout de la table, histoire que tout le monde puisse les voir.

— De quoi s'agit-il, Albron ? dit Twengor. Voilà un siècle que personne n'a convoqué le conclave.

— La souveraine d'une des cités-États de Treborea m'a contacté. Elle a un emploi à nous proposer.

— Et tu comptes partager cette occasion avec nous ? s'étonna Gweti.

— La souveraine veut engager plus de soldats que je n'en ai, dit Albron. Elle a assez de travail – et assez d'or – pour tous les Arums mâles valides.

— J'adore entendre parler d'or, avoua Gweti.

— Je suppose que ces étrangers sont les émissaires de la souveraine ? lança Koleika en désignant Althalus.

— J'y arrivais… Les gens des basses terres ont d'étranges coutumes. Il n'est pas du tout inhabituel chez eux qu'une femme occupe le trône.

— C'est une hérésie ! beugla Twengor. Je vais t'écouter, mais tu viens de baisser de deux ou trois échelons dans mon estime. (Ses yeux injectés de sang se posèrent sur les urnes.) Pourquoi ne pas mettre un de ces tonneaux en perce ? Tes âneries passeront mieux si nous les faisons descendre avec un peu de bière.

— Ce ne sont pas des tonneaux de bière, dit Albron. Cela précisé, leur contenu vous aidera à mieux digérer le fait que votre futur employeur est une femme.

— Je m'en vais, annonça Koleika en se levant.

— Une femme très riche ! Tu ne vas pas refuser son offre avant de l'avoir entendue ?

— Refuser un tas d'or ne te rendra pas très populaire auprès de tes hommes, dit Laiwon. Il arrive que des rebellions éclatent quand un chef commet ce genre d'erreur.

Koleika se gratta la mâchoire.

— D'accord, concéda-t-il en se rasseyant. J'écoute, mais je ne vous promets rien.

— Moi, ça ne me pose pas de problème de travailler pour une femme, fit Gweti, du moment qu'elle paye bien. Je travaillerais pour une chèvre si elle m'offrait assez d'or.

— Une chèvre ? s'indigna Andine.

Leitha lui posa une main sur le bras.

— Plus tard, murmura-t-elle.

— Nous voilà dans le vif du sujet, enchaîna Albron. La jeune dame qui est sur le point d'arracher les yeux du chef Gweti est l'Arya Andine d'Osthos, et elle aimerait vous parler d'or.

— Je vais vous couper l'herbe sous le pied, Althalus, dit tout bas la jeune fille. Il faudra peut-être que vous révisiez votre discours.

Elle se leva, ses grands yeux sombres brûlants de passion.

— Jolie petite chose, pas vrai ? commenta Tauri. Elle a bien plus à offrir que de l'or…

— J'avais remarqué, souffla Smeugor.

— Suis-je suffisamment caprine à votre goût, chef Gweti ? demanda Andine.

— Je me suis mal exprimé. Pourrez-vous me pardonner ?

— Pas tout de suite ! Je vais d'abord vous envoyer au lit sans manger, et nous en reparlerons demain. (Elle marqua une pause, dévisageant chaque chef de clan.) Ne perdons pas de temps, messires. J'ai quelque chose à vous montrer ; nous en parlerons ensuite. Éliar, aurais-tu la bonté d'ouvrir une de ces urnes ?

— Bien sûr, Votre Altesse.

Le jeune homme se leva, se dirigea vers les urnes et fit ce qu'on lui demandait.

— Renverse-la sur le plancher.

— Le plancher ?

— C'est la partie de la pièce qui est en bas. Les côtés s'appellent des murs, et le dessus un plafond. Verse, Éliar, verse !

— Comme vous voudrez.

Le jeune homme inclina l'urne, faisant ruisseler les pièces jaune vif sur le sol.

— Joli, pas vrai ? lança Andine aux chefs.

Ils ne répondirent pas. Althalus remarqua que la plupart ne respiraient plus.

Éliar fit tomber la dernière pièce.

— Elle est vide, Votre Altesse.

— Vides-en une autre.

— Oui, Votre Altesse.

Deux urnes plus tard, Andine leva une main.

— Ça devrait suffire pour le moment. (Elle adressa un sourire radieux à ses auditeurs.) Ai-je réussi à capter votre attention ?

— Pour les autres, je ne sais pas, mais vous avez toute la mienne, dit Gweti.

— Je vous laisserai peut-être souper, en fin de compte. Vous voyez, il n'est pas très difficile de s'entendre avec moi. En un mot comme en cent, j'engage. Êtes-vous intéressés ?

Le vieux chef Delur tremblait comme une feuille.

— Mon clan est sous vos ordres, impériale Arya !

— N'est-ce pas le vieillard le plus adorable du monde ?

— Qui voulez-vous que nous tuions, petite fille ? demanda Twengor. Donnez-nous son nom, et nous vous rapporterons sa tête.

— Étonnant ! railla Andine. Tout le monde prétend qu'il est difficile de faire un discours. Mais je n'ai pas eu de problème du tout…

— Les discours passent mieux avec un accompagnement musical, ma chérie, dit Leitha. Et Éliar joue de l'urne comme un virtuose.

— C'est la plus belle musique que j'aie jamais entendue, déclara Koleika. Ravi d'être resté pour le concert.

— Je ne suis qu'une gamine idiote, lâcha Andine. Donc, je vais laisser mon grand chambellan vous donner tous les détails.

À présent que j'ai gagné votre affection, je suis certaine que vous mourez d'envie de faire ce que je vous ordonnerai.

— Et de quoi s'agira-t-il, Votre Altesse ? demanda Gweti.

— Brûler, piller et tuer, ce serait trop demander ?

— Ça ne me pose aucun problème, assura Laiwon. Vous n'aurez qu'un mot à dire, et nous brûlerons, pillerons et tuerons.

Althalus se leva, l'air déconfit.

— Ma bien-aimée Arya m'a coupé l'herbe sous le pied, dit-il avec un soupir navré. C'est moi qui étais censé vous montrer tout cet or.

— Faites confiance à une femme pour saisir la moindre occasion de vous dévoiler ses appâts, dit Tauri.

— Vous avez peut-être raison… Je devais d'abord vous décrire la situation, puis ouvrir les urnes pour vous prouver qu'elle était prête à payer. Elle a réussi à me priver de mon principal argument.

— Mais elle s'est déjà assurée de notre attention, chambellan Althalus, dit Albron. Considérez que vous nous avez déjà engagés. Il ne reste qu'à désigner les malheureux qui ont eu le tort de s'attirer ses foudres.

— Pour l'instant, son index est pointé vers Kanthon, mais il se peut que ça aille plus loin. L'Aryo de Kanthon se croit sur le point de devenir le souverain de Treborea, mais la réflexion n'est pas son fort. « Débile » est sans doute l'adjectif le plus aimable pour le désigner.

Les chefs éclatèrent de rire.

— En réalité, les Kanthons ont été dupés par les Nekweros. Ma bien-aimée Arya en a conscience. Ne vous y trompez pas, messires : son innocence dissimule un esprit plus affûté qu'un couteau. Elle sait qui sont ses véritables ennemis. Des agents de Nahgharash envoient des fauteurs de troubles dans tous les royaumes des basses terres, et mon Arya vous serait reconnaissante de les massacrer un peu.

— Je croyais que massacrer était un concept absolu, dit Albron. Je ne vois pas bien comment on peut massacrer à moitié. Bref, une fois que nous baignerons dans le sang, elle voudra sans doute que nous envahissions Nekweros ?

— Plus tard, peut-être. Elle pense qu'il vaudrait mieux nous débarrasser de toutes les forces hostiles avant de lancer un assaut frontal sur Nahgharash. Une histoire de propreté, je crois.

— La propreté, c'est bien, mais je préférais le concept « brûler-piller-tuer », rugit Twengor. Vous ne trouvez pas que ça ferait une belle devise sur mon étendard ?

Il éclata d'un rire aviné.

— Ça va être un peu plus compliqué que ça, chambellan Althalus, dit Smeugor. Vous ne parlez pas d'un siège ou d'une bataille, mais d'une guerre qui s'étendra d'Ansu à Regwos. Meilleurs guerriers du monde ou pas, sommes-nous vraiment préparés à ça ?

— Smeugor a raison, approuva Tauri. L'or, c'est bien beau, mais il faut être vivant pour le dépenser. Une guerre comme celle-ci éparpillerait nos forces et ne nous laisserait pas une chance de gagner.

— Si c'est ce que tu penses, tu n'as qu'à rentrer chez toi ! beugla Twengor. Je n'ai jamais perdu un combat de ma vie. J'attaquerais le soleil, si la paie était suffisante.

La dispute continua jusqu'au soir. Smeugor et Tauri élevaient sans cesse de nouvelles objections, soulignant que les Arums n'étaient pas assez nombreux pour se lancer dans une guerre globale. Twengor et les autres se moquèrent d'eux, mais ils ne cessèrent de revenir à la charge.

— Il se fait tard, déclara Albron alors que le soleil se couchait. Pourquoi n'ajournons-nous pas la séance ? Le dîner sera bientôt servi. Nous reprendrons demain.

— Notre hôte a raison, dit le chef Delur. Allons manger et dormir. Peut-être y verrons-nous plus clair demain.

— Bien dit ! approuva Koleika.

— Vous devez vous tromper, Leitha ! s'exclama Albron un peu plus tard, après qu'ils eurent laissé les autres chefs de clan festoyer dans le grand hall.

— Non, chef Albron, insista la jeune femme. Smeugor et Tauri travaillent tous les deux pour Ghend.

— Devons-nous les tuer ? demanda Gher.

— Vous feriez bien de le tenir en laisse, Althalus, dit Albron. Je ne vois pas de manière plus radicale de relancer les guerres claniques.

— Sans compter que ça nous fermerait une porte très intéressante, dit Althalus. Puisque nous savons qu'ils travaillent pour Ghend, ils seront un moyen parfait de lui transmettre de fausses informations.

Je peux me servir d'eux pour mener Ghend par le bout du nez.

— Ça ne durera pas, dit Bheid. Après qu'ils l'auront envoyé sur une fausse piste deux ou trois fois, Ghend les fera éliminer.

— Quel dommage, soupira Althalus. Bien entendu, ça signifie que leurs clans se sentiront moralement obligés de déclarer la guerre à celui de Ghend ? N'est-ce pas ce que nous désirons ? Nous en serons tous terriblement désolés, mais vous savez ce qu'on raconte à propos du verre à moitié plein. Je suis certain que nous réussirons à surmonter notre chagrin. Ne sommes-nous pas extrêmement courageux ?

Le lendemain matin, les chefs de clan se réunirent dès la fin du petit déjeuner.

— Où est passé l'or ? demanda Gweti, alarmé.

— Nous l'avons mis en lieu sûr, répondit Althalus. Nous ne voudrions pas qu'un voleur s'en empare…

— Que les dieux l'en empêchent ! dit Gweti.

— Je tiens de source sûre qu'ils le feront. Dois-je comprendre que vous avez décide de travailler pour ma bien-aimée Arya ?

— Dès que nous aurons fini de marchander, dit Twengor. (Il se tourna vers Andine.) Combien êtes-vous prête à payer, ma petite dame, et pendant combien de temps ?

— J'ai déjà engagé le sergent Khalor, expliqua la jeune fille. C'est un des officiers les plus expérimentés du chef Albron, et il s'y connaît bien mieux que moi en la matière. Il s'assurera que je ne me fasse pas rouler. Quant à vous, vous devrez vous débrouiller pour préserver vos intérêts.

— J'ai entendu parler de lui, dit Gweti, dépité. J'espérais que…

— Que vous pourriez me dépouiller ? demanda Andine. Vous n'auriez quand même pas abusé une innocente jeune fille ?

— Je suppose que non…

— N'est-il pas adorable ? roucoula Andine. Très bien. Leitha et moi allons laisser faire ces gentilshommes. Si j'ai bien compris, le marchandage implique un langage assez coloré dont les dames doivent préserver leurs chastes oreilles. Amusez-vous bien… Et tâchez de ne pas en venir aux mains.

En dépit des protestations des chefs de clan, le sergent Khalor ne voulut pas démordre du « prix standard » à la base de ses négociations. Gweti avait visiblement effectué un petit calcul, et compris que ce « prix standard » lui enlèverait tout espoir de mettre la main sur la totalité des vingt urnes.

Cela semblait lui causer une douleur presque physique.

— Je me montre plus que généreux, dit Khalor. Nous engageons tous les hommes que vous pourrez rassembler, pourvu qu'ils soient capables de tenir debout, de voir les éclairs et d'entendre le tonnerre. Je ne réclamerai pas une remise sur les handicapés, comme je le devrais. Nous sommes d'honorables Arums, nobles chefs. Que penserait le reste du monde si nous roulions une innocente jeune fille ?

— Qui se soucie de ce que pense le reste du monde ? demanda Gweti.

— *Vous* devriez ! Si la rumeur prétend que vous êtes un voleur, plus personne ne voudra traiter avec vous. Vos soldats resteront à la maison, et vous devrez quand même les nourrir. Vous serez vieux, grisonnant dans les dettes jusqu'au cou avant que quelqu'un fasse de nouveau appel à vous.

— Ce brave sergent a raison, mon fils Gweti, déclara Delur. La prospérité de l'Arum dépend de ce que nous ferons aujourd'hui. Chacun sait que nos soldats sont les meilleurs du monde mais si leurs chefs se conduisent mal, qui apportera de l'or dans ces montagnes sacrées pour traiter avec nous ? Acceptons moins pour gagner davantage…

Althalus observait attentivement Smeugor et Tauri, qui étaient assis à part et chuchotaient entre eux. Ils semblaient s'inquiéter de quelque chose. Visiblement, le petit numéro d'Andine les avait pris au dépourvu. Le regard du voleur se posa

sur les conseillers assis derrière eux, et il lut une évidente insatisfaction sur leur visage. Smeugor et Tauri ne devaient pas être très populaires dans leurs clans. Leur hostilité à l'égard d'Andine réveillait la désapprobation qui devait couver depuis un certain temps. Althalus le nota dans un coin de sa tête pour en tirer parti plus tard. Pour le moment, ils avaient besoin de Smeugor et de Tauri, mais quand ils ne leur serviraient plus à rien, une mutinerie réglerait le problème.

Le marchandage continua toute la journée, chaque chef cherchant des raisons d'avoir plus d'or. Mais le sergent Khalor se cramponna à son offre initiale. Il ne cessait de répéter « tant par tête », comme s'il achetait un troupeau de bétail. Les chefs des clans mineurs protestèrent vigoureusement, mais Khalor ne se laissa pas abuser par la promesse d'un meilleur entraînement, de plus d'enthousiasme ou d'armes plus modernes.

Finalement, il décida de couper court à la discussion.

— Mon offre est à prendre ou à laisser. Si l'Arum ne nous fournit pas suffisamment d'hommes, nous irons en recruter à Kweron ou à Kagwher. Je suis certain de n'avoir pas de mal à dégoter des volontaires. Je préférerais des Arums, mais je prendrai ce que je trouverai.

Ces propos eurent raison des dernières réticences.

— Encore une chose. Je paierai à la livraison ! Les promesses ne valent rien. J'ouvrirai les cordons de ma bourse quand les hommes se tiendront devant moi.

— Ça ne marche pas comme ça ! dit Gweti. D'habitude, notre parole suffit !

— Pas cette fois !

Albron se pencha vers Althalus.

— Je vous avais bien dit que Khalor était doué. Vous ne pensez pas que ses services valent une petite prime ?

— Certainement, approuva Althalus. Étant propriétaire de la mine d'or, je peux acheter tout ce qui me chante, mais je vous donne ma parole d'honneur que je ne tenterai pas de vous souffler Khalor. Que pensez-vous de ça ?

Minuit était passé depuis longtemps quand Emmy réveilla Althalus de la façon habituelle.

Il remarqua que son museau n'avait ni séché ni réchauffé.

— Nous devons aller à la Maison, dit-elle sur un ton pressant.

— Il y a un problème ?

— Ghend vient de passer à l'action. Nous ne sommes pas tout à fait prêts, mais nous devons riposter.

Althalus s'habilla et sortit dans le couloir pour réveiller ses compagnons. De nouveau, ils franchirent la porte de l'armurerie et montèrent l'escalier de la tour.

— Wekti est au bord de l'effondrement, leur révéla Dweia. Nous devons agir.

— Wekti ? répéta Bheid. Qui s'en soucie ? Ce n'est qu'un immense pâturage.

— Si Wekti tombe, Plakand suivra. Puis l'armée de Ghend marchera sur Medyo. Awes est sur la frontière orientale et, cette fois, il n'en restera rien la bataille finie. La destruction d'Awes a toujours fait partie des plans de Ghend.

— Comment réunir assez d'hommes pour l'en empêcher, Emmy ? demanda Éliar. Il y a un mois de voyage entre Arum et Wekti.

— Utilisons les portes, proposa Gher.

— Je ne peux pas amener des soldats dans la Maison !

— Il suffira d'amener la Maison à eux… Pas toute la Maison : une ou deux portes suffiront.

— Tu veux bien m'expliquer ça ?

— Je viens à peine d'y penser, donc mon raisonnement n'est peut-être pas tout à fait au point. Nous ne voulons pas que les Arums soient au courant, pour la Maison et pour les portes, mais j'envisage un moyen de les faire transiter par là sans qu'ils sachent où ils sont. Il nous faudra juste une grande quantité de buissons.

— Pourquoi ?

— Pour dissimuler ce que nous ferons. Disons que tu prendras la tête d'une armée d'Arums et que tu les feras passer sur un chemin qui traverse une végétation très dense. Une porte sera dissimulée à l'intérieur ; ils la franchiront sans la voir et se retrouveront dans la Maison, mais ils ne le sauront pas parce

que nous avons entassé d'autres broussailles dans le couloir. Ensuite… (Gher fronça les sourcils.) Ah, zut !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je viens de calculer que les portes ne sont pas assez larges pour laisser passer plus d'une personne à la fois et, comme il y en aura beaucoup… Je vais y réfléchir encore un peu.

— Ne t'inquiète pas pour les portes, dit Dweia. C'est mon problème ! Elles peuvent devenir aussi larges ou étroites que je le souhaite.

— Ce serait génial, Emmy ! s'exclama Gher. Imagine que tu en rétrécisses une histoire que je sois le seul à pouvoir m'y faufiler…

— Tu t'égares, Gher ! grogna Leitha. Finis ton raisonnement avant de passer à l'idée suivante. Tu as amené une armée dans le couloir de la Maison. Que vas-tu en faire maintenant ?

— Oh, c'est vrai… Je pensais qu'Éliar pourrait la conduire vers la porte de Wekti, qui serait elle aussi dissimulée par des buissons. Ainsi, ils partiraient d'ici et se retrouveraient là-bas sans s'en apercevoir.

— Mais ils vont partir des montagnes et arriver sur un terrain plat, objecta Éliar.

— La Maison s'en chargera. Puisqu'elle est *n'importe quand*, elle peut faire durer la traversée des buissons aussi longtemps qu'Emmy le désirera. Les soldats auront l'impression d'avoir passé des semaines à piétiner dans les bois, mais ils sortiront de l'autre côté une ou deux minutes plus tard. (Gher se tourna vers Dweia.) Vous croyez que c'est possible ?

— Je pense que oui. Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ?

— L'autre jour, j'écoutais le chef à la petite figure parler avec celui qui a une grosse mâchoire.

Il disait que ce serait génial de toucher la paye de ses soldats pour des semaines où ils n'auraient fait que marcher. Alors, j'ai repensé à la façon dont la Maison transmute la distance et le temps en une seule et même chose. C'est un fabuleux raccourci, mais nous ne voulons pas que ces gens le sachent. Ils commenceraient à s'exciter, et peut-être qu'ils voudraient s'en servir d'une manière que nous n'approuvons pas. C'est là que

j'ai eu l'idée des buissons, pour les empêcher de découvrir l'existence de la Maison.

Dweia eut un sourire affectueux.

— Tu es un trésor, Gher ! Je te dois quelques tonnes de bisous.

Le petit garçon s'empourpra.

— Un « merci » suffira, Emmy. Je n'aime pas trop les bisous : c'est baveux, collant, et ça me met mal à l'aise.

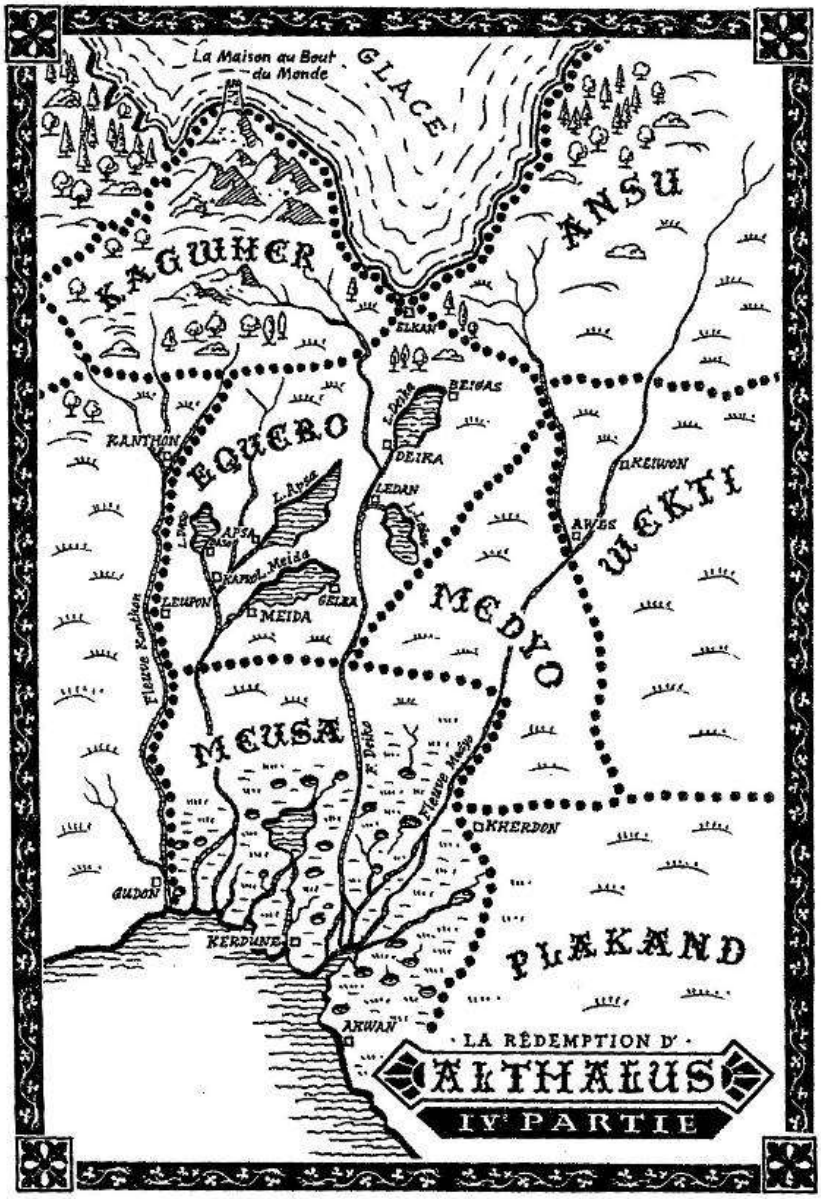
— Les choses baveuses et collantes deviennent plus intéressantes quand on grandit, affirma Andine.

Ses grands yeux se posèrent sur Éliar et elle eut un sourire en coin.

Le jeune homme s'empourpra.

QUATRIÈME PARTIE

ELIAR



CHAPITRE XXI

Un orage estival s'était déchaîné dans les montagnes de Kagwher avec son attirail de nuages, d'éclairs aveuglants et de roulements de tonnerre qui semblaient faire trembler sur ses fondations la Maison au Bout du Monde.

Poussée par le vent, la pluie avait assailli les fortifications, mais elle cessa peu après minuit, et la lune argentée émergea des nuages pour contempler le monde purifié par la tempête.

Dweia se tenait devant la fenêtre nord et ses yeux verts étaient comme toujours un mystère.

— Peux-tu me dire ce que Ghend trafique à Wekti ? demanda Althalus.

— Le problème vient du nord, répondit Dweia. Ghend a envoyé Gelta au sud d'Ansu pour inciter les tribus de la frontière à se soulever. Elle a régné sur ces tribus au quatrième millénaire, et reste la figure centrale de leur mythologie. Confrontés à son retour miraculeux, les Ansus sont persuadés qu'elle est devenue une déesse de la guerre immortelle. Ils la suivront aveuglément, et si nous ne l'arrêtons pas, elle aura mis Wekti à genoux dans moins d'un mois.

— Comment a-t-elle persuadé les Ansus qu'elle est la Gelta qui les dirigeait il y a six mille ans ? demanda Althalus. Les Ansus ne sont pas des lumières, mais ils ont dû avoir du mal à avaler ça.

— Ghend a organisé quelques démonstrations pour eux, chaton, dit Dweia. Après que Gelta fut descendue du ciel au galop, le scepticisme est passé de mode dans le sud d'Ansu.

— Les Wektis ont-ils une armée pour se défendre ? demanda Éliar. Histoire de les ralentir un peu ? Bheid éclata de rire.

— J'ai dit quelque chose de drôle ?

— Wekti est un royaume de bergers, le domaine des prêtres en robe blanche qui ont élevé la passivité au rang d'un art majeur. Les Wekti ne se défendront pas, les apostats y ont veillé.

— Tu crois qu'on pourrait débattre de théologie plus tard ? coupa Althalus. J'ai besoin de faits, pas de dénonciations. Où est la capitale de Wekti, et qui la dirige ?

— Je me suis laissé emporter, admit Bheid. Le gouvernement de Wekti siège dans l'ancienne capitale provinciale de Keiwon, qui remonte à l'époque de l'Empire Deikan. Le dirigeant officiel descend en ligne directe du dernier gouverneur impérial.

— Dirigeant officiel ?

— C'est un bouffon, Althalus. Il porte le titre de « Natus », qui signifie « père ». Les bergers ont d'étranges mœurs... Il s'appelle Dhakrel, et c'est une figure symbolique sans autorité véritable. Il se balade en toge deikane antique, une couronne sur le front et un sceptre à la main. Il est grassouillet, à moitié chauve, et a le cerveau vide de toute pensée. Il ne quitte jamais le palais, tout comme ses prétendues « Ordonnances Royales ». Les sycophantes de sa cour lui disent sans cesse combien il est important. Son visage apparaît sur les pièces de Wekti, mais son influence s'arrête là.

— Qui dirige vraiment le pays ?

— L'exarche Yeudon.

— « Exarche », c'est un titre de noblesse ? demanda Andine.

— Non, théologique, répondit Bheid. Chacun des trois ordres est dirigé par un exarche, ce qui se traduit par « prêtre des prêtres ». Yeudon détient le vrai pouvoir à Wekti ; c'est avec lui que nous devrons traiter. Il est brillant mais retors, et on ne peut pas lui faire confiance.

— Donc, ils n'ont pas d'armée du tout ! conclut Éliar.

— Deux légions dans le palais de Dhakrel, mais tous les soldats sont gras, paresseux et bons à rien. Ils ne savent pas se servir de leur épée, et si on les faisait marcher une lieue, ils s'écrouleraient de fatigue. Peut-être même qu'ils en mourraient.

— Et les gens du peuple ? Feraient-ils des soldats décents ?

— J'en doute, dit Bheid. Ce sont des bergers, plus proches de leurs moutons que des humains. Au premier bruit, ils se dispersent aux quatre vents en bêlant. Le Wekti moyen passe

ses journées à bercer des agneaux sur son sein, à écrire de la mauvaise poésie et à composer des chansons lamentables sur son amour pour la bergère de la vallée voisine.

— Est-on vraiment obligés de s'occuper d'eux ? demanda Éliar. Ils n'ont pas l'air d'en valoir la peine.

— Nous n'avons pas le choix, répondit Dweia. Ghend contrôle déjà Nekweros à l'ouest. Demande au sergent Khalor dans quelle position stratégique on est quand l'ennemi domine tous les pays frontaliers. Nous ne défendrons pas Wekti, mais notre flanc est.

— Je n'y avais pas pensé, avoua Éliar.

— Nous ferions mieux d'aller à Keiwon et de parler à Yeudon, dit Althalus.

Bheid éclata de rire.

— La guerre sera terminée avant que nous en ayons l'occasion.

— Je n'ai pas bien suivi…

— Les robes blanches sont obsédées par les traditions. Il faut six mois pour obtenir une audience avec Yeudon. Nous devrons nous frayer un chemin parmi des légions de fonctionnaires imbus de leur petite personne avant d'approcher l'exarche.

— Je pourrais me servir d'une porte, proposa Éliar.

— Mieux vaut ne pas commencer à en ouvrir dans des endroits que nous ne connaissons pas, dit Althalus. Ghend a peut-être déjà des espions à Keiwon. Bheid, qui est le chef de ton ordre ?

— L'exarche Emdahl.

— S'il envoyait un messager à Keiwon pour s'entretenir avec Yeudon, je présume qu'il n'aurait pas trop de mal à esquiver le protocole ?

— Probablement pas, mais il nous faudrait au moins une semaine pour contacter Emdahl et lui expliquer la situation.

— Ton exarche est un homme très occupé. Inutile de le déranger ! En temps normal, qui porte ses messages à Yeudon ?

— Un scopas : un des nobles de notre église.

— Ont-ils une tenue particulière ?

— Ils ne sont pas obligés de porter les robes de bure, dit Bheid en pinçant la sienne l'air dégoûté. Et ils se ceignent la taille d'un foulard écarlate.

— Félicitations pour votre promotion, scopas Bheid.

— On ne peut pas faire ça !

— Et pourquoi ? Si de nouveaux vêtements suffisent à nous ouvrir des portes, je peux t'en tisser avec des fils d'or.

— C'est interdit !

— En Awes, sans doute, mais nous allons à Keiwon. Ton ordre n'a pas d'autorité là-bas, donc les règles ne s'y appliquent pas.

— C'est un pur sophisme, Althalus !

— Évidemment. Les sophismes sont la base de toute bonne religion, l'ignorais-tu ? Quelles autres preuves te faudra-t-il ?

Bheid ouvrit la bouche pour protester. Mais il se ravisa et plissa les yeux.

— Ça pourrait marcher. Ça va à l'encontre de tout ce qu'on m'a appris, mais…

— Nous servons une noble cause, scopas Bheid. Les moyens n'ont pas vraiment d'importance. Dweia, tu viens avec nous ?

— Je pense que tu devrais t'en sortir sans moi. Les filles, Gher et moi vous attendrons ici.

— Comme tu voudras, dit Althalus en se levant. Allons chercher la porte de Keiwon, Éliar.

L'aube pointait derrière les collines de Wekti quand Éliar, précédant Bheid et Althalus, franchit la porte qui donnait sur un bosquet de saules.

Le voleur s'approcha de la lisière des arbres. Keiwon s'étendait une centaine de lieues en amont des ruines antiques d'Awes, sur la rive est du fleuve Medyo. Elle avait le côté « second choix » qui caractérise toutes les capitales de province. En un sens, ce n'était qu'une imitation de Deika avec son forum, son palais et son temple, mais à une échelle réduite. L'architecture manquait d'inspiration, et les statues avaient l'air en bois. Les gouverneurs qui dirigeaient Wekti depuis des siècles, des bureaucrates importés de la cité impériale de Deika, ne se préoccupaient guère d'intégrité artistique… ni d'intégrité

tout court ! Ils avaient voulu que Keiwon ressemble le plus possible à Deika. Résultat, au lieu de s'élancer vers le ciel comme Deika, Keiwon semblait se blottir à ras du sol.

Le temple de Kherdhos jouxtait le palais. Lui aussi était une réplique du temple de Deika, du moins selon les souvenirs d'Althalus, qui n'avait pas perdu de temps à faire du tourisme lors de sa brève visite à Deika, deux millénaires et demi auparavant, quand il entendait cambrioler le marchand de sel Kweso. La ressemblance lui donnait une impression de « déjà-vu déjà-fait », et il se demanda si l'exarche Yeudon gardait des chiens quelque part dans son temple.

Bheid ne semblait pas très à l'aise dans ses atours flambant neufs.

— Comment voulez-vous que je procède ?

— Un maximum d'arrogance serait bienvenu. Tu crois que tu y arriveras ?

— Je peux essayer.

— N'essaye pas : fais-le ! Si tu veux réussir, tu dois te mettre dans la peau de ton personnage. Tu apportes un message de l'exarche Emdahl pour l'exarche Yeudon, alors n'hésite pas à faire savoir que tu tueras quiconque se mettra en travers de ton chemin.

— « Tueras » ?

— Tu n'as pas besoin de passer à l'acte ; contente-toi de menacer. Tu portes la robe d'un noble de ton ordre. Impose-toi !

— Quel est ce message ? Je devrais peut-être l'écrire…

— Certainement pas ! Tu ne veux pas qu'il tombe entre de mauvaises mains. C'est un message *oral* destiné aux seules oreilles de Yeudon. Disons que ton exarche a récemment découvert que le démon Daeva avait lancé sa campagne de conquête du monde… Dans son immense sainteté, ton maître est prêt à oublier son animosité traditionnelle pour les apostats en robe blanche et à les aider à combattre les ténèbres.

Bheid cligna des yeux.

— Nous avons besoin d'une explication rationnelle à la présence des hordes de barbares arums qui arriveront à Keiwon demain ou après-demain, non ? J'improvise, donc ce n'est pas parfait. Nous peaufinerons les détails en route. Yeudon doit déjà

savoir que des Ansus se rassemblent à sa frontière septentrionale, mais conduis-toi quand même comme si tu lui apportais des nouvelles alarmantes. Tâche d'avoir l'air horrifié et mentionne quelques trivialités qui retiendront son attention : la fin du monde, l'invasion par des hordes infernales, l'extinction du soleil soufflé comme une chandelle… Tu vois le genre. Puis présente Éliar comme le porte-parole des clans d'Arum, et dis à Yeudon que je suis l'entrepreneur qui détient les cordons de la bourse de notre mission sacrée.

— Ce n'est pas un peu gros ?

— Bien sûr que si ! Je te donne les grandes lignes. N'hésite pas à broder ! Déchaîne ta créativité. Connaissant la façon dont tu as roulé Ambho dans la farine à Kweron, j'ai toute confiance en ta capacité de mentir.

Bheid frémit.

— Je ne suis pas censé mentir aux gens !

— Quand on y réfléchit bien, ce mensonge-là est assez proche de la vérité. Nous offrons effectivement de l'aide, et la guerre qui se prépare opposera pour de bon le bien au mal. Tout ce que je te demande, c'est d'omettre certains détails que Yeudon serait incapable de comprendre. Si tu lui racontais la vérité toute nue, il te prendrait pour un fou dangereux et te ferait enfermer. Révèle-lui ce qu'il est en mesure d'accepter et passe sur le reste. Dis-lui que les Arums viennent se battre pour lui, et il t'accueillera à bras ouverts. Nous devons mettre le pied dans la porte, Bheid, et c'est le moyen le plus rapide d'y parvenir. (Althalus regarda le soleil qui s'élevait dans le ciel.) Descendons en ville. Les robes blanches doivent déjà être au travail.

Quand ils entrèrent dans le temple, Bheid exigea qu'on le conduise immédiatement à l'exarche Yeudon. Althalus le regarda malmener les petits fonctionnaires. Avec un peu d'entraînement, songea-t-il, son compagnon aurait pu se lancer dans une tout autre carrière.

Mais toutes les robes blanches ne s'empressèrent pas de lui obéir. Le prêtre qui occupait un petit bureau dans l'antichambre de l'étude de Yeudon affichait la mine hautaine qui avait tant irrité Althalus lors de sa visite à Deika.

— Vous devrez attendre votre tour ! lâcha-t-il, méprisant.

— Éliar, si cet imbécile ne se lève pas sur-le-champ, je veux que tu le tues, ordonna Bheid, impassible.

— C'est vous qui commandez, scopas, dit le jeune homme en désignant le Couteau.

— Vous n'oseriez pas ! s'exclama le prêtre en bondissant sur ses pieds.

— C'est mieux Maintenant, allez dire à votre exarche que le scopas Bheid lui apporte un message de l'exarche des robes noires. Le sort du monde ne dépend pas entièrement de votre promptitude à réagir, mais le vôtre, si !

Terrifié, le prêtre s'empressa d'obéir.

— J'ai réussi à me faire comprendre, pas vrai ? murmura Bheid.

— Tu te débrouilles très bien, le félicita Althalus. Ne change rien.

Le prêtre revint et fit une courbette obséquieuse.

— L'exarche va vous recevoir, révérend.

— Il était temps.

Bheid précéda Althalus et Éliar dans la pièce voisine. Les murs étaient couverts d'étagères croulant sous le poids des livres et des parchemins. Çà et là, des tapis en peau de mouton couvraient le sol de pierre polie.

L'exarche Yeudon était un homme émacié vêtu d'une robe blanche à capuche. Sous ses cheveux argentés, son visage aux rides profondes semblait vaguement amusé.

— Qu'est-ce qui vous a retenu si longtemps, scopas Bheid ? demanda-t-il.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés, Votre Éminence ?

— Pas en personne, mais j'ai reçu plusieurs rapports quasi hystériques depuis votre arrivée au temple. Je m'attendais à ce que vous défonciez ma porte à coups de pied.

— Je reconnais que mes manières ont pu sembler abruptes… L'importance du message de mon exarche m'a fait oublier l'étiquette, et je m'en excuse.

— Ce ne sera pas nécessaire, scopas Bheid. Auriez-vous réellement fait tuer frère Akhas ?

— Probablement pas… Au fil des ans, j'ai découvert que ce genre de menace ouvre les portes plus sûrement qu'un passe-partout.

— En tout cas, elle a réveillé frère Akhas ! Dites-moi ce qui se passe de si important pour que vous vous sentiez obligé de recourir à des moyens si radicaux.

— Des troubles sur votre frontière nord, Votre Éminence…

— Nous sommes au courant. Autre chose ?

— Ces troubles sont plus graves qu'il n'y paraît au premier abord. Assez, en tout cas, pour que mon exarche vous offre son assistance.

— Le soleil se serait-il éteint pendant que je regardais ailleurs ? s'étonna Yeudon. Qu'est-ce qui a pu ébranler Emdahl au point de lui faire émettre une telle proposition ?

— Avez-vous entendu parler d'un certain Ghend, Votre Éminence ? demanda prudemment Bheid.

Yeudon devint blanc comme un linge.

— Vous plaisantez !

— Je crains que non, Votre Éminence… Les robes noires ont des sources d'informations dont ne bénéficient pas les autres ordres. L'exarche Emdahl a découvert la semaine dernière que plusieurs sous-fifres de Ghend étaient occupés à soulever les tribus du sud d'Ansu. Gelta la Reine de la Nuit s'apprête à envahir Wekti.

— Ainsi, lâcha Yeudon, Daeva passe enfin à l'action. Il s'aventure hors de Nahgharash.

— Il semblerait, Votre Éminence. C'est la nouvelle qui a poussé l'exarche Emdahl à oublier son hostilité coutumière vis-à-vis de votre ordre pour vous proposer de l'aide. Nous ne nous entendons pas sur grand-chose, mais nous sommes d'accord pour détester Daeva.

— Tout est perdu, scopas Bheid ! dit Yeudon. Nous sommes des prêtres, pas des soldats. Nous n'avons aucun moyen de nous défendre contre ces sauvages d'Ansu.

— L'exarche Emdahl en a conscience, Votre Éminence. Il a pris les mesures nécessaires en puisant dans le trésor de notre ordre pour engager des mercenaires arums. Ils arriveront très

bientôt. Gelta et Pekhal auront du mal à vaincre ces barbares braillards.

— Barbares braillards ? grogna Éliar.

— Tout est relatif, s'excusa Bheid. (Il regarda Yeudon.) Ce jeune homme en kilt est Éliar, le représentant des chefs de clan d'Arum. Je l'ai convaincu de m'accompagner pour confirmer mon récit et aller sur votre frontière nord afin d'étudier le terrain pour faciliter le travail aux généraux de son armée.

— Vous ne perdez pas de temps.

— On ne traîne pas quand on a tous les démons de l'Enfer à ses trousses. Ça encourage à se remuer ! L'autre gentilhomme est maître Althalus, grand voyageur devant l'éternel et expert en placements rentables. Pour parler crûment, il sait quels officiels nous pouvons soudoyer pour les faire coopérer.

— Les robes noires sont plus retorses que je ne le pensais…

— Nous sommes l'ordre le plus ancien, Votre Éminence, et nous avons plus d'expérience des réalités de ce monde que les robes blanches ou les robes brunes. Vous êtes encore ignorants de la corruption inhérente à l'humanité. Nous avons perdu nos illusions voilà longtemps, et un monde sans illusions est un endroit bien sinistre. Nous voyons les choses telles qu'elles sont, pas telles que nous aimerions qu'elles soient. Nos intentions sont aussi pures que les vôtres, mais nos méthodes parfois plus cyniques… Nous employons les moyens qu'il faut pour atteindre nos objectifs dans un monde imparfait.

— Je devrais peut-être prendre des leçons…, soupira Yeudon.

— Observez, Votre Éminence, lui dit Althalus. Observez et apprenez. Puisque nous sommes alliés, nous vous consentirons même un tarif préférentiel pour faire votre éducation.

— On rentre à la Maison ? proposa Éliar après qu'ils eurent regagné le bosquet de saules. Althalus fronça les sourcils.

— Allons d'abord voir Albron. Il faut lancer la machine ! Je veux qu'un groupe d'éclaireurs arrive à Keiwon demain matin. Gelta n'est pas du genre à lambiner. Elle pourrait débouler ici d'un jour à l'autre, et j'entends que nous soyons prêts à l'accueillir.

Éliar avait marqué l'emplacement de la porte ; ils transitèrent par la Maison pour gagner l'étude du chef Albron.

— J'espérais que vous passeriez par là, Althalus, lança celui-ci en guise de salut. Nous devons parler.

— De quoi ?

— Je n'arrête pas d'y réfléchir depuis le conclave… Même si ma vie en dépendait, je ne vois aucun moyen d'éviter de fâcher Dweia.

— À votre place, je tâcherais de m'en abstenir… Quel est le problème ?

— Nous allons devoir informer le sergent Khalor de l'existence des portes.

— Comment ? s'exclama Althalus.

Albron leva une main.

— Écoutez-moi, mon ami ! Toute notion de grade et de statut mise à part, c'est Khalor qui va commander nos forces. S'il ignore l'existence des portes, il ne pourra pas exploiter l'avantage stratégique qu'elles nous confèrent. À bien y réfléchir, il est capital de lui en parler.

— Mon chef a raison, Althalus, dit Éliar. Le sergent Khalor est le meilleur général d'Arum. Si nous lui disons la vérité, il trouvera des moyens d'utiliser ces portes que nous ne pourrions même pas imaginer.

— Il va falloir que j'en parle à Dweia, dit Althalus.

— Mais vous comprenez mon point de vue, pas vrai ?

— Oh, très bien… Lui faire comprendre à elle risque de prendre un peu plus de temps, toutefois.

— Il n'y a rien à Wekti que nous puissions utiliser, Dweia, dit Althalus ce soir-là, alors qu'ils étaient seuls dans la tour. Si l'analyse de Bheid est correcte, il n'y a pas un seul homme pourvu de tripes dans le royaume.

— Ces gens pourraient te surprendre, mon cœur…

— Je préfère ne pas compter là-dessus. Encore une chose. Albron a émis une suggestion que nous ferions bien d'écouter.

— Vraiment ? Laquelle ?

— La clé de ce que nous essaierons de faire à Wekti – et dans tous les endroits où Ghend mijote quelque chose –, c'est le

sergent Khalor. Nous avons les grandes idées, mais c'est lui qui les mettra en œuvre.

— Il m'a l'air assez compétent pour ça.

— C'est un très bon soldat. (Althalus hésita.) Je ne vois pas de moyen de faire passer la pilule en douceur, donc je vais cracher le morceau sans attendre. Albron pense que nous devrions expliquer le fonctionnement des portes à Khalor.

— Ça paraît logique, dit Dweia.

— Emmy !

— Je viens de te dire que j'étais d'accord. Tu peux montrer à Khalor comment utiliser les portes.

— Ne vas-tu pas élever d'objection ?

— C'est ce que tu voudrais ?

— Non, mais... J'étais certain que tu le ferais.

— Pourquoi ?

— Je croyais que la Maison et tout ce qui s'y rapporte étaient un genre de... secret ténébreux.

— Qui t'a fourré cette notion absurde dans la tête ? Ghend est au courant pour les portes : il a les mêmes à Nahgharash. Pourquoi devrions-nous les dissimuler à nos amis quand nos ennemis connaissent leur existence ? Ça n'aurait pas de sens !

— Que se passe-t-il, mon chef ? demanda le sergent Khalor en regardant le couloir qui s'étendait devant lui. Nous ne sommes pas dans l'armurerie.

— En effet, sergent, dit Albron.

— Où sommes-nous ? Et comment y sommes-nous arrivés ?

— C'est une partie du monde dont très peu de gens connaissent l'existence, sergent, répondit Althalus. Je pourrais vous expliquer ce que nous venons de faire, mais c'est très compliqué et sacrément barbant. Pourquoi ne pas partir du principe que les règles normales ne s'appliquent pas ici ? À présent, si vous vouliez retourner à Kanthon, en Treborea, comment vous y prendriez-vous ?

— Je volerais un cheval et je voyagerais en direction du sud-est pendant des semaines. Mais pourquoi voudrais-je retourner à Kanthon ?

— J'ai choisi cet endroit au hasard, sergent. Je sais que vous y avez été et que vous le reconnaîtriez si vous le voyiez. Mais je dispose d'un autre moyen d'y aller. Éliar, emmène-nous à Kanthon.

— D'accord. C'est un peu plus loin dans le couloir.

Le sergent Khalor jeta un regard soupçonneux à son jeune protégé, mais il ne fit pas de commentaire.

— C'est ici, déclara enfin Éliar en ouvrant la porte.

Le sergent Khalor étudia la ville qui s'étendait derrière.

— Ça ressemble à Kanthon, je vous l'accorde, dit-il. (Il se tourna vers Albron.) N'avons-nous rien de mieux à faire, mon chef ? Tout ça est très amusant, mais j'ai des troupes à préparer pour une longue marche.

— Vous ne croyez pas que c'est Kanthon ? demanda Althalus.

— Bien sûr que si ! Tout le monde sait que les lois de la nature ne s'appliquent pas à des gens comme vous. Pourquoi ne faisons-nous pas un saut sur la lune pour contempler la vue ?

— Voudriez-vous vous promener en ville un moment ? proposa Albron.

— Si je traverse cette peinture, je vais déchirer la toile, mon chef.

— Ce n'est pas un tableau, Khalor. Il s'agit vraiment de la cité de Kanthon.

— Vous avez bu ?

— C'est une idée, intervint Althalus. Pourquoi ne pas voir si nous trouvons une taverne ?

Éliar leur fit franchir le seuil puis s'arrêta pour marquer l'emplacement de la porte avant de s'engager sur la route de Kanthon. Alors qu'ils approchaient des portes de la ville, le scepticisme céda la place au doute sur le visage de Khalor.

— C'est la fille blonde de Kweron, hein ? Comment elle s'appelle ? Leitha… En fin de compte, c'est bien une sorcière.

— Si ça vous arrange de le croire… Mais le but de cette démonstration un peu théâtrale est de vous faire une suggestion que vous trouverez peut-être intéressante. Avez-vous vraiment envie d'une chope de bière ? Nous pouvons aller en boire quelques-unes mais, si vous arrivez à vous retenir un peu, j'ai d'autres choses à vous montrer.

— La bière peut attendre, dit Khalor. (Il plissa les yeux.) Si c'est un jeu, maître Althalus, vous m'aurez déçu. Pourquoi n'irions-nous pas dans une autre ville ? Mais cette fois, c'est moi qui décide laquelle.

— Très bien. Je vous écoute.

Khalor eut un regard soupçonneux pour Albron et Éliar.

— Bhagho, lâcha-t-il.

— Où est cette ville, et quand y êtes-vous allé ? demanda Albron.

— Je vous ai bien eu, maître Althalus ! Vous n'avez pas cette illusion sous la main, je parie…

— Vous êtes un homme rusé, sergent Khalor. Éliar, emmène-nous à Bhagho.

Le sergent Khalor passa les heures suivantes à énumérer des endroits éparpillés dans les basses terres, et Éliar le conduisit dans chacun d'entre eux.

— Il doit y avoir un truc, lâcha le militaire, mais que je sois pendu si je vois lequel.

— Et s'il n'y a pas de truc ?

— C'est que je suis devenu fou.

— Dans l'intérêt de la conversation, partons du principe que ça n'est ni l'un ni l'autre. Maintenant, admettons que vous dirigiez une brigade de soldats – ou une armée entière, peu importe – et que vous vouliez la conduire du château du chef Albron à une cité très lointaine. Ne serait-il pas commode de disposer d'un tel moyen de déplacement ?

— Si ça fonctionne, je pourrais conquérir le monde entier pour mon chef ! s'exclama Khalor.

— Ça, c'est une idée ! approuva Albron.

— N'y pensez même pas ! répliqua Althalus.

Quand Éliar introduisit Althalus, Bheid et Khalor dans l'étude, l'exarche Yeudon était en grande conversation avec un jeune berger aux cheveux presque orange et à l'air très excité.

— Ils étaient à dos de cheval, Votre Éminence, et ils massacraient mes moutons !

— Calme-toi, Salkan, dit Yeudon en faisant signe à Bheid et aux autres de garder le silence.

— Mais je leur ai donné une bonne leçon. J'ai tué trois de ces chiens ; ça leur apprendra à laisser mes bêtes tranquilles !

— Ces trois-là ne t'embêteront plus..., murmura l'exarche. J'ai des gens à voir, Salkan. Ça t'ennuierait d'attendre dehors un moment ?

— Il vaudrait peut-être mieux qu'il reste, Votre Éminence, proposa Althalus. Il détient des informations dont nous aurons besoin.

— On peut dire que vous vous remuez, scopas Bheid, fit Yeudon.

— Mon exarche encourage la diligence. Il est très pointilleux à ce sujet. Je vous présente le général Khalor, commandant des forces arums qui approchent en ce moment de votre frontière nord. Nous lui avons demandé de précéder ses troupes afin de pouvoir vous le présenter.

— Votre Éminence, fit Khalor avec un bref salut de la tête. Ça vous dérangerait que je m'entretienne avec votre visiteur ? Il a vu nos ennemis, et j'aimerais qu'il me donne certains détails.

— À votre aise, général.

— Tu t'appelles Salkan ? demanda Khalor au rouquin.

— Oui, messire.

— De combien de cavaliers se composait le groupe qui t'a attaqué ?

— Une dizaine. J'étais un peu énervé, et je n'ai pas pris le temps de les compter.

— Où faisais-tu paître tes moutons ?

— Près de la frontière... Même s'il est difficile de la localiser, vu qu'il n'y a que des pâturages sans aucun point de repère. Ça manque de limites.

— Je crois pouvoir remédier à ce problème, mais nous y reviendrons plus tard. Quel genre d'armes portaient tes agresseurs ?

— Des lances.

— Courtes ou longues ?

— Assez longues.

— Ils les ont projetées, ou tenues à la main pour embrocher tes moutons ?

— Je ne me souviens pas qu'ils en aient lancé.

— D'autres armes ?

— Un genre d'épée incurvée…

— Et des haches ?

— Je n'en ai pas vu.

— S'ils étaient à cheval et toi à pied, comment as-tu réussi à en tuer trois ?

— J'ai utilisé ma fronde, messire. Tous les bergers wektis en ont une. Nous devons parfois repousser des hordes de loups, alors nous nous entraînons tout le temps.

— Où visez-vous ?

— Généralement à la tête.

— Vous n'utilisez pas de lances ni d'arcs ?

— C'est trop encombrant. Une bonne fronde ne pèse presque rien, et on trouve des cailloux partout.

— Je croyais que c'était un jouet de gamin…

— Oh, non, général, intervint Althalus. Moi-même, j'en ai porté une pendant des années au temps de ma jeunesse. Elle m'a permis de manger à tous les repas.

— Un homme peut-il s'en servir pour tuer un cheval ?

— Facilement. L'os entre les deux yeux n'est pas très solide. Ça fait longtemps que je n'ai pas utilisé de fronde, mais je suis certain de pouvoir arrêter un canasson lancé au trot à cent pas.

— C'est un peu dur à avaler, maître Althalus.

— J'ai abattu des lapins à cinquante pas, et un cheval, c'est quand même un peu plus gros…

Le sergent Khalor eut un grand sourire.

— Mon travail vient de devenir beaucoup plus facile. Vous aviez tort, maître Althalus : les Wektis ont une armée, et c'est celle qu'il nous faut.

— Je ne suis pas certain de suivre votre raisonnement, avoua Yeudon.

— L'infanterie est désavantagée quand elle se bat contre la cavalerie, dit Khalor. Les hommes à cheval se déplacent plus vite que les fantassins. Je vais faire construire des fortifications types au sommet des collines, avec des pieux pointus et des cordes tendues à ras du sol, mais ce sera pour le spectacle. Nos ennemis sont à cheval ; ils chargeront mes tranchées. Mais dès

qu'ils arriveront à portée de fronde, vos bergers les arrêteront net.

— Notre religion désapprouve le meurtre, général.

— Le jeune Salkan vient de tuer trois ennemis.

— C'était pour défendre ses moutons…

— Ne vous inquiétez pas, Votre Éminence. Je ne veux pas qu'ils tuent des hommes : seulement leurs montures. Nos ennemis ont passé le plus clair de leur vie en selle. Les jambes trop arquées, ils ont du mal à marcher. Privés de leurs montures, ils devront le faire pour atteindre mes tranchées. Ils auront le moral à zéro, et ils devront se battre dans des conditions inhabituelles. Je vais les bouffer tout crus !

— Comment savez-vous qu'ils auront le moral à zéro ?

— Un cavalier s'attache beaucoup à sa monture, Votre Éminence. Il l'aime davantage que sa femme. Nous nous retrouverons face à une armée de handicapés pleurnichards qui chargeront à travers des obstacles et une pluie de projectiles ! Très peu de soldats atteindront mes tranchées. Je vais me rendre sur place et chercher l'endroit où dresser mes fortifications.

— Ça ne risque pas de prendre un peu trop de temps ? demanda Yeudon.

Khalor haussa les épaules.

— Pas vraiment… J'ai beaucoup d'hommes, Votre Éminence. Ils creuseront vite, sachant que ces tranchées seront leur seule protection pendant la bataille.

— Il fait encore jour, dit Althalus quand ils regagnèrent la Maison. Ça nous laisse assez de temps pour examiner le terrain. Bheid, pourquoi n'irais-tu pas raconter à Dweia ce que nous avons fait ? N'insiste pas trop sur la mort des chevaux. Elle est tellement sentimentale ! Dis-lui que nous serons bientôt de retour. Éliar, emmène-nous dans le nord de Wekti.

La porte que choisit le jeune homme ouvrait sur une colline. Le sergent Khalor jeta un coup d'œil à la ronde.

— Pas d'arbres, constata-t-il.

— C'est pour ça que les gens appellent ça des pâturages, dit Althalus. Quand il y a des arbres, c'est une forêt.

— Je voulais dire que nous aurons besoin de pieux, et que ça nous obligera à les amener avec nous.

— Althalus ! lança Éliar. Pekhal est dans les parages !

— Où ?

— Je n'en suis pas sûr. Mais tout près. Le Couteau chante pour moi.

— Tâche de lui soutirer plus de précision. Éliar serra la garde de l'arme.

— Ils sont de l'autre côté de la colline, chuchota-t-il.

— Ils ?

— Je crois que Ghend l'accompagne.

— Ramène-nous à la Maison. Tout de suite !

— Mais…

— Fais ce qu'il dit, Éliar ! ordonna Khalor.

— Oui, chef.

Éliar les conduisit à la porte. Ils la franchirent pour émerger dans le couloir de la Maison.

— Où voulez-vous aller, maintenant ? demanda le jeune homme.

— Je ne sais pas si ça marchera, mais j'aimerais que tu trouves une porte qui débouche à environ dix pas de l'endroit où se tiennent Ghend et Pekhal. Ouvre-la aussi discrètement que possible. Je ne veux pas voyager, juste rester dans le couloir et écouter ce qu'ils racontent.

— Je n'y aurais pas pensé, avoua Khalor, admiratif. Tu peux le faire, Éliar ?

— Je n'en suis pas certain, chef. Mais ça vaut la peine d'essayer.

Le jeune homme posa la main sur la poignée de la porte voisine de celle par où ils venaient de sortir.

— Je pense que c'est la bonne, chuchota-t-il.

Il tourna la poignée et entrouvrit le battant.

De l'autre côté, Althalus aperçut Ghend et Pekhal debout dans l'herbe. À l'ouest, le ciel était rouge et des nuages noirs masquaient le coucher de soleil.

Derrière les deux hommes, Althalus distingua un camp qui s'étendait jusqu'à la vallée suivante.

Ghend avait toujours le casque archaïque qu'il portait lors de leur première rencontre et ses yeux brûlants foudroyaient Pekhal.

— Je veux que Gelta et toi cessiez de batifoler sur la frontière en massacrant tous ceux que vous rencontrez.

— Nous faisions quelques missions de reconnaissance, maître.

— Je n'en doute pas ! Parfois, elle est encore pire que toi. Mets-la en laisse, Pekhal. Dis-lui de rester de son côté de la frontière. Combien de temps avant que le reste de son armée soit en place ?

— Deux semaines, au moins. Trois tribus de Gelta ne sont pas encore arrivées.

— Dis-lui que je lui laisse une semaine ! Nous devons passer à l'attaque avant qu'Althalus ne protège la frontière. Dis à Gelta de se tenir tranquille et de cesser ses raids. Que vous soyez prêts ou non, nous agirons dans une semaine. Je dois conserver mon avance sur Althalus.

— Vous vous inquiétez trop à son sujet.

— C'est toi qui ne t'inquiètes pas assez. Il va plus vite que nous ne le pensions. Tous les jours, il en apprend plus au sujet de cette Maison. Je veux que tu mettes un terme à ces enfantillages car ils servent seulement à le mettre sur ses gardes.

— Oui, maître, répondit Pekhal, maussade.

CHAPITRE XXII

— Ferme la porte, Éliar, chuchota Althalus.

Le jeune homme obtempéra.

— Alors ? demanda Althalus au sergent Khalor. Avons-nous le temps de nous préparer à leur attaque ?

— Ça sera juste, mais avec un peu de chance…

Le voleur haussa les épaules.

— J'ai toujours été veinard mais, au cas où, nous ferions mieux d'en parler avec Dweia.

— Où est-il ? demanda Khalor.

— C'est une femme, corrigea Éliar, et je crois qu'elle devrait vous plaire.

— Où habite-t-elle ?

— Ici, répondit Althalus. C'est sa Maison.

— C'est une noble ?

— Oh, elle est bien plus que ça, chef, dit Éliar.

Althalus les précéda jusqu'à l'escalier au pied de la tour.

— Elle vit ici la plupart du temps, expliqua-t-il pendant qu'ils montaient les marches.

Leurs compagnons étaient rassemblés dans la grande pièce circulaire. Dweia, Andine et Leitha débattaient des coiffures à la mode, Bheid lisait le Grimoire et Gher observait les glaciers.

— C'est gentil de trouver cinq minutes pour me rendre visite, Althalus, grogna Dweia.

— J'ai été très occupé… Voilà le sergent Khalor, qui commandera nos forces à Wekti.

— Sergent, le salua Dweia.

— Ma dame… C'est une maison étonnante que vous avez là.

— Ravie qu'elle vous plaise. Mon frère me l'a laissée il y a bien longtemps.

— Un endroit plutôt inhabituel…

— Vous pouvez le dire, sergent !

— Nous avons bien avancé à Wekti, dit Althalus. Frère Bheid t'a sûrement raconté notre entretien avec l'exarche Yeudon. Il se méfie un peu, mais il n'est pas en position de discuter. Le sergent Khalor a reconnu le terrain où nous affronterons les Ansus, et il pense pouvoir le défendre avec quelques fortifications. Oh, j'allais oublier : nous avons vu Ghend.

— Vous quoi ? s'exclama Dweia.

— Il avait l'air en bonne santé. Nous n'avons pas eu le temps de bavarder, mais je suis certain qu'il t'aurait envoyé ses amitiés.

— Tu commences à m'agacer, Althalus !

— Althalus a trouvé un moyen d'utiliser les portes auquel je n'avais pas pensé, dit Éliar. Saviez-vous que si on en ouvre une pas loin de l'endroit où deux personnes sont en train de parler, on peut entendre tout ce qu'elles racontent ?

— Je suppose que c'est possible… Mais comme je dispose d'autres moyens d'espionner, je n'ai jamais eu besoin de recourir à celui-là.

— Les gens ne s'aperçoivent pas qu'on est en train de les épier !

— D'où t'est venue cette idée ? demanda Dweia à Althalus.

— Mon passé douteux… L'important, c'est que nous avons surpris Ghend au moment où il remontait les bretelles de Pekhal. Gelta et lui se sont amusés à terroriser la population de la frontière sans l'accord de leur maître. Il leur a également ordonné de lancer l'invasion dans une semaine.

— Serons-nous prêts à les recevoir, sergent ?

— Je le pense, ma dame. Une fois nos troupes en position, j'enverrai des éclaireurs espionner leur camp. Je veux savoir si nous aurons affaire à des cavaliers ou à des fantassins.

— Probablement les deux. Pekhal est un fantassin, et Gelta a passé la plus grande partie de sa vie sur le dos d'un cheval.

— C'est bon à savoir, ma dame. Maître Althalus néglige souvent ce genre de détails.

Dweia sourit.

— Je sais. Il est parfois très énervant !

Khalor haussa les épaules.

— Je le trouve assez utile pour le moment, donc je supporte ses travers. Son problème, c'est qu'il se croit amusant, alors que dans le fond… Mais je peux faire avec.

Althalus foudroya le militaire du regard.

— Tout le monde se moque de toi, Althie ! railla Leitha. Pauvre bébé.

— J'en déduis que c'est vous qui commandez, ma dame, dit Khalor à Dweia.

— Althalus fait ce que je lui dis… En règle générale, et au terme de longues discussions. Recevoir les ordres d'une femme vous pose-t-il un problème, sergent ?

— Pas particulièrement. Je préfère obéir à une femme intelligente plutôt qu'à un homme stupide, mais nous devons prendre une décision stratégique. Je dois savoir quelle politique vous voulez adopter.

— Pourriez-vous être un peu plus clair ?

— Nos ennemis, Pekhal et Gelta, passeront à l'attaque la semaine prochaine, et je les attendrai de pied ferme. Jusqu'où voulez-vous que j'aille ? Je peux simplement les faire saigner du nez avant de les renvoyer chez eux, si vous le désirez.

— Vous préféreriez que ça ne soit pas le cas ?

— En effet, mais ce n'est pas moi qui m'occupe des aspects politiques de ce conflit. Un bon soldat évite de se mêler de politique et de religion. Si vous le voulez, je me contenterai de leur flanquer une fessée.

— Mais ça ne vous plairait pas.

— Non, ma dame. Si nous nous bornons à les malmener, ils reviendront le mois prochain, et je devrai immobiliser des troupes dont j'aurai besoin ailleurs pour garder la frontière.

— Quelle solution suggérez-vous ?

— L'anéantissement, ma dame. Si je massacre tout ce qui bouge sur cette frontière, je n'aurai pas à recommencer. C'est brutal et pas très ragoûtant, mais nous parlons d'une guerre, pas d'une sauterie chez l'empereur. Vous êtes une dame, et je sais qu'elles ont le cœur tendre. Mais je vous conseille de ne m'imposer aucune restriction.

— Brûler-piller-tuer ?

— Exactement.

— D'accord, sergent, je vous donne carte blanche.

— Nous allons nous entendre à merveille, ma dame ! fit Khalor avec un sourire carnassier.

En dépit de l'impatience d'Althalus, Dweia insista pour qu'ils restent à dîner.

— Ces dames se sentent délaissées, chaton, expliqua-t-elle en privé à Althalus. Tâchons de préserver la paix au sein de la famille.

— Je suis un peu pressé…

— Tu oublies où tu es ! Ces moments de détente ne perturberont pas ton planning, puisque le temps s'écoule à la vitesse de mon choix…

Ces dames mirent très longtemps à se préparer pour le dîner. Puis tous prirent place autour d'une table. Fidèle à ses bonnes vieilles habitudes, Andine remplit trois fois l'assiette d'Éliar avant qu'il l'informe qu'il « était plein jusque-là » en indiquant son gosier.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il ? demanda Khalor à voix basse.

— Un bon moment, répondit Althalus.

— Je me demandais pourquoi Éliar avait du mal à se concentrer… Il se passe la même chose entre le prêtre et la sorcière, non ? Pourriez-vous persuader Dweia de reporter les mariages à la fin de la guerre ? Les époux ne font pas de bons soldats.

— Elle contrôle la situation… Je crois qu'elle partage votre opinion au sujet des guerres et des mariages. (Althalus regarda Dweia, assise en face de lui.) Ça t'offenserait que nous parlions boutique en mangeant ?

— Tant que vous nous épargnez les détails dégoûtants…

— Il vaudrait mieux que nous demandions à Éliar de ramener frère Bheid à Keiwon, dit Althalus. Il y a là-bas un jeune berger roux dont le sergent Khalor aura besoin quand la bagarre éclatera. J'aimerais qu'il rassemble autant de ses collègues que possible et les dirige vers la frontière.

— Vous avez l'intention de les faire marcher ? s'étonna Bheid.

— Nous n'aurons pas besoin d'eux avant des jours. Inutile de les avoir dans les pattes avant que les fortifications soient terminées. S'ils atteignent les tranchées à temps, parfait. S'ils sont encore trop loin la veille de l'invasion, Éliar utilisera les portes pour nous les amener.

— Dois-je rester à Keiwon avec Bheid ? demanda le jeune homme.

— Non ! Emmène-le là-bas et reviens aussitôt… Tu dois nous conduire chez Albron, Khalor et moi. Il faut décider quel clan utiliser pour la construction des barricades, et j'aurai sûrement besoin d'une autorisation pour lui donner son ordre de marche.

— Une urne suffira largement comme autorisation, dit Khalor. Je pensais faire appel au clan de Gweti, et le mot « or » retient toujours son attention.

— Ne dérogeons pas aux règles de la politesse, dit Althalus. Je ne voudrais pas offenser le chef Albron.

— Excusez-moi, souffla Gher. Je viens d'avoir une idée.

— Accrochez-vous, sergent ! Notre jeune ami est très créatif avec ces portes. Certaines de ses idées sont si compliquées que je ne comprends même pas de quoi il parle. Vas-y, Gher !

— Cette guerre n'est pas la seule que nous devrons livrer, je crois ?

— C'est la première… Il y en aura d'autres.

— Dans ce cas, ne devrions-nous pas donner leurs ordres de marche à tous les Arums dès maintenant ?

— Pour aller où ? demanda Khalor.

— Peu importe !

— Je crains de ne pas comprendre, mon garçon.

— Il leur faut du temps pour se préparer, non ? Ils doivent rassembler leur équipement, dire au revoir à leur dame, se soûler une ou deux fois. N'est-ce pas ainsi que ça fonctionne ?

— Oui…

— Plus tard, il se peut qu'un des serviteurs de Ghend nous surprenne et que nous ayons besoin de beaucoup de soldats dans les plus brefs délais. S'ils sont déjà dans les couloirs de la Maison, Éliar n'aura qu'à leur ouvrir une porte pour qu'ils arrivent où nous voulons.

— Tu veux les faire tourner en rond ? demanda Éliar.

— Pourquoi pas ? Comme ça, Emmy n'aura pas besoin de leur faire croire qu'ils marchent depuis des mois, puisque ce serait vraiment le cas. Et ils apparaîtraient instantanément là où on aurait besoin d'eux. Ce serait comme d'avoir dans la poche sept ou huit armées prêtes à l'emploi.

— On peut faire ça ? demanda Khalor à Althalus.

— Je n'y vois pas d'obstacles. Il faudra travailler un peu les détails, mais l'idée de base est excellente.

— J'ai oublié quelque chose ? demanda Gher.

— On devra leur dire où ils vont. Leur indiquer où ils se battront avant de les faire mettre en route ! L'enfant haussa les épaules.

— Dites-leur qu'ils vont à Fiddle-Faddle ou à Hippety-Hop combattre les Whiz-Bangs ou les Furpleinians. Inventez des noms ! Si j'ai bien compris, les Arums se fichent de l'endroit où ils sont et de l'identité de leurs adversaires. Tout ce qui les intéresse, c'est de se faire payer.

— Je savais bien qu'il y aurait un problème ! s'exclama Althalus.

— Lequel ? marmonna Gher, dépité.

— Le mot « payer » ! Dès qu'ils se mettront en marche, je devrai cracher au bassinet.

— Mais vous paierez pour le temps qu'ils passent ici et comme il s'écoule différemment, vous ferez des économies ! Et vous avez dit que la lumière de votre lanterne n'atteignait pas les murs de l'endroit où vous avez ramassé votre or. S'il y en a tant que ça, en dépenser un peu plus ou un peu moins ne compte pas !

Althalus dévisagea le petit garçon. La voix de Ghend, quand il donnait ses ordres à Pekhal, suggérait qu'il avait peur. Althalus avait supposé que c'était de lui. Mais ce gamin aux cheveux en bataille qui n'avait pas encore fêté son dixième anniversaire était la véritable raison de la panique de Ghend.

— Ce n'est pas grave, Althie, murmura la voix d'Emmy dans sa tête. Je t'aime quand même.

— Les hommes de Gweti ne sont pas les meilleurs guerriers d'Arum, mon chef, dit Khalor à Albron quelques heures plus tard, mais ce sont les meilleurs pour ériger des fortifications.

Albron hocha la tête.

— Gweti adore les situations d'attente, puisqu'il se fait payer à la journée et pas à la tâche. Et ses hommes manient mieux la pelle que l'épée.

— Je ne les aime pas beaucoup, avoua Khalor, mais dans cette situation, c'est d'eux dont j'aurai besoin. Les types du genre de Twengor sont trop imprévisibles pour ce genre de bataille.

— Quelle est votre stratégie, sergent ?

— Je n'ai pas encore réglé tous les détails, mais je garde quelques surprises en réserve pour Pekhal et Gelta.

— Vraiment ?

— Les Wektis ne sont pas aussi couards que nous ne le pensions. Ils sont même assez féroces quand il s'agit de défendre leurs moutons. Ils utilisent des frondes, et je ne parle pas de jouets de gamins. Nous avons rencontré un jeune gaillard qui a tué trois cavaliers de Pekhal quand ils ont attaqué son troupeau.

— Avec une fronde ?

— Une pierre entre les deux yeux tue un homme – ou un cheval – plus radicalement qu'une épée dans le ventre, mon chef. Les Ansus de Gelta sont des cavaliers, et ça m'inquiétait un peu au départ. Mais je ne me fais plus aucun souci. Ils commenceront leur attaque à cheval, mais ils se retrouveront à pied avant d'atteindre nos tranchées. Et ils seront forcés de se battre alors qu'ils ne connaissent rien aux tactiques d'infanterie.

— Très malin, sergent.

— Ce n'est qu'un début, mon chef... Je vais placer le clan du vieux Delur quelque part à l'ouest du champ de bataille, et engager de la cavalerie à Plakand. J'ai quelques contacts là-bas. Les Plakands sont meilleurs cavaliers que les Ansus. Ils arriveront par l'est de Wekti, et comme ils disposeront d'une semaine, ils devraient être en position avant le début des combats. Je laisserai les Ansus s'épuiser contre les fortifications

de Gweti, puis j'appellerai en renfort les Plakands et les hommes de Delur. Il ne restera pas beaucoup de survivants.

— Une tactique brillante, sergent.

— J'en suis assez fier. Mais j'aimerais emprunter votre beau-frère Melgor. Je vais passer mon temps à m'agiter dans tous les sens comme un chien qui a le feu à la queue, et Gweti encourage ses hommes à prendre leur temps quand ils creusent. J'aurai besoin de quelqu'un sur place pour leur faire claquer un fouet au-dessus de la tête. Il faut que nos défenses soient en place avant la fin de la semaine, même si ça doit rogner sur les bénéfices de ce grigou.

— Je m'en occuperai moi-même, sergent, dit Albron.

— Je vous demande pardon ?

— Il est temps de me mouiller les pieds, Khalor ! Je passe mon temps ici à conclure des accords et je n'ai jamais participé à une des batailles que je vous envoie livrer depuis la mort de mon père. J'en ai assez d'être un homme d'affaires. Je veux devenir un véritable Arum.

— Vous n'êtes pas assez bon, dit Khalor.

— J'apprends vite ! Que ça vous plaise ou non, c'est moi le chef, et j'irai à Wekti pour surveiller les soldats de Gweti.

— Accepteriez-vous d'emmener Melgor pour qu'il vous conseille… Et pour qu'il fasse rouler ses biceps quand les soldats tireront au flanc ?

— Je ne m'entends pas si bien que ça avec le mari de ma sœur… Mais je suis le chef, et j'ai l'habitude de donner des ordres ! Donc, je m'occuperai des tranchées. Je fais un caprice de gamin, pas vrai ?

— Un peu, oui. Pourquoi ?

— C'est à cause de l'excitation, sergent. Malgré les heures passées à faire des additions, je reste un Arum, et quand le cor de guerre résonne, mon sang bouillonne. Ce sera peut-être la guerre la plus importante de l'histoire du monde, et il est hors de question que je me tienne à l'écart.

— Je vois ça, mon chef…, soupira Khalor.

Éliar revint de Keiwon tôt le lendemain matin.

— L'exarche Yeudon n'a pas beaucoup aimé notre idée. Il pensait que ses bergers n'auraient pas à se salir les mains. Ce

couard préfère que d'autres fassent le boulot à sa place. Mais Bheid l'a fait changer d'avis.

— Vraiment ? demanda Althalus.

— Il lui a dit quelque chose du genre : « Si ça ne vous intéresse pas suffisamment pour que vous vous remuiez les fesses, je ne vois pas pourquoi ça *nous* intéresserait. » Yeudon a compris tout de suite. Où allons-nous, maintenant ?

— Chez Gweti. Emmenons ses experts en tranchées sur la frontière de Wekti le plus rapidement possible. (Althalus jeta un regard inquisiteur à Dweia, qui feuilletait distraitement le Grimoire.) Gher avait-il raison de parler des portes qui conduisent à *n'importe quand ?*

— Plus ou moins… Pourquoi ?

— Il va me falloir plus de temps que nous n'en avons. J'aime bien l'idée de faire tourner en rond les clans d'Arum dans les couloirs de cette Maison, mais ça ne va pas s'organiser en un claquement de doigts. Si Éliar me ramenait à la semaine dernière pour me donner le temps de mettre les clans en mouvement, tout serait en place avant que Pekhal et Gelta ne lancent leur attaque. Je n'aime pas être pressé. C'est là qu'on commence à faire des erreurs…

— Je vais m'en occuper, chaton. Dis aux hommes de Gweti de se mettre en route et reviens me voir. J'aurai des choses à expliquer à Éliar. Les portes vers *n'importe quand* ne fonctionnent pas tout à fait comme les portes vers *n'importe où*.

— Très bien. Éliar, prends une de ces urnes d'or, et allons chez Gweti.

Le jeune homme posa la main sur la poignée du Couteau et fronça les sourcils. Puis il hocha la tête, comme si quelqu'un ou quelque chose venait de lui parler.

— C'est un peu plus loin que la porte de l'armurerie du chef Albron, annonça-t-il.

Il hissa une urne sur son épaule et précéda Althalus et Khalor dans l'escalier.

— Depuis combien de temps êtes-vous mariés ? demanda le sergent dans le couloir.

— Hein ?

— Vous et la dame qui s'occupe de tout. Vous êtes mariés, n'est-ce pas ?

— Où avez-vous été chercher cette idée ?

— Vous n'êtes pas mariés ? Pourtant, vous vous comportez comme de vieux époux.

Althalus éclata de rire.

— Je suis sûr que nous finirons par en arriver là, mais il y aura quelques petits problèmes à régler… Obtenir la permission de sa famille risque de ne pas être de la tarte.

— C'est cette porte, annonça Éliar.

— Qu'y a-t-il de l'autre côté ? demanda Althalus.

— La porte du hall où Gweti donne des ordres à ses hommes.

— Vous devriez me laisser la parole, Althalus, dit Khalor. J'ai mis un harnais à Gweti pendant le conclave, et je sais comment il faut tirer sur ses rênes pour le faire aller dans la bonne direction.

— Sans compter que ça ne devrait pas vous déplaire, dit Althalus.

— Embêter Gweti est un de mes passe-temps favoris.

Ils entrèrent dans une grande salle empestant le renfermé. Penché sur une table de bois, le chef Gweti comptait ses sous.

— Je suis venu chercher vos hommes, dit Khalor.

Gweti tenta de dissimuler les piles de pièces.

— Vous m'avez fait peur, sergent ! (Une expression rusée passa sur son visage.) Mais je suis content de vous voir. Nous avons oublié quelque chose pendant les négociations du conclave.

— Vraiment ? Je croyais avoir veillé à tout. C'est toujours tant par homme et par jour, n'est-ce pas ?

— Certes, mais nous avons négligé de parler de la location des armes. Les bonnes haches et les bonnes épées coûtent cher, sergent.

— C'est nous qui les fournirons, dit Althalus.

— Mais…

— Nous louons des hommes, chef Gweti, pas les épées en fer-blanc de votre armurerie.

— Et leurs bottes ? insista Gweti. La route est longue jusqu'aux basses terres. Ils passeront les pieds au travers !

— Je m'occupe de ça aussi. Cessez d'essayer de me rouler. Vous ne jouez pas dans votre catégorie. Comptiez-vous aussi parler du prix que vos hommes paieront les rations que *nous* leur fournirons ?

— C'est absurde ! explosa Gweti.

— Ce sont vos hommes. Les nourrir est votre responsabilité, pas la mienne. Si la moitié crève de faim, ce sera votre problème. Voilà mes conditions : tant par homme et par jour, et je vous échange les rations contre les armes et les bottes.

— Ce n'est pas juste !

— La vie est parfois ainsi… Décidez-vous, Gweti. Si cet arrangement ne vous convient pas, j'irai trouver Delur, et vous retournerez à vos comptes. Mais faites vite, parce que le temps m'est précieux en ce moment.

Éliar posa l'urne sur la table, l'ouvrit et en sortit une poignée de pièces.

— Vous n'êtes pas très…, commença Gweti.

Il s'interrompit quand le jeune homme laissa retomber les pièces dans l'urne.

— Alors ? grogna Althalus.

— D'accord, espèce de voleur ! grommela Gweti. Marché conclu.

— Combien de temps pour rassembler vos hommes ?

— Ils sont déjà ici, chambellan. Je leur ordonnerai de se mettre en route dès que vous m'aurez payé un mois d'avance.

— Ne soyez pas stupide. Une semaine.

— C'est inacceptable.

— Reprends l'urne, Éliar. Allons voir le chef Delur.

— D'accord, d'accord, lâcha Gweti. Va pour une semaine.

— C'est un plaisir de traiter avec vous, mentit Althalus. Paie-le, Éliar, et remettons-nous en route. L'Arya Andine déteste qu'on la fasse attendre.

— Vous m'épuisez, Althalus, gémit Éliar alors qu'ils étaient réunis à la Maison quelques heures plus tard. Ces bonds entre *n'importe où* et *n'importe quand* me font fondre à une telle allure qu'on ne va pas tarder à me voir au travers.

— Fais ce qu'on te dit et arrête de pleurnicher, ordonna le sergent Khalor. (Il observa les hommes de Gweti qui arpentaient le couloir.) Ils ont l'air à moitié endormi…

— Au moins à moitié ! renchérit Althalus. Mais leur esprit fonctionne. En ce moment, ils croient traverser les montagnes de Kagwher. Ils ont perdu le contact avec le cours normal du temps. En une demi-heure, ils croient avoir dressé leur camp une dizaine de fois. Ils seront à Wekti avant la fin de la journée, avec la certitude d'avoir marché pendant un mois. Restez avec eux et aboyez un ordre de temps à autre pour qu'ils sachent que vous les accompagnez. Mais tenez-vous à l'écart de l'aile nord de la Maison. Les hommes du chef Delur devraient y arriver dans moins d'une heure.

— Comment avez-vous arrangé ça ?

— C'est un peu compliqué, mais je suis un escroc professionnel, donc j'ai l'habitude !

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Gher avait raison. Je paye Gweti et les autres pour le temps qui s'écoule à l'endroit où ils sont, et comme la Maison efface le temps que leurs hommes auraient dû passer dans les montagnes, je vais les leur rendre au bout de deux semaines seulement. C'est notre bon Gweti qui sera déçu !

— Vous avez l'âme d'un voleur, Althalus, accusa Khalor.

— Merci beaucoup, sergent !

— Ça n'était pas un compliment.

— Tout dépend du point de vue… Éliar, revenons un petit coup à la semaine dernière. Je réserve une surprise à Tauri et à Smeugor.

— Vraiment ?

— Comme je veux les empêcher de contacter Ghend, j'insisterai pour qu'ils prennent la tête de leurs hommes au lieu de confier le boulot à un capitaine. Je compte les garder à l'œil en permanence.

Althalus était au bord de l'épuisement quand Éliar et lui eurent enfin conduit tous les clans d'Arum à l'intérieur de la Maison ; il s'écroula sur sa chaise à l'heure du dîner.

— Je pourrais dormir une semaine entière.

— Probablement pas, dit Dweia. Un jour et demi tout au plus, à mon avis. N'essaye pas de nous apitoyer, Althalus : tu t'amuses comme un petit fou !

— C'est assez drôle, reconnut-il. Je n'ai rien fait de vraiment épuisant aujourd'hui, mais je suis allé dans tant d'endroits que tout se mélange. J'ai rendu visite aux huit clans d'Arum depuis le lever du soleil, et perdu le compte des fois où j'ai transité par la Maison.

— C'est une des choses dont je voulais vous parler, dit Andine. Si vous croyez que Leitha et moi allons continuer à nous tourner les pouces longtemps pendant que les garçons s'éclatent dehors, vous vous fourrez le doigt dans l'œil ! La prochaine fois, nous partons avec vous.

— Pas question, dit-il. Je ne vais pas vous faire courir ce type de danger des deux côtés.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça a un rapport avec les histoires de garçons et de filles. J'ai engagé des soldats, pas des enfants de chœur, et les soldats se montrent très directs quand ils veulent quelque chose. Leitha et vous seriez plus menacées par les Arums que par les Ansus.

— Pourquoi ne me laisses-tu pas m'en occuper, Althalus ? dit Dweia. Mange et va dormir. Une autre journée bien remplie t'attend demain.

La voix de l'esprit des ténèbres gémissait et son écho se répandait sur les terres des Ansus.

Dans la vallée, en contrebas, les hommes se livraient bataille à coups de pierres.

Et la vue du sang remplissait de joie le cœur de Pekhal.

Gelta au visage ingrat, la Reine de la Nuit, atteignit le sommet de la colline perchée sur son étalon. Sa hache de pierre pleurait le sang de ses adversaires vaincus.

— Ils s'enfuient ! exulta la Reine de la Nuit. Tous détalent devant moi, mon bestial camarade ! Ainsi en sera-t-il toujours. Car aucun humain ne peut affronter ma colère.

— Tu es bien ma sœur, Reine de la Nuit, répondit le Pekhal. Car le goût du sang est aussi doux sur ta langue que sur la

mienne. Cette nuit, nous nous repaîtrons de la chair de nos ennemis, et nos feux de joie embraseront les ténèbres.

— Et où irons-nous au lever du soleil, mon frère ? demanda la Reine de la Nuit au visage couturé de cicatrices. L'Ansu est à moi ! Quel royaume sera le prochain à tomber ?

— Concentre ta puissance sur la cité que les hommes qualifient de sainte, répondit Pekhal. Et que ton cœur se gonfle d'exultation, car je vais tendre mon bras dans les temps encore à venir, pour vous fournir, à toi et à tes hordes, des armes fantastiques. Abandonnez vos armes de pierre, car je les remplacerai par des armes d'acier. Alors, Awes rejettera Deiwos pour s'incliner devant toi, devant moi et devant notre maître Ghend. Le temple de Deiwos résonnera des louanges adressées à Daeva, et ses autels dégoulineront de sang.

— Awes m'appartiendra, cher frère, dit la Reine de la Nuit. Deiwos en sera banni, et Daeva régnera sur le monde !

Le gémissement s'éleva dans la plaine pour se transformer en un cri d'exultation, et le cœur de la Reine de la Nuit se gonfla de joie.

CHAPITRE XXIII

Le lendemain matin, au petit déjeuner, tous avaient l'air étrangement morose.

— Avons-nous encore fait le même rêve ? demanda Gher à Dweia.

Elle hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais. On entendait cet affreux gémissement... Ça ne s'est pas réellement passé ainsi ? Je veux dire, quand ils parlaient tous les deux... Ils étaient occupés à changer les choses.

— Ils n'aiment pas la façon dont les événements se sont déroulés autrefois, donc ils ont remonté le cours du temps pour les modifier, dit Dweia. Gelta n'a jamais réussi à conquérir Ansu, et elle a fait la connaissance de Pekhal bien plus tard.

Le pâle visage de la blonde Leitha était blême.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? demanda Andine. Cette conversation n'était pas très ragoûtante, mais...

— Leur conversation n'était rien. Ce qui se passait dans leur esprit était bien, bien pire.

— Tu peux faire ça ? s'exclama Bheid. Tu entends les pensées des illusions ?

— Il était impossible de ne pas les entendre, dit Leitha, qui semblait sur le point de vomir. Pekhal et Gelta sont pires que des animaux. Ce massacre les remplissait d'excitation.

— À ta place, je n'y penserais pas trop, conseilla Dweia. Oublie ce que tu as entendu. Ce n'était qu'un rêve, et il t'était sans doute destiné davantage qu'à nous.

— Pourquoi moi ?

— Parce que Ghend sait qui tu es et de quoi tu es capable. Il essayait de te montrer quelque chose de terrible pour que tu aies peur d'utiliser ton don. Tu dois endurcir ton cœur, Leitha !

Ça n'est pas la dernière fois qu'il te joue ce genre de tour ! Il te craint, et il fera son possible pour t'empêcher d'agir.

— Voilà une piste que nous devrions explorer, dit Althalus.

— De quoi parles-tu ?

— Voilà sans doute un moment que Ghend prépare cette invasion…

— Et alors ?

— Il a dû placer des espions à sa solde à la cour du Natus de Wekti et dans le temple de Kherdhos ?

— Probablement.

— Andine avait raison : Leitha et elle doivent nous accompagner à Wekti.

— Hors de question ! s'écria Bheid. C'est trop dangereux.

— Nous pouvons les protéger, affirma Althalus. J'ai besoin de Leitha à Keiwon pour identifier les serviteurs de Ghend.

— Si ça pose un problème d'emmener des filles avec nous, pourquoi ne pas les déguiser en garçons ? proposa Gher.

— Tu sais, les filles ne ressemblent pas tout à fait aux garçons. Nous avons des silhouettes différentes. (Elle prit une profonde inspiration pour illustrer ses propos.) Tu vois ce que je veux dire ?

Gher s'empourpra.

— Et avec des vê-vêtements un peu-peu plus amples ? balbutia-t-il.

Andine ricana.

— Ce n'est pas très gentil, ma chérie, dit Leitha. (Elle se tourna vers Éliar.) Ton chef a des domestiques, je crois ?

— Je n'emploierais pas exactement ce terme. Il a des palefreniers qui s'occupent de ses chevaux, et des servantes qui apportent la nourriture des cuisines. Pour le reste, il se débrouille tout seul.

— Mais les gens de Wekti n'ont aucun moyen de le savoir.

— Probablement pas.

Leitha étudia Andine.

— Tu veux bien te lever, ma chérie ?

La jeune fille obtempéra.

— Où veux-tu en venir ?

Leitha se mordilla la lèvre.

— Tu es vraiment très petite !

— Ce n'est pas ma faute !

— Tu veux bien te mettre à côté d'elle, Gher ? Le gamin hocha la tête et fit le tour de la table.

— Il me semblait qu'ils faisaient à peu près la même taille. Si nous les habillions de façon identique et que nous dissimulions les cheveux d'Andine sous un bonnet…

— Tu veux nous déguiser en pages ? s'exclama l'Arya. Althalus, vous pensez que ça marcherait ?

— Ça pourrait marcher, surtout si Albron emmenait avec lui quelques autres serviteurs en livrée. Je demanderai à Yeudon de vous affecter des quartiers convenables, et ces serviteurs ne seraient pas des soldats, de sorte qu'ils n'accompagneraient pas leur chef dans les tranchées. Nous pourrions dissimuler Leitha dans le groupe, et elle réussirait à identifier les traîtres.

— Tu vas te déguiser en page aussi ? demanda Andine à son amie.

— Je suis beaucoup plus grande que Gher et toi. J'aurais du mal à me faire passer pour un gamin de dix ans. (La jeune femme se caressa pensivement le menton.) Et si je portais une fausse barbe ?

Bheid éclata de rire. Leitha se tourna vers lui, les yeux lançant des éclairs.

— Arrête ça !

— Il reste un problème à régler avant votre départ pour Keiwon, dit Dweia.

— Tu ne viens pas avec nous ? s'étonna Althalus.

— Il vaudrait mieux que je reste ici. Je pourrai surveiller nos ennemis par la fenêtre et vous avertir s'ils mijotent quelque chose.

— Cette fenêtre est très loin de Wekti, Em.

— Elle était aussi très loin de Deika la nuit où les chiens de Kweso t'ont donné la chasse, et ça ne m'a pas empêché d'assister au spectacle. La fenêtre est où je veux qu'elle soit ! Viens voir par toi-même.

Elle se leva et il la suivit. Devant la fenêtre, à la place des montagnes de Kagwher, s'étendait une prairie verdoyante.

— C'est Wekti ?

— Le nord, oui, près de la frontière ansu. Dans le coin où aura lieu la bataille. Puisque le sergent Khalor doit commander nos forces, je préfère qu'il reste ici avec moi. D'abord parce qu'il bénéficiera d'une meilleure vue. Mais ce n'est pas la seule raison.

— Vraiment ?

— Koman partage le don de Leitha. Si Khalor est sur le champ de bataille, il lira dans son esprit les ordres qu'il donnera avant que ceux-ci ne franchissent ses lèvres. En revanche, il ne peut pas entendre ce qui se passe ici.

— Il ne sera pas un peu difficile pour Khalor de commander ses troupes à partir de la Maison ? Même si sa voix porte loin, ça fait une sacrée distance à couvrir…

— Voilà pourquoi nous allons avoir besoin d'une nouvelle porte ! (Dweia tendit la main et tapota le mur, à côté de la fenêtre.) Ici, je pense. Elle sera un peu différente des autres, donc il vaudrait mieux qu'elle ne leur ressemble pas afin qu'Éliar puisse la distinguer.

— Où débouchera-t-elle, Em ?

— À l'endroit que Khalor regardera depuis la fenêtre. C'est Éliar qui transmettra les ordres du sergent à nos forces.

— Je ne vois pas l'intérêt. Koman peut lire dans les pensées d'Éliar autant que dans celles de Khalor.

— Seulement s'il sait où est Éliar. Et si notre ami utilise cette porte, il pourra apparaître et disparaître si vite que Koman n'aura pas le temps de le localiser. Nous allons faire quelques essais. Commençons par créer la porte. Althalus, donne-lui la forme d'une arche, avec des gonds de bronze et une poignée décorée pour qu'Éliar sache que ce n'est pas une porte ordinaire. Utilise le mot « Peri ». Pour la distinguer des autres, nous la désignerons par le terme « portail ». Il est très important qu'Éliar la considère d'une façon *particulière*.

— Comme tu voudras, Em.

Althalus puisa dans ses souvenirs l'image de la porte en forme d'arche qu'il avait aperçue dans le temple de Dweia à Maghu. Il se concentra et dit « Peri ».

— Très joli, Althalus, le félicita Dweia. C'est exactement ce que nous voulions. (Elle se tourna vers Éliar et Gher. L'enfant

marmonnait et le jeune homme semblait très perturbé.) Éliar, ordonna-t-elle, approche-toi de la fenêtre : je veux te montrer quelque chose.

— J'arrive.

— Vous devriez venir aussi, dit-elle aux autres. Tous se massèrent autour de la fenêtre.

— Une nouvelle porte ? remarqua Andine. Où conduit-elle ?

— En bas, répondit Leitha.

— Ce n'est pas Kagwher, constata Bheid.

— Non, dit Dweia. C'est le nord de Wekti, dans la région où nous allons affronter les Ansus. Ce portail n'est pas comme les différentes portes de la Maison. Elles sont attachées à un lieu bien défini, mais lui donnera sur l'endroit de notre choix. Dès le début de la bataille, le sergent Khalor se postera devant la fenêtre, et Éliar transmettra ses ordres à ses hommes. Leitha, combien de temps te faut-il pour te concentrer sur les pensées d'une personne ?

— Tout dépend où elle est, combien de gens l'entourent et quel tapage ils font. Je pense que ce sera très difficile au milieu d'une bataille.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Si Éliar utilise ce portail pour transmettre à ses hommes les ordres du sergent Khalor, il sera de retour ici avant que Koman ait pu le localiser.

— Excusez-moi, intervint Gher. Ai-je bien compris ce que vous disiez, Emmy ? Cette porte peut vraiment conduire n'importe où ?

— En effet.

— Et n'importe quand ? Éliar pourrait-il s'en servir pour aller dans la grande église de Keiwon, trente ans en arrière ?

— Oui. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Quelle porte géniale ! Éliar, tu devrais faire ce dont nous étions en train de parler.

— Je pourrais essayer. (Le jeune homme se rembrunit.) Mais je ne sais pas à quoi pouvait ressembler cet endroit.

— Je doute qu'il ressemble à quoi que ce soit… C'est justement l'idée ! Vas-y, tu verras bien.

— D'accord.

Éliar tendit la main vers la poignée sculptée.

La porte changea. Les gonds de bronze et les planches disparurent, l'arche devenant un trou informe rempli de ténèbres.

— Non ! cria Dweia.

— J'essayais… juste… de…, balbutia Éliar.

— Cesse d'y penser, et ne recommence jamais !

La puissance de la voix de Dweia parut ébranler les murs. Éliar frémit, et le portail redevint normal.

— Qu'as-tu fait ? demanda Andine.

— Ce n'était pas mon idée, se défendit le jeune homme. Gher voulait voir à quoi ressemblait la porte vers nulle part et aucun moment.

— Oublie cette idée, Éliar ! ordonna Dweia. N'y repense jamais.

— Ça ne peut pas être si dangereux ? demanda Gher, un peu effrayé.

— Réfléchis à ce que tu viens de demander à Éliar. Que pouvait-il y avoir de l'autre côté de la porte qu'il a ouverte ?

— Rien de bien terrible. Juste du vide… Je voulais voir à quoi ressemblait le Rien. Je n'arrête pas de penser à n'importe où et n'importe quand, et de me dire qu'ils doivent avoir un *contraire*. C'est de là que j'ai eu l'idée de nulle part et d'aucun moment. Cette porte n'était-elle pas celle qui conduit au Vide ?

— Exactement. Et comme le Vide est affamé, il dévore tout ce qui passe à sa portée : les gens, les maisons, les lunes, les soleils et les étoiles. Cesse tes expériences, Gher. À partir de maintenant, ne parle plus de tes folles idées avec Éliar avant de m'en avoir informé. La porte que tu viens de lui demander d'ouvrir est celle que nous n'ouvrons jamais.

— J'aimerais avoir un âne, grommela Éliar en transpirant sous le poids de l'urne qu'il charriait dans les rues de Kherdon, au nord-ouest de Plakand.

— Nous en avons un, dit Khalor. Il s'appelle Éliar.

— Comment avez-vous rencontré l'homme que nous allons voir ? demanda Althalus.

— Nous nous sommes battus du même côté pendant une guerre, il y a quelques années. En coordonnant nos forces, nous

avons pu balayer l'armée de Kapro en Equero. Alors que mon infanterie retenait les Kapros, la cavalerie de Kreuter leur tombait dessus par-derrière.

— C'est son nom ?

— Il s'appelle Kreuter, oui. Un chef de tribu de l'est de Plakand. À l'origine, c'est un éleveur, mais il arrondit ses fins de mois en louant les muscles de ses vachers aux royaumes civilisés. Après avoir entendu dire que les Arums s'enrichissaient comme ça, les Plakands ont décidé de tenter leur chance. Kreuter et moi, on s'entend bien. Je sais que je peux lui faire confiance. C'est pour ça que j'ai pensé à lui quand j'ai eu l'idée de prendre à revers les Ansus. Si Kreuter me promet d'être à un endroit donné à un moment donné, il y sera.

— Vous avez tissé nombre de contacts au fil des ans, pas vrai, sergent ?

— Je me suis battu un peu partout, Althalus, alors j'ai des amis dans la plupart des royaumes.

— Êtes-vous certain que Kreuter sera là ?

— Il vient ici tous les étés pour vendre son bétail aux acheteurs des terres civilisées. Même s'il n'est pas encore arrivé, il doit être en route. À moins qu'il ne soit déjà reparti. Je vais me renseigner. S'il n'est pas là, nous arriverons à le localiser et à le rattraper. C'est à ça que servent les portes. (Khalor s'immobilisa devant un bâtiment de rondins dont l'enseigne représentait une grappe de raisin.) C'est sa taverne favorite. Commençons par là.

Malgré l'heure matinale, un bon nombre de clients bruyants étaient déjà attablés.

— Nous avons de la chance, dit Khalor. Kreuter est ici. (Il désigna un type costaud assis sur un banc de bois rudimentaire.) Mieux encore, il semble relativement sobre. Allons lui parler !

Ils se frayèrent un chemin dans la foule jusqu'à l'endroit où était assis le colosse. Kreuter avait des cheveux blond foncé, une barbe dont le bout semblait avoir été victime d'un coup de couteau, la carrure d'un bœuf et des mains comme des battoirs.

— Que je sois pendu si ce n'est pas mon vieux copain Khalor ! s'exclama-t-il en le voyant approcher. Que trafiques-tu donc à Plakand ?

— Je te cherchais… Comment vas-tu ?

— Pas de quoi se plaindre. Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu as déjà vendu tes vaches ?

— Hier. J'allais me payer quelques jours de vacances pour fêter ça avant de rassembler mes hommes et de prendre le chemin du retour.

— Tu as des plans particuliers pour le mois à venir ?

— Rien de sérieux. Pourquoi ?

— J'ai une guerre sur le feu. Nous aurons besoin de cavaliers, et j'ai pensé à toi. Ça t'intéresse ?

— On peut en discuter. Où ça se passe ? Mes hommes et moi venons déjà de faire un long voyage. Si nous devons aller à Perquaine, il faudra nous payer très cher.

— La paye est bonne, et la bataille aura lieu sur le pas de ta porte.

— Ah bon ? Je n'ai pas entendu de rumeurs de guerre… À quel endroit du « pas de ma porte » ?

— Au nord de Wekti.

— Il n'y a rien à Wekti qui mérite qu'on se batte.

— Excepté son emplacement. Les Ansus du Sud, qui doivent en avoir assez de la vie, ont décidé de passer par là pour attaquer Medyo et Equero. Les gens pour qui je travaille ne le voient pas de cet œil, et ils ne veulent pas que la guerre vienne détruire leurs belles cités. J'ai établi une ligne défensive le long de la frontière pour repousser l'invasion, mais dans l'état actuel des choses, ça promet un été long et ennuyeux.

— Je suppose que tu veux que je les prenne à revers ?

— Ça a marché contre les Kapros. Comme les Ansus vont se presser contre mes fortifications, ils ne pourront pas s'enfuir quand tu chargeras. Je suis payé à la tâche, pas à la journée, alors je ne vois pas l'intérêt de faire traîner.

— Les Ansus ne sont pas aussi bons qu'ils semblent le croire, et leurs chevaux sont de vraies carnes, murmura Kreuter. Reparle-moi de la paye…

— Il n'y a pas de quoi se plaindre.

— Une petite guerre vite expédiée, quelques sous et un retour à la maison d'ici cet automne, c'est ça ?

— C'est le plan.

— Dans ce cas, tu peux compter sur moi.

— Il faudrait que tu sois en position dans cinq jours, et j'aimerais que tu fasses une grande boucle par l'est pour que les Ansus ne s'attendent pas à te voir arriver.

— Tu me fais de la peine, Khalor. Je ne suis pas un débutant ! Dis-moi combien de temps passera avant que je ne voie la couleur de l'argent.

— À peu près cinq secondes, histoire de laisser notre jeune ami ouvrir sa bourse en bois.

— Je ne crois pas avoir jamais entendu parler d'une bourse en bois.

— C'est la dernière mode, chef Kreuter, affirma Althalus. Ouvre-la, Éliar, et hâtons-nous de conclure notre marché !

— Il fallait s'y attendre, exarche Yeudon, dit Albron alors qu'ils entraient dans l'appartement que les prêtres de Kherdhos avaient préparé pour le chef arum. Depuis que nous combattons chez les civilisés, nous avons été contaminés par leur façon de penser. Très honnêtement, j'aurais préféré laisser mes serviteurs à la maison. Je n'ai pas réellement besoin de pages ou d'un devin quand je livre une bataille, mais pour une raison qui m'échappe, les apparences sont devenues plus importantes que la réalité.

— Telle est la malédiction de la civilisation, chef Albron, dit Yeudon. (Il eut un faible sourire.) Si vous trouvez votre suite encombrante, essayez donc de mener l'existence d'un haut fonctionnaire de l'Église. (Il eut un regard curieux pour la silhouette encapuchonnée de Leitha.) Les Arums accordent-ils tant de crédit aux devins ?

— C'était le cas autrefois… Certains de mes collègues les plus arriérés ne changent pas de chemise sans consulter le leur. J'ai dépassé ce stade… Si ça ne vous ennuie pas, je laisserai mes pages, mon devin et mon valet ici quand j'irai sur le champ de bataille. En parlant de ça, je ferais mieux de me mettre au

boulot dans les plus brefs délais : l'exarche des robes noires ne m'a pas engagé pour que je fasse des ronds de jambe.

— Dans ce cas, je vous laisse à vos préparatifs. Yeudon inclina la tête et sortit.

— Vous êtes très doué, chef Albron, dit Andine en observant leur splendide appartement.

Ses longs cheveux étaient dissimulés sous un bonnet bouffant, et elle portait une livrée écarlate identique à celle de Gher.

— Je me suis déjà aventuré dans le monde civilisé, princesse. Je connais les règles du jeu.

— As-tu déjà repéré des espions de Ghend, Leitha ? demanda Bheid.

— Quelques-uns, répondit la jeune femme en repoussant sa capuche. La plupart sont ici, dans le temple, bien que deux ou trois se dissimulent au palais du Natus. Ghend a l'air de savoir que ce n'est pas Dhakrel qui dirige réellement Wekti.

— Se trame-t-il quelque chose d'important ici ? demanda Althalus.

— Non… Les serviteurs de Ghend sont des espions, pas des conspirateurs. Mais à votre place, je ne révélerais pas trop de secrets à Yeudon : certains espions sont très proches de lui, et il risquerait de gaffer.

— Nous avions prévu de le tenir à distance, dit Albron. Vous feriez mieux de remettre votre capuche.

— J'ai chaud, gémit Leitha.

— Je suis navré, mais un devin arum doit toujours dissimuler son visage. Pour ajouter au mystère ! (Albron sourit.) C'est ce qui m'a donné l'idée de vous déguiser. Le père de Twengor a écouté son devin pendant trente ans, et c'est à sa mort qu'on s'est aperçu que ce n'était pas un homme.

— C'est mieux que de t'affubler d'une fausse barbe, dit Andine.

— J'aurais bien aimé tortiller le bout de ma moustache, dit Leitha.

— Je suis certaine que tu aurais été très convaincante, ma chérie… Jusqu'au moment où tu te serais mise à marcher.

— Ce qui veut dire ?

— Que tu ondules du popotin.

— Je quoi ?

— Tu ondules du popotin, ma chérie. Un tas de choses remuent quand tu te déplaces. Tu avais remarqué, Bheid ?

Le jeune prêtre rosit.

— Il me semblait bien, dit Andine, satisfaite. Tu attires son attention quand tu passes devant lui, ma chérie.

— Vraiment ? lança Leitha avec un étonnement feint. Tu aurais dû me le dire, Bheid. Si ça te plaît tellement que j'ondule du popotin, je pourrais…

— Parler d'autre chose, par exemple, coupa le prêtre.

— Laissons les enfants à leurs petits jeux, Althalus, proposa le chef Albron. Khalor nous attend dans les tranchées.

— D'accord.

Éliar posa sa main sur la poignée de la porte et se concentra. Puis il poussa le battant et entra dans la tranchée à l'odeur de terre retournée que les hommes du chef Gweti creusaient dans les pâturages du nord de Wekti.

— Ah, dit le sergent Khalor en les voyant approcher. Des problèmes à Keiwon, mon chef ?

— Tout s'est bien passé, sergent, dit Albron. (Il regarda autour de lui.) Ça avance plus vite que je ne l'aurais cru.

— Gebhel connaît son affaire, dit Khalor.

— Gebhel ?

— Le sergent de Gweti. Dès qu'il parvient à échapper à la surveillance de son chef, il fait du bon boulot. Gweti demande à ses hommes de faire traîner autant que possible. Ils lui sourient et hochent la tête pour lui faire plaisir et, dès qu'il a le dos tourné, ils l'ignorent complètement. J'ai parlé avec Gebhel à son arrivée, et je n'avais pas fini quand ses hommes ont commencé à planter des piquets pour délimiter la zone à creuser. Il est très méthodique et il a l'habitude de ces choses.

Khalor désigna l'est.

— Cette espèce de crête suit le cours d'une rivière asséchée. Elle convient parfaitement à ce que nous souhaitons faire. Une pente abrupte montera jusqu'à nos fortifications. C'est toujours un avantage ! Les objets roulent à partir du sommet d'une pente abrupte, et Gebhel a des tas d'idées intéressantes sur ce que

nous pourrions jeter dans les dents des Ansus quand ils essaieront de charger. Je vous le présenterai ; il vous expliquera tout lui-même. À votre place, j'écouterais attentivement. Gebhel est un véritable génie de la guerre de tranchées.

— Certainement pas aussi génial que vous, sergent.

— Bien meilleur, mon chef ! Il n'est pas trop fort pour les attaques, mais quel maître défenseur ! Il oblige ses ennemis à venir à lui. Ce n'est pas le meilleur moyen de remporter une bataille, mais c'est parfait pour ne pas la perdre. Bon, ça fait traîner les choses en longueur, mais le chef Gweti adore ça. La plupart du temps, les adversaires de Gebhel tournent les talons après avoir passé quelques mois à lancer des attaques coûteuses contre ses fortifications.

— C'est aussi bien que de gagner.

— Parfois… Mais pas dans ce cas ! N'ayez pas d'inquiétude, j'ai déjà pris toutes mes dispositions. Je veux que Gebhel tienne sa position. D'autres forces se chargeront d'exterminer les Ansus. Venez, mon chef. Je vais vous présenter à Gebhel, puis Éliar, Althalus et moi devrons regagner la Maison. Je veux cantonner les hommes du vieux Delur à Elkan, dans le nord d'Equero, pour qu'ils se tiennent prêts à intervenir sur notre flanc ouest le moment venu.

Le sergent Gebhel était un homme trapu à la barbe broussailleuse et au crâne chauve. Son kilt révélait des jambes aussi noueuses que des troncs d'arbre. Il s'exprimait d'une voix sèche et profonde dénuée d'émotion.

— Ravi de faire votre connaissance, chef Albron, affirma-t-il sans conviction. Khalor vous a-t-il expliqué la situation ?

— Nous sommes ici pour creuser des tranchées.

— Vous savez que c'est moi qui donne les ordres ici ?

— Bien entendu, sergent. Je suis là pour apprendre, pas pour diriger. J'étudie l'art de la guerre, et Khalor m'a affirmé que vous étiez le meilleur en matière de défense.

— Ce n'est pas une école, chef Albron ! Je n'ai pas le temps de dispenser des cours.

— Je promets de ne pas traîner dans vos pattes, sergent. Je peux apprendre en vous observant de loin.

— J'ai d'autres chats à fouetter ! coupa Khalor. Si ça ne vous fait rien, je vais vous laisser à vos pelles, et je repasserai plus tard.

Dans un des couloirs de l'aile nord de la Maison, Althalus, Éliar et Khalor se tenaient sur le seuil d'une porte.

— Tu es certain que c'est la bonne, mon garçon ? demanda Khalor. Je ne vois personne.

— Les hommes du chef Delur ne vont pas tarder, promit Éliar.

Khalor grogna, puis regarda Althalus.

— Que croient voir les soldats de Delur pendant qu'ils errent dans ces couloirs ?

— Les montagnes de Kagwher.

— Ils ne voient ni les murs ni le plafond ?

— Non : seulement des arbres, des montagnes et du ciel. C'est une forme de suggestion, sergent. Si je commençais à parler de la chaleur, vous ne tarderiez pas à suer à grosses gouttes.

— C'est vous qui leur faites ça ?

Althalus éclata de rire.

— Je suis bon, mais pas à ce point ! Dweia s'occupe de tout. C'est sa Maison, et elle en fait ce qu'elle veut. Qui attendez-vous ?

— Le capitaine Dreigon. C'est lui qui dirige les forces de Delur. Nous avons déjà livré plusieurs batailles ensemble. Il n'est pas aussi bon que Gebhel pour les tranchées, mais il maîtrise les attaques surprises à la perfection.

— Les voilà, dit Éliar en tendant un doigt.

Un groupe d'hommes en kilt, dirigé par un officier à l'expression austère et aux cheveux gris argenté, approchait d'eux sans grande conviction.

— Qu'est-ce qui t'a retenu, Dreigon ? demanda Khalor.

— Je me suis arrêté en chemin pour ramasser des framboises ! Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Je suis venu m'assurer que tu ne serais pas en retard à notre petite fête. Si tu as quelques minutes, nous devrions parler.

— D'accord. (Dreigon se tourna vers ses hommes.) Continuez à avancer ; je vous rattraperai. (Puis il enleva son casque et regarda autour de lui.) Je déteste ces montagnes. Elles sont jolies à regarder, mais très désagréables à franchir.

— À qui le dis-tu…

— Comment se débrouille Gebhel dans les tranchées ?

— Il est un peu en avance sur le planning. Tu le connais…

— Oh, que oui ! Par moments, je jurerais qu'il a une taupe parmi ses ancêtres. Il y a quelques années, nous nous sommes battus l'un contre l'autre à Perquaine et il a fallu que j'attaque ses fortifications. Ça a été plutôt déplaisant. Quel genre d'adversaires affronterons-nous cette fois ?

— De la cavalerie… Du moins, pour le moment. Il y aura aussi de l'infanterie, mais mes éclaireurs ne l'ont pas encore localisée.

— Tu sais quand ils attaqueront ?

— J'ai eu de la chance, dit Khalor. Un de mes éclaireurs a pu espionner les commandants ennemis pendant leurs préparatifs. Il reste quatre jours avant le début des hostilités.

— Et pour l'endroit ? « Où » est aussi important que « quand ».

— Je suis toujours en train de travailler sur ce point.

— Travaille plus vite ! Les tranchées de Gebhel peuvent tenir le coup deux ou trois semaines quelles que soient les forces qui s'y attaquent, mais j'ai besoin d'un endroit précis dans les plus brefs délais. Si mes hommes doivent faire dix lieues au pas de course pour aller sur le champ de bataille, ils risquent d'être un peu essoufflés en arrivant.

— Vous n'êtes plus très loin de la cité d'Elkan dans le nord d'Equero. À votre arrivée, il vous restera sans doute une journée pour vous reposer et vous regrouper. Je te tiendrai au courant dès que j'aurai découvert le site exact de l'attaque principale.

— Ce serait bien. Je déteste être en retard à une bataille.

— Ça ne serait pas la même chose sans toi, mon ami.

Une activité presque frénétique régnait sur les pentes, en contrebas des tranchées de Gebhel, quand Éliar ramena Khalor et Althalus dans le nord de Wekti. Le chef Albron rayonnait.

— Ah, vous voilà ! Avez-vous rencontré le capitaine Dreigon et ses hommes ?

— Ils seront là ce soir, répondit Khalor. Les bergers ont-ils commencé à arriver ?

— Gebhel leur a envoyé deux groupes d'éclaireurs. Jetez un coup d'œil au pied de cette pente, sergent. J'ai persuadé notre ami d'ajouter un petit quelque chose à la forêt de pieux que ses hommes étaient en train de planter.

Khalor sortit hors de la tranchée.

— Des buissons ? s'étonna-t-il. Où est l'intérêt de planter des buissons au milieu des pieux ?

— Ce ne sont pas des buissons ordinaires, sergent, dit Albron. Les Wektis les appellent les Fourrés de l'Enfer. Ils ont des épines de trois pouces de long, aussi dures et pointues que des aiguilles d'acier. Ça pousse comme du chiendent le long des rivières. Je m'y suis frotté par mégarde il y a quelques heures. Dès que j'ai réussi à arrêter l'hémorragie, j'ai pensé qu'ils seraient très bien sur nos barricades.

— Vous n'avez pas donné l'ordre à Gebhel de les utiliser, j'espère ?

— Je ne suis pas idiot, sergent. Je lui ai juste tendu une branche de ces maudits buissons en lui demandant s'il ne trouvait pas ça intéressant. Il a aussitôt compris où je voulais en venir.

— Si je saisis bien, c'était juste une suggestion ?

— Tout à fait. Je m'y connais beaucoup mieux en politique qu'en stratégie et je n'ai pas cherché à rabaisser Gebhel. C'est toujours lui qui donne les ordres mais, à présent, il m'écoute quand je lui fais part de mes idées.

— Vous vous débrouillez mieux que je ne l'aurais cru, mon chef, le félicita Khalor. (Il jeta un nouveau coup d'œil vers le bas de la pente.) Mais pourquoi avoir laissé des trouées aux endroits où il n'y a pas de buissons ? C'est comme si vous traciez des routes pour conduire les Ansus au pas de notre porte.

— Ce ne sont pas des routes, sergent, mais des canalisations. Après s'être frottés à ces buissons, les chevaux des Ansus seront de mauvaise humeur. Leurs cavaliers auront beau les éperonner et les fouetter, ils refuseront d'avancer. Les Ansus devront

trouver un chemin plus facile ; Gebhel et moi avons veillé à le leur fournir.

« Dès que les bergers arriveront, nous les posterons au sommet de ces canalisations. Nous leur dirons d'attendre que les premiers rangs ennemis soient à mi-pente. Puis ils bondiront tous ensemble et les massacreront. Ceux de derrière recevront dans les pattes les cadavres de chevaux qui dégringoleront la pente. Entre les buissons et les frondes, Gebhel est sûr que les Ansus seront trop démoralisés pour recommencer leur attaque. Voyez-vous quelque chose que nous aurions oublié ?

Khalor fronça les sourcils.

— Ne me bousculez pas, je réfléchis.

— Réfléchissez autant que vous voudrez, sergent. Nous avons veillé à tout ! Nous serons toujours là quand vos amis nous rejoindrons.

— C'est tout ce qui compte, mon chef. Si Gebhel et vous arrivez à retenir les Ansus ici, je ferai mettre Kreuter et Dreigon en position. Puis je leur ordonnerai de charger pour prendre l'ennemi à revers. Nous les vaincrons sur le flanc de cette colline !

— Notre chef est vraiment très bon, pas vrai, sergent ? s'écria Éliar.

— Ferme-la, mon garçon ! beugla Khalor.

— Oui, sergent, obtempéra le jeune homme, un sourire dissimulé derrière sa main.

La nervosité d'Althalus augmentait un peu plus à chaque minute. Les tranchées de Gebhel étaient encore peu profondes, et il ne voyait pas comment elles pourraient être finies à temps.

— Il nous reste trois jours, Éliar, dit-il à son jeune ami après qu'ils eurent soupé dans les appartements du chef Albron, au temple de Keiwon. Si les tranchées de Gebhel ne sont pas prêtes, Gelta lui marchera sur la tête.

— Le sergent Khalor dit que les travaux sont beaucoup plus avancés qu'ils n'en ont l'air. Le plus dur, c'est d'entamer le sol. Une fois passées les couches supérieures, le reste va plus vite. La moitié des hommes de Gebhel continueront à creuser pendant que les autres enfonceront les pieux et érigeront des obstacles

divers. Le sergent Khalor est certain que tout sera prêt à temps…

Il se tut, car Andine entra en trombe dans la pièce.

— Éliar, s'exclama-t-elle, je dois retourner à Osthos sur-le-champ !

— Calme-toi, lui ordonna Althalus. Que se passe-t-il ?

— Leitha a pu découvrir les plans de Ghend. Il veut raviver la guerre à Treborea ! Le débile de Kanthon est déjà en train de rassembler ses forces. Je dois aller à Osthos pour prévenir mon chambellan. Se balader d'un bout du monde à l'autre est très amusant, mais j'ai des responsabilités chez moi. Althalus, je vous en prie, ramenez-moi à la maison !

— Tu ferais mieux de l'écouter, Althalus, murmura la voix de Dweia dans la tête du voleur. Les choses ne sont sans doute pas aussi graves qu'elle le croit, mais mieux vaut l'apaiser.

— Que mijote réellement Ghend ?

— Il tente de nous séparer. Il a toujours de l'avance sur toi, mais plus beaucoup. Cette attaque sur Osthos peut être une ruse pour nous déloger d'ici. Il est au courant du don de Leitha, donc il a pu fournir de fausses informations à ses espions de Keiwon.

— Ghend est peut-être informé du don de Leitha, mais il ne sait rien de celui de Gher, répliqua Althalus. L'idée d'amener tous les clans d'Arum dans la Maison me permet de faire apparaître une armée n'importe où dans le monde en une minute.

— Ne te flatte pas trop, Althalus ! Cette nouvelle guerre à Treborea n'est peut-être qu'un leurre. Mais impossible d'en avoir la certitude ! Emmène Andine chez elle pour qu'elle avertisse le seigneur Dhakan, puis ramène-la à Keiwon. Je ne veux pas que nous la laissions toute seule.

CHAPITRE XXIV

Il était encore tôt le lendemain matin quand Éliar fit franchir à Althalus et à Andine la porte qui conduisait à l'étude du seigneur Dhakan, dans le palais d'Osthos. Le chambellan aux cheveux argentés leva le nez de son bureau, furieux.

— Qui vous a donné la permission de... ? Éliar ? Que fais-tu ici ?

— J'obéis aux ordres, seigneur.

— Maître Althalus, c'est vraiment vous ?

— Ça l'était la dernière fois que j'ai vérifié. Vous semblez en pleine forme, seigneur Dhakan.

— Je respire toujours, si c'est ce que vous voulez dire. Je croyais que vous deviez vendre Éliar dans les mines de sel d'Ansu.

— Finalement, j'ai décidé de le garder. Il peut se montrer très utile...

— Ne reconnaissez-vous plus votre maîtresse, Dhakan ? demanda Andine, toujours déguisée en page.

— Arya ! Où diantre étiez-vous passée ? Ça fait plus d'un an que je vous cherche !

Andine se précipita vers lui et lui jeta les bras autour du cou.

— Cher, cher Dhakan ! s'écria-t-elle. Vous m'avez tellement manqué !

— Je n'y comprends rien, maître Althalus, avoua Dhakan. Qu'avez-vous fait à mon Arya ?

— Disons que je vous l'ai empruntée.

— Le mot que vous cherchez est « enlevée », corrigea le chambellan.

— Ce n'était pas sa faute, cher Dhakan, dit Andine. Il obéissait aux ordres de celle que nous servons tous les deux...

— Vous avez changé, Arya Andine.

— Vous voulez dire que j'ai grandi ? (Elle éclata de rire.) Comment m'avez-vous supportée tout ce temps ? J'étais imbuvable !

— Peut-être un peu, concéda Dhakan.

— Un peu ? Un monstre, oui ! Acceptez mes excuses pour les problèmes que je vous ai causés après mon accession au trône. Vous avez fait preuve d'une patience quasi surhumaine. Vous auriez dû me coucher en travers de vos genoux et me flanquer une bonne fessée.

— Andine !

— Si je peux me permettre..., intervint Éliar, nous avons beaucoup à faire, et il faudrait nous dépêcher.

— Il a raison, Andine, approuva Althalus.

— Je sais. Je le trouve si irritant dans ces moments-là...

— J'en déduis que vos sentiments à l'égard de ce jeune homme ont évolué, mon Arya, dit Dhakan.

— En quelque sorte... La plupart du temps, je n'ai plus envie de le tuer. Au lieu de ça, je le nourris. Ce n'est pas sa faute s'il a tué mon père. Maintenant que je sais qui blâmer, il va éliminer cette personne pour moi. N'est-ce pas gentil ?

— Je n'y comprends rien du tout, maître Althalus, avoua Dhakan.

— Le monde est en train de se disloquer, seigneur Dhakan, mais mes associés et moi allons y mettre bon ordre. Tu ferais mieux de lui expliquer ce qui se passe, Andine. Nous manquons vraiment de temps !

— Je serai brève. Dhakan, les troubles dont parle Althalus n'ont rien d'accidentel. L'homme qui tire les ficelles est à Nekweros, mais ses alliés sont partout dans le monde et fomentent des rébellions pour qu'il puisse en prendre le contrôle. Il manipule aussi l'andouille de Kanthon qui ne tardera plus à revenir frapper à nos portes.

— A-t-il engagé d'autres mercenaires arums ?

— Non, les Arums ne sont plus disponibles : j'ai déjà embauché tous ceux qui tenaient debout. Dhakan pâlit.

— Arya Andine ! Vous allez vider le trésor ! Combien avez-vous promis à ces barbares ?

— Rassurez-vous, c'est Althalus qui fournit les fonds. Ça ne m'a pas coûté un sou. Éliar, explique-lui à quoi il doit s'attendre.

— Oui, Andine. En gros, ça se passera de la manière suivante. Nous ignorons quand les Kanthons envahiront votre territoire, mais ça ne devrait plus être très long. Nous disposons d'une armée, et nous viendrons à votre aide. Malheureusement, nous devons gagner la bataille que nous sommes en train de livrer avant de venir ici. Je sais ce que valent vos soldats, puisque je les ai déjà affrontés.

— Je crois m'en souvenir, lâcha Dhakan.

— Nous ignorons quel genre de forces les Kanthons vont envoyer, mais soyez certains qu'elles vous seront supérieures en nombre. Vous n'arriverez pas à les repousser sur un terrain découvert, donc, je vous suggère de ne pas essayer. Le mieux serait de les retarder. Tuez autant d'hommes que possible sans perdre trop de soldats. Organisez des escarmouches et des embuscades, ce genre de choses... Battez souvent en retraite, comme le père d'Andine l'a fait la dernière fois. Les murs de votre cité sont votre seul avantage. Faites rentrer vos hommes à l'intérieur et fermez les portes. Je vous promets de venir briser le siège avant que vous ne soyez à court de nourriture.

— Je ne peux pas rester, Dhakan, ajouta Andine. Il faudra que vous défendiez Osthos pour moi. Ne laissez pas nos ennemis détruire ma belle cité.

— J'essaierai, mon Arya, répondit Dhakan. Mais le temps risque d'être notre ennemi autant que les Kanthons. Les meilleures intentions du monde ne déplacent pas une armée en l'espace d'une nuit.

— Éliar sera là quand vous aurez besoin de lui, promit Andine. Vous avez ma parole. (De nouveau, elle jeta les bras autour du cou du vieillard et lui planta un baiser sur la joue.) À plus tard, mon cher ami.

Il était près de midi ce jour-là quand Éliar et Althalus localisèrent le sergent Khalor et le chef Albron dans les tranchées, près de la rive est du fleuve Medyo.

— Ça ne fonctionne pas comme ça, expliquait le militaire. Seul un idiot organiserait une attaque en disposant ses troupes

sur un large front. La stratégie habituelle consiste à regrouper les hommes, puis à former une pointe de lance.

— Vers où ?

— C'est tout le problème, mon chef. Nous ignorons où les Ansus comptent frapper. Nous savons qu'ils attaqueront après-demain, et ça s'arrête là.

— On ne pourrait pas essayer de deviner ?

— Si je me battais pour nos ennemis, mon choix pourrait se porter sur une dizaine d'endroits. Quand on organise une attaque principale, on cherche un terrain favorable : des bois où se dissimuler, une pente douce, une faiblesse des défenses adverses… Puis on sélectionne quelques points, assez loin de là, et on envoie deux ou trois bataillons faire diversion, histoire de déloger les défenseurs de l'endroit où on compte réellement attaquer. Comme ça, il ne reste presque plus personne sur le lieu de la véritable attaque.

— Je vois, murmura pensivement Albron. Si je comprends bien, la meilleure stratégie consisterait à ignorer ces diversions et à tenir nos positions jusqu'à la véritable attaque.

— Mais comment savoir laquelle sera la bonne ? Il y a quelques années, je me battais à Perquaine, et mon adversaire était du genre « attendre et laisser venir ». Je l'ai eu en lançant mon attaque principale aux premières lueurs de l'aube, et mes diversions après lui être tombé dessus. Il était tellement sûr que mon attaque principale était une diversion qu'il a désengagé le gros de ses hommes pour repousser les autres assauts.

— C'est presque un jeu, alors ?

— Le meilleur du monde, mon chef, dit Khalor. La stratégie consiste à se montrer plus malin que ses ennemis, et à reconnaître les ruses qu'ils emploient pour vous berner. (Il se tapa le front de l'index.) C'est ici que se gagnent les guerres, pas dans les tranchées. En ce moment, je donnerais un mois de gages pour savoir où Pekhal portera son attaque principale.

— Vraiment ? intervint Althalus. Vous me mettriez ça par écrit, sergent ?

— Si c'est vous qui le demandez, sûrement pas !

— Mauvais joueur !

— Je crois que je vois où vous voulez en venir, dit Éliar. Vous savez que Bheid grimpera au plafond si vous avez l'audace de le suggérer.

— Oh, il finira par redescendre. Ne t'inquiète pas, je ne mettrai pas Leitha en danger. Nous l'amènerons dans les tranchées demain soir et nous la laisserons fouiller dans l'esprit de Pekhal. Elle sera de retour à Keiwon avant le début du combat.

— Et si on l'amenait plutôt cet après-midi ? proposa Albron. Ça nous laisserait plus de temps pour les préparatifs.

— Nous n'avons pas besoin de temps, mon chef, rappela Éliar. C'est tout l'intérêt des portes.

— Pekhal aussi a accès à des portes, ajouta Althalus. Voilà pourquoi nous ne voulons pas de Leitha ici moins de dix ou douze heures avant le début de la bataille. Ghend est au courant, pour son don, et il risque d'essayer de lui refiler de fausses informations. S'il ordonne à Pekhal et à Gelta de frapper au point A, et que Leitha le lit dans leur esprit, nous masserons nos forces au point A. S'il change d'avis vers minuit et leur demande d'attaquer au point B, nous ne serons pas au bon endroit pour l'accueillir. Même avec l'aide des portes, ce sera un peu juste.

— Leitha doit absolument localiser Pekhal ? demanda Khalor. En général, les soldats ordinaires n'ont pas la moindre idée de l'endroit où ils sont. Pekhal pourrait-il l'induire en erreur en se concentrant sur le mauvais lieu ?

— Il n'est pas assez malin pour ça, dit Althalus. Raconter un mensonge est une chose, en penser un reste au-delà de ses capacités. Gelta pourrait se montrer plus convaincante, mais pas beaucoup. Ce sont des primitifs, sergent. Ne vous attendez à rien d'exotique de leur part. En matière de stratégie, ils en sont toujours au stade « brûler-piller-tuer ». Ils ne feront rien de très complexe. Nous en saurons plus demain soir quand Leitha sera là.

— Des gens arrivent du Sud, annonça Éliar. Je pense que ce sont Salkan et ses bergers.

— Ils n'ont pas traîné, dit Albron.

— Ils ne sont pas encombrés par leur équipement, mon chef, rappela Khalor. (Il mit une main en visière pour observer les Wektis.) Pitoyable !

— Quoi donc ?

— Ils ne savent pas marcher en rangs. On dirait des écoliers en vacances.

— Ils ramassent des pierres, sergent, expliqua Althalus. Le choix des projectiles est très important quand on utilise une fronde.

— Une pierre est une pierre, dit Khalor.

— Pas vraiment. Un jour, j'en ai trouvé une parfaite, et je l'ai gardée dans ma poche pendant cinq ans, jusqu'à dénicher une cible qui en soit digne. Elle était parfaitement ronde, de la taille d'un œuf de poule, faisant juste le bon poids.

— Avez-vous fini par tuer avec ? Un cerf ?

— Non, je n'aurais pas gaspillé un projectile pareil sur un cerf. J'étais à Kagwher quand je l'ai utilisé. Poursuivi par un type qui voulait me reprendre une babiole ! Au bout d'une semaine, j'en ai eu marre qu'il me colle aux basques et je lui ai balancé ma jolie pierre entre les yeux. Inutile de te dire qu'il a cessé la poursuite. Cette pierre me manque toujours.

— Je ne le permettrai pas ! explosa Bheid le lendemain dans le temple de Keiwon quand Althalus leur exposa son plan. Il n'est pas question que je vous laisse mettre ma Leitha en danger !

— « Ma » Leitha ? murmura la jeune femme blonde.

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Je crois que oui. Les choses se précisent, hein ? On devrait peut-être en parler après mon retour des tranchées.

— Tu n'iras pas là-bas ! Je te l'interdis !

— Tu me l'interdis ? Je ne t'appartiens pas, Bheid. « Ma Leitha » est une chose. « Interdire » en est une autre.

— Je ne voulais pas… (Le prêtre hésita, puis choisit une autre approche.) Je préférerais que tu t'abstiennes. Je deviendrais fou s'il t'arrivait quelque chose là-bas.

— Tu es déjà fou de croire que tu peux me donner des ordres.

— On a mis les pieds dans le plat, frère Bheid ? lança Andine. Tu devrais tourner sept fois ta langue dans ta bouche avant de nous déballer la première idée qui te passe par la tête.

— Je ne compte pas lui faire courir le moindre danger, dit Althalus. Il y aura dans ces tranchées toute une armée pour la protéger, et elle passera l'essentiel de son temps dans la Maison. Nous arpenterons les couloirs et regarderons derrière les portes jusqu'à ce qu'elle localise Pekhal et Gelta. Le sergent Khalor doit savoir où ils comptent attaquer et c'est Leitha qui est censée écouter. Dès qu'elle aura trouvé ce que nous cherchons, je demanderai à Éliar de la ramener ici, où tu passeras les prochaines semaines à t'excuser et à sortir tes pieds du plat où tu les as mis…

Il jeta un coup d'œil vers la fenêtre ouest.

— Le soleil ne tardera pas à se coucher. Éliar, emmenons Leitha dans les tranchées.

— Si je comprends bien, c'est parfaitement sûr ? demanda Andine.

— Parfaitement, confirma Althalus.

— Dans ce cas, pourquoi n'y allons-nous pas tous ? Frère Bheid pourra veiller sur Leitha. Gher et moi, nous observerions vos préparatifs. Mes suggestions ne vaudront pas grand-chose, mais celles de Gher…

— Ça ne peut pas faire de mal, Althalus, approuva Éliar. Gher ne voit pas le monde de la même façon que nous, et il pourrait penser à des choses qui ne sont venues à l'esprit de personne.

— Il a raison, chaton, murmura la voix mentale de Dweia.

— Moi, ça m'est égal, capitula Althalus en levant les mains. Conduis-nous tous dans les tranchées, Éliar.

— Comme vous voudrez…

Dès qu'ils eurent rejoint Albron et Khalor au fond de la tranchée qui longeait le fleuve Medyo, Éliar regarda prudemment à la ronde.

— Où est Gebhel, sergent ?

— Je lui ai suggéré d'aller examiner les tranchées quelques lieues à l'est, parce que les barricades me semblaient un peu faibles de ce côté-là. Comme je sais où il est, nous pourrons

l'éviter facilement. C'est un brave homme, mais un peu trop obtus pour comprendre tout ça. (Khalor jeta un regard désapprobateur au groupe.) Le moment est mal choisi pour une visite touristique…

— Ce n'était pas mon idée, chef.

— Fais en sorte que je ne les aie pas dans les pattes. (Il étudia Leitha toujours déguisée en devin.) Vous devriez relever votre capuche ! La princesse Andine ressemble à un page et ne devrait pas trop attirer l'attention, mais vous voir risque de déconcentrer les troupes de Gebhel.

— C'est vous qui décidez, sergent. Dites-moi ce que vous voulez que je découvre.

— L'endroit exact où Pekhal et Gelta ont massé leurs troupes. C'est de là que viendra leur attaque principale.

— S'ils ont des portes identiques aux nôtres, ils pourraient frapper ailleurs, dit Éliar.

— Je sais. Tu devras rester vigilant demain. Huile bien les gonds de ta porte vers n'importe où, parce qu'il se peut qu'il faille déplacer les hommes de Gebhel en catastrophe. Nous commencerons par les placer en face des troupes ennemies, mais si Pekhal et Gelta s'en vont ailleurs, nous devrons suivre le mouvement.

— Donc, je cherche un grand nombre de soldats ? résuma Leitha.

— Dans les vingt ou trente mille, dit Khalor.

— Ça ne devrait pas être trop difficile. Autant d'hommes font forcément du bruit. (La jeune femme fronça les sourcils.) Par prudence, commençons par faire des petits bonds. Je ne me suis pas beaucoup entraînée à écouter de loin. Si mon don porte au-delà, nous passerons à des bonds plus importants.

— Je viens d'avoir une idée, dit Gher.

— Aurions-nous oublié quelque chose ? demanda Khalor.

— Peut-être. Éliar, tu peux mettre une de tes portes n'importe où, pas vrai ?

— À un demi-pouce près, oui. Où veux-tu en venir ?

L'enfant se dressa sur la pointe des pieds et posa sa main sur le sol, à l'extérieur de la tranchée.

— Pourquoi pas ici ?

— Grand Dieu ! s'exclama Albron. Nous n'y avions pas pensé ! Ils pourraient franchir nos défenses et se retrouver dans nos tranchées avant que nous les ayons vus venir !

— Peut-être pas, mon chef, dit Éliar. (Il posa une main sur la garde du Couteau et plissa les yeux.) Je crois connaître un moyen de les en empêcher, mais il faut que j'en parle avec Emmy.

— Ne marmonne pas dans ta barbe, mon garçon ! ordonna Khalor. Crache le morceau !

— Tout dépendra de la similitude entre nos portes et celles de Nahgharash, sergent. Si elles correspondent exactement, tout ce que j'aurai à faire, c'est d'ouvrir la nôtre quand ils ouvriront les leurs.

— Génial ! railla Andine. Comme ça, au lieu d'envahir Wekti, ils envahiront la Maison.

— Ils ne sauront pas plus où ils sont que le capitaine Dreigon en ce moment. Ils franchiront leur porte à Nahgharash, la mienne dans la Maison, puis une autre qui ouvrira au bas de la colline. Si les trois sont assez proches, je peux continuer à les faire charger nos positions jusqu'à la fin de l'été.

Le jeune homme gloussa.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda Khalor.

— Je crois qu'ils ne verront pas cette porte, sergent et, si je me débrouille bien, toutes les flèches qu'ils décocheront ressortiront au pied de la colline, de sorte qu'ils tireront sur leurs propres arrières !

— Quelle excellente idée ! s'exclama Gher, enthousiaste. Comme ça, les nôtres regarderont les méchants s'entre-tuer.

— Nous nous écartons du sujet, dit Khalor. Concentrons-nous sur le problème qui nous préoccupe. Vous entendez quelque chose de l'autre côté, Leitha ?

— Vous savez qu'il y a plusieurs centaines d'Ansus à environ un quart de lieue en amont de la rivière, n'est-ce pas ?

— Oui. Des éclaireurs les surveillent… Ils construisent des radeaux qu'ils mettront à l'eau peu avant l'aube. Mais ils n'arriveront pas jusqu'à nous : Gebhel a prévu un petit comité d'accueil.

— Il y a aussi des cavaliers le long de ces collines, de l'autre côté de la frontière.

— Des patrouilles montées. Elles ne sont pas importantes.

— Dans ce cas… Emmène-nous une lieue à l'est, Éliar.

La transition fut si brève qu'Althalus n'eut pas le temps de cligner des yeux avant que la Maison disparaisse et qu'ils se retrouvent de nouveau dans la tranchée.

Leitha fronça les sourcils.

— Je perçois les mêmes gens… Essaye avec trois lieues d'un coup, Éliar.

— D'accord, dit le jeune homme avant de leur faire emprunter une porte qu'il était le seul à voir.

— Toujours les mêmes, constata Leitha. Plus faibles, mais toujours les mêmes. Essaye quatre lieues. Mon don porte plus loin que je ne le pensais.

— Vous êtes certaine de ne rater personne ? insista Khalor.

— Je les entendrais s'ils étaient dans les parages, sergent.

Ils couvrirent environ vingt lieues en quelques minutes, et Leitha ne leur signala rien de plus que quelques patrouilles à cheval.

Minuit approchait quand elle se figea soudain et s'exclama : « Ici ! »

Puis elle se rembrunit.

— Non, se reprit-elle. Ce n'est pas l'armée dont vous parliez. Ils ne sont que trois ou quatre cents, et on dirait qu'ils font la fête.

— Une vieille coutume ansu, expliqua Khalor. Dans toute l'histoire du monde, aucun Ansu n'est jamais parti sobre au combat. En général, ils sont fin soûls quand ils attaquent.

— S'ils sont à peine quatre cents, ils doivent être chargés de créer une des diversions dont vous nous parliez, dit Albron.

— Sans doute. Continuons.

— Attendez ! cria Leitha.

— Qu'y a-t-il ? demanda Althalus.

— Je viens de toucher Pekhal, dit la jeune femme. Et Gelta !

— Où ? demanda Khalor.

— Je ne sais pas. Un moment.

Elle leva le nez pour regarder les étoiles.

— Il m'étonnerait beaucoup qu'ils soient là-haut, souffla Andine.

— Chut ! J'essaye de franchir les bavardages des ivrognes. (Leitha se concentra, puis sourit.) Ça, c'est malin !

— Que mijotent-ils ? demanda Althalus.

— Une énorme caverne s'étend sous cette colline. Des milliers d'hommes et de chevaux sont cachés à l'intérieur. J'ai l'impression que leur attaque principale viendra de là, mais bien après le lever du soleil. Ceux qui sont en train de se soûler près des tranchées n'ont pas connaissance de la présence des autres. Ils croient qu'ils vont faire une diversion. Je suppose que c'est l'œuvre de Koman.

— Qui est Koman ? voulut savoir le chef Albron.

— Un des associés de Ghend, qui partage mon don. C'est forcément quelqu'un qui sait comment ça fonctionne. Il a *interposé* un maximum de bruit entre moi et le gros de l'armée, et compté sur les parois de la caverne pour étouffer les sons. J'aurais pu passer à côté si Koman et le prêtre défroqué, Argan, n'étaient pas sortis pour s'entretenir en privé. Ils n'ont pas une opinion très flatteuse de Pekhal et de Gelta… Mais peu importe !

« C'est l'endroit que vous cherchiez, sergent. Aux premières lueurs de l'aube, les ivrognes lanceront un simulacre d'attaque. Ils resteront hors de portée de flèche à faire du boucan et à agiter leurs torches. Ensuite, il y aura d'autres diversions. Une heure environ après le lever du soleil, ceux qui se cachent dans la caverne… (Elle s'interrompit.) Attendez ! Quelque chose cloche ! (Elle sursauta.) Attention ! Ils utilisent leurs portes !

Althalus regarda à la ronde et capta un mouvement au fond de la tranchée.

Khnom jaillit d'une porte. Derrière lui, Althalus eut le temps d'apercevoir une cité de flammes.

Gelta écarta son collègue d'une bourrade et se précipita dans la tranchée en brandissant sa hache de pierre.

— Éliar ! cria Althalus. Derrière toi !

Mais l'arme archaïque de la Reine de la Nuit s'abattit sur le crâne du jeune Arum.

En réponse au cri d'Althalus, Éliar s'était à demi retourné et la hache de Gelta l'atteignit sur la nuque.

Il s'écroula au fond de la tranchée.

Gelta cria de triomphe pendant que Khnom l'entraînait de nouveau vers leur portail.

Quand ils le franchirent, la voix de Ghend résonna dans la tranchée, venant des voûtes enflammées de Nahgharash.

— Cette fois, te voilà hors circuit, mon petit voleur !

Puis le portail s'évanouit, laissant derrière lui l'écho moqueur du rire de Ghend.

FIN